



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1. 20. X.

D. h. franc p. 476.

~~proprieté~~

Eur. Mercure

5110 - 1678, 3112

<36606943720017



<36606943720017

S

33

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURIE GALANT.

De L'An 1678.



*Jouxté la Copie
à Paris
Au Palais 1678.*

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

LE
NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

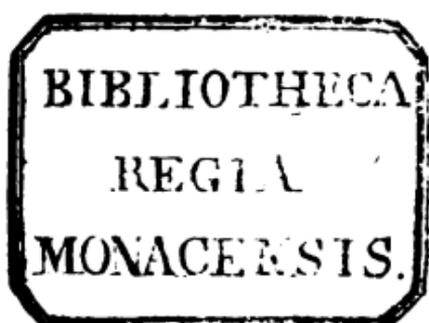
Contenant tout ce qui s'est passé
de curieux au Mois de Septembre
de l'Année 1678.



Suivant la Copie imprimée

A P A R I S

Au Palais, l'An 1678.



MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.



'ay chanté vos vertus pen-
dant plus de huit mois,
En attendant le temps de
chanter vos Exploits.

Si je ne fournis point aujourd'huy
ma Carriere

Sur vos Prodiges éclatans,
Ce n'est pas manque de matiere,
C'est manque seulement de temps.

*En effet, MONSEIGNEUR,
il m'en faudroit plus qu'il ne m'en
reste, apres avoir parlé des sur-
prenantes Actions du Roy, pour
entrer un peu particulierement
dans les choses qui vous regar-
dent. Ce sont tous les jours de
nouveaux sujets d'admiration*

* 3

pour

*pour ceux qui ont l'avantage
d'en estre témoins. Leur bonheur
est sans doute à envier ; mais au
moins quelque zele que leur in-
spire l'honneur d'approcher de
Vostre Personne, il ne sçauroit
qu'égalier le profond respect avec
lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant Serviteur. D.

Avis pour toujours.

ON prie ceux qui enverront des Memoires où il y aura des Noms propres, d'écrire ces Noms en caracteres tres-bien formez & qui imitent l'Impression, s'il se peut, afin qu'on ne soit plus sujet à s'y tromper.

On prie aussi qu'on mette sur des papiers diférens des Lettres, toutes les Pieces qu'on enverra.

On reçoit tout ce qu'on envoie, & l'on fait plaisir d'enver.

Ceux qui ne trouvent point leurs Ouvrages dans le Mercure, les doivent chercher dans l'Extraordinaire; & s'ils ne sont dans l'un ny dans l'autre, ils ne se doivent pas croire oubliez pour cela. Chacun aura son tour, & les premiers envoyez seront les premiers mis à moins que la nouvelle matiere qu'on recevra ne soit tellement du temps, qu'on ne puisse differer.

On ne fait réponse à personne, faute de temps.

On

On ne met point les Pièces trop difficile à lire.

On recevra les Ouvrages de tous les Royaumes Etrangers, & on proposera leurs Questions.

Si les Etrangers envoient quelques Relations de Festes ou de Galanteries qui se seront passées chez eux, on les mettra dans les Extraordinaires.

On donnera un Volume nouveau du Mercure Galant, le premier jour de chaque Mois sans aucun retardement.

L'Extraordinaire du Quartier de Juillet se distribuëra le 15. d'Octobre.

On prie qu'on affranchisse les Ports de Lettres, & qu'on les adresse toujours chez ledit Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plastre.

M E R C U R E

G A L A N T.

IL n'est point besoin, Madame, que vous me recommandiez les Nouvelles de la Paix. Je sçay qu'on ne vous en sçauroit aprendre de plus agreables, & qu'aucune de mes Lettres ne vous aura tant plû que celle où je vous pourray donner ce grand Article tel que vous le souhaitez, c'est à dire accompagné de Ratifications, de Publications, & de Réjouïssances publiques. Comme je commence toujourns à vous écrire dès les premiers jours de chaque Mois, je remets à la fin de celuy-cy ce que j'auray à vous dire de l'avancement ou de la conclusion de ce grand Ouvrage. C'en est un en effet si grand que la Paix, que pour entreprendre d'en venir à bout, il faut avoir quel-

Septembre. **A** *que*

que chose au dessus de l'Homme. On la desire. On la demande. Elle est l'objet des vœux de tous les Peuples qui sont en guerre; mais il appartient si peu aux Hommes de la donner, que quelque besoin qu'ils en ayent, ils ne sont presque jamais disposez à la conclure. Ainsi quand ils en doivent jouïr, Dieu la fait (dit-on) descendre dans le cœur des Roys, & il se sert de ces Augustes Interpretes pour expliquer là-dessus ses volontez. Nous le connoissons par ce que fait aujourd'huy **L O Û I S LE GRAND**. De tous les Potentats de l'Europe, il n'y en a point à qui la Paix qu'il a bien voulu luy donner, fust moins necessaire, & il n'a pas laissé de s'en rendre comme l'Arbitre dans un temps où la Victoire qui le favorisoit de tous costez, luy monroit dans la continuation de la Guerre les plus glorieux avantages qu'il pust souhaiter. Quand il y renonce en faveur de

ceux

ceux qui voudront accepter le repos qui leur est offert, il fait tout ce qu'on peut attendre d'un Roy Tres-Chrestien, & d'un Vainqueur moderé. Mais doit-on estre surpris que le Ciel ayant médité ce grand Ouvrage, en veuille laisser la conduite à un Prince qui nous a esté donné par miracle, & dont toutes les Actions en font une suite continuelle? Les réflexions que je vous ay déjà priée de faire sur le grand nombre de nos Troupes, sur les Fonds assurez pour leur subsistance, & sur la tranquillité dont la France a toujours jouï malgré la Guerre, ne sçauroient faire admirer les bontez du Roy, qu'elles ne fassent en mesme temps condamner les Ennemis par tous les Princes des-intéressez. Je nomme Ennemis ceux qui balancent à recevoir la Paix, dont ils n'ont pas seulement besoin pour l'établir en suite au milieu de leurs Etats où regne la division, mais pour

fauver ce que le Roy fera toujours en état de prendre sur eux. Depuis fort longtems vous entendez parler de leurs troubles. Il y en a chez qui les uns voudroient toujours commander dans le Cabinet, & vous en sçavez chez qui d'autres ne trouvent rien de plus doux que de se faire obeïr par de nombreuses Armées. Ces troubles seroient de grands avantages pour le Roy, si sa générosité pouvoit luy permettre d'en jouïr; mais il ne veut profiter ny de la foiblesse ny du desordre de ses Ennemis, & il leur offre les moyens de se garantir des malheurs domestiques, qui les menacent pendant que tout est paisible & en joye chez luy. On peut dire que quand mesme la Guerre ne finiroit point, tout y demeureroit dans le mesme état, puis que tant qu'elle a duré, il s'est fait beaucoup de Festes, tant publiques que particulieres, dans toutes les Provinces du Royaume. Vous en

avez

avez veu les Descriptions dans la plûpart de mes Lettres, & vous en allez voir une nouvelle dans ce qui en a esté écrit par M' des Avaris à une fort aimable Personne.

A MADEMOISELLE ***

SI vous avez crû, Mademoiselle, qu'il ne se pouvoit rien voir de magnifique apres ce qui se fit il y a quelque temps pour la reception de Madame la Duchesse de Toscane, dans le voyage qu'elle fit à Caën, la Feste dont j'ay à vous entretenir aujourd'huy, vous va faire changer de sentimens. Je suis sûr que vous la trouverez digne de celuy qui l'a donné, & que vous n'en pourrez apprendre les particularitez, sans avoüer que Monsieur de Matignon à toujours de nouvelles manieres d'assaisonner les plaisirs de toute la pompe qu'ils sont capables de recevoir.

Ce qu'il fait répond bien à sa haute naissance,

On ne peut mieux tenir son rang,
Rien

Rien n'est égal à sa magnificence,
 Et peu de Gens sçavent en France,
 Soûtenir comme luy tout l'éclat de leur
 Sang.

Le jour de sa naissance luy fournit tous les ans l'occasion d'une Feste, & il le celebra dernièrement avec une somptuosité qui ne causa pas moins d'admiration que de surprise. La plûpart des Personnes de qualité de la Province qu'il avoit invitées, se trouverent deux jours avant celuy de la Feste, à son Chasteau de Thorigny, dont vous avez tant oüy vanter la beauté. Les Cavaliers n'avoient rien negligé de ce qui pouvoit leur donner le bel air, & les Dames ne parurent jamais avec plus d'éclat. Depuis l'arrivée de cette belle & nombreuse Assemblée, quatre Tables de douze Couverts chacune, furent servies tres-régulièrement à tous les Repas. Le Jeu, la Danse, & la Promenade, furent des plaisirs si agreablement diversifiez, qu'il estoit difficile de dire ce qui plaisoit davantage. Le jour solemnel estant
 ar-

arrivé, toute la Bourgeoisie de Thorigny & des environs, qui s'estoit assemblée & avoit fait reveuë dès le soir, vint se mettre en bataille le matin dans la Court du Chasteau en tres-bel ordre; en suite dequoy elle fut conduite par le Commandant à l'endroit du Parc qui estoit marqué pour disputer avec l'Arquebuse un Prix considerable que Monsieur de Matignon donne tous les ans à celuy qui l'a mérité par son adresse. Peu de temps apres une Compagnie de Bergers habillez fort proprement à la maniere du Village, la Houlette à la main, entrerent dans la mesme Court à la cadence de plusieurs Flutes douces & Hautbois qui jouoient des Airs tous charmans, quoy que champestres. Vous m'avoüerez, Mademoiselle, qu'ils estoient bien conduits, puis que l'Amour en estoit le Chef, & qu'on ne peut douter que l'Amour des Vergers & des Boccages ne vaille bien celuy de la Cour. C'est dans ces lieux paisibles où l'on gousté les plus innocentes douceurs, & les plus tranquilles plai-

firs. C'est là le séjour de la Constance. Le fidelle Berger content de sa fidelle Bergere, n'en va point inquieter un autre qui gouste la mesme tranquillité que luy. Le bien qu'il possède n'est jamais troublé par la jalouse envie d'une autre possession. Ce qu'il a, luy tient lieu de tout ce qu'il pourroit souhaiter; & la Bergere également contente, fait de la tendresse & de la constancc de son Berger, toute la felicité de sa vie. Cet Amour dont je vous parle, estoit un petit Garçon tres-beau, tenant un Arc en sa main, & ayant un Carquois au dos. Il estoit placé sur un Trône fait d'une maniere galante, quoy que rustique. Il y avoit tout autour plusieurs Cages pleines de Faisans, Perdrix, Cailles, Levraux, Poules, & autres Animaux, qu'il venoit offrir à Monsieur de Matignon au nom de tous les Bergers de sa suite. Les Dames qui estoient en grand nombre dans le Chasteau, accoururent en foule pour admirer ce joly Spéctacle. Ce petit Amour surpris de voir des Beutez si écla-
tan-

tantes, & se doutant bien, ou plutôt
 sçachant que parmy elles il y en avoit
 d'insensibles à ses traits, leur fit con-
 noistre par ces Vers recitez tout haut,
 ce qu'elles devoient craindre de leur in-
 sensibilité.

Belles, qui de mes traits voulez vous
 garentir,
 Et qui jusqu'à present n'avez sçeu me
 connoistre,
 Apprestez-vous à les sentir,
 Toft ou tard je seray le maistre,
 Ne me rebutez plus si je viens à pa-
 raistre,
 Ou je sçauray long-temps vous faire
 repentir.

*Cette menace faite d'un ton fier, pût
 bien trouver des timides, & les obliger
 à ne se plus defendre contre l'Amour.
 Du moins j'ay oüy dire que quelqu'une
 commença dès ce moment à soupirer. Les
 Bergers apres avoir dancé quelque temps
 dans la Court, allerent dans le Parc
 chercher un endroit plus commode pour
 continuer leur dance. Les Bergeres qui
 s'y estoient rendus avant eux, les at-*

tendoient impatiemment. Elles avoient choisy le bas d'un Costeau, ombragé d'un Bois de haute-fustaye, qui y faisoit goûter une tres-agreable fraîcheur. Les Bergers les ayant apperceuës de loïn, coururent vers elles avec l'empressement qui est naturel à ceux qui aiment. Chacun prit la sienne, & la Dance recommença sur les cinq heures du soir. Toute la Compagnie vint se promener au Parc, & alla au lieu où estoit cette galante Troupe de Bergers. Le plus galant d'entr'eux fit une Harangue à Monsieur de Matignon, & s'en acquita avec autant d'esprit que de grace. On se divertit quelque temps de la maniere rustique & des postures plaisantes que faisoient en dançant les Bergeres & les Bergers. Ce plaisir fut suivy de celuy de la Course pour laquelle on avoit proposé un Prix. On mit des Levraux en liberté, & il furent suivis avec une telle vitesse, que leur legereté ne pût les empescher d'estre pris. Apres ce violent exercice, les Bergers allerent se reposer sous l'ombrage

ge d'un petit Bois qu'il sembloit que l'Amour leur eust préparé pour se rafraîchir, & pour se remettre de leurs fatigues.

Fut-il jamais rien de si beau

Que cet agreable feüillage ?

Sous la fraîcheur de son ombrage,
Chaque Berger exempt du soin de son
Troupeau ,

Par un doux & tendre langage
Entretenoit sa charmante Isabeau.

La Course finie, les Dames & toute la Suite, prirent le chemin de la Ménagerie, qui sera des plus belles quand on y aura mis la dernière main. Sa situation est au pied d'un Costeau tres-agreable. Plusieurs Pavillons de brique, & couverts d'ardoise, liez ensemble par autant de petites Courte pleines d'Oyseaux des plus beaux & des plus rares, composent cette Ménagerie. Une Terrasse jointe à la plus grande des Courts, & qui fait face du costé des Prairies, des Eaux, des Bois, & des Vergers qui sont renfermez dans ce Parc, fait découvrir à ceux qui s'y promènent, ce que la

veüe du plus beau Paisage de la Provin-
 ce peut avoir de satisfaisant. Dans le
 milieu de cette Terrasse, qui n'est fermée
 que par une petite Palissade d'ozier pro-
 prement faite, est un Bassin quarré,
 bordé, d'un gazon verd, d'où sort un
 Jet d'eau de trente à quarante pieds.
 Son eau remplissant une grande Coquil-
 le, forme une belle Nappe, & retom-
 be dans un autre Bassin plus grand,
 qui fait comme un demy Cercle. Des
 deux costez partent deux autres Jets,
 qui pour estre plus bas que le premier,
 ne laissent point d'en égaler la hauteur.
 C'estoit autour de ce Bassin, & sur cet-
 te Terrasse, que Monsieur de Matignon
 avoit marqué le lieu du Soupé. Ses or-
 dres furent executez de cette maniere.
 Ce Bassin est justement placé entre deux
 des Pavillons qui semblent estre joints à
 ses costez. Depuis l'un jusqu'à l'autre
 on avoit dressé en rond une belle Galle-
 rie de verdure qui n'avoit sa veüe que
 du costé des Jets d'eau, celle du Paisa-
 ge dont je vous ay parlé ayant esté bou-
 chée

chée tout exprès à cause de l'air qui auroit esté trop grand pour les Dames pendant la nuit, qui fut aussi belle que l'après-dinée avoit esté agreable. Aux deux extrémitez de cette Gallerie estoient deux beaux Sallons de feüillages ornez d'une infinité de fleurs, où deux Tables de trente Couverts chacune furent dressées. Du milieu de celle qui estoit preparée pour les Dames, sortoit pompeusement un Oranger couvert d'une quantité de fleurs & de fruits admirables. La Table du Buffet estoit placée entre ces Sallons, & regardoit les Bassins. Plusieurs Arbres furent plantez avec symetrie en divers endroits de cette Terrasse, & on en fut d'autant plus surpris, qu'ils faisoient voir un Boccage divertissant dans un lieu, où un jour auparavant on ne découvroit qu'un champ uny & découvert. Depuis l'un de ces Sallons jusqu'à l'autre, trente Chandeliers à quatre branches, garnis de verdure, regnoient sur la voûte de la Gallerie. Les Debors estoient ornez de quantité de Lanternes peintes dont les

Arbres estoient couverts. Plusieurs gros Fanaux suspendus à costé des Jets d'eau vers le milieu du Bassin, faisoient un effet des plus surprénans. Enfin six cens Lanternes furent mises pour embellir ce Lieu, & pour servir à ce Régal. Tout fut allumé si-tost qu'on vit approcher les Dames, & il n'y eut jamais un plus beau jour. Ce riche Buffet de vermeil qui feroit honneur à un Prince, composé de plusieurs grands Bassins de vermeil doré, d'un ouvrage achevé & d'une pesanteur excessive; de quantité d'autres Vases tres-bien travaillez; de Flacons & de Soucoupes, ébloüissoit ceux qui s'attachoient trop à le regarder. Six belles Plaques de vermeil & d'argent placées au dessus, furent garnies de Bougies, dont la lumiere jointe à celle des Chandeliers & des Lanternes qui l'environnoient, le firent paroître dans toute sa magnificence. Monsieur de Matignon donna ordre de servir. Les deux Tables furent couvertes dans le mesme temps de tout ce qui se pouvoit imaginer de

de rare & de délicat pour la saison. Les Soupes, les Viandes, les Entremets, les Confitures & les Fruits servis confusément, faisoient un agreable meslange sur l'une & sur l'autre, & on peut dire que si la profusion surprenoit, l'ordre & la politesse ne causoient pas moins d'étonnement.

De ce Repas délicieux,
Digne de la Table des Dieux,
On ne pouvoit assez admirer l'abondance;
De tout ce qu'on y vit l'œil parut enchanté;
Et l'on pourroit douter de cette verité,
S'ils n'estoit plus de Matignons en France.

Cette Illustre Assemblée soupa au bruit de dix Pieces de Canon, qui par leurs décharges continuelles interrompoient les Violons, & les Hautbois qui ne cessoient point de jouer. Les Dames se leverent de Table. Chacun les suivit, & on ne faisoit que commencer à sortir des Sallons pour aller goster le frais des Jets d'eau, quand au milieu du Costeau, au bas duquel cette Ménagerie est située,

on fut surpris de voir un Champ de lumieres si confus, qu'il estoit impossible de distinguer ce que c'estoit. Les Esprits furent longtems incertains de l'effet que ces lumieres devoient produire, & enfin on aperçut tout d'un coup un nombre tres-grand de Fuzées-volantes qui sortirent du milieu de ce Costeau. Elles remplirent l'air pendant une demy-beure d'une si prodigieuse quantité de feux, qu'il sembloit qu'il ne devoit plus paroître de nuit.

Jamais de tant de feux nuit ne fut éclairée,

Il sembloit que les Cieux ouvers
Répandoient par tout l'Univers,
L'éclatante beauté dont leur voûte est
parée.

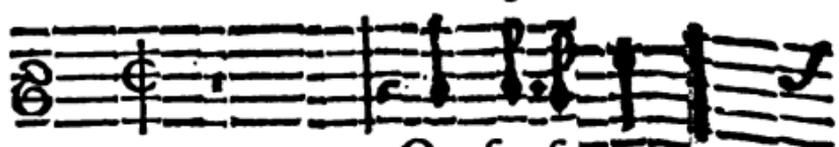
Peut-on, Mademoiselle, ajoûter quelque chose à tant de beautez, & n'avouerez-vous pas que peu de Gens sçavent comme Monsieur de Matignon donner de la nouveauté aux plaisirs? Des qu'on eut cessé de tirer ces Fusées, on commença un Bal régulier au bord du grand Bassin.

fn. Il dura une partie de la nuit, & le jour estoit déjà prest à paroistre quand les Dames monterent en Carosse, & les Cavaliers à Cheval pour retourner au Château. Il n'y eut du malheur ce soir-là que pour les Bergers & les Bergeres. Ils s'estoient rassemblez pour venir chercher l'Amour, qui pendant toute la réjouiſſance estoit demeuré assis sur son Trône au milieu de ce Boccage enchanté, mais ils ne le trouverent plus, & Pallerent inutilement demander à toutes les Belles. Il est à croire que quelque une d'entre-elles l'emporta dans son cœur, & que l'inquietude où elle laissa cette Troupe desolée la toucha moins que le plaisir de posséder un Dieu si charmant. J'ay sçeu depuis, que deux jours apres, un Zephir l'avoit rapporté dans le milieu de leur Boccage tres-fatigué & mesme sans flèches. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira.

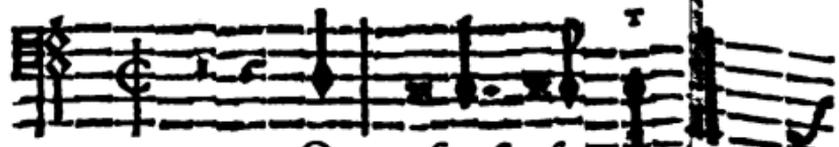
Avoüez, Madame, que cette Feste est bien digne d'un grand Seigneur. J'en ay veu une seconde Re-
la-

lation adreſſée à une Perſonne de qualité, où aucune des particularitez de cette premiere n'eſt oubliée. Celuy qui l'écrit, apres avoir fait connoiſtre que l'Article ſeul du Bal mériteroit une magnifique Deſcription pour rendre juſtice à la beauté des Dames, & à la propreté des Cavaliers, adjoûte ce que vous allez lire dans les meſme termes dont il s'eſt ſervy. *Je ne puis oublier icy une circonſtance; c'eſt que Mademoiſelle de Matignon parut avec tant de graces & de charmes, que je quitte tout pour vous en parler. Il n'y a que trois mois que je l'avois laiſſée. Vous ne ſçauriez vous imaginer combien en ce peu de temps elle eſt encor embellie. Ce ſont les plus beaux yeux du monde. Sa taille eſt belle & fine, & ſes traits doux & délicats. Je vous exagere encor moins cecy que le reſte, & je croy que je ne ſçaurois finir par un plus bel endroit.*

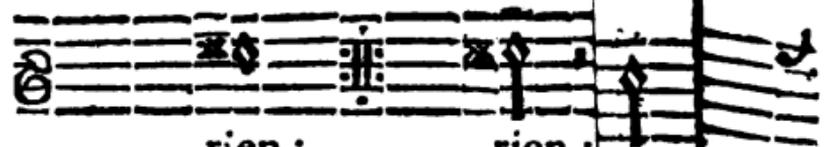
On vous a trop parlé de Violons & de Hautbois, pour ne vous régal-
ler



On souff- pour



On souff- fr pour



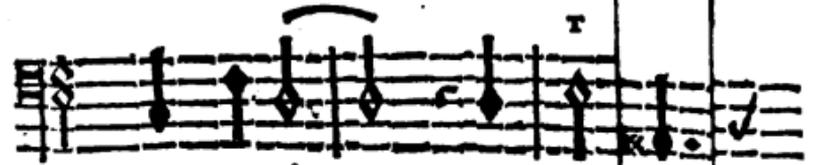
rien : rien : ne,



rien : rien : ine,



veux avoir toute la



veux avoir tou- te leux.

Septembre.

ler par d'un Air nouveau. En voicy un de M^r Labbé Maistre de Musique S. Jacques à Dieppe. Je n'ajoute rien à ce que je vous ay dit de luy dans mes autres Lettres. Ses Ouvrages font son éloge, & on ne les peut voir sans les approuver. Il a cherché à satisfaire le Public dans la composition de ce dernier touchant la Basse vocale, qu'on avoit demandée par plusieurs Lettres de l'Extraordinaire, plustost que la Continuë, parce que la Basse vocale se chante & peut servir aux Instrumens, au lieu que la Continuë n'a que la dernière de ces propriétés. Vous trouverez icy l'une & l'autre. C'est le moyen de contenter tout le monde. Les Paroles sont de M^r de Merville, dont je vous ay déjà fait voir quelques Pièces.

A I R N O U V E A U.

*On souffre quand on aime bien,
Et c'est pourquoy, jeune Bergere,
Vous voulez plaire,*

Et

Et n'aimer rien.

Pour vous contenter, Inhumaine,

Je cede à mon sort rigoureux ;

Je veux avoir toute la peine,

Mais au moins plaignons-la tous deux.

Je viens de voir une Lettre que parle d'un Divertissement de Chasse que Madame la Duchesse de Savoye donna il y a quelque temps à Madame la Comtesse de Soissons dans le Parc de la Vénerie. C'est une Maison de plaisance des plus belles à deux lieuës de Turin. Ce plaisir fut suivy de celuy de la Comédie qu'on representa dans une Orangerie ornée de Verdures & de plusieurs Jets d'eau sur le Theatre. Ils luy servoient de décoration, & les ordres avoient esté si bien donnez pour tout ce qui pouvoit contribuer à la beauté du Spéctacle, qu'il sembloit que le Lieu fust enchanté. Un magnifique Repas accompagné d'une Symphonie admirable, succeda à la Comédie, & il n'y eut rien où l'on ne remarquast cet air de grandeur qui est in-

sépa-

léparable de tout ce que fait Madame Royale.

M^r du Guay Conseiller au Grand Conseil, a épousé Mademoiselle de Paris. Il est Fils de M^r du Guay l'un des anciens Conseillers d'Etat, & Intendant de Justice dans la Province de Lyonois, Forest & Beaujolois. Vous avez entendu parler de la réputation qu'il s'est acquise dans cet important employ, dont il s'acquite avec la plus grande exactitude, sans que les Particuliers trouvent aucun sujet de s'en plaindre. Madame le Tellier est Tante du Marié, qui est Parent de M^r du Guay Premier Président de la Chambre des Comptes à Dijon. M^r du Guay Baignol, & M^r de Collanges tous deux Maistres des Requestes, sont ses Beauxfreres. Mademoiselle de Paris est Fille de feu M de Paris Conseiller de la Grand Chambre, & Nièce de M^r de Paris Président à la Chambre des Comptes. Ils sont l'un & l'autre des

des plus considérables Familles de la Robe.

Je croyois vous apprendre en même temps le Mariage de l'aimable Personne dont vous me demandez des nouvelles, mais il s'est rompu depuis quatre jours. Il n'y a rien de plus bizarre que ce qui en a esté la cause. Le Cavalier qui la devoit épouser, avoit trouvé en elle ce qu'il sera difficile qu'il rencontre ailleurs, c'est à dire une Personne exempte de tous les défauts qu'il appréhende. Il ne veut ny blanc ny rouge, & la moindre beauté empruntée est pour luy quelque chose d'insupportable. Il avoit fort examiné sa Maistresse; & comme les Articles prests à presser luy donnoient la liberté de la voir presque à toutes les heures, il estoit fort convaincu que l'artifice n'avoit aucune part à son teint, & que sa beauté estoit toute à elle. Il en faisoit un jour vanité en présence de trois ou quatre de ses Amis, quand l'un d'en-

dentr'eux qui ſçavoit ſon foible, luy dit pour l'embaraffer, que quelque parfaite qu'il cruſt ſa Maĩſtreſſe, il n'avoit pas eu d'aſſez bons yeux pour découvrir qu'elle avoit de fauſſes dents. Ce prétendu défaut le déconcerta. On s'en apperçeut, & un autre ne manqua pas auſſi-toſt d'appuyer cette malice. Ils le laiſſerent partir dans cet embarras. Vous avez ſi ſouvent admiré les dents de la charmante Perſonne dont je vous parle, qu'il eſt impoſſible que vous ne vous ſouveniez de leur beauté. Noſtre Amant chagrin ſe figura qu'elle en avoit quelques-unes plus blanches que n'eſtoient les autres, & ce fut aſſez pour luy faire croire qu'elles eſtoient appliquées. Il alla chez elle, & malheureusement il la trouva ſeule avec le S^r Robinau, qui ayant eſté autrefois de ſes Voĩſins, eſtoit venu la congratuler ſur le bruit de ſon Mariage, dans un temps où il avoit crû ne trouver perſonne. Cette ren-
con-

contre ne le laissa plus douter qu'on ne luy eust dit vray. Le visage du S^r Robinau luy estoit connu. Il sçavoit qu'il estoit un des Hommes de France qui avoit le plus d'adresse à nettoyer & à bien accommoder les dents, & il n'ignoroit pas que Madame Royale l'avoit fait venir exprés à Turin sur sa réputation, & qu'il en estoit revenu depuis peu avec des présens fort considérables. Ainsi il se persuada qu'il avoit esté mandé par sa Maistresse, qui avant que de se marier estoit bien aise de luy faire reparer le desordre de ses dents. Il eut les yeux attachez dessus tant qu'elle parla, & quoy qu'il n'y découvrist aucun artifice, il crût que ses lèvres le cachotent. Les Articles devoient estre signez le lendemain. Il trouva un prétexte pour faire diférer de trois jours, & les employa inutilement à chercher ces fausses dents qui luy donnoient tant d'inquiétude. Il crût pourtant toujors qu'il y avoit
de

de l'inégalité dans leur blancheur, & enfin ne pouvant s'éclaircir par luy-mesme, il pria une Amie de sa Maistresse de luy faire voir clairement si ses soupçons estoient vrais ou non, parce qu'il connoissoit sa délicatesse, & qu'il craignoit de ne rendre pas une Femme heureuse, s'il estoit trompé. Cette Amie le traita de ridicule. Il s'obstina à vouloir estre éclaircy, & elle fut obligée de découvrir à son Amie le scrupule qui l'arrestoit. La Belle trouva tant d'extravagance dans cette bizarre délicatesse, que son Mariage estant plus de politique que d'amour, elle s'en representa toutes les suites, & les crût trop dangereuses pour s'y hasarder. Ainsi le Cavalier estant venu la voir le lendemain à son ordinaire, elle prit une humeur fort enjouée, & luy dit en présence de son Amie, qu'il avoit eu tort d'avoir fait façon de s'expliquer avec elle sur l'Article qui l'embarassoit.

Septembre.

B

Elle

Elle sépara auffi-toft ses lévres sans luy donner le temps de répondre, luy fit voir des dents admirablement rangées, & le convainquit du soin que la Nature avoit pris de les appliquer tres-proprement. Le Cavalier en témoigna une joye sensible, luy demanda pardon de l'injuste crainte qu'il avoit euë, & il commençoit déjà à prier qu'on luy fist signer les Articles, quand la Belle adjoûta que c'estoit du moins autant pour elle-mesme que pour luy qu'elle avoit voulu luy faire voir que ses dents estoient & belles & bonnes; mais que comme elle estoit fort résoluë à s'en faire appliquer de fausses, si elle ne pouvoit éviter les accidens qui en font presque toujours perdre quelques-unes aux moins malheureux, elle se garderoit bien de s'exposer aux desordres que cette beauté empruntée ne manqueroit point de causer entr'eux; qu'elle loüoit sa délicatesse, & qu'il pouvoit choisir ailleurs

leurs une Femme qui luy donnoit toutes les assurances requises de n'avoir jamais rien que de naturel. Il n'y a point de surprise égale à celle où cette déclaration mit le Cavalier. Il crût d'abord que sa Maistresse cherchoit à se divertir, mais elle joignit à ce qu'elle venoit de luy dire des protestations si sérieuses de ne l'espoufer jamais, qu'il n'eut plus d'esperoir qu'en l'autorité de ceux dont elle dépend. Ce fut pourtant inutilement qu'il les fit parler. Ils trouverent de la justice dans la crainte que l'humeur d'un Mary si délicat causoit à cette aimable Personne, & ils luy laisserent l'entiere liberté de la rupture. Le Cavalier en paroist inconsolable. Ceux qui se réjoüissent de son malheur, publient qu'il a fait dire à sa Maistresse, que pour luy montrer qu'il estoit entierement guéry de ses caprices, il consentoit qu'elle se fist arracher toutes les dents pour en prendre de fausses, & qu'il

ne laisseroit pas de l'épouser avec ce défaut.

La France qui est si abondante en toutes choses, l'est devenuë en Marbre depuis quelques mois. On en a trouvé de jaspé dans le Territoire de S. Maximin en Provence. Il y en a tout un Quartier, qui contient une lieuë de long, & autant de large. Ce Marbre est si bien diversifié, que les plus habiles Peintres, abandonnant leur Pinceau à leur imagination, auroient peine à faire un plus agreable assortiment de couleurs. Ce sont de petites taches rouges, blanches, vertes, bleuës, jaunes, & couleur de Ciel, semées sur un fond noir. Il y en a d'autre dont le fond est tout aurore avec les mesmes couleurs. Ce vert & ce jaune me font souvenir de ce qui a esté veu à Loches le dix huitième du dernier mois. La chose tient du prodige, & elle ne vous surprendra pas moins qu'elle a fait les plus habiles Gens de ce Pais-là.

Une

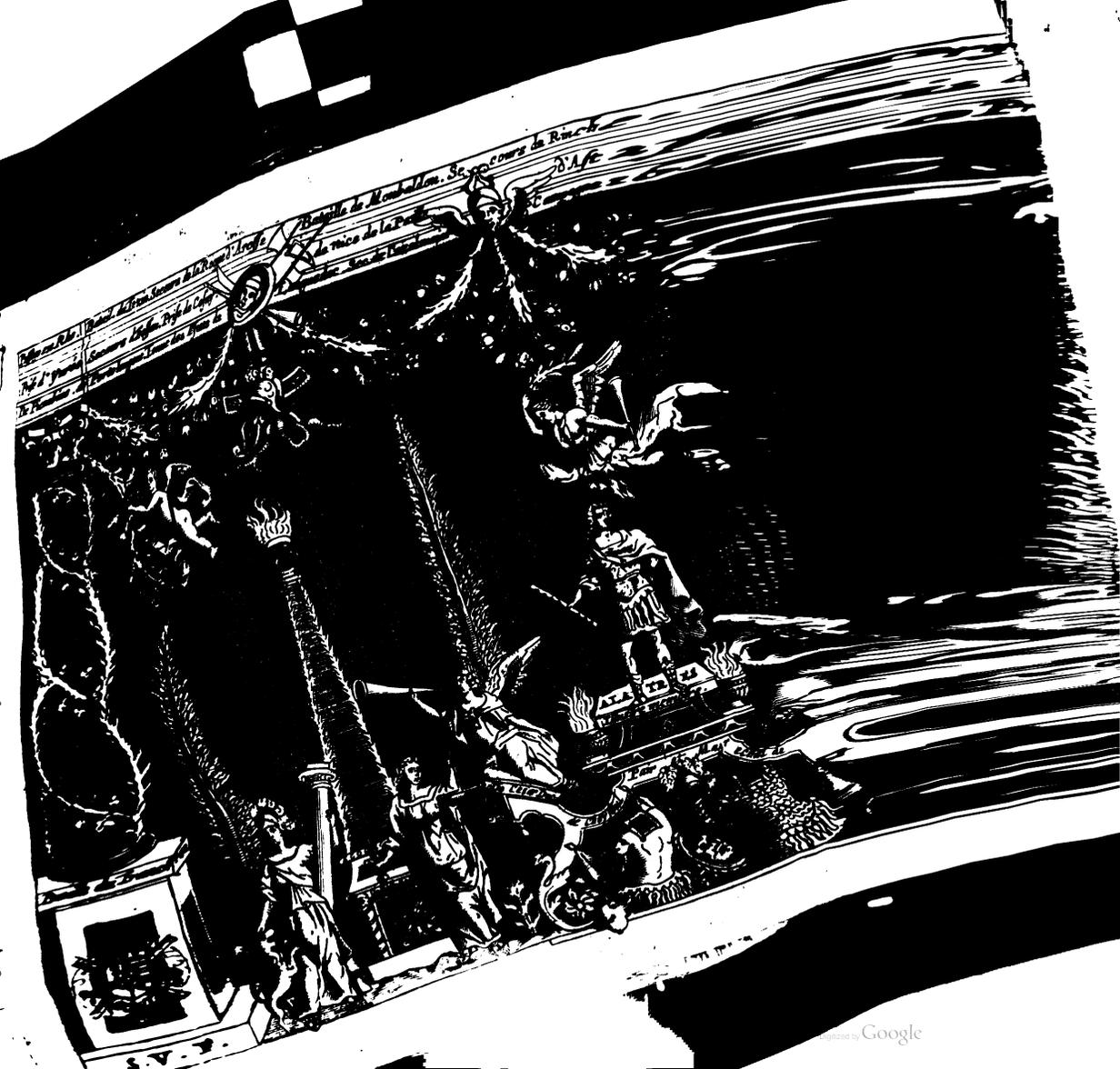
Une Demoiselle ayant eu des foulemens de cœur assez violens, on crût que c'estoit quelque menace de fièvre, parce qu'il y en avoit quantité à Loches, & qu'elles estoient toutes accompagnées de ces accidens. Cependant elle sentit tout d'un coup je-ne-sçay-quoy de gros comme un peloton dans sa gorge, & apres plusieurs efforts, elle se déchargea de ce fardeau qui estoit sur le point de l'étoufer. Le bruit qu'il fit en tombant, joint à ce qu'elle avoit souffert pour s'en délivrer, donna lieu de croire qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. La nuit commençoit. Le lieu estoit obscur de luy-mesme. Ainsi on eut besoin de lumiere pour examiner ce que c'estoit. Jugez de la surprise de ceux qui se trouverent présens. Ils virent une forme d'Animal toute monstrueuse. Il avoit la teste d'un Chien, à l'exception des oreilles qui ressembloient à celles d'un Chat. On luy

voyoit deux petits bras, avec deux mains, dont les doigts estoient fort distincts. Ces bras & cette teste estoient de couleur verte & jaune. Il avoit le corps semblable à celuy d'une Grenouille, mais de la couleur d'un Bouillon gelé, ou d'un Consommé, & tremblant de mesme. Ses pieds & ses cuisses estoient d'un Enfant, & de la mesme couleur que ses bras. On le toucha avec un baston, pour voir s'il ne donneroit point des marques de vie, mais on ne vit rien remuer. On ne se contenta point de cette épreuve. On fit chauffer un fer qu'on approcha du dos de cette Figure. Elle n'eut pas plustost senty le feu, qu'elle fit un mouvement de plus d'un grand pied ; apres quoy ces bras, cette teste, & ces jambes, se renfermerent, & ne firent plus qu'une Mole, composée de colle & de bile. Que ce soit un Monstre, un Prodige, ou une Extravagance de la Nature déreglée, c'est toujours
une

me production surprenante qui fournit de grands sujets de raisonner aux Philosophes & aux Medecins.

Tandis que nous sommes sur les raretez, il faut vous entretenir d'une autre production, mais qui est d'une espece bien différente. On a fait un Mausolée pour feu M^r le Mareschal du Pleffis, & il y a tant d'art & de délicatesse dans ce travail, qu'on ne peut rien voir de plus achevé. Les louanges que Leurs Alteffes Royales ont données à ce Chef d'œuvre, sont une marque de l'estime qu'on en doit faire. M^r de S. Victor qui est aupres de Madame la Mareschale du Pleffis, en est l'Autheur. Le Tombeau est élevé sur un grand Trophée d'armes, au haut duquel est la Figure de ce Héros. Il est debout, habillé à l'antique, tenant un Baston de Mareschal de France avec cet air fier qui a tant de fois épouvanté les Ennemis de l'Etat. Il a son Manteau Ducal sur les épaules. Au milieu du

Cercueil est un double C. qui marque son nom & celuy de sa Maison. On voit des Vases fumans aux deux costez, & deux Renommées tout aupres avec des Trompetes qui publient ses grandes Actions. Il y en a une troisiéme en l'air au dessus de sa teste. Elle tient une Branche de Laurier d'une main, & une Trompette de l'autre. La Justice & la Force sont à gauche, & la Prudence avec la Tempérance, à droit. Entre l'une & l'autre de ces Vertus, il y a une Pyramide qui est toute de petites Palmes depuis le bas jusqu'en haut, & sur la pointe, un Vase fumant. La Baze fait voir deux Bastons de Mareschal croisez & noüez avec un Ruban. Une pareille Pyramide sépare les deux autres Vertus. Les unes sont appuyées contre des Cyprés, dont les branches confuses & aussi deliées que les cheveux, imitent parfaitement le naturel, & les autres sont placées entre les Cypres & les
Py-



Bataille de Mombaldon. Secours de Rome. 28 Aft.

3
C
C
C
a
t
a
f
I
F
I
8
I
F
8
I
M
F
k
f
d
d
f
f
f

Pyramides. Des Colomnes torfes fervent d'ornement aux deux costez. Elles sont toutes de petites Palmes, & entourées de feuilles de Vigne. A chaque Piedestal se voyent les Armes de cet Illustre Défunt, avec les deux Colliers des Ordres du Roy, les Bastons de Marechal de France, le Manteau, & la Couronne de Duc. L'ordre de toute l'Architecture est Corinthien. Rien n'y manque. A la frise sont trois Testes armées, d'é-gale distance, d'où pendent des Echarpes qui soutiennent des Tro-phées d'armes. Il y a quatre Festons de fleurs entre ces Testes armées. Les extrémitez en sont soutenues par de petits Amours à costé des Co-lomnes. L'Autheur y a marqué toutes les Batailles où ce fameux Général s'est trouvé. Les deux où il a commandé en chef, & qui luy ont cousté chacune un Fils, sont au bas de ces Colomnes. Toutes les Places qui ont esté prises & secouruës pen-

dant qu'il a esté Mareschal de Camp, Lieutenant General & Mareschal de France, s'y voyent aussi. Il y a encor deux evenemens parmy ses glorieuses Actions où l'Esprit a plus agy que le Bras. Ce sont la tenuë des Etats de Languedoc, & une des plus fortes Rebellions de Bordeaux, qu'il appaisa par sa conduite & par sa prudence. Ces mots font l'Inscription du Tombeau.

A la tres-Illustre Memoire de Cesar Duc de Choiseul, Pair & Mareschal de France.

Ce Mausolée n'a qu'environ six poulces de haut, & dix de long. Madame la Comtesse de Cossé, Nièce de Madame la Mareschale du Plessis, y a trouvé tant de charmes, que comme elle pleure encor tous les jours la mort de M^r de Cossé son Mary, elle a prié l'Autheur de ne luy pas refuser son temps pour un travail de cette nature. Il doit
l'a-

l'avoir bientôt achevé. La disposition en est toute autre, & il n'aura rien de semblable que la matiere. Comme il y a beaucoup de Femmes qui se piquent d'aimer eternellement leurs Marys, ces Tombeaux de Ruelles pouroient bien venir à la mode. J'ay fait graver ce premier, afin que toute sa beauté vous soit mieux connuë. Voyez la dans cette Planche, & souvenez-vous qu'il y a je-ne-sçay-quoy de si délicat dans ces fortes d'Originaux, qu'il est presque impossible de bien l'imiter dans une Copie.

On travaille de toutes manieres pour la gloire des Grands Hommes. Ce qu'on a fait par un Mausolée pour M^r le Mareschal du Pleffis, M^r du Perier l'a fait pour Messieurs de Guise par des Vers à mettre sous leurs Portraits. Je vous les envoie. Ils vous apprendront que M^r du Perier n'a pas moins de talent pour la Poësie Françoise, que vous sçavez il y a longtemps qu'il en a pour la Latine.

36 M E R C U R E
P O U R M E T T R E
S O U S L E S P O R T R A I T S
D E S D U C S D E G U Y S E .

C L A U D E .

*Six Princes dont le Nom fait par tout tant
de bruit ,
De mon illustre Hymen furent le digne fruit .
En plus d'une haute entreprise ,
Ils apprirent de moy
A signaler leur bras, leur courage & leur foy ,
Pour leur Patrie & pour l'Eglise .*

F R A N C O I S .

*Devant Mets, dont mon bras défendoit les
Ramparts ,
Je bornay les Exploits du plus fier des Césars .
Et digne rejetton des grands Rois d'Austrasie ,
F'eusse terrassé l'Herésie ,
Si de ses Partisans Ennemis de l'Etat
La détestable jalousie
Ne m'eust ravuy le jour par un noir attentat .*

H E N R Y .

*L'Amour que tout Paris portoit à ce Héros ,
D'un injuste soupçon vint troubler son repos ,
Et termina ses jours d'une fin lamentable .
S'il eust esté moins genereux ,
Moins libéral & moins affable ,
Il auroit esté plus heureux .*

C H A R :

C H A R L E S.

*Marseille te dira quelle fut ma conduite,
 Quels furent mes efforts,
 Quand terrassant Casaux moy seul je mis
 en fuite
 L'Espagne qui déjà s'emparoit de nos Ports.*

H E N R Y.

*Si mes Ancestres intrépides,
 Affrontant les plus grands hazars,
 Parurent jadis des Alcides,
 Dans Naples je parus un Mars.*

L O U I S.

*Les Dieux n'ont fait que nous montrer
 Ce Prince si charmant, si genereux, si sage.
 S'ils eussent prolongé son âge,
 Le Monde auroit pû l'adorer.*

L E D U C D'A L E N C O N,
dernier Duc de Guise.

*A peine avois-je atteint un lustre,
 Que je meurs seul resté de ce Nom dont le lustre
 Par tant de grands Héros s'étendit jusqu'aux
 Cieux.*

*Une Heroïne me succede,
 Qui toutes les vertus possède
 De nos magnanimes Ayeux.*

Monſieur l'Eveſque de Fréjus, Docteur de Sorbonne, eſt mort dans la trenté-deuxième année de ſon âge, fort regreté pour ſon mérite ſingulier, & pour ſa pieté exemplaire. Il eſtoit de la Maïſon de Clermont. Vous ſçavez qu'elle eſt tres-illuſtre, & que les Hiſtoires générales, auffi bien que les Monumens particuliers, en rendent l'ancienne Souveraineté incontestable. On y voit un Mainfroy de Clermont, Seigneur de Palerme, & Iſles voiſines, Admiral de Sicile, qui eut pour Gendre Ladiflaus Roy de Naples, de Sicile, & de Hongrie; un André de Clermont, Duc & Prince de Beſignan; un Triſtan de Clermont, Comte de Cupertino, qui maria Iſabelle de Clermont ſa Fille à Ferdinand II. Roy de Naples; & dans les Regiſtres de la Chambre des Comptes de Dauphiné, il y a divers Traitez de Paix & de Guerre, faits par les Princes de cette Maïſon avec les Dauphins & avec

& avec les Comtes de Savoye & autres Voifins, scellez également des Sceaux des uns & des autres.

Eynard, arriere-petit-Fils de Geoffroy de Clermont & de Beatrix de Savoye, soit que la longue durée des temps eust affoibly la puissance de sa Maison, soit qu'en s'alliant avec une autre Puissance considérable, il crût mieux assurer la mémoire de son nom; cet Eynard, dis-je, donna en 1340. à Humbert Dauphin de Viennois la terre & Vicomté de Clermont, circonstances & dépendances, & se fit volontairement son Vassal; mais ou par générosité, ou par justice, Humbert rendit à Eynard toutes les choses données, *à la charge de les tenir désormais de luy à foy & hommage, voulant & entendant, que tant Eynard que ses Successeurs en la Terre de Clermont, soient Premiers Barons, Connestables, Grand-Maistres Hereditaires, & Premiers Presidents des Etats de Dauphiné; Qu'au*
jour

jour de Mariages des Dauphins, ou en d'autres solemnitez, ledit Eynard ou ses Successeurs servant à pied ou à cheval, ayent pour leurs droits deux Plats & quatre Ecuellenes, de la pesanteur de seize marcs d'argent, à prendre de la Vaiselle qui se trouvera sur la Table du Prince; & où la Feste dureroit plus d'un jour, ledit Grand-Maistre auroit seulement un Plat de cinq marcs d'argent. Ledit Prince luy donne de plus une Epée nuë, une Verge blanche, une Lance au bout de laquelle est un Guidon aux Armes de Dauphiné, & un Anneau d'or.

La mesme année 1340. le 26. d'Aoust, Geofroy de Clermont, Fils d'Eynard, presta hommage en personne à Charles premier né de France, & Dauphin de Viennois. Pareils hommages ont esté rendus par les Heritiers du Nom & Armes de cette Maison le 17 Mars 1411. le 13. Fevrier 1447. le 9. Decembre 1496. & enfin le dernier le 21. Fevrier 1646.

Mais

Mais la Maison de Clermont n'a pas esté moins illustre par sa pieté que par sa noblesse; car il se voit par une Bulle de l'an 1120. que Philippe Bourdin Antipape, sou'tenu & protégé par l'Empereur Federic, ayant voulu entrer de force dans le Siege de Rome, Eynard de Clermont II. du nom, leva une Armée à ses despens, defit l'Antipape, & malgré les divers obstacles de l'Empereur, conduisit heureusement à Rome Calixte II. Archevesque de Vienne, canoniquement élu Pape, & l'établit paisible dans le Trône de Saint Pierre. Ce Pape pour reconnoître selon son pouvoir une si illustre Action, accorda audit Eynard & à ses Successeurs, la permission de toucher les Corps Saints, & tout ce qu'il peut y avoir de plus consacré, à la reserve des Vases destinez au précieus Mystere de l'Autel. Le mesme Pape, pour honorer en tout ce qu'il pouvoit Eynard & les

les Siens, souhaita qu'il prist pour Armes celles de l'Eglise, en portant dans son Ecu deux Clefs d'argent en Sautoir, & pour Cimier, une Tiare Papale, avec ces mots pour Devise, *Et si omnes, ego non.* Ainsi changerent les anciennes Armes de Clermont, qui estoient un Soleil sur une Montagne.

C'est cette admirable Piété jointe à l'ancienne Noblesse de cette Maison, qui a donné des Grands-Maistres de Malte, tant de Bien-faicteurs à diverses Abbayes & à tant de Monasteres, tant de grands Hommes à l'Etat, des Chambellans, des Ducs & Pairs, & de bons & fidelles Serviteurs au Roy.

De ce nombre fut Laurens de Clermont, Fils de Bernardin Vicomte de Talard, & d'Anne de Hufson Comtesse de Tonnerre, tué à la Bataille de Cerisoles.

Antoine de Clermont, Grand Maistre des Eaux & Forests de France,

ce, Chevalier de l'Ordre du Roy, & son Lieutenant General en Dauphiné, Savoye & Bresse. Il épousa Françoise de Poitiers.

Claude de Clermont, Chevalier de l'Ordre du Roy, Capitaine de Cinquante Hommes d'Armes de ses Ordonnances, tué à Moncontour.

Henry de Clermont son Frere, marié à Diane de la Marck, Fille de M' le Duc de Bouillon, & Douairiere de Nevers. Il estoit Capitaine d'une Compagnie de Gendarmes, Gouverneur de Bourbonnois, & Colonel de l'Infanterie de Piémont. Il fut bleffé à la Rencontre de Jarnac, & portoit la Cornete Blanche de Monsieur le Duc d'Anjou.

Charles-Henry de Clermont son Fils, qui par ses longs & agreables services mérita de Henry le Grand le Brevet de Duc aux Comtez de Clermont & de Tonnerre, d'estre Lieutenant de Roy en Bourgogne.

Il fut fait Chevalier de l'Ordre à la Promotion de 1633. & épousa Catherine-Marie d'Escoubleau, Sœur de M^r le Marquis de Sourdis, & Nièce du Cardinal de ce nom.

De ce Mariage heureux en toutes façon, sortirent plusieurs Filles, & cinq Fils, sçavoir,

Antoine de Clermont, Baron de Chanemoine, qui contribua fort à la levée du dernier Siege de Guise. C'estoit le Cadet de tous.

Henry de Clermont, Chevalier de Malte, tué devant Joinville.

Claude-Henry de Clermont de Luxembourg, Duc de Piney, & Pere de Charlotte de Clermont de Luxembourg, aujourd'huy Femme de M^r le Duc de Luxembourg, de l'Illustre Maison de Montmorency-Bouteville, assez connu par les grands services qu'il rend actuellement au Roy & à l'Etat.

Roger de Clermont, Marquis de Crusy, Mareschal de Camp, & Pe-
re

re de plusieurs Enfans qui ont déjà de tres-considerables services soit dans les emplois de la Guerre, soit dans les Charges de la Maison de Sa Majesté. (Monsieur l'Evesque de Fréjus dont je vous apprens la mort en estoit l'un.)

Et François de Clermont Marechal de Camp, qui comme aîné de tous, est Comte & Duc nommé des Terres de Clermont & de Tonnerre. Il a esté Lieutenant de Roy en Guyenne, a commandé les Armées en Roussillon & sur les Vaisseaux de Sa Majesté, & conduit la Noblesse de Dauphiné en Italie avec autant de valeur que de succès. Il fut honoré de l'Ordre du Roy dans la dernière Promotion faite aux Augustins de Paris, & jouit aujourd'huy, dans une glorieuse Vieillesse, & dans une des plus belles Maisons du Royaume, de tous les titres, honneurs & prérogatives de ses Peres & de son Illustre Maison.

Il a deux Fils, François de Clermont, Docteur de Sorbonne, Evêque-Comte de Noyon, & Pair de France, qui par son mérite extraordinaire s'est attiré de nouveaux bienfaits du Roy, qui luy a donné depuis peu l'Abbaye de S. Martin de Laon, possédée presque toujours par des Cardinaux; & Antoine de Clermont, présomptif Heritier de la Maison, & Pere du jeune Marquis de Tonnerre, qui n'ayant encor que vingt & un an, a déjà fait plusieurs Campagnes, où il a toujours eu l'avantage de se signaler. Il fut blessé d'un coup de Mousquet à la Bataille de Senef, d'un coup de Pistolet au visage à Saint Guilain, & eut une contusion fort sensible à la prise de Valenciennes.

J'ay une autre mort à vous apprendre. C'est celle de Madame d'Emery, Veuve de feu M^r d'Emery, autrefois Sur-Intendant des Finances. Elle est morte au commencement

ment de ce mois, âgée de 79. ans. On ne peut rien dire d'elle que ne soit au dessous de sa vertu. Elle ne s'est jamais laissée ébloüir ny aux grandeurs de M^r d'Emery, ny aux richesses de sa Famille. Sa modestie a toujours esté égale, & sa pieté exemplaire. Quoy qu'elle fust belle & bien faite, elle a commencé à faire paroître un entier mépris des choses du monde dès ses premières années, & elle ne s'est point démentie jusqu'à la mort. C'estoit une charité admirable pour ceux dont elle connoissoit les necessitez, & le secours qu'elle leur prestoit dans leurs besoins estoit le seul bien qu'elle estimoit. Feu Madame de la Uriliere estoit sa Fille; & ainsi M^r le Marquis de Chasteauneuf Secetaire d'Etat, & M^r le Comte de S. Florentin son Frere, sont ses Heritiers. Si vous voulez que je vous entretienne de sa Maison, je vous diray que feu M^r le Camus épousa une Marie Colbert, & en

& en eut quatre Filles & six Fils. L'aînée estoit Madame d'Emery dont je vous parle. La seconde fut mariée à M^r le Roux Maistre des Requestes. La troisième se fit Carmelite, & la dernière épousa M^r Pelot, aujourd'huy Premier Président du Parlement de Rouën.

L'aîné des Fils fut M^r le Camus, Conseiller d'Etat, Pere de M^r le Premier Président de la Cour des Aides, de M^r le Lieutenant Civil, de M^r de Mongrolles Maistre des Comptes, & de M^r l'Evesque de Grenoble.

Le second, autrefois President des Comptes, & depuis Conseiller d'Etat, & Intendant de Justice dans l'Isle de France, & Contrôleur des Finances, fut Pere de Madame de Manevilete.

Le troisième, apres avoir esté Procureur General de la Cour des Aides, se fit Prestre, & est mort en servant les Pauvres.

Le quatrième a esté Maistre des
Com-

Comptes à Grenoble, & est mort Sur-Intendant des Bastimens de France.

Le cinquième se fit d'abord Conseiller au Grand Conseil, & prit en suite la Charge de Procureur General de la Cour des Aydes, dont il s'est défait.

Le sixième a esté Conseiller au Parlement de Paris, & depuis Intendant de Justice en Champagne. Ces deux derniers sont encor vivans. M^r le Camus leur Pere estoit si riche, qu'il s'estoit conservé quatre-vingts mille livres de rente, apres leur avoir fait à tous des avances tres-confidérables.

Vous connoissez M^r l'Abbé de Maupertuis. Le Roy luy a donné l'Abbaye de Sauffeuse, vacante par la mort de M^r l'Abbé Daguille. Il est Docteur de Sorbonne. M^r de Maupertuis son Pere fut tué au Siege de Giry à la teste du Regiment de Picardie, apres avoir fait trente-cinq

Septembre. C ou

ou trente-six Campagnes. Deux de ses Freres ont aussi esté tuez, l'un à la Bataille de Senef, & l'autre six semaines après, à la defenſe de Grave. Le premier eſtoit Lieutenant aux Gardes; & le ſecond, Capitaine dans Normandie. Il luy en reſte encor un, qui eſt M^r de Maupertuis Lieutenant de la Compagnie des Mouſquetaires Blancs. Je vous ay déjà parlé de luy en vous entretenant du Siege de Valenciennes. Il entra des premiers dans cette Place, & il y fut meſme longtems avant que les Troupes y entraſſent. Ce n'eſt pas la ſeule Occaſion où il ſe ſoit ſigné. Ils ſont de la Maïſon de Melun. Celuy qui eſt nouvellement Abbé de Sausſeuſe, emporta le Prix de Proſe de l'Académie il y a deux ans.

Je vous envoye une Fable de ce ſtile aiſé que vous aimez tant, & dont je ſçay que la Moralité vous plaira. Elle ſervira d'avis aux Médiſans.

F A-

FABLE DE LA PIE
ET DU ROITELET.

Dans l'épaisseur d'un feuillage,
 Une Pie en belle humeur
 Attira par son ramage
 Les Oyseaux du voisinage.
 Là, voyant maint Auditeur
 Charmé de son beau langage,
 Elle en jasa davantage.
 C'estoit un esprit coquet,
 Qui causoit en Perroquet,
 Sans respect de parentage,
 D'amitié; de compérage,
 Chacun avoit son paquet.
 Estant donc d'humeur à rire,
 Elle fit une Satire
 Contre l'Aigle & le Corbeau;
 Puis daubant sur l'Estourneau,
 Sur le Geay, sur le Moineau,
 Elle eut quelque chose à dire
 Sur chaque espece d'Oyseau.
 Selon elle la Linotte
 N'avoit ny game ny note.
 A son gré le Rossignol
 N'avoit pas la voix fort belle.
 L'Aloüette & l'Hirondelle
 Ne sçavoient rien au prix d'elle
 Dans becane & dans bémol.
 A l'oüir, la Tourterelle

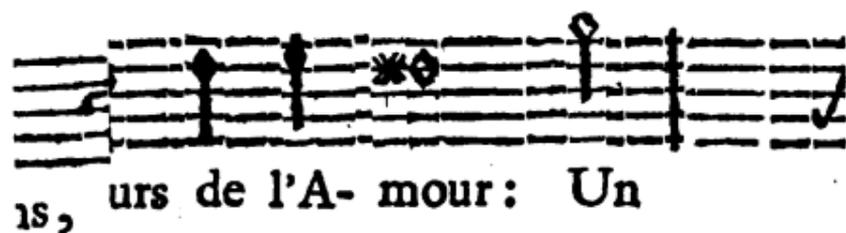
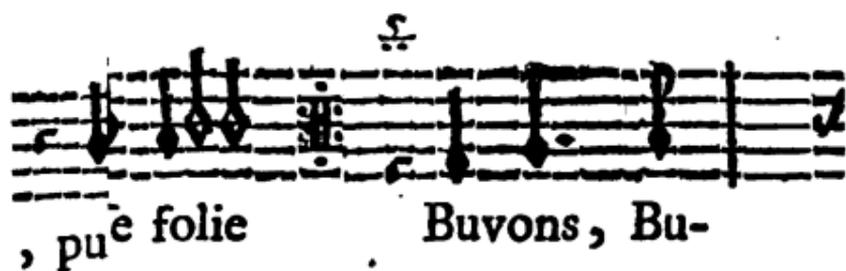
N'estoit chaste ny fidelle.
 Le Perroquet sans raison,
 Sans esprit & sans cervelle,
 Estoit fait comme un Oyson.
 Mesme un jour la Demoiselle
 Souûtenoit sur son Ormeau,
 Que le Pan n'estoit pas beau,
 Quoy qu'un dist mainte femelle.
 Elle jasoit sur ce ton,
 Lors qu'un petit * Berrichon
 Qui sortoit de son buisson,
 Entendit la babillarde,
 Et se dressant sur l'ergot;
 Vrayment, luy dit-il, Margot,
 Vous faites bien la gaillarde.
 Sus donc, la Femme de bien,
 Puis que vous n'épargnez rien
 Dans vostre humeur libre & franche,
 Tournons sur vous l'entretien.
 La, la, nous vous voyons bien,
 Vous n'estes pas toute blanche,
 Aprens d'icy, Médisant,
 Que le plus petit Plaisant
 Te peut donner la revanche.

* Roitelet :

L'Air qui suit est de la composition de M^r Merieux. Voicy les Paroles.

AIR

le plus leur autorite, vivoient aucun autre plaisir sensible que celuy de la Chasse, & de la Lecture. Un Just à corps, une Cravate, & un Bonnet garny de Rubans en plumes, estoient



loit

MERIEUX.

L'Air qui suit est de la composition de M^r Merieux. Voicy les Paroles.

AIR

A I R N O U V E A U.

*Amis , puis que Bacchus nous assemble en ce
jour ,*

Chassons l'amoureuse folie.

*Beuvons , c'est le moyen de passer nostre vie,
Sans estre assujettis aux rigueurs de l'Amour ,*

Un bon Beuveur ne doit pas craindre

Le foible pouvoir de ce Dieu ;

Plus l'Amour allume son feu ,

Plus il doit boire pour l'éteindre.

Scavez-vous, Madame, que les Lettres que je vous écris, & qui courent toujours le monde sous letitre de Mercure, ont pensé estre cause d'un Mariage fort mal assorty ? Voicy ce qu'on m'en apprend. Une aimable & jeune Personne, retirée dans une Maison de Campagne avec une de ces Meres qui veulent estre absoluës dans les choses mesmes où la Justice borne le plus leur autorité, vivoit sans aucun autre plaisir sensible que celuy de la Chasse, & de la Lecture. Un Just à corps, une Cravate, & un Bonnet garny de Rubans en plumes,

C 3

estoit

estoit l'équipage où elle se mon-
troit le plus. Elle y estoit toute bel-
le, & l'adresse qu'elle avoit à ma-
nier un Fusil, surprenoit tous ceux
qu'elle en rendoit les témoins. Il en
coustoit la vie à quelques Perdrix
selon la saison. C'estoit son diver-
tissement d'exercice. Les Livres l'oc-
cupoient assez ordinairement dans
son repos. On luy envoyoit toutes
les Nouveutez qui s'imprimoient ;
& le Mercure estant devenu à la mo-
de, fut bientost entre ses mains.
Elle en lisoit un jour un Volume
qu'on luy venoit d'apporter, quand
un bon Vieillard des environs, que sa
Mere voyoit assez rarement, inter-
rompit sa lecture par une visite qu'il
luy rendit. Il pria cette belle Per-
sonne de continuer. Elle ne se le fit
pas dire deux fois. Le Mercure luy
plaisoit plus que la conversation du
bon Homme, & jamais priere ne
luy fut faite plus à propos. Elle lisoit
avec tant de grace, que le Vieillard

com-

commença de la regarder avec plus d'attention qu'il n'avoit fait jusquelà; & comme elle ne pût achever à cause d'une Dame qui survint, il la pria de souffrir qu'il vinst écouter le reste le lendemain. Il n'y manqua point, Il sçeut qu'elle recevoit tous les mois un livre semblable. Il eut grand soin de venir toujours prendre part à cette lecture. Ses visites n'estant pas réjouissantes pour la Belle, elle voulut se charger de luy envoyer son Livre; mais il luy dit que quoy qu'il le trouvast fort divertissant, les nouveutez qui le composoient luy plairoient beaucoup moins dans une autre bouche. Cela estoit galant pour un Homme de son âge. Il avoit quatre-vingts ans; & une Nièce, particuliere Amie de la Belle, estoit sa seule Heritiere. Elle la prioit inutilement de la défaire des visites de son vieil Oncle. Il luy en rendoit de tres-régulieres au commencement de chaque Mois, & toujourns avant

qu'on luy eust envoyé son Livre. Il faisoit plus. Apres en avoir entendu la lecture entiere, il venoit de temps en temps sçavoir si quelques Gens de sa connoissance estoient nommez dans les Articles de Guerre. Son âge excusoit son peu de mémoire. Il avoit assez vescu pour en manquer, & la Belle ne se chagrinoit que de ce qu'il n'oublioit point le chemin de sa maison; mais elle apprit au bout de quatre ou cinq mois ce qui l'obligeoit à venir si souvent demander les mesmes choses. Il avoit encor plus regardé qu'écouté, & tout vieux qu'il estoit, la Belle luy avoit échaufé le cœur. Il se résolut à s'expliquer. Il trouva la Mere seule, & apres s'estre informé où estoit sa Fille, il luy dit qu'il luy devoit beaucoup de lectures, & que luy & la moitié de son Bien estoient destinez pour l'acquiter. Il estoit fort riche. La proposition plût à la Mere. Quatre-vingts ans luy sembloient un âge.

admi-

admirable. Elle avoit de l'esprit, & tourna si bien le Vieillard, qu'il se montra prest à signer sur l'heure. Elle répondit du consentement de sa Fille, manda le Notaire du Village, le fit écrire, & il achevoit ce qui est du stile ordinaire, quand la Belle entra dans sa Chambre sans sçavoir qu'on la marioit. Jugez de sa surprise. On luy donna la plume pour signer apres le Vieillard. Elle s'excusa, demanda du temps, voulut s'en aller, & entendit de sa Mere je-ne-sçay quelles paroles accompagnées de regards si menaçans, qu'intimidée, interdite, & sans trop sçavoir ce qu'elle faisoit, elle signa comme on le voulut. Le Vieillard qui crût que ce premier chagrin passeroit, luy promit tout le bonheur qu'elle pouvoit esperer; & à l'entendre, l'âge luy avoit apporté si peu d'incommoditez, qu'elle ne le devoit regarder que comme un Homme de quarante ans. Il emporta le Contracté signé. On prit jour pour

le Mariage, & on n'en donna que quinze à la Belle pour s'y résoudre. Elle pleura, se repentit mille fois de la complaisance qu'elle avoit eüe pour sa Mere, & ne fut sensible à aucun des avantages qu'elle rencontroit dans ce Party. On eut beau luy dire que le bon Homme ne pouvoit vivre longtems. Trois mois avec luy estoient pour elle un suplice épouvantable; & comme il ne passoit plus aucun jour sans la venir voir, tout ce qu'il luy disoit redoubloit tellement son aversion, que si elle ne luy répondoit rien de fâcheux par le respect qu'elle devoit à sa Mere, elle faisoit assez connoître par sa sombre humeur combien ce Mariage luy déplaisoit. Le Viellard estoit aveugle, & il se flatoit jusqu'à croire que quand il l'auroit épousée, il trouveroit le moyen de s'en faire aimer. Le temps fatal arriva. La Belle s'en montra desespérée, & fit si bien par ses pleurs, qu'elle obtint huit jours de

de retardement, au grand regret du bon Homme qui estoit tres-impatient dans ses amours. Cependant la Mere qui avoit quelque teinture de devotion, ne pût voir l'obeissance forcée de sa Fille, sans avoir scrupule de la violence qu'elle luy faisoit. Un remords de conscience la prit. Elle voulut consulter les Casuistes, & sous prétexte de quelques Amies qu'elle avoit à voir, elle quitta sa Fille pour quelques jours, & alla dans une Ville prochaine s'éclaircir de son scrupule. La Belle employa ce temps à chercher par où se défaire de son Vieillard. Elle en imagina un moyen. Il ne rompoit pas tout-à-fait l'affaire, mais il la mettoit en pouvoir de la reculer, & c'estoit beaucoup, que gagner du temps. Son Amie, heritaire du bon Homme, ne pouvoit se consoler de son Mariage. La Belle l'alla voir dans son équipage de Chasseresse, l'assura qu'elle ne seroit jamais sa

Tante, & l'ayant appaisée par cette promesse, elle la pria de luy donner un Habit de son Mary sans s'informer de ce qu'elle avoit dessein d'en faire. Cette Nièce estoit mariée depuis deux ans à un Officier du Roy qui servoit alors son Quartier. Elle consentit à tout ce que son Amie voulut, luy donna l'Habit d'Homme qu'elle demandoit, la conduisit jusqu'à une Porte de derriere qu'elle luy promit de tenir ouverte, & attendit son retour pour estre éclaircie de ce qu'elle avoit projeté. La Belle sortit avec une Fille à elle qui l'accompagnoit, gagna un petit Bois qui n'estoit pas éloigné de cette Maison, se travestit, & se mit au guet pour découvrir le Vieillard qui devoit necessairement passer par ce petit Bois. Elle luy avoit donné rendez-vous chez cette Nièce sous prétexte de luy faire signer le Contract, l'assurant qu'elle y estoit disposée, & que l'amitié qui les unissoit, l'avoit em-

emporté sur le chagrin que ce Mariage luy devoit donner. Le bon Homme qui craignoit les plaintes d'une Heritiere trompée, avoit reçu cette nouvelle avec joye, & venoit seul chez sa Nièce en se promenant, quand la Belle se cachant le visage avec un Loup, luy presenta le Fusil. Il crût qu'on n'en vouloit qu'à sa Bourse, & il se préparoit à la donner ; mais on luy fit quitter ses Habits, & il fallut qu'il se dépoüillast. Il ne les eut pas si-tost donnez, que la belle Voleuse s'enfonça dans le creux du Bois. Elle y reprit son premier équipage de Chasseresse, gagna la fausse Porte qu'elle avoit prié qu'on ne fermast point, & apres avoir conté à son Amie le tour qu'elle avoit joué au bon Homme, elle songea à partager le butin. La Bourse, & une Montre qui se trouva dans sa poche, furent pour la Nièce. La Belle se contenta du Contract qu'elle emporta, fort résolüe de n'en point

figner d'autre, quoy qu'on püst faire pour l'y obliger. Le Vieillard ne se vanta point de son aventure, & vint dès le lendemain chez sa Maistresse. Les reproches qu'elle luy fit de ne s'estre pas trouvé au Rendez-vous, l'obligerent à luy dire qu'il avoit si peu de mémoire, qu'il ne se souvenoit plus où il avoit mis le Contract, mais qu'il seroit aisé d'en refaire un autre. La Mere arriva dans ce mesme temps; & comme les huit jours expiroient, l'amoureux Vieillard la pressa de vouloir conclure. Elle le laissa partir sans luy donner de réponse positive. Ceux qu'elle avoit consultez, luy avoient fait un si grand crime de l'injuste autorité qu'elle usurpoit, que les malheurs qu'elle en devoit craindre luy firent peur. Elle s'en expliqua avec sa Fille, dont elle cessa de contraindre les volontez. Le Contract estoit la seule chose qui l'embarassoit. Sa Fille luy fit voir qu'elle n'avoit rien à craindre

dre de ce costé-là. Il fut mis au feu, & quand le Vieillard vint demander jour pour terminer, la Mere l'ayant reçu froidement, & la Belle luy ayant dit à l'oreille qu'on s'estoit contenté pour la premiere fois de le dépouïller, mais qu'il luy pourroit arriver pis, s'il s'obstinoit à estre amoureux, il entendit ce qu'on luy disoit, & se retira sans faire bruit. Il apprit quelque temps apres que cette aimable Personne estoit le Voleur qui luy avoit fait quitter ses Habits. Comme il estoit revenu de sa passion, il ne pût luy vouloir de mal d'avoir tout fait pour rompre un engagement qui luy faisoit peine. Un coup si hardy la fit admirer. Sa Mere l'en gronda d'abord, & luy pardonna. Le personnage qu'elle joua dans le Bois est extraordinaire pour une Fille; mais quel ragouft qu'un Mary de quatre-vingts ans, & que n'ose-t'on point pour trouver moyen de s'en garantir!

La

La belle Chasseresse dont je viens
de vous conter l'Avanture, n'estoit
pas du sentiment de celuy qui a fait
ces Vers.

CONTRE LA CHASSE du Lièvre.

S O N N E T.

*C*E Lièvre intimidé qui court dans cette Plaine,
Pressé de ton Levrier & poursuivy du mien,
Est un maigre ragoût où je ne trouve rien,
Soit qu'il puisse échaper, ou qu'enfin on le
prenne.

*J'*ay pour ce passe-temps une invincible haine,
Il nous cause toujourns plus de mal que de bien,
Et se fatiguer tant pour voir courir un Chien,
C'est un chien de plaisir qui n'en veut pas la
peine.

*C*ette Chasse en un mot a pour moy peu d'apas,
Je ne sçanrois me plaire à perdre tant de pas,
Et renonce aux douceurs où Diane préside.

*D'*un Lièvre dans un plat je tire plus de fruit.
Il m'offre alors un bien & durable & solide,
Mais le voir quand il court, c'est un plaisir
qui fuit.

Ceux

Ceux qui cherchent les plaisirs
sans peines, feroient bien de ne s'em-
barquer jamais avec l'Amour, car
c'est une Mer sujete à de grands ora-
ges. Les périls en sont agreablement
representez dans ces Stances que je
vous envoie. Je n'en connois l'Au-
theur que sous le nom d'Alcidon. Je
ne sçay si elles ont déjà couru, mais
je sçay qu'elles méritent fort d'estre
veuës.

A LA BELLE DISEUSE
de bonne Avanture.

S T A N C E S.

Pour Monsieur M. à Mademoiselle B.

*Belle & sçavante Iris, dont l'esprit ad-
mirable*

*Perce par ses clartez la nuit de l'avenir,
Souffrez que sur un point assez considerable,
Je puisse vous entretenir.*

*Vous avez veu ma main, & vous avez pû lire
La noble passion qui regne dans mon cœur;
Ains vous connoissez l'objet de mon ardeur,
Sans qu'il soit là-dessus besoin de vous rien
dire.*

Par-

Parlez-moy donc sincèrement.

Dois-je faire un heureux voyage

Et dans ce doux embarquement,

Ne suis-je point menacé du naufrage ?

Vous sçavez à quels vents un cœur est exposé,
Quand aux vagues d'amour il s'est osé com-
mettre.

Helas ! me puis-je bien promettre
Que mon Vaisseau n'en sera point brisé ?

Il est vray, la tempeste & les coups de l'orage,
Ne sont pas les coups que je crains.

Je sers une Beauté qui n'est pas si sauvage,
Et qui n'a pas toujours la foudre dans la mains.

Mais il est quelque chose encor de plus funeste,
Pour un cœur qui sçait bien aimer,
Quelque chose qui passe & la haine, & le reste
De ce qu'on craint sur cette Mer.

Il est un certain calme aux Amans si con-
traire,

Que fait l'indifference & l'ingrate froideur,
Dont s'arme à contre temps une Beauté severe,
Et c'est là ce qui me fait peur.

Des pleurs & des soupirs envain nous cher-
chons l'aide,

Lors que ce calme arreste nos amours,
En vain de tous les Dieux nous brigons le se-
cours,

Il faut périr, le mal est sans remede.

Ab !

Ab! si de ce malheur, vous lisez dans les
Cieux

Qu'un Astre cruel me menace,
Au nom de cet éclat qui brille dans vos yeux,
Détournez, s'ils se peut, une telle disgrâce.

Que dis-je, s'ils se peut? hélas! vous sçavez
bien

Que de mon sort vous estes la maîtresse,
Et que je compteray ces menaces pour rien,
Si la pitié pour moy vous intéresse.

Belle Eris, je le dis avec tout le respect
Que l'on doit à cet Art où vous semblez vous
plaire,

Pour deviner mon sort, il n'est pas nécessaire
De prendre un témoin si suspect.

Quelques traits qu'en ma main ait formez
La Nature,

Et quel que soit le cours des Cieux,
On ne peut voir que dans vos yeux
Ma bonne ou mauvaise aventure.

Monsieur de Seguiran, Premier Pré-
sident en la Cour des Comptes, Aydes
& Finances d'Aix en Provence, est
mort depuis peu dans sa soixantième
année. C'estoit le troisième de sa
Famille qui possédoit cette grande
Charge de Pere en Fils. On ne peut
s'en

s'en acquiter plus glorieusement qu'il a fait pour le service du Roy, & à l'avantage de la Province. Mais s'il a fait paroître une haute capacité dans la Robe, il ne s'estoit pas moins signalé dans les Armes, ayant commandé une des Galleres de Sa Majesté longtems avant qu'il fût reçu Premier Président. Les rencontres où il se trouvoit continuellement exposé, luy fournirent d'assez belles occasions de faire éclater son courage & sa bravoure, & il en donna sur tout des marques dans un Combat contre les Espagnols, où les François eurent l'avantage. Il y fut dangereusement blessé d'un coup de Mousquet au travers du corps. On ne doute point que les incommoditez de cette blessure n'ayent de beaucoup accourcy ses jours. Se voyant prest de mourir, il fit la démission de sa Charge sous le bon plaisir du Roy, en faveur de M^r l'Abbé de Seguiran son Frere, dont la capacité, le mé-
rite,

rite, & la probité, font assez connus, pour la conserver à un Fils qu'il laisse âgé seulement de huit à neuf ans, jusqu'à ce qu'il soit en état de la posséder. C'est ce jeune Marquis de Bouc dont il est parlé dans la Relation que je vous envoyay il y a deux mois de la Feste qui se fait tous les ans à Aix. Sa Majesté par une bonté toute Royale, accorda son agrément pour cette Démission à M^r le Chevalier de Seguiran Capitaine aux Gardes, & Frere de l'un & de l'autre, tant en considération de trente deux années de ses services, que de ceux de M^r de Seguiran son Oncle, qui mourut glorieusement lors de la reprise sur les Espagnols, des Isles de S. Honoré de Lérins en Provence par l'Armée du Roy. Feu Messire Henry de Seguiran, Pere de ceux dont je vous parle, avoit esté Major General sous M^r de Guise au Siege de la Rochelle, avant que d'estre Premier Président de la mesme

me Chambre des Comptes. M^r le Cardinal de Richelieu qui se connoissoit en grands Hommes, avoit une estime tres-particuliere pour luy, & il luy en donna des marques, lors qu'en qualité de Grand Admiral, il l'honora de la Charge de son Lieutenant General en l'Admirauté de Provence. Il estoit Fils d'Antoine de Seguiran, qui ayant esté d'abord Conseiller, & en suite Président à Mortier au Parlement d'Aix, fut enfin Premier Président de la Cour des Comptes, Aydes & Finances, & qui eut pour Frere le R. P. Seguiran Jesuite. Il est impossible, Madame, que vous n'ayez entendu parler de luy comme d'un des plus celebres Prédicateurs de son temps. Il eut l'avantage d'estre le Confesseur du feu Roy. Si vous voulez remonter plus haut pour sçavoir l'origine de ceux de cette Maison, vous les trouverez descendus d'un Melchion de Seguiran Seigneur de Vauvenargues,

gues, qui fut un des douze Con-
seillers du Parlement de Provence
lors qu'il fut érigé par Louïs XI. en
1501. Il avoit eu l'honneur quel-
ques années auparavant, d'estre Dé-
puté avec M' Palamedes de Fourbin
par les Trois Etats du País pour luy
prester hommage en leur nom, apres
que Charles d'Anjou dernier Comte
de Provence l'eut institué Heritier
audit Comté par son Testament fait
en Decembre 1481. Ce Melchion
estoit petit-Fils de Louïs de Segui-
ran, qui fut fait un des six Présidens
du Parlement & du Conseil Eminent
que Louïs II. Comte de Provence
érigea dans la Ville d'Aix en la place
du Juge-Mage le 14. Aoust 1415.
Je ne vous parle point d'un Berenger
Seigneur de S. Esteve, dont ce
Louïs de Seguiran estoit descendu,
ny de ses autres Prédecesseurs, qui
ont tous esté honorez de Charges
importantes dans les Armées des
Comtes de Provence. Il est certain
qu'ils

qu'ils viennent des Comtes d'Estolberg en Allemagne, & que l'un d'eux qui portoit le nom de Seguiran, estant venu en Italie en 1280. & ayant épousé à Genes une Dame de la Maison de Nigris, reçut des Emplois considérables de Charles I. Comte de Provence, Frere de S. Louïs, lequel épousa Beatrix, dernière Fille de Raymond Berenger Comte de Provence, & fut couronné à Rome Roy des deux Siciles & de Naples, où il chassa Manffroy, apres avoir fait un Traité de Paix avec les Génois. Les graces que ce Seguiran en avoit reçuës, l'obligerent à le suivre en Provence. Il y emmena sa Femme, & y établit sa Famille qui estoit tres-ancienne en Allemagne. Elle fait presentement plusieurs Branches dans lesquelles il ya deux Chevaliers de Malte, dont l'un est Lieutenant de la Gallere Capitane, & Frere de M^r de Seguiran Ecuyer de Monsieur de Vendosme

Grand

Grand Prieur de France. L'autre est M^r le Chevalier Dauribeau, qui a eu l'honneur d'estre Lieutenant de Major d'un Bataillon de la Religion de Malte en Candie. Il y reçeut plusieurs blessures, qui sont des témoins irréprochables du zele qui le fait agir dans les grandes Occasions.

Madame de Mariote, Femme du Président de ce nom en la Cour des Aydes de Montpellier, est morte aussi. Elle est d'autant plus regretée, qu'estant tres-bien faite, & d'un grand mérite, elle n'avoit encor que quinze ans, & estoit dans la premiere année de son Mariage.

Nous avons perdu icy Madame Freson, & Madame de Meneblanc. L'une estoit Femme d'un Conseiller au Parlement, & l'autre Veuve d'un Maître des Comptes.

La Signature de la Paix a esté une nouvelle si agreable, qu'on n'a point voulu en attendre la Ratification pour en faire des réjouïssances à
Septembre. D Thoüoars.

Thouöars. On s'assembla auffi-toft qu'elle fut fçeuë. Vous croyez déjà voir le Corps de Ville en habit décent? Ce ne fut point luy qui s'assembla. Les Dames seules eurent l'honneur de la Feste. Elles commanderent un magnifique Repas. La Table fut dressée sur le bord de l'eau aupres d'une Saussaye, & les Trompetes marines furent meslées aux divertiffemens qu'elles se donnerent. Vous fçavez que c'est le veritable lieu de les entendre, & qu'elles en ont pris le nom de Marines.

Je n'ose croire, Madame, ce qu'on m'a fait voir écrit de Cavailon, Terre du Pape, que le plaisir qu'on s'est fait d'y lire les Nouvelles que j'ay soin de vous apprendre, a donné lieu à des Assemblées qui ont enfin formé une espece d'Académie composée de Personnes d'un tres-grand mérite. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Académie a choisy quatre jours de la Semaine
pour

Pour s'assembler, & que Monsieur l'Evesque de Cavaillon en est Directeur. Il est bien fait de corps & d'esprit, jeune, & de qualité.

M^r de Saporte y donne de temps en temps des marques de cette Etude galante qui perfectionne les honnestes Gens. C'est un Gentilhomme de Languedoc qui vit en ce Pais-là en veritable Sage, & en galant Philosophe, comme on y a veu vivre autrefois le fameux Petrarque.

M^r le Protonotaire de Grace y donne des Leçons tres-fructueuses, en qualité de sçavant Antiquaire. Il les soutient par cette quantité de curieuses Medailles dont on sçait qu'il est richement muni.

Les Préceptes Chrestiens y sont insinuez avec beaucoup de succès, par M^r de Perussys, Gentilhomme d'une vertu consommée, & veritable imitateur de celles de M^r de Renty.

M^r de Malespine donne dans les Affaires de Palais, & fait des Ra-

ports tres-judicieux sur les Procés qu'on tâche en suite de terminer par les soins de Messieurs de l'Assemblée, au grand profit de ceux de la Ville. C'est un Gentilhomme d'un esprit tres-éclairé.

La Philosophie n'y est pas obliée. M' Reymond tres-sçavant Medecin, s'y distingue par ses Conférences sur les Opinions de Descartes, & par le plaisir qu'il donne à l'égard des expériences. Quelques jeunes Gentilhommes y viennent aussi pour écouter, & pour y faire voir des Pieces de galanterie.

Mais, Madame, puis que nous sommes sur les Terres du Pape, il ne faut pas nous en éloigner sans aller jusqu'à Padouë. Vous y apprendrez la chose du monde qui est la plus glorieuse à vostre Sexe. On ne dira plus que les Sciences sont réservées aux Hommes à l'exclusion des Dames, & l'égalité des deux Sexes se prouvera aujourd'huy par l'exemple,

ple, comme elle a esté prouvée depuis quelque temps par de solides raisons. Il n'est point besoin de vous dire que la Maison des Cornaro est une des plus puissantes de Venise. Il y a peu^l de Gens qui n'en soient instruits. Elle est divisée en plusieurs Branches, & par tout considerable ; j'entens en sagesse, en dignitez, en richesses, & en érudition. M' Cornaro Piscopio, Procurateur de S. Marc (vous sçavez qu'il n'y a que la Charge de Doge qui soit au dessus de celle-cy) s'est toujourns fait une si agreable occupation des Sciences, qu'ayant eu deux Filles, il les a portées à l'Etude dès leur plus bas âge. Je ne vous diray rien de la Cadete, quoy que ses admirables qualitez la mettent au dessus de beaucoup d'éloges. Elle est mariée à l'Illustissime Vendramino. Je vous diray seulement que son Aînée qui s'appelle Helene-Lucrece Piscopia Cornara, sçait le François, l'Espagnol, le

Latin, le Grec ancien & moderne, & l'Hébreu, aussi-bien que l'Italien. Elle a eu pour Maître dans le Grec, le sçavant Abbé Gradenigo, Bibliothécaire de S. Marc. Ces diverses Langues ne luy ont servy que comme de Vaisseaux avec lesquels elle a penetré dans les vastes Mers des Sçavans. Elle y a fait de si surprenantes acquisitions, qu'elle s'est renduë aujourd'huy une des Merveilles de l'Europe. M' Cornaro son Pere, surpris luy-mesme d'un Prodiges si peu croyable, souhaita qu'elle prist les degrez de Doctoret dans l'ancienne & fameuse Académie de Padouë. Elle demandoit le Doctoret de Theologie, mais M' le Cardinal Barbarigo Evesque de cette Ville eut des raisons qui l'obligerent à ne luy accorder que celui de Philosophie. Ce fut le 25. de Juin qu'elle fit paroistre publiquement combien elle estoit digne de le recevoir. Elle piqua deux fois dans Aristote, & en expliqua
les

les Points qui luy vinrent à l'ouverture du Livre, avec une entiere satisfaction de son Auditoire, composé d'un grand nombre de Nobles Vénitiens & de Terreferme, & de plus de cent Dames de qualité qui estoient venuës exprés à Padouë pour voir une si extraordinaire Cerémonie. Je croy que c'est la premiere Femme à qui la Couronne Doctorale ait jamais esté accordée. On n'argumenta point contr'elle. On apelle cette maniere de reception *à la Nobiliste*. Les Salles du College ne pouvant suffire à l'affluence du monde, on la reçeut dans le Dôme, ou Eglise Cathédrale. Le Docteur Rainaldini fut son Promoteur, & luy donna les ornemens du Doctorat. Elle s'attira l'applaudissement universel. N'en est ce pas assez, Madame, pour avoir aussi le vostre, & celuy de tout le beau Sexe; Les Hommes mesmes qui pourroient avoir quelque jalousie secrete des avantages de cette admirable

ble Fille, se font fait honneur de contribuer à sa gloire, & le 15. de Juillet la fameuse Académie des *Riccorati* s'assembla extraordinairement pour célébrer les merveilleuses qualitez d'une Personne si rare. Cela se fit dans la Salle des Geans, lieu ordinaire de leur Assemblée, où est la Biblioteque publique, par les soins de M^r Patin de Paris, aujourd'huy Prince de cette Académie, & Professeur en Medecine à Padouë. M^r le Podesta, & M^r le Capitaine Grand, s'y trouverent, avec toute ce qu'il y avoit dans le Pais de Cavaliers & de Dames de qualité. Le mesme M^r Patin avoit esté employé à faire l'Oraison funebre du Cavalier Orfati Professeur en Physique dans la mesme Ville, mort il n'y a pas longtemps. C'estoit un des plus sçavans Antiquaires de l'Europe.

Nous commençons d'entrer dans l'Automne. Si vous voulez voir les avantages que cette Saison a sur le Prin-

Printemps, vous n'avez qu'à lire ces Vers de M^r de Breteuil de la Lane, Lieutenant General du Pais Bas Armagnac.

ZEPHIRE A FLORE.

*Flore, contentez vous des Roses & des Lis,
Dont vos beaux jours sont embellis,
Tout le monde leur rend hommage,
Et sur les plus beaux fruits vos fleurs ont
l'avantage.*

*Conservez chèrement tant d'aimables couleurs,
Qui rendent si belles vos fleurs,
Et laissez sans regret tous les fruits à Pomone,
Flore, vostre Printemps vaut mieux que son
Automne.*

REPONSE DE POMONE.

*IL est vray que ses fleurs embellissent nos
Plaines,
Et que nous luy devons les tresors éclatans
Dont la terre se pare au retour du Printemps,
Mais vantez un peu moins des richesses si vaines.
On voit tomber le Lis la plus belle des fleurs;
A peine est-il tombé qu'on-le foule sur l'herbe.
Ne vous fiez donc point à toutes vos couleurs,
Flore, & n'en soyez plus si fiere & si superbe.
Ce n'est que de mes fruits que l'on doit faire cas.*

*F'en charme comme vous l'odorat & la veüe,
Et de plus j'offre au gouft des morceaux dé-
licats,*

*Dont le Ciel par malheur ne vous a pas pour-
veüe.*

*Croyez-moy, belle Flore; avecque moins de bruit,
Vantez nous la couleur du Lis & de la Rose.
N'avoir rien que des fleurs, c'est avoir peu de
chofe,*

Si l'on ne fçait tirer de ces fleurs quelque fruit.

L'impatience qu'on a de louer le Roy sur la Paix, est si grande, qu'on n'attend point qu'on l'ait publiée, pour donner à sa modération les justes éloges qu'elle mérite. Je reserve beaucoup de Pieces sur cette matiere pour ma Lettre Extraordinaire que je vous promets le 15. d'Octobre. Je vous en envoie cependant quelques-unes. Le premier des deux Sonnets que vous allez voir, est de M' le Coin de S. Chaumont en Lyonois.

S O N N E T.

S U R L A P A I X.

*Eclater en tous lieux comme un bruyant Ton-
nerre,*

D'un

*D'un intrépide cœur braver tous les hazards,
 Voir pleuvoir sur sa teste un orage de dards,
 Et seul soutenir tout dans une longue guerre.*

*Affieger une Ville & la jeter par terre,
 Rompre des Bataillons, forcer mille Ramparts,
 Mettre en fuite une Armée, & comme un
 nouveau Mars,*

*Briser & foudroyer tout ce qu'un Camp res-
 serre.*

*Affervir par son bras cent Peuples sous les loix;
 Enfin dompter l'orgueil des plus superbes Rois,
 C'est ce que d'Alexandre entreprit la vaillance.
 Mais outre ces hauts faits, d'un Ennemy battu,
 Relever par la Paix le cœur & l'espérance,
 C'est ce que de LOUIS acheve la vertu.*

S O N N E T.

*Grand Roy, quand tu mettrois le monde sous
 ta loy,*

*Tu ferois ce que fit autrefois Alexandre,
 Dont le vaste courroux réduisant tout en cendre,
 Remplit le Ciel d'horreur, & la Terre d'effroy.
 Si tes Exploits un jour doivent manquer de
 foy,*

*Si l'Histoire étonnée à peine à les répandre,
 Si ceux qui les ont vus ne sçauroient les com-
 prendre,*

*Plusieurs ons en jadis ce sort là comme toy.
 Les Cefars ont gagné de sanglantes Batailles,
 Leur bras a renversé les plus fortes murailles.*

*Et vaincu mille fois les plus fiers Ennemis ;
Mais s'abstenir de vaincre au fort de la vi-
ctoire,*

*Au bien de ses Sujets sacrifier sa gloire,
C'est où l'on reconnoist nostre Siecle, & LOUIS.*

A U R O Y,
S U R L A P A I X.

*EN tout temps, en tout lieu, toujours sem-
blable à toy,*

*Grand Roy, lors que tu fais la Guerre,
Tu soumets à tes Loix les Princes de la Terre,
Et quand tu fais la Paix, tu leur donnes la
Loy.*

Je ne vous avois point parlé de la mort de Madame la Duchesse de Wirtemberg arrivée dès l'autre Mois, parce que je sçavois qu'on vous en avoit écrit fort amplement; mais puis que vous voulez que j'y adjoûte ce que j'en puis sçavoir de particulier, je vous diray, apres vous avoir fait souvenir qu'elle estoit Veuve du Duc Ulric de Wirtemberg, Frere du Souverain de cette Illustre Maison, qui est une des plus grandes
de

de toute l'Allemagne; qu'elle est morte en cette Ville avec des sentimens d'une résignation si admirable, que ceux qui l'assistèrent dans ses derniers momens, connurent bien que sa pieté avoit esté le fondement des vertus qu'elle avoit fait éclater pendant sa vie. Elle fut exposée sur son Lit de parade dans l'Habit du Tiers Ordre de S. François. Madame la Duchesse de Longueville voulant faire paroître la considération qu'elle avoit eüe pour le mérite de cette Princesse, luy donna par ses prieres les derniers témoignages de son affection; & apres avoir visité Madame la Princesse Marie-Anne sa Fille, elle assista au Service qui se fit le lendemain à S. Jacques du Haut-pas sa Paroisse. Le Corps fut transporté le soir aux Flambeaux dans le Couvent des Religieuses du Calvaire, où il doit demeurer en dépost jusqu'à ce qu'il soit porté dans la Principauté de Barbançon, suivant le

Testament de cette Princesse, qui a desiré qu'il fust mis dans le Tombeau des Princes de sa Famille, qui sont de la Maison d'Aremberg. Cette Maison, pour n'estre pas Souveraine comme celle de Wirtemberg, ne laisse pas d'estre au nombre des plus Illustres. Cela se justifie par la Bulle d'or de l'Empereur Charles IV. par laquelle il se voit que les Princes d'Aremberg sont depuis huit cens ans descendus ou alliez des Roys & des plus considérables Princes de l'Europe. Cet Empereur adjoûte mesme qu'ils descendent de Charlemagne l'un de ses Prédecesseurs, & que cette consideration jointe à une infinité de grands services que ceux de cette Maison ont rendus à la Chrestienté dans les premiers Emplois de la Guerre, avoit porté l'Empereur Sigismond à les faire Comtes de l'Empire, & que la continuation de leurs services & de leur vertu l'engageoit luy-mesme
à les

à les élever à la dignité de Ducs de l'Empire & de ses Ordres. Madame la Princesse Marie-Anne, touchée au dernier point de cette perte, fit supplier le Roy par Monsieur l'Archevesque de Paris, de luy faire connoître ses intentions, pour s'y conformer. Sa Majesté la fit assurer par cet Illustre Prélat de la continuation de l'honneur de sa protection. Cette pieuse & sage Princesse a voulu que les premiers momens où son malheur l'a réduit à se voir abandonnée à elle-mesme, fussent employez à penser à une retraite qui pût estre proportionnée à son état & à son affliction; & sous le bon plaisir de Sa Majesté qu'elle a fait supplier de l'avoir pour agreable, elle l'a choisie dans le mesme Couvent du Calvaire, où Madame la Duchesse de Wirtemberg sa Mere a voulu que son Corps fust mis en dépost, afin que dans un lieu si propre à entretenir sa douleur, elle pust par ses prieres continuelles, don-

donner à la-memoire d'une Personne qui luy fut si chere, autant de marques d'une veritable tendresse, qu'elle luy en a donné de son respect & de sa soumission pendant tout le temps qu'elle a passé auprès d'elle. Ces sentimens ne pouvoient répondre plus noblement au zele & à la douleur qu'elle a fait paroistre dans tout le cours de sa maladie, tant par ses soins & par ses fatigues aussi loüables qu'extraordinaires, que par l'excès de ses larmes & de son desespoir. Dans ce Couvent où tant de bonnes & de pieuses raisons l'ont obligée de se retirer, elle a reçu les assurances de la protection de la Reyne, les complimens de Monseigneur le Dauphin & de Leurs Alteſſes Royales, & les visites des principales Personnes de la Cour. Madame la Duchesse sa Mere avoit épousé en premieres nopces le Comte d'Ostrat, dont elle a eu une Fille unique, à present Veuve du feu Rhingrave, mort des
bles-

bleffures qu'il avoit reçeuës au Siege de Mastric quelque temps avant la Levée qui en fut faite par les Alliez. De son Mariage avec le Duc Ulric de Wirtemberg elle n'a eu aussi que la Princesse dont je vous parle, élevée en France sous la protection de Sa Majesté par l'entremise de la feu Reyne Mere. Le Roy luy a toujours continué cette grace avec tant d'autres marques de sa bonté, qu'il a rendu son cœur aussi zelé & aussi reconnoissant que ceux de ses plus fidelles Sujets. Madame la Duchesse sa Mere connoissant la vertu & le bon naturel de sa Fille la Rhingrave, aussi-bien que ses établissemens avantageux, l'a sollicitée par son Testament d'agréer un petit Legs suivant la coûtume de son Pais, & qu'elle laissast ce qui luy reste de Bien à la Princesse Marie-Anne sa Soeur, pour luy aider à soutenir le rang où sa Naissance l'éleve.

J'adjoute deux autres Morts à celle-

le-cy. L'une est de M^r le Marquis de Courcelles, que la petite Verole a emporté; & l'autre de M^r de S. Remy, autrefois Capitaine des Gardes de feu Monsieur le Duc d'Orleans, & Beaupere de Madame la Duchesse de Vaujour. Vous sçavez que M^r de Courcelles estoit Neveu de Monsieur le Marechal de Villeroy, & qu'il avoit esté Mestre de Camp & Lieutenant de l'Artillerie.

Puis que vous vous faites un plaisir de Devises, je vous en envoie quatre nouvelles qui estoient dans la Bordure de la These que M^r l'Abbé du Montal présenta au Roy il y a un mois, dont je ne vous dis qu'un mot dans ma Lettre d'Aoust. Cette Bordure estoit magnifique, & voicy à peu pres quel en estoit le dessein. Elle representoit une Place fortifiée de quatre Bastions, sur chacun desquels il y avoit une Fleur de Lys, dont plusieurs Lys sortoient. De Bastion en Bastion on voyoit des

Ou-



Ouvrages à jour en maniere de Filigrane, avec une Devise au milieu. Celle de dessus estoit un Soleil avec ces mots, *Non quem regit orbe minor.* Un Arc-en-Ciel dissipant des nuës, faisoit celle qu'on voyoit en bas. Ces Paroles luy servoient d'ame, *Vincendo facit omnia pacis.* Celles-cy accompagnoient la Devise qui estoit à un des costez, formée d'un Lyon qui fuyoit, *Gloria ejus terror.* Il y avoit de l'autre costé un Foudre qui frapoit une Tour, avec ces mots Espagnols, *Hiriendo à uno, amenaza à muchos.* Au dessus de la Place, au bas du Soleil, on voyoit deux Branches de Lys qui se joignoient, & qui enfermoient le Portrait du Roy. Il estoit couvert d'une Glace de Venise, aussi bien qu'une espece de Cartouche où estoient les Positions. Sur le dessus il y avoit un Trophée, avec toute sorte d'Armes, un Hercule qui terrassoit une Meduse, & dans le milieu une grande Renommée avec
une

une Palme à la main. Aupres d'elle estoient un Lyon & une Aigle liez en quelque façon, avec ces mots sur un Cartouche, *Victori Belgico*. Des Festons de Fleurs faisoient l'ornement de chaque costé du Trophée ; & un peu plus bas, sur les costez de la Place, deux Joüeurs d'Instrumens accompagnoient le Triomphe. Cette Place estoit soutenuë de deux Figures qui finissoient à demy en Fleurs, & qui suportoient les Armes du Roy, avec les deux Ordres autour. Je vous en dis assez pour vous faire concevoir la beauté de cet Ouvrage, qui fut tres-favorablement reçu en Cour, ainsi que le Portait de Sa Majesté fait par le S^r Simon Graveur. Il avoit déjà fait celuy de Monsieur le Prince, & celuy de Monsieur l'Archevesque de Paris. Ces trois Portraits l'ont rendu fort recommandable. J'ay fait graver les quatre Devises. Vous les trouverez dans cette Planche. L'Epistre de la These fai-

faisoit connoistre que ce qu'on ne pouvoit dire de beaucoup de Souverains que par flaterie, qu'ils estoient l'Image de la Divinité, la verité le faisoit dire du Roy, non seulement par cet air de grandeur & de majesté répandu sur sa Personne, mais par cette sagesse presque divine qui estoit née avec luy, sans qu'il eust eu besoin de la puiser dans les Livres des Philosophes; Que si la Sagesse consistoit dans l'assemblage de toutes les Vertus, il n'y en avoit point qui pust égaler la sienne; Qu'il estoit peut-estre le premier qui en eust montré dans la Guerre; Qu'estant offensé, il n'avoit point précipité la satisfaction qui estoit deuë à sa gloire; qu'il s'estoit plaint; qu'il avoit menacé, & que par ce temps donné aux Ennemis pour se repentir, il les avoit fait convenir de l'équité de sa Cause. Je passe le reste de cette Epistre pour venir à la These que M' l'Abbé du Montal a soutenuë.

Il ouvrit la Dispute par une courte Harangue sur les Actions de Sa Majesté, & apres avoir loué cette mesme Sagesse qui mettoit le Roy autant au dessus des Sages, que les Sages sont au dessus du reste des Hommes, il s'étendit sur l'infatigable valeur qui luy avoit fait entreprendre la conquête des Villes les mieux fortifiées, dans les plus rigoureuses Saisons. Il adjouâta que s'il y avoit beaucoup de force d'ame dans ces entreprises, celle de se vaincre soy-mesme en donnant la Paix, estoit quelque chose de si élevé, qu'il n'y avoit point d'éloges qui ne fussent infiniment au dessus d'un pareil triomphe; Qu'il estoit proprement l'ouvrage de son grand cœur; qu'il n'en partageoit la gloire ny avec ses Généraux, ny avec le nombre de ses Troupes; que LOUIS LE GRAND avoit vaincu la Victoire mesme, lors que voulant rendre le calme à toute l'Europe, il avoit remis généreusement

aux

aux Ennemis vaincus, & ce que la Victoire luy avoit acquis, & ce qu'elle pouvoit encor luy acquerir. Il fit voir aussi la terreur que le seul Nom de ce Grand Monarque jettoit parmy eux, jusqu'à n'oser pas *me* le plus souvent attaquer ceux qui avoient l'avantage de combattre sous un si redoutable Nom. Il en donna pour exemple M^r le Comte du Montal son Pere, qui avoüoit que s'il avoit fait quelque chose qu'on püst croire digne du Commandement que Sa Majesté luy avoit confié, il en devoit toute la gloire à celuy qui luy avoit donné l'autorité de l'entreprendre, & communiqué la force de l'executer. La These fut ouverte par M^r l'Abbé de Bissy, qui fit aussi l'éloge du Roy, & n'oublia pas M^r du Montal, dont je ne vous marque point icy les Actions. Vous sçavez celles de sa rentrée dans Charleroy, de la levée du Siege de cette Place, de celle de Mastric, & de

de la Bataille de Senef. La gloire qu'il s'est acquise dans toutes ces Occasions est connuë de tout le monde. Son nom est Montfaulnin. C'est une tres-ancienne Maison qui descend d'Ecoffe, & qui s'est alliée à tout ce qu'il y a de plus grand en Bourgogne. Il y a plus de trois ans qu'il est Lieutenant General. J'estois mal informé du temps, quand je vous ay dit qu'il l'avoit esté fait depuis peu. Madame sa Mere est de la Maison de Buffy-Rabutin, & Madame du Montal sa Femme, de celle de Soulages en Roüergue, tres-noble & tres-ancienne, & alliée à celles de la Fare, de Luffan, & à plusieurs autres des plus considérables de Languedoc. Le Bonnet de Maistre és Arts fut donné au Soutenant par le Chancelier. Cette Cérémonie finit l'Action.

Si le talent de graver donne de la réputation aux Hommes, il faut dire à l'avantage de celles de vostre
 Sexe

Sexe, qu'il n'y a point d'Art où elles ne réussissent admirablement. Le Livre de Pastorales, & d'autres Ouvrages que nous avons de Mademoiselle Stella, luy avoient acquis déjà beaucoup de gloire, mais elle a fort augmenté l'estime qu'on avoit pour elle, par le Portrait qu'elle a gravé depuis peu de Monsieur l'Archevesque de Paris. Il est accompagné de Figures qui marquent les vertus de ce grand & zélé Prélat. On ne peut rien voir de plus achevé. Mademoiselle Masson la suit de pres dans ce merveilleux talent. Elle a gravé les Portraits de Leurs Majestez avec une si entiere ressemblance, qu'aucun trait n'y est oublié. J'ay appris qu'elle travailloit presentement à ceux de Leurs Alteſſes Royales.

On a esté fort effrayé à Avignon de ce que la Terre y a tremblé le second jour de ce Mois. Ce Prodige n'a esté suivy d'aucun desordre. C'est

Septembre. E un

un bonheur que quelques-uns attribuent au Protecteur de la Ville S. Agricole, dont on celebrait ce jour-là la Feste. Quoy que la Terre y ait tremblé jusqu'à trois fois, on pourroit se persuader qu'il y auroit eu de l'imagination dans cette croyance, si la mesme chose n'estoit arrivée le mesme jour à Arles & à Aix. On venoit de recevoir nouvelles dans cette derniere Ville, que le Roy devoit l'honorer de sa présence, & c'est là-dessus qu'on a fait ce Madrigal. Il est de la mesme veine dont est party le galant Ouvrage que je vous ay envoyé sur les Vers à foye.

M A D R I G A L.

*Quelle joye en cette Province,
Le jour que l'on apprit que son Auguste Prince,
Qu'on peut mieux surnommer qu'un Empereur
Romain,*

*Les Delices du Genre humain,
Luy vouloit accorder l'honneur de sa presence!
Quel transport ! quel ravissement !
Je puis dire que la Provence
N'eut point voulu dans ce moment*

*Se changer pour l'Isle de France,
Tant ce bruit fut pour elle un bruit doux &
charmant.*

*Mesme les choses insensibles,
De tendresse & d'amour parurent susceptibles.
On vit les Rochers tressaillir,
La Terre tremoussa de joye & de plaisir,
Dans l'espoir de porter ce fondre ds la Guerre.
L'onde se sentit émouvoir.
Enfin tout se montra plein d'ardeur pour le
voir ;
Et jusqu'aux Vents cachez dans le sein de la
Terre,
Sortirent pour le recevoir.*

Il est difficile, Madame, que vous n'ayez entendu parler des Bains qu'on va prendre à Aix en Savoye. Madame Royale y a fait des dépenses qui les rendent si commodes, qu'avant qu'il soit peu, il n'y en aura point de plus fréquentez. Il y a eu cette année grand compagnie, dont la Promenade, le Jeu, & les Violons, ont esté les divertissemens. Un Gentilhomme d'une des plus considérables Maisons du Lyonois, arrivé nouvellement de Paris, où il

s'estoit mis en crédit parmy les Dames, fut bien aise d'y aller chercher quelque aventure. Son Pere, que quelque incommodité menoit à ces Bains, luy proposa de l'accompagner. Il se fit un plaisir de ce court voyage, & alla descendre avec luy dans une Maison qu'un Amy qui en estoit party depuis peu, avoit pris soin de luy arrester. Cet Amy luy avoit fait le détail de tout ce qu'il trouveroit d'aimable dans le Lieu qu'il venoit d'abandonner, & l'avoit sur tout averty qu'une fort jolie Personne de Lyon venuë avec sa Mere aux Bains, logeoit dans la Maison voisine de celle qu'il avoit choisie pour luy, avec tant de commodité, que comme elle prenoit le frais presque tous les soirs à sa fenestre, il pourroit l'entretenir de la sienne, & se servir de la liberté que l'usage avoit établie dans tous les lieux où l'on s'assemble ainsi de tous costez pour un temps; mais qu'il
prist

prit bien garde à ne pas trop voir une jeune Blonde de Chamberry, parce qu'il n'y avoit rien de plus dangereux, soit pour l'esprit, soit pour la beauté. Comme il luy avoit nommé l'une & l'autre, le Cavalier connoissoit la Famille de la premiere, sans avoir pourtant jamais veu ny la Mere ny la Fille; mais pour la belle de Chamberry, il n'en sçavoit rien autre chose sinon qu'elle estoit fort de qualité. Le danger que son Amy luy avoit dit qu'il pourroit courir en la voyant, fut ce qui luy donna plus d'empressement pour la voir. Il estoit bien fait, avoit une vivacité d'esprit admirable, & s'estoit fait estimer de tant de Belles, qu'il se mit en teste de n'offrir pas ses vœux inutilement à celle-cy. Il vint donc aux Bains pleins de son idée, & amoureux d'elle, si on le peut estre d'une Personne qu'on ne connoist pas. Dés le jour mesme qu'il fut arrivé, il regarda plusieurs fois

dans la Ruë, & enfin sur les dix heures du soir il vit une jeune Demoiselle à la Fenestre voisine. Quoy que l'obscurité l'empeschât d'en bien distinguer les traits, elle n'estoit pas si grande, qu'il ne remarquaît qu'elle avoit de la beauté. La galanterie qui luy estoit naturelle, luy fit chercher à l'entretenir. Il luy parla fort civilement. La Belle répondit avec la mesme civilité, & la conversation fut bien-toût nouïée. Il la croyoit de Lyon. Il estoit de la Province, & cela devoit servir à établir entr'eux plus de liaison. Ils tomberent insensiblement sur le chapitre des Belles qui estoient aux Bains. Celle de Chamberry ne devoit pas tenir le dernier rang. Le Cavalier étonné de ce que la Belle qu'il entretenoit ne la nommoit point, la pria de luy dire ce qu'elle en croyoit, & si on luy en avoit fait un portrait fidelle, en l'assurant qu'il la trouveroit une des plus belles & des

des plus spirituelles Personnes qu'il eust jamais veüs. Elle répondit qu'on ne pouvoit pas dire qu'elle fust mal faite, ny qu'elle manquaft tout-à-fait d'esprit, mais qu'on l'avoit fort flatée si on la faisoit passer pour une Personne qui se fist si fort distinguer parmy les Belles. Cette réponse ne surprit point le Cavalier. La jalousie est presque toujourns inséparable de celles qui prétendent à la Beauté, & il crût qu'un peu d'envie luy avoit fait abaisser le mérite de l'aimable Personne dont il luy parloit. Il luy fit mesme paroistre quelque chose de ce qu'il croyoit, & il le fit d'un je-ne-sçay quel air interessé qui obligea la Belle à luy dire, qu'il falloit qu'il fust quelque Amant caché, qui venoit s'instruire par ses yeux, si la Demoisellé de Chamberry estoit digne de ses hommages. Elles adjouâta mille choses agreables sur la béveüe qu'elle avoit faite sans y penser, en ne luy parlant pas assez avantageuse-

sement de cette Belle; & tout ce qu'elle dit fut si fin, & si agreablement tourné, que le Cavalier qui se connoissoit en esprit, fut charmé de celuy qu'elle fit paroistre. Il l'éprouva sur différentes matieres. La Belle qui souûtenoit l'entretien admirablement, revenoit toujours au panchant qu'il devoit avoir pour la Demoiselle de Chamberry, & elle luy en faisoit la guerre d'une maniere si galante, que le Cavalier qui prenoit feu insensiblement, luy dit avec la mesme galanterie, qu'il estoit vray qu'il n'estoit venu aux Bains que dans le dessein de s'attacher à la Personne qui estoit le sujet de leur différent; Mais qu'apres l'avantage qu'il avoit eu de l'entretenir, il ne pouvoit croire qu'elle approchast d'elle, & que si elle vouloit agréer ses soins, il oublieroit avec grand plaisir ce qui l'avoit amené. On luy fit connoistre qu'une déclaration de cette force pour une Personne qu'il

ne

ne connoissoit pas, estoit un peu trop précipitée. Il la soutint, en disant à la Belle qu'il estoit fort instruit & de sa naissance, & du mérite de sa Personne; qu'il sçavoit qu'elle estoit de Lyon, & qu'il avoit des Parens qui avoient pris alliance dans sa Famille. La Belle qui s'estoit fait un fort grand plaisir de cette premiere conversation, se contenta de répondre qu'avant que d'aller plus loin dans les protestations qu'il commençoit à luy faire, elle vouloit qu'il vist sa Rivale; que cette Rivale devoit estre le lendemain dans une Compagnie où il luy seroit facile de trouver accès; qu'il l'examinast; & que le soir, selon ce qui luy en auroit paru, il pourroit luy dire à sa fenestre dans quels sentimens il seroit pour l'une & pour l'autre. Elle se retira en mesme temps, & ne voulut point écouter la priere qu'il luy faisoit de le dispenser de l'épreuve qu'elle exigeoit

de sa complaisance. En effet il luy avoit trouvé tant d'esprit, & ce que son Amy luy avoit dit de sa beauté luy en donnoit des idées si avantageuses, qu'il n'estoit plus en état de croire qu'aucune autre méritast mieux son attachement. Il croyoit juste. C'estoit la Belle mesme de Chamberry qui venoit de luy parler. La Lyonnoise estoit partie des Bains pour des affaires pressantes, deux jours apres son Amy, & cette premiere occupoit son Appartement depuis son depart. L'envie qu'elle avoit de se divertir de son erreur, luy fit épier l'occasion de le voir sans en estre veuë. Ainsi elle estoit au guet quand il sortit le lendemain au matin. Elle observa son visage, & si elle avoit esté satisfaite de son entretien, elle ne le fut pas moins de sa Personne. Dés qu'elle eut dîné, elle se rendit où elle luy avoit dit qu'elle devoit estre. Il y vint quelque temps apres, & l'ayant entenduë

nom-

nommer, il s'approcha d'elle. Il luy trouva beaucoup de beauté, mais moins qu'il n'auroit fait s'il n'eust pas esté préoccupé d'elle-mesme sous un autre nom. Il luy dit plusieurs choses assez galantes. Elle prit un air sérieux, comme on le prend d'ordinaire avec un nouveau venu. Elle parla peu, & tint presque toujourns en parlant son Eventail sur sa bouche. Vous jugez bien qu'elle le fit tout exprés pour déguiser sa parole. Elle y réussit si bien; qu'il fut impossible au Cavalier de connoistre que c'estoit la mesme Personne qu'il avoit entretenuë le soir précédent. Il se retira, & toujourns charmé de la prétenduë Lyonnaise, il attendit impatiemment l'arrivée de la nuit. A peine fut-elle assez obscure pour ne laisser pas bien discerner ce que l'on voyoit, que la Belle vint à sa fenestre. Elle demanda d'abord, qui vive & montra un enjoüement si spirituel dans la priere qu'elle luy fit de

parler sincèrement, qu'il ne balançait point à se déclarer contre la Belle de Chamberry. Il avoua qu'elle pouvoit avoir quelque prétention à la Beauté; mais pour l'Esprit elle luy sembloit si éloignée de pouvoir entrer en concurrence avec elle, qu'elle ne seroit jamais en droit de luy disputer son cœur. On le pria de se bien examiner. Il persista dans son premier choix, & dit qu'il admiroit quelquefois un beau Portrait, mais qu'il ne pouvoit en estre touché. Il brûloit de voir la spirituelle Personne qu'il entretenoit. La permission luy en fut donnée pour le jour suivant. La Belle chercha à l'embarasser de nouveau dans sa visite. La Mere avoit esté informée de tout; & comme elle ne manquoit pas d'esprit non plus que sa Fille, elle donna ordre à ses Gens de faire entrer un Cavalier qui peut-estre la demanderoit sous le nom de la Lyonnoise dont elle occupoit l'Apartment. On suivit cet ordre.

ordre. Le Cavalier vint. Il fit compliment à la Mere, chercha la Fille des yeux, & reconnoissant la Belle de Chamberry qui avoit ses Coifes, il crût qu'elle n'estoit là qu'en visite. Comme elle écouta longtems sans parler, l'erreur où il estoit ne s'éclaircit point. Il entretenoit toujourns la Mere, vantoit la bonté des Bains, contoit des nouvelles, & enfin s'ennuyant de ne point voir paroistre la Fille, il demanda s'il n'auroit point l'honneur de la saluer. La Belle qui se déclara son Amie, dit qu'il estoit incivil qu'elle demeurast plus longtems dans son Cabinet. Elle entra sous prétexte de l'en faire sortir, & estant revenuë un moment apres sans Coifes, elle prit son ton naturel pour luy apprendre que son Amie l'avoit chargée de venir l'entretenir à son défaut; qu'elle tâcheroit de trouver assez d'esprit pour fournir à la conversation, & qu'il pouvoit se hasarder à debiter aupres d'elle une

partie des douceurs dont elle croyoit qu'il se fust muny. Cela fut dit de cette maniere libre & enjouée qui donne du prix aux moindres choses. Le Cavalier regarda la Belle. Il ne sçavoit où il en estoit. Cette voix l'avoit frapé. Il la reconnoissoit pour celle qu'il avoit entenduë les deux derniers soirs ; mais le visage l'embarassoit, & tout accoûtumé qu'il estoit à ne se point déconcerter avec les Dames, il garda le silence quelques momens pour examiner le party qu'il avoit à prendre. On luy fit reproche du sacrifice qu'il avoit fait de la Demoiselle de Chamberry, & cette particularité luy auroit fait croire que les deux Belles, estant amies, se feroient entenduës pour luy faire piece, si trouvant le mesme esprit & la mesme voix de celle qu'il avoit cruë Lyonnoise, dans celle qui ne luy avoit fait paroistre que sa beauté le jour précédent, il n'eust connu avec certitude que la mesme

Per-

Personne avoit joué les deux Personnages. On tâcha de l'embarasser encor quelque temps, & enfin on luy avoüa la chose. Il dit plaisamment qu'il avoit toujourns crû qu'il fust nuit quand il n'y avoit point de jour, & que la plus spirituelle Personne qui affectoit de ne point parler, ne portoit pas écrit sur son front qu'elle eust de l'esprit. Il tourna mesme à son avantage les déclarations qu'il avoit faites contre la Belle, puis qu'il ne les avoit faites que pour elle-mesme, & qu'il avoit soutenu le mesme party qu'il paroïssoit condamner. L'avanture fit dire cent jolies choses, & à la Belle, & au Cavalier. Il continua ses visites. Elles furent agreablement reçues, & peut-estre auront-elles de la suite. J'auray soin de vous apprendre ce que j'en sçauray.

Si vous avez esté surprise de trouver si souvent dans mes Lettres de nouvelles actions de valeur de M^r le
Mar-

Marquis de Navailles, vous ferez persuadée que je ne vous en ay rien écrit que de vray, quand je vous auray dit qu'il vient d'en estre récompensé par la Charge de Brigadier que Sa Majesté luy a donnée. Estre choisy pour un tel Employ, dans un âge si peu avancé, & par un Roy qui connoit si bien le mérite, c'est avoir le plus incontestable titre d'honneur qu'on puisse acquerir.

La Reyne a esté à l'Abbaye du Lys. Madame Colbert qui en est Abbessé, luy fit connoistre par un tres-magnifique Régal, avec quels ressentimens de joye & de respect elle recevoit l'honneur qu'il luy plaisoit de luy faire. Elle est Sœur de Monsieur Colbert, Ministre d'Etat.

Madame la Baronne de Marcé, Gouvernante des Filles d'Honneur de Madame, est morte dans les premiers jours de ce Mois. Madame de Roubais de Bretagne, Sœur de Madame la Présidente de Moteville,
qui

qui estoit à la feu Reyne Mere, & que cette Princeſſe honoroit de ſa plus particuliere eſtime, a eſté choiſie pour remplir ſa place. Ce Poſte fait l'éloge & de la Défunte & de la Vivante, puis qu'on n'y met que des Perſonnes d'un fort grand mérite, & d'une vertu généralement reconnuë.

Le chagrin ne ſuccede que trop toſt à la joye. Il n'y a qu'un an que je vous appris le Mariage de Madame de la Levretiere, Fille de M^r de Ricoüart de Herouville, Maître ordinaire de l'Hoſtel du Roy; & la Reception qui luy avoit eſté faite à Condé, dont M^r de la Levretiere ſon Mary eſt Gouverneur. Aujourd'huy j'ay à vous apprendre qu'elle eſt morte en couche avec ſon Enfant. Jugez combien la perte d'une Perſonne ſi jeune doit eſtre rude dans une premiere année de Mariage.

M^r Goüet Maître de Muſique des Dames Religieuſes de Longchamp, a fait un tres-agreable Air
que

que vous trouverez icy noté avec ces Paroles.

A I R N O U V E A U.

Olympe, est de retour avec de nouveaux charmes,

Gouſtez bien ce plaisir. mes yeux.

La Belle pouvoit elle mieux

Vous récompenser de vos larmes ?

Helas ! que mon sort seroit doux,

Si mon cœur en estoit aussi content que vous !

J'ay toujourns oublié à vous dire que l'Air de ma Lettre du Mois de Juin, dont les Paroles commencent par ce Vers, *Quand sur nos charmans rivages, &c.* estoit de la façon de M^r de L. M. Il avoit crû ne se pouvoir mieux cacher qu'en me le faisant tomber entre les mains comme venant de Puyperlan en Xaintonge. A dire vray, j'en avois esté la dupe, mais il n'a pû tenir contre les loüanges que luy a données une belle Personne qui le chantoit sans sçavoir qu'il fust de luy. Il s'est déclaré, & comme elle aime fort la Musique, cela

Olimpe est de retour avec de nouveaux char-

yeux, La belle pouvoit elle mieux Vous recompenser de

v

Si mon cœur en e- ftoit aussi content que vous!

Hélas! Hélas!

261a

cela n'a pas nuy à le mettre bien auprès d'elle.

On m'a averty que dans cette mesme Lettre du Mois de Juin, où je vous fais la Relation du Siege de Puycerda, je vous ay dit que M^r de Bardonache avoit esté tué, au lieu de vous dire M^r de Bardonenches. Je vous ay déjà marqué bien des fois que si on prenoit plus de soin de bien écrire les noms propres, on éviteroit ces sortes de fautes. M^r de Bardonenches estoit un Gentilhomme Dauphinois, Capitaine dans le Regiment de Sault, & d'une Famille qui s'est toujours signalée dans l'Epée & dans la Robe. Il a encor un Frere dans ce mesme Regiment.

M^r le Marquis de Bouflairs n'est point marié, & je me suis trompé quand je vous l'ay dit. Ce qu'il y a de vray, c'est que M^r le Comte de Bouflairs son Frere aisné, mort il y a déjà dix ou douze ans, avoit épousé la Fille de M^r de Guenegaud Secre-
taire

taire d'Etat. C'est de luy qu'on a dit qu'il avoit tué un Homme apres sa mort. On le portoit dans un Cercueil de plomb à sa Terre de Boufflairs. Le Carrosse versa dans un pas fâcheux. Le Cercueil tomba sur le Curé qui estoit aupres, & il ne pût se garantir d'en estre écrasé.

Vous aurez déjà peut-estre entendu parler de l'espérance qu'on a de réunir l'Eglise Gréque avec la Romaine. Les Evesques de cette premiere qui estoient à Rome depuis quelques mois, & qui n'avoient encor pû avoir d'audience, l'eurent le 27. d'Aoust de M^r le Cardinal Cibo, auquel leurs Lettres de croyance avoient esté données à examiner. Ce Ministre leur fit comprendre que Sa Sainteté avoit résolu d'attendre l'arrivée de M^r des Closets Chef de l'Ambassade, Chanoine, Sous-Chantre en dignité de l'Eglise S. André, & Docteur en Medicine en l'Université de Padouë, pour leur don-

donner l'audience publique qu'ils ont demandée. La Reyne Christine de Suede, à qui ces Evesques & M^r des Closets sont recommandez, avoit eu quelques jours auparavant une longue conférence sur ce sujet avec le Pape auquel elle témoigna la résolution où estoient le Patriarche d'Antioche, & dix-huit Evesques Arméniens, qui envoient vers luy pour faire leur Profession de Foy. Sa Sainteté en parut fort satisfaite, & louä la conduite que M^r des Closets avoit tenuë pour l'établissement de l'Eglise Gréque en Angleterre. Elle fit plus, puis qu'à la sollicitation de cette Princesse, Elle luy conféra un Canoniat de S. Jean de Latran vacant par la mort du Doyen des Pré-lats. Cet Envoyé est attendu de jour à autre. On luy a préparé un Palais dans la Ruë Sainte par les ordres de la Reyne Christine de Suede. Le Chevalier Borry a eu permission du Pape de le visiter deux fois la semaine

ne

ne pendant le sejour qu'il fera à Rome. Ils sont intimes Amis; & si vous voulez sçavoir quelque chose de plus particulier de M' des Closets, je vous diray que c'est un Voyageur universel, qui à l'âge de trente ans, a veu la Perse, la Chine, & tous les Royaumes du Grand Seigneur & du Mogor. Ainsi, Madame, on peut dire que s'il avoit parcouru le Nord, il auroit esté dans toute la Terre habitable. Vous jugez bien que tant de Voyages qu'il a faits luy ont acquis toutes les belles lumieres qu'il possède. Il sçait plusieurs Langues, mais particulièrement les Orientales. Il est & grand Medecin & grand Chymiste. La Reyne de Suede & tous les Sçavans d'Angleterre, ont pour luy une estime tres-particuliere. Le Chevalier Borry que je vous ay dit qui avoit permission de le voir, luy a dédié son *Enchiridion* en seize sortes de Langues. Il est consulté de toutes les Testes Couronnés, & on

on ne dit point trop de luy en disant qu'on le regarde comme un Prodiges. Il a demeuré cinq années dans les Jardins bas du Serrail avec M^r du Ménillet à présent Patriarche d'Antioche. C'est auprès de ce grand Homme qu'il a puisé les belles connoissances qu'il a dans la Medecine. Le feu Grand Visir le choisit pour rétablir les Catholiques Romains dans la possession du Saint Sepulchre, d'où ils avoient esté chassés, & ce fut dans ce mesme temps qu'il en fut fait Chevalier. Le Patriarche d'Antioche le fit l'an passé son Envoyé Extraordinaire auprès du Roy d'Angleterre pour la tolérance de l'Eglise Gréque. Il y en jetta les premiers fondemens; & comme il est tres-propre pour les Négotiation, ce mesme Patriarche luy a bien voulu confier auprès du Pape la grande Affaire dont je viens de vous parler. Elle pourra entraîner la réunion des deux Eglises.

M^r le

M^r le Vicomte d'Obterre, Fils du Vicomte de ce mesme nom, & Cadet de feu Monsieur le Marquis d'Obterre, qui avoit épousé Mademoiselle de Gondrin, Sœur de feu M^r l'Archevesque de Sens, a épousé Mademoiselle de Jonfac. Il y a eu des Mareschaux de France dans cette Maison, & elle vous est assez connue par ce que je vous en ay dit dans quelqu'une de mes Lettres. Mademoiselle de Jonfac est de celle de Sainte-Maure dont je vous ay aussi entretenuë. Vous voyez par là qu'elle doit estre proche Parente de Monsieur le Duc de Montausier. C'est assez pour faire connoistre les avantages de sa Famille.

M^r de la Salle Maistre des Requestes, a épousé Mademoiselle Coupy. Elle est belle & riche, & Fille d'un Secretaire du Roy. M^r de la Salle est Neveu de M^r Poncet. Il est tres-bien fait, & il n'y a personne qui ne parle de luy qu'avec estime.

On

On a eu nouvelles de Turin que la santé de Madame Royale se rétabliſſoit apres neuf jours de fièvre continuë. Son mal a eſté plus dangereux qu'il n'a eſté long. Les grandes qualitez de cette Princeſſe, & l'état floriffant où elle tient la Cour de Savoye, luy ont tellement attiré l'amour des Peuples, que dans les Prières publiques qui ont eſté ordonnées, ils n'ont rien oublié qui puſt ſervir à faire connoiſtre combien ils s'intéreſſoient à ſa conſervation. Elle eſt en effet tres-neceſſaire & à Son Alteſſe Royale & à ſes Sujets, qui ne peuvent aſſez reconnoiſtre la bonté qu'elle a de travailler inceſſamment à leur bonheur par ſes continuelles applications à tout ce qui regarda l'éducation de ce jeune Prince. Il a donné dans cette occaſion des marques tres-ſenſibles de la tendreſſe qu'il a pour une ſi Illuſtre Mere, & on peut dire que les ſoins qu'il en a pris ſont au deſſus de ce qu'on pou-

Septembre. F *voit*

voit attendre de son âge. Il n'y a rien de plus parfait que leur union. Les galanteries qu'ils se font, & les grandes Fêtes qu'ils se donnent, en font une preuve. Vous avez veu la magnificence des dernières dans ma seconde Lettre Extraordinaire.

Si le mal de dents estoit aussi dangereux qu'il est cruel, on auroit souvent à trembler pour de fort aimables Personnes. Voyez ce qui m'a esté envoyé là dessus.

A S Y L V I E,
SUR SON MAL DE DENTS.

M A D R I G A L.

*Quoy, de si belles Dents ont esté si méchantes,
Que de faire sentir des douleurs si cuisantes
Au plus aimable Objet qui vive sous les Cieux!
F'en serois étonné, Sylvie,
Si depuis que j'ay mis ma vie
Sous l'empire de vos beaux yeux,
Vous ne m'aviez appris que pour estre cruelle,
C'est assez d'estre blanche & belle.*

Nous n'avons pas esté tout-à-
fait

fait à plaindre dans la quantité de maladies que les grandes & longues chaleurs ont causées icy cette année, puis que nous avons eu des secours extraordinaires pour les arrester. Les Remedes que donne le Medecin Anglois pour les Fièvres intermittentes, se sont trouvez merveilleux. Mademoiselle, Monsieur l'Evêque de Condom, Monsieur le Premier Président, & beaucoup d'autres Personnes de marque, s'en sont servis tres-utilement, & on ne scauroit trop les vanter apres des cures si considérables. Celles que font les Peres Capucins du Louvre, les ont mis dans une si haute réputation, qu'on les vient consulter de tous costez. Le Roy s'est encor servy de leurs Remedes pour des douleurs qu'il a eues au bras apres avoir joué à la Paume. Plusieurs Personnes ont éprouvé la bonté de leur Eau dans les Rhumatismes, & ils sont venus à bout d'une infinité de maux qui

avoient toujours paru incurables. On peut le sçavoir de M^r le Marquis de Barriere, de Mademoiselle de S. Christophle, & de plusieurs Aſmatiques fort connus qui avoient deſeſperé juſqu'icy de leur guérifon. On écrit des Hôſpitaux de l'Armée, que le Remede qu'ils appellent Febri-fuge, y fait des miracles. Les Chirurgiens du Roy en font des épreuves à Fontainebleau, qui ne laiſſent aucun lieu de douter de ſa bonté. M^r Félix premier Chirurgien de Sa Maieſté, a donné de leur *Lodanum* de Paracelſe à une Femme toute extenuée d'un flux hépatique, & d'un flux de ſang, avec un ſi prompt ſuccés, qu'elle en a eſté guérie dans les vingt-quatre heures. On a preſenté au Roy de leur part une petite Cave de leurs Eſſences, que Sa Maieſté a tres-bien reçuë. Elle donne continuellement des marques de ſon eſtimé pour ces Religieux incomparables, qui vont s'enfermer pendant

daat six mois, afin de travailler avec une entiere application à des Remedes plus souverains que ceux qu'ils ont donnez jusqu'icy. Cette retraite leur est necessaire à cause de la longueur des préparations qu'il faut qu'ils fassent, & qui ne doivent point estre interrompuës.

Quoy que la Paix ratifiée par les Hollandois, & signée par les Espagnols, fasse presentement l'unique entretien de tout le monde, vous ne laisserez pas de trouver encor icy un long Article de Guerre. Je vous avois promis la Relation du Combat qui s'est donné devant Mons le 14. du dernier mois. Il est juste que je vous tienne parole. J'y satisferay avec d'autant plus d'exactitude, que je vous en feray moins sçavoir les particularitez par moy-mesme, que par ceux qui ont veu les choses qu'ils en ont écrites. C'est à dire, Madame, que je me serviray de leurs propres termes, afin que vous y trou-

F 3

viez

viez toute la force de la vérité. Chaque Profession a ses manieres de s'exprimer. La Guerre a les siennes comme les autres, & il n'y en peut avoir de meilleures dans les Recits de cette nature. Si vous me voyez encor traiter d'Ennemis ceux qui ont enfin cessé l'estre, souvenez-vous que je parle d'un Combat donné avant que la Paix les eust rendus nos Amis. Il sera celebre dans les Siecles à venir, pour avoir esté le dernier d'une Guerre qui a mis la France non seulement au dessus de chaque Peuple de l'Europe en particulier, mais encor au dessus de tous ensemble.

L'Armée du Roy estant campé aux Escossines, M^r le Duc de Luxembourg apprit que celle des Ennemis commençoit à marcher pour s'approcher d'Enguyen. Comme son unique but estoit de soutenir le Blocus de Mons, il prit résolution de faire camper l'Armée qu'il commandoit, la droite à Soignies, & la gauche à

Neuf-

Neufville, afin d'estre dans une situation à pouvoir également veiller aux démarches des Ennemis, & à la sûreté de Mons.

Le lendemain 10. d'Aoust ayant appris que les Ennemis n'avoient bougé de leur Camp, dont la droite estoit à Herines, & la gauche à Havré, il se résolut d'envoyer au Fourrage à Cambron, & aux environs. Ayant eu avis que les Ennemis vouloient nous approcher par ce costé là, M^r le Comte d'Auvergne fut détaché avec mille Chevaux vers le Moulin de Silly, pour la sûreté du Fourrage, & pour un Convoy de vivres qu'il falloit tirer d'Aeth; & M^r de Luxembourg s'avança à Cambron avec pareil nombre, pour estre en état de le soutenir. Ces deux choses s'executerent comme il l'avoit pensé.

Le lendemain 11. il sçeut par nos Partis, aussi-bien que par Messieurs de Maulevrier & de Sourdis, qui

estant de jour s'estoient avancez dès la nuit, que les Ennemis avoient touché boute-felle. Cette nouvelle l'obligea de venir au point du jour avec les Gardes de Camp sur la Hauteur du petit Rœux, d'où il entendit distinctement la marche des Ennemis; & dès que le Soleil fut levé, il apperçeut leurs Colomnes dont les testes estoient tournées sur le Ruiffeau de Steinherche. Il envoya aussitost ordre à l'Armée du Roy de se tenir preste à prendre les armes.

Pendant deux ou trois heures on fut incertain du lieu où celle des Ennemis camperoit. On s'apperçeut à la fin qu'elle ne passoit pas le Ruiffeau de Steinherche, où la voyant fort pres de nous, & à portée de nous contraindre par une marche, dans celle que M^r de Luxembourg avoit résolu de faire, en faisant partir les Bagages la nuit, ce General fit mettre l'Armée du Roy en marche le lendemain 12. au grand jour,
à fin

afin d'occuper le Poste de la Bruyere de Casteau.

Elle y estoit campée la droite vers S. Denys, & la gauche aux Manuys, ayant dans le front le Village & les Bois de Casteau, & les Bois de Glein & de Mons dans les derrieres.

M^r de Luxembourg trouvoit ce Poste-là le plus important, à occuper, parce qu'il couvroit entierement Nimy & Glein, qui estoient les deux principales avenues & les plus dangereuses, & qu'il ne laissoit pas d'estre à portée du Pont d'Aubourg & de plusieurs autres qu'il avoit fait faire au Quartier sur la Haifne, afin de s'opposer plus aisément aux desseins que les Ennemis auroient de ce costé là.

Occupant ces Postes, il croyoit necessiter les Ennemis à ne chercher à le combatre que par la Plaine de Binch; ce qu'il desiroit d'autant plus, que l'Armée du Roy pouvoit

par ce chemin là aller à eux en pleine bataille, fans craindre qu'ils nous donnassent de la jalousie pour d'autres Quartiers.

Ce mesme jour 12. l'Armée ennemie ne fit qu'une fort petite marche. Elle vint camper la droite à Steinherche, & sa gauche à Braine. M^r de Luxembourg employa le lendemain 13. à fourrager les lieux qui estoient autour du Camp, dont les Ennemis auroient pû profiter; & eux s'avancerent à Soignies & à Naft.

La nuit du 13. au 14. M^r de Luxembourg fut averty par deux Partys à pied du Regiment des Gardes, & par Messieurs de Vertilly & Joyeuse, qui estoient dehors, que les Ennemis avoient touché boute-felle. M^e le Duc de Villeroy & M^r Rosen qui estoient de jour, s'avancerent avec les Gardes, & envoyèrent dire à M^r de Luxembourg qu'ils entendoient la marche des Ennemis. Ce General les trouva au dela de
Tieuf-

Tieussy, & un peu de temps apres qu'il y fut arrivé, les Ennemis poufferent un de nos Partys, & dix ou douze Escadrons des leurs parurent dans la Plaine. On crût que c'estoit un Corps qui couvroit leur marche.

La halte qu'ils firent sur le bord du Défilé de Maff, faisant cesser le bruit des Tambours & des Timbales, confirma les Nostres dans l'opinion qu'ils laissoient la Haye du Rœux à leur droite, ne voyant plus entrer personne dans la Plaine. Cependant M^r de Luxembourg envoya ordre à l'Armée du Roy de s'etennir presse; & sur les dix heures du matin voyant entrer celle des Ennemis dans la Plaine de Tieussy, il ne songea pour lors qu'à retirer nos Gardes qui estoient dans cette Plaine.

L'Armée du Roy y entra avec assez de diligence, & avança sa gauche à un Bois qui est vis-à-vis S. Dénys, qui va par les derrieres tomber sur la Haisne entre Havré & Boufoy.

Comme la situation du terrain que M^r de Luxembourg occupoit, luy paroiffoit d'une sûreté entiere par les Défilez qui estoient entré les Ennemis & les Nostres, il tourna toutes ses pensées au Camp de M^r du Montal, & se détermina à y faire passer toute sa seconde Ligne, comme à l'endroit où il y avoit plus de raison d'appréhender. M^r le Comte d'Auvergne en conduiffoit la droite; M^r de S. Geran, l'Infanterie; & M^r de Tilladet, la gauche.

N'ayant à garder que les Défilez de S. Denys & de Casteau, qui sont des Passages fort difficiles, & voyant la seconde Ligne en état de soutenir le Quartier d'Aubourg, M^r de Luxembourg ne pût croire, quoy que l'Armée fust separée, que les Ennemis entreprissent de l'attaquer par ces deux Défilez, & il se persuada qu'ils ne luy oppofoient des Troupes que pour faire passer leur Bagage par leurs der-

derrieres, & aller en suite camper sur la Haisne.

Vers le midy, M^r de Luxembourg s'apperçeut qu'ils faisoient couler de l'Infanterie dans le Bois qui appuyoit leur gauche qui estoit vis-à-vis de S. Denys, & voyant qu'ils commençoient à donner une disposition à leurs Troupes, comme Gens qui se préparoient à une Attaque, l'Abbaye de S. Denys estant au dela du Ruiffeau à my-costé, il ne songea point à le soutenir. Il laissa seulement le soin à M^r le Duc de Villeroy de faire retirer le Regiment de Feuquieres, quelques Dragons détachez, & d'autres Gens commandez de l'Infanterie, qui tenoient la teste des Hauteurs derriere des Hayes au dela de l'Abbaye, (on les y avoit placez le matin pour soutenir nos Gardes,) & de n'y laisser que vingt Hommes, avec ordre dès que les Ennemis s'approcheroient, de se retirer au premier Poste le long du

Ruisseau. Cela fut executé dans le moment.

Peu de temps apres, les Ennemis voyant les Hayes dégarnies, vinrent les occuper avec un gros Corps d'Infanterie, & en suite l'Abbaye, où ils ne trouverent personne. Il n'y avoit point lieu de douter qu'ils n'eussent dessein de faire par là une veritable Attaque. M' de Luxembourg le crût, & ne songea plus qu'à soutenir le Terrain qu'il s'estoit proposé de garder.

Pour cela, M' le Duc de Villeroy qui estoit de jour, M' le Comte du Plessis, & M' de la Mothe, qui s'y trouverent, posterent l'Infanterie dans le lieu le plus propre pour empescher que les Ennemis ne passassent le Ruisseau, vis-à-vis de la Hauteur que nous occupions.

Les deux Bataillons de Feuquieres qui avoient esté retirez des Hauteurs au dela de l'Abbaye, furent les premiers placez par M' de la Mothe.

M' de

M^r de Luxembourg avoit fait avancer la Brigade de Navarre à la droite de la Gendarmerie, pour s'en servir dans le besoin. Les deux derniers Bataillons de Navarre, & les deux premiers de la Reyne, furent postez à la droite de Feuquieres pour conserver la Hauteur, & faire que le chemin qui menoit à Aubourg demeurât libre.

M^r de Luxembourg avoit donné ordre dès le matin à M^r de Resen Marechal de Camp de jour, de prendre soin des Gardes qui estoient auprès de Casteau, aussi-bien que de ce Poste. Il avoit pris pour le garder, le premier Bataillon de Navarre, & le dernier de la Reyne, n'ayant d'abord à S. Denys que l'Infanterie que j'ay marquée; & les Ennemis y estant fort superieurs par le nombre, ils ne s'en prévalurent point pour chasser cette Infanterie des Postes qu'elle occupoit.

Mais deux de leurs Bataillons ayant
lais-

laisse l'Abbaye à leur gauche, passèrent le Vallon & le Ruiffeau le long des Etangs, & essayèrent de monter par des Bois qui venoient à boutir sur la Hauteur que nous occupions.

La Brigade des Gardes que M^r de Luxembourg avoit envoye querir estant arrivée à la droite de sa Gendarmerie, il en prit quatre Bataillon que M^r de Villeroy posta au sommet de la Hauteur vis-à-vis l'Abbaye & le long des Bois, par lesquels les deux Bataillons des Ennemis s'estoit avancez. Messieurs des Gardes arriverent fort à propos, car les deux Bataillons ennemis dont je vous parle, commençoient à gagner le haut de nostre costé; & M^r de Vaureal à la teste de quelques Officiers Soldats se jetta l'épée à la main dans le Bois, renversa les Gens détachez de ces deux Bataillons, tua les uns, & en fit quelques autres prisonniers.

On ne sçauroit assez exagerer la

va-

valeur & la fermeté de Messieurs des Gardes. Ils essuyèrent pendant plus de sept heures un tres-grand feu de Mousqueterie & de Canon, sans que jamais un Soldat abandonnât son Poste.

M^r de Rubantel qui demeura à la teste de ces quatre Bataillons, y servit tres-utilement, & donna un exemple d'intrepidité & de conduite, qui fût bien suivy par tous les autres Officiers du Corps.

Du premier Bataillon, il ne resta que M^{rs} Mirabeau & Boisselot. Ce fut celuy de tous le plus exposé. L'on peut dire sans flaterie que M^r de Mirabeau qui le commandoit, s'y distingua d'une maniere extraordinaire.

Les Bataillons de Congis & de Seguiran firent aussi des merveilles, & l'on ne peut rien ajoûter à la valeur que les Officiers firent paroître, aussi bien que les Commandans, M^r de-Montigny qui agissoit
com-

comme Brigadier, se portoit dans tous les lieux où sa presence estoit necessaire. Cependant. l'Infanterie qui avoit esté postée le long du Ruiffeau, soustenoit dès le commencement l'effort des Ennemis avec toute la vigueur qu'elle a de coutume de témoigner dans de pareilles occasions.

Les deux derniers Bataillons de Navarre commandez par M^r le Chevalier de Souvré & M^r de Bordes, firent tout ce qu'on peut attendre d'aussi braves Gens qu'eux. M^r Crenan à la teste de la Reyne, fit aussi des merveilles, & fut bien secondé par M^r des Farges.

M^r le Marquis de Feuquieres qui s'estoit donné beaucoup de mouvement dès que l'Action commença, n'agissant pas seulement comme un simple Colonel, eut les deux cuisses percées. Son Régiment y souffrit beaucoup, & son second Bataillon estant presque hors d'état de combat,

M^r le

M^r le Duc de Villeroy envoya querir le Bataillon des Gardes commandé par M^r de Pommereüil pour occuper son Poste. Ce fut M^r de Montigny qui l'y mena. L'on ne peut aborder un grand peril avec plus d'audace. En y arrivant, tous les Officiers furent quasi tous blessez, & grand nombre de Soldats tuez. M^r de Montigny y eut les bras cassez, M^r de Fourilles le poulce emporté. M^r de Pommereüil maintint le Poste toute la journée avec beaucoup de valeur & de conduite, & jamais les Ennemis ne gagnerent un poulce du terrain que l'on s'estoit proposé de garder.

L'Escadron des Gensdarmes Dauphin, commandé par M^r le Marquis de Sevigny, soustenoit les Gardes, & pendant plus de trois heures il fut exposé au Canon des Ennemis, dont plus de quarante Gensdarmes furent mis hors de combat. L'on ne peut avoir une meilleure con-

contenance dans un grand peril que firent le Commandant & l'Escadron.

Pendant que les choses se passaient de la sorte à S. Denys, M' de Luxembourg crût toujours que le Prince d'Orange ne faisoit cette Attaque que pour se faciliter le moyen de faire passer la Haisne au reste de son Armée; ce qui l'obligea d'envoyer M' de Chanlay qui estoit auprès de luy, à M' du Montal, afin qu'il observât ce qui se passeroit du costé d'Havré & de Bousoy, aussi bien que ce qui pourroit luy venir par le Village d'Aubourg. Il chargea aussi le mesme M' de Chanlay d'aller jusqu'à M' de Quincy, afin que laissant quelque Infanterie dans le Camp qu'il avoit retranché à Glein, il marchât avec le reste des Troupes qui estoient à ses ordres entre Bessan & Yons, pour estre en état de s'opposer (s'il estoit necessaire) à ce qui viendroit de ces costez là attaquer M' du Montal. Il y avoit déjà quelque

que temps que le feu augmentoit à Casteau. M^r de Maulevrier estoit venu dire plus d'une fois à M^r de Luxembourg, qu'il croyoit que les Ennemis vouloient nous y attaquer aussi bien qu'à S. Denys. Comme il en estoit persuadé, il s'y en alla pour voir ce qu'il y avoit envoyé dès le matin, & commença à poster le premier Bataillon de Navarre, commandé par M^r de la Vieuville, au Moulin dans le fond sur la droite à Casteau, & le dernier Bataillon de la Reyne, au mesme Défilé sur la gauche de Navarre.

Les Dragons de M^r de Fimarçon estoient à un Chemin qui passe près de l'Eglise à la gauche de tout. Jugant que ces Troupes ne suffisoient pas pour celles qui leur estoient opposées, & voyant qu'un gros Corps d'Infanterie s'aprochoit encor avec du Canen soutenu de toute l'Aisle droite de la Cavalerie des Ennemis, il prit les deux Bataillons des Gardes

des commandez par M^r de Greib & d'Avejan, dont M^r de Luxembourg luy avoit dit auparavant qu'il pouvoit se servir, & apres les avoir postez près de Navarre, il le revint trouver pour luy dire qu'il avoit encor besoin d'Infanterie.

Les Ennemis ayant occupé les Hauteurs, le Chasteau & l'Eglise qui estoient vis-à-vis de nous, (car de ce costé-cy aussi-bien que de celuy de S. Denys, M^r de Luxembourg ne s'estoit proposé que de garder le Defilé) ils profiterent autant qu'il leur fut possible de l'avantage de ces situations. L'Eglise estoit assez bonne d'elle-mesme. Rocqueservieres travailla pour accommoder le Chasteau qui estoit inaccessible par sa situation à nostre égard, estant entouré du costé du Vallon d'une bonne Muraille Il fit un Retranchement dans le milieu de la Court, & des Barricades dans les avenues de la gauche, qui estoit le seul lieu par où nous pou-

pouvions en approcher, ayant un Précipice à sa droite, & leurs Troupes en bataille dans le derriere qu'ils avoient laisse ouvert pour se communiquer.

Outre cela, le gros de leur Infanterie occupoit sur plusieurs Lignes une Plaine de cinq à six cens pas de large à la gauche du Chateau à leur égard.

La premiere Ligne estoit avancée le long des Hayes qui bordoient la Hauteur parallele à la nostre. Il avoient aussi de l'Infanterie postée dans les Hayes au delà du Précipice que je vous ay dit, qui estoit à la droite du Chateau, & tout cela soutenu de fort près par la Cavalerie de leur Aisle droite.

M^r de Maulevrier trouvant M^r de Luxembourg à la teste de la Brigade du Roy, qu'il faisoit avancer pour estre en état d'aller à celle des Attaques où elle seroit, le plus necessaire, ce General jugea qu'elle seroit
plus

plus utile à Casteau, sçachant que du costé de S. Denys les choses se souvenoient ainsi qu'il le pouvoit desirer.

M^r de Sourdis, qu'il avoit prié de demeurer à l'Aisle droite de Cavalerie, ne laissa pas de se porter dans tous les lieux où il estoit nécessaire de donner des ordres. M^r de Maulevrier se servit de la Brigade du Roy, & comme il en postoit le premier Bataillon où estoit M^r de S. Georges, & le dernier Bataillon des Gardes Suisses, commandé par M^r Vigier, les Anglois de l'Armée de Hollande partirent d'auprès de l'Eglise, & vinrent aux Dragons de Fimarçon, qui n'estant pas assez forts pour soutenir un si grand nombre, se retiroient de Hayes en Hayes en leur disputant le terrain.

Ce fut là où M^r de la Mothe, que son courage mene toujours par tout où il y a le plus à faire, se trouva fort à propos à la teste d'un
des

des Bataillons du Roy. Il repoussa les Ennemis avec plus de vigueur qu'ils n'en avoient eu a ébranler les Nostres; apres quoy il se porta dans tous les endroits où il croyoit rencontrer quelques conjonctures de la mesme importance que celle cy, pour agir aussi à propos & aussi utilement qu'il venoit de faire.

Le second Escadron de Varenne commandé par M^r de Marfilly qui avoit la Garde, s'avança, en remplissant le chemin, & chargea les Anglois avec beaucoup de vigueur. Il en tua plusieurs, & prit le Lieutenant Colonel Douglas, & quelques autres.

Si-tost que M^r de Luxembourg s'apperçeut que l'Attaque de Casteau estoit veritable, il envoya ordre à la seconde Ligne de revenir; ce qu'elle fit avec beaucoup de diligence. Dans ce mesme temps, M^r le Duc de Villeroy luy vint dire qu'il voyoit de l'Attaque de S. Denys qu'une teste

Septembre.

G

des

des Ennemis estoit avancée dans l'Eglise d'Aubourg, & même ce General entendit le Canon du Quartier de M^r du Montal qui tiroit dessus. Cela l'obligea de donner un Bataillon de Stoupe, & deux de Phiffer, à M^r de Villeroy ; pour les mettre à la droite des Postes que les Nostres souvenoient à S. Denys, de peur que ce Corps qui paroissoit à Aubourg ne le vint prendre en flanc.

M^r de Luxembourg fit marcher le reste de l'Infanterie de la seconde Ligne à Casteau, où il se faisoit un grand feu. Cependant nos Postes se maintenoient toujours avec beaucoup de fermeté par les soins de M^r de Maulevrier, qui les visitoit continuellement.

M^r de S. Geran arriva avec la seconde Ligne, dont les deux Bataillons d'Alsace furent placez par M^r de Maulevrier & par luy, dans le fonds du Défilé, pour rafraischir l'Infanterie qui y tenoit depuis le
com-

commencement du Combat. M^r de Luxembourg jugeant qu'il estoit à propos que les Ennemis vissent qu'il nous venoit de nouvelles forces, dit à M^r le Marquis d'Uxelles de faire former les Bataillons, malgré l'inégalité du terrain. Le premier de Lyonnois fut celuy qui s'avança d'abord, & alla joindre le Bataillon du Roy commandé par M^r de Montchevreuil assez pres de l'Eglise. Il fut suivy de Rouffillon, & le second de Lyonnois fut envoyé auprès des deux Bataillons des Gardes, aussi bien que le Dauphin qui prit la mesme marche, lors que le grand feu qu'Alsace fit à son arrivée ébranla l'Infanterie ennemie postée le long des Hayes sur la Hauteur à la gauche du Chasteau à leur égard, comme je vous l'ay déjà dit; ce qui estant veu des Postes les plus avancez, quelques Détachez gagnerent la teste de la Hauteur que les Ennemis commençoient à leur laisser libre.

Les deux Bataillons d'Alsace suivirent les Détachez, & se mirent en bataille dans le peu de terrain que les Ennemis venoient d'abandonner, quoy que leurs autres Lignes fussent encor formées fort pres d'eux.

Le Chasteau estant occupé, comme j'ay dit, par Roqueservieres, une double Haye à la droite l'estoit encor, aussi-bien qu'un Chemin creux, qui tenoit depuis le Chasteau jusqu'à leurs Troupes; de sorte qu'Alsace avoit dans le front les Ennemis en bataille, à sa gauche le Chasteau & le Chemin creux, & la double Haye occupée par les Ennemis à la droite.

Le premier Bataillon du Roy, à la teste duquel estoit M^r de S. Georges, voyant partir Alsace, ne le pût voir s'avancer sans chercher un chemin pour arriver aussi promptement aux Ennemis. Il se trouva sur la Hauteur à la droite d'Alsace, si fort contraint par le peu de terrain qu'ils luy

luy avoient laissé, que la manche droite estoit appuyée contre la double Haye occupée par les Ennemis.

Des Troupes moins hardies que celles du Roy, n'auroient osé entreprendre de se former dans une situation pareille. Les deux Bataillons des Gardes commandez par Messieurs d'Avejan & de Creil arriverent aussi, & chasserent avec beaucoup de valeur les Ennemis qui tenoient cette double Haye, dans laquelle ils s'étendirent, & osterent aux Nostres l'incommodité du feu qui se faisoit continuellement sur nostre droite. Le second Bataillon de Lyonois y vint en suite, & acheva d'occuper dans la double Haye, au dessus des Gardes le terrain dont ils avoient chassé les Ennemis. Il se rendit maistre de trois Pieces de Canon, & de quelques Munitions, qui ne pûrent estre amenées par le chemin que les Troupes avoient pris pour venir sur la Hauteur.

Un peu avant cela, un des Escadrons de Tilladet que M^r le Chevalier d'Esclainvilliers avoit mené dès le commencement du Combat, dans le penchant de la Hauteur que nous gardions pour soutenir Navarre, monta à la queue des deux Bataillons d'Alsace, & M^r de Tilladet luy-mesme le fit former à la portée du Pistolet du Chasteau, & le mena à la charge contre deux Escadrons des Ennemis qui s'avançoient pour l'attaquer, essayant avant que de les charger, le feu d'une Troupe de Cavalerie qui venoit pour le prendre en flanc par sa droite, d'un Bataillon qui estoit encor à sa droite, & de beaucoup d'Infanterie à sa gauche. Malgré cela il poussa l'Escadron ennemy si loin, qu'on le perdit quasi de veüe. Il revint traversant une Ligne d'Infanterie des Ennemis. Il n'y a point de termes assez forts pour louer dignement cette action. Le témoignage qu'en rendent les Ennemis,

mis, est plus glorieux que tout ce qu'on en pouroit dire. M' de Renes commandoit l'Escadron dont je vous parle. Ce fut aupres du lieu d'où il partit que M' le Chevalier d'Esclainvilliers reçut la blessure dont il mourut deux jours apres. Il avoit placé de la Cavalerie à tous les lieux necessaires pour soutenir les Postes avancez. Il la visitoit souvent, & estoit dans une activité continuelle, non seulement pour les choses qui pouvoient le regarder, mais il n'y en avoit aucune qu'il jugeast utile, à laquelle il ne s'employast avec toute l'ardeur possible.

La charge de l'Escadron de Til-ladet, & nos Bataillons qui commençoient à se mieux former sur la Hauteur, firent faire à la premiere Ligne des Ennemis un mouvement par lequel elle nous ceda un peu plus de terrain; ce qui donna moyen à M' de Luxembourg d'en former une plus reguliere, quoy que le Chasteau

fust toujours occupé par les Ennemis. Les Gardes & Lyonnois eurent ordre de se saisir de la double Haye à la droite, & le reste du terrain fut remply par les Bataillons du Roy & d'Alsace, par le premier Escadron de Varenne, le Mestre de Camp à la teste, & par deux de Tilladet. Il n'y a guère d'exemples que si peu de Troupes opposées à tant de forces ayant montré autant de fermeté dans une pareille situation, n'estant soutenus que de leur seule valeur, parce qu'il n'y avoit point assez de terrain derriere eux pour former une seconde Ligne.

Le second Bataillon des Gardes Suisses commandé par M^r Stoupe, à la place de M^r Machette qui avoit esté blessé, monta dans ce petit espace. On fit resserrer les Troupes à droit & à gauche, afin qu'il pust se poster sur la Ligne, Si-tost qu'il y fut, il fit un grand feu, & ne témoigna pas moins d'ardeur de combatre que les autres.

Le

Le premier Bataillon des Gardes Suisses commandé par M^r Reynols, arriva quelque temps apres; & comme le grand feu auquel les Troupes du Roy estoient exposées, en diminuoit à tout moment le nombre, cette diminution, avec ce que l'on prit sur les intervalles, nous donna assez de terrain pour faire entrer ce Bataillon dans la Ligne où nous avions besoin d'Infanterie fraîche pour balancer le feu des Ennemis. M^r de S. Georges y fut blessé. La maniere vigoureuse dont il avoit agy depuis le commencement du Combat, l'avoit toujôurs mis en risque de l'estre.

M^r du Metz fut aussi blessé presque en mesme temps. Il avoit servy dignement tout le jour à l'Artillerie; & la nuit l'empeschant de pouvoir faire pointer, il vint sur la Hauteur pour y avoir la part qu'il tâche de prendre dans toutes les Actions qui se passent.

M^r le Marquis d'Uxelles qui avoit esté poster le second Bataillon Lyonois, avec cent Hommes détachés de sa Brigade, revint prendre le Regiment Dauphin, & s'approcha de la hauche.

Le Chasteau estant toujourn occupé par les Ennemis qui continuoient à faire un grand feu, M^r de Luxembourg résolut de le faire attaquer, quoy que ce fust une chose fort difficile, comme vous l'avez veu par la description que je vous en ay faite. L'envie que M^r le Marquis d'Uxelles témoigna d'estre chargé de cette entreprise, luy fit écouter l'ordre qu'on luy en donnoit, comme si c'eust esté une affaire aisée. Il y marcha de mesme pour l'entreprendre. Malgré une furieuse résistance & un combat aussi opiniâtré qu'on en vist jamais, il se rendit maistre, & chassa les Ennemis du chemin creux, rien n'estant impossible aux Troupes de Sa Majesté, quand

quand il y a de la gloire à acquérir. M^r de Luxembourg ne pouvant douter qu'un succès si extraordinaire n'étonnast les Ennemis, auroit essayé d'en profiter, si la nuit ne fust survenuë. L'envie de combattre ne manquoit pas; mais la difficulté de faire passer des Troupes pendant l'obscurité, par des Défilez si étroits, qu'en plein jour elles auroient eu peine à le faire, l'empescha de satisfaire l'ardeur qu'elles en montroient.

Avant tout cela, M^r le Comte d'Auvergné avoit proposé à M^r de Luxembourg de faire entreprendre quelque chose aux Bataillons du Roy, de Lyonois, de Roussillon, & de la Reyne, qui estoient aupres de l'Eglise. Il marcha avec eux, & chassa avec beaucoup de vigueur quelque Infanterie postée à la droite de cette Eglise. M^r du Peray à la teste de Lyonois, batit un des Bataillons des Gardes du Prince d'Orange. Il en prit deux Drapeaux, &

le dernier de la Reyne en prit un des Troupes de Paderborn dont il batit le Bataillon. M' le Comte d'Auvergne fit ensuite attaquer l'Eglise où estoient les Dragons d'Espagne, & ayant mis le feu à une Maison voisine, il les contraignit d'en sortir. Ils ne le pûrent faire sans une perte considerable. Il y eut quelques-uns de leurs Officiers pris dans cette Action, dont le succès ne contribua pas peu à nous faire réussir à l'attaque du Chasteau.

Les Bataillons du Roy, commandez par M' le Chevalier de Montchevreüil, & celuy de Rouffilon, ne remporterent point le mesme avantage, parce que les Ennemis lâcherent pied devant eux, & n'en pûrent soutenir l'effort.

Les Dragons de Fimarçon se joignirent aux Bataillons dont je viens de vous parler, & ne contribuerent pas moins qu'eux à chasser les Ennemis, leur vigueur n'ayant pû
estre

estre rebutée, quoy qu'ils eussent soutenu le commencement de l'attaque. Ce fut en cet endroit que M^r de Fimarçon fut blessé à mort des derniers coups qui se tirèrent. Jusque-là on pouvoit dire qu'il avoit esté fort heureux d'avoir évité cette disgrâce pendant tout le jour. La vigueur & la conduite de M^r le Comte d'Auvergne contribuerent beaucoup à ce succès.

Ces quatre Bataillons estoient soutenus d'un Escadron des Cuirassiers, & d'un de Magnac; M^r de Grignan estoit à leur teste. Comme il se vit inutile dans un Défilé, il passa au delà de l'Infanterie, & se mit en Bataille dans une Plaine fort pres des Ennemis, où il demeura & ne se retira que le dernier. M^r de Luxembourg avoit déjà renvoyé une fois l'Escadron de Noailles, mais il retourna avec les deux qu'avoit M^r de Grignan, & soutint l'Infanterie qui alloit à l'Eglise, d'ou il essuya un grand

grand feu. Nos Soldats apres s'estre rendus maistres du Chasteau, mirent le feu à la Basse-court. Cependant les deux Armées estoient toujours en presence, & le feu de l'Infanterie de part & d'autre continuoit. Ce feu dura jusqu'à deux heures de nuit, mais à la fin la lassitude & l'obscurité le firent beaucoup diminuer.

M' de Luxembourg voyant qu'il n'estoit plus possible de songer à combattre, & qu'il ne devoit penser qu'à la sureté de Mons, commença de faire marcher les Troupes qui estoient sur la Hauteur, pour repasser le Defilé, & gagner la Bruyere où estoit le Camp. Le mouvement se faisoit si près des Ennemis, que les Escadrons & les Bataillons se retirèrent un rang apres l'autre. Si les Troupes ont merité de loüanges dans cette Action, ceux qui les commandoient en sont bien plus dignes.

M' de

M^r de Luxembourg fut perpétuellement dans le feu pendant toute cette Action, qui dura neuf ou dix heures, c'est à dire, tant à la droite qu'à la gauche, car l'affaire de la droite fut commencée trois heures avant l'autre.

Les Ennemis ayant passé le Défilé de l'Abbaye de S. Denys, la présence de ce vigilant General rétablit toutes choses de ce costé-là. Il ne se contenta pas de les en avoir chassés. Il voulut entreprendre de faire sur eux ce qu'ils n'avoient pû faire sur nous à la droite, c'est à dire, de les chasser de dessus la Hauteur qu'ils occupoient, & sur laquelle ils avoient toutes leurs Troupes en bataille. Il falloit pour cela prendre le Chasteau où estoit le Régiment de la Roqueservieres, qui avoit esté Lieutenant-Colonel de celui d'Auvergne, & qui servoit les Hollandois. M^r de Luxembourg pour venir à bout de son dessein, passa un Ruifseau

seau & un Marais à un Moulin qui estoit dans le fond à quarante pas des Ennemis. Il monta pour cet effet une Coste qui estoit si roide, qu'il se faloit tenir au crin des Chevaux, pour ne pas tomber en arriere. C'estoit un chemin où l'on ne pouvoit aller qu'un à un. Il en surmonta les difficultez, & se planta devant eux. L'Infanterie estant animée par l'exemple de son General, chacun voulut l'imiter, & en moins de rien deux Bataillons se formerent aupres de luy; ce qui donna lieu à un Escadron de Tilladet de passer à la file par ce petit chemin étroit. J'ay parlé de l'Action de M^r de Tilladet, mais non pas de ce que fit M^r de Luxembourg dans la mesme occasion. Ce General ayant remarqué qu'un Commandant des Troupes Espagnoles, nommé Porto-Carero, cherchoit à luy tirer un coup de Pistolet, mit de son costé le Pistolet à la main, & alla à luy. Ses Gardes le suivirent.

Por-

Porto-Carero qui estoit armé receut un coup dans le col au defaut de sa Cuirasse. Il n'en mourut pas, mais il demeura prisonnier. Le feu que ce General eut toujourns à essuyer, fut si grand, que M^r de Coupigny qui estoit à costé de luy, eut d'une seule décharge son Cheval blessé de sept coups de Mousquet. Il fut blessé luy-mesme à la main, & eut son chapeau percé. Je n'aurois jamais fait, si je voulois marquer tout ce que les Relations disent à l'avantage de M^r de Luxembourg. Son courage a paru en tant de grandes occasions, que personne n'en scauroit douter.

M^r le Duc de Villeroy ayant toujours soutenu avec succès l'attaque de S. Denys, & voyant que l'affaire y prenoit un train à n'avoir plus de sujet de crainte, vint sur la Hauteur de Casteau presque en mesme-temps que les premieres Troupes qui y monterent. On ne peut montrer ny plus de valeur, ny plus de con-
dui-

duite. Il estoit par tout, & la voix publique parle si haut, & si avantageusement de luy, qu'il n'a point besoin d'autres éloges.

M^r de Maulevrier qui eut la principale direction à Casteau, fit depuis le commencement jusqu'à la fin tout ce qu'on peut attendre d'un grand courage & d'une expérience consommée. M^r le Comte du Plessis qui devoit estre à l'Aisle gauche, voyant qu'il n'y avoit rien à faire, vint dès le commencement à la Hauteur de S. Denys, agissant dans tout cela selon que les occasions s'en presentoient, avec beaucoup de valeur & de connoissance. Il eut un Page blessé d'un coup de Mousquet à costé de luy.

Quoy que M^r le Comte d'Auvergne eust esté chargé de mener la droite à la seconde Ligne, lors qu'il vit que le Quartier de M^r du Montal n'estoit point attaqué, il se servit du prétexte, qu'en une Bataille rangée il auroit esté à l'Infanterie, afin de

de revenir à Casteau. Il y revint en effet, & de si bonne heure, qu'il se trouva à propos pour poster des Bataillons Suiffes, aussi bien que quelques Escadrons, lors qu'on y dispofoit les choses.

Dés que M^r de Tilladet fçeut que M^r de Luxembourg rapeloit la seconde Ligne, il vint de sa personne à l'attaque de Casteau, où il arriva si promptement qu'il ne s'y passa rien où il n'eust beaucoup de part. Sa presence ne contribua pas peu à inspirer aux Postes avancez la vigueur qui les porta à chasser les Ennemis de la Hauteur où il monta des premiers, & où on le vit demeurer tant que l'Action dura. Il s'acquit beaucoup de gloire, par ce que je vous ay dit qu'il fit en pouffant un de leurs Escadrons si loin, qu'on le perdit presque de veuë. Il passa pour cela entre leurs Bataillons, & revint par le mesme chemin, sans que la Cavalerie ennemie ofast le suivre.

M^r le

M^r le Chevalier de Sourdis ne cessa point de s'employer pendant la journée à tout ce qui estoit necessaire, & quoy que son Poste l'éloignât du lieu où l'Action se passoit, il ne laissa pas d'y venir. Il s'y exposa beaucoup, & y servit jusqu'à la fin.

M^r de S. Geran, des l'arrivée de la seconde Ligne d'Infanterie qu'il avoit conduite, s'employa à la faire agir, & se donna pour cela beaucoup de mouvement tres à propos.

M^r le Prince Palatin qui s'estoit fort distingué pendant toute la journée, estoit sur la Hauteur avant l'arrivée d'Alsace. Il y reçut un coup de Mousquet à l'oreille, qui ne l'empescha point d'agir toujours avec la mesme vigueur.

M^r de Rosen estoit à Casteau dès le matin; & tant que le jour dura, il s'y exposa comme le dernier Soldat, & donna des ordres en Commandant expérimenté.

M^r Monmon se trouva par tout.

Il

Il n'y eut point de Bataillons auxquels il ne portast des ordres. Il en donna beaucoup de luy-mesme aussi utiles que ceux qu'il portoit.

M^r de Tallard fut un des premiers sur la Hauteur de Casteau sans y estre commandé. Il y fut blessé d'un coup de Mousquet, & malgré cela il y demeura jusqu'à la fin du Combat. M^r Barberien eut aussi une contusion, & s'exposa si fort toute la journée, qu'il méritoit bien d'estre traité moins favorablement des Ennemis.

M^r le Chevalier Colbert, Fils de M^r Colbert Ministre & Secretaire d'Etat, eut deux Chevaux tuez sous luy. Comme il estoit toujours dans le feu, il fut bien heureux d'en estre quite à si bon marché. M^r le Marquis de la Popeliniere son Cousin germain, se distingua fort aupres de M^r le Comte de Maulevrier-Colbert, à qui il servoit d'Ayde de Camp. Ainsi Monsieur Colbert avoit un Frere, un Fils, & un Neveu, qui
s'ex-

s'exposèrent beaucoup dans cette journée, & qui firent voir que tous ceux de cette Famille servent le Roy avec un zele qui n'épargne rien.

M' de la Tournelle voyant que son Bataillon posté entre les deux Attaques, avoit esté inutile, vint sur la Hauteur de Casteau, pour demander qu'il ne le fust pas, ou du moins pour trouver l'occasion de ne l'estre point de sa personne.

L'Action de M'le Marquis d'Uxelles est si éclatante, quelle mérite bien qu'on en dise quelque chose en particulier. Son Regiment, qui est le Dauphin, se trouva posté au pied du Chasteau. Un fort grand feu qu'on luy faisoit par la gauche, tiroit sur le front de ce Regiment, & il avoit à essuyer un autre feu de l'Eglise qui voyoit ce mesme Regiment par derriere. Ce Marquis s'en voyant environné de ces deux costez, prit le party de se rendre maistre du Chasteau aussi-bien que de la Haye.

Les

Les Ennemis y firent une vigoureuse résistance ; mais la valeur avec laquelle ce Regiment s'opiniâtra à venir à bout de cette entreprise, l'y fit réussir. Il mit le feu au Chasteau ; & comme il estoit déjà nuit, ce feu éclairoit si fort les environs, que nos Troupes estoient vœues depuis les pieds jusques à la teste. Elle ne laisserent pas de soutenir avec une intrépidité sans exemple, celuy que faisoient les Ennemis. Il fut grand, par ce qu'ils ne pouvoient éviter la mort, qu'en faisant retirer les Nostres par leurs décharges, & qu'il falloit necessairement qu'ils se résolussent à estre brûlez avec le Chasteau, ou qu'ils s'abandonnassent au feu de ceux qui les attaquoient, en se jetant parmy eux pour tâcher de se sauver. Ainsi ils périrent tous avec Roqueservieres leur Commandant.

M' le Marquis de Pianesse dont je vous ay parlé en plusieurs autres occasions, donna dans celle-cy les mes-

mesmes marques de courage qui l'ont toujours distingué. Il commandoit la Gendarmerie. Elle fut postée à la droite dans le commencement du combat, pour soutenir l'Infanterie qui défendoit l'Abbaye de S. Denys. Le Canon où elle fut exposée, luy donna lieu de montrer cette inébranlable fermeté qu'elle a accoustumé de faire paroistre. M^r de Pianesse y eut un Cheval blessé; & comme dans la suite du Combat il vit mener deux Escadrons de Tilla-det, & deux autres de Varennes, au dela du Défilé du Chasteau, il prit l'Escadron des Bourguignons commandé par M^r le Comte de Marc-in qui en estoit le moins éloigné, & s'y en alla au grand trot, apres avoir mandé à toute la Gendarmerie de le suivre. Le terrain s'y rencontra si ferré, que M^r de Luxembourg qui estoit par tout, ou par ses ordres, ou par sa personne, voyant qu'il ne pouvoit contenir un plus grand

grand nombre de Troupes, renvoya le reste de la Gendarmerie qui suivoit, & se contenta de faire former les cinq Escadrons qui estoient passez. Le feu que ces Troupes soutinrent fut fort grand. Il en cousta la vie a plusieurs. M^r de Pianesse fit voir son intrépidité ordinaire. Un de ses Domestiques fut blessé à ses costez, d'un coup de Mousquet qu'il reçut au bras.

M^r le Marquis de Sevigny commandant la Compagnie de Monseigneur le Dauphin, demeura exposé pendant trois heures à neuf Pieces de Canon des Ennemis, qui tuerent ou blessèrent quarante Cavaliers dans son Escadron. On ne peut montrer plus de fermeté qu'il en fit paroistre en cette rencontre. Vous n'en ferez pas surprise, apres ce que je vous ay déjà dit de luy dans plusieurs de mes Lettres. Elles vous ont appris qu'il s'est souvent distingué, & on est aisément persuadé par tout ce qu'il

Septembre.

H

fait,

fait, qu'il n'a pas moins de cœur qu'il y a de beauté & d'esprit dans sa Famille.

M^r de Tilly le Jay, Lieutenant de la Colonelle, fut tué dans le Combat. C'est le troisième Frere de ce nom dans ce mesme Corps qui a donné son sang pour le service de son Prince. Celuy-cy s'estoit acquis une tres-grande réputation. Son expérience, son attachement assidu au service, & son intrépidité, l'avoient fait choisir par Sa Majesté avec éloge, pour la Lieutenance de la Colonelle, au mois de May dernier, en la place de M^r de Perigny Ferand, quel'on avoit fait Ayde-Major. Il n'estoit pas extraordinaire qu'un Homme de ce nom se fist distinguer. On a toujours veu des Emplois considérables dans sa Famille. M^{re} Nicolas le Jay son grand Oncle, a esté honoré de la Charge de Premier President au Parlement de Paris, qu'il a exercée pendant plusieurs années avec un aplau-

plaudissement general. M^{re} Charles le Jay, Seigneur de Maison-rouge, Neveu & Heritier de ce Premier President, s'aquit beaucoup d'estime dans sa Charge de Maistre des Requestes. Il laissa deux Filles & sept Garçons, qui ont tous herité de la pieté, de la capacité, & de la bravoure de leurs Ancestres.

M^r le Marquis de Môy, Fils du Prince de Ligne Gouverneur de Milan, se signala parmy tant de Braves. Il sert dans l'Armée du Roy, & eut deux Chevaux tuez sous luy, une contusion à la cuisse, & deux coups dans son chapeau. Il est tres-jeune, fort bien fait, & unique Heritier du feu Marquis de Môy Henry de Lorraine.

M^r le Marquis de Vauvillars Massol, Ayde de Camp de M^r de Luxembourg, fut blessé legerement au costé, & eut un Cheval tué sous luy. Il est jeune encor, & a tant de cœur, qu'il a déjà souvent

donné sujet de craindre pour luy.

M^r Robert Intendant de l'Armée, qui dans toute la Guerre de Hollande a fervy le Roy si utilement & avec tant de zele, fit luy-mesme fervir le Canon dans cette rencontre, & demeura toujours dans le péril avec tous ses Gens.

Je ne dois pas oublier icy à vous dire que la Brigade du Regiment Lyonois, commandée par M^r du Peray qui en est Lieutenant Colonel, & composée de deux Bataillons de Lyonois, de deux d'Alsace, & d'un de Rouffillon, reçut ordre de M^r de Luxembourg de charger les Ennemis à l'Attaque de la gauche; mais comme le Pais estoit fort étroit, chaque Bataillon s'enfonça presque en mesme temps dans les Hayes, dans les Chemins creux. & dans les Houblonnieres, de la meilleure grace du monde, chargeant l'Ennemy si vigoureusement, que cette Brigade l'obligea de luy ceder le Poste qu'il

avoit

avoit occupé pendant près de quatre heures. Elle repoussa ceux qui le voulurent défendre, jusques sur la Hauteur, tout à fait hors le Défilé, tuant & faisant beaucoup d'Hommes prisonniers. M^r du Peray combatit à la teste du premier Bataillon Lyonnais, & le mena à la charge avec tant de succès, que les Dragons d'Espagne, les Gardes du Prince d'Orange, & les Anglois, ne pûrent luy resister. Tout fut mis en déroute, Il y en eut beaucoup de tuez. Le Major, & l'Ayde-Major des Dragons de Salcedo, & quelques autres Officiers Anglois, eurent la vie sauve, par le soin que prit M^r du Peray de leur faire donner quartier. Ce Bataillon seul prit deux Drapeaux du Regiment du Prince d'Orange. L'exemple que ce Lieutenant Colonel donna aux Soldats, en chargeant le premier au milieu des Grenadiers, & en tuant d'un coup de Pistoler un Officiers des Dragons de

Salhen qui voulut faire ferme, ne contribua pas peu à animer la Brigade qu'il commandoit. Le Regiment Lyonois n'a jamais laissé passer aucune occasion de se signaler. Il fut presque tout défait à la Bataille de Cassel, ayant eu seul affaire pendant trois heures à toute la droite des Ennemis, qu'il soutint avec la dernière fermeté, & donnant à propos en mesme temps que les Mousquetaires donnoient à pied de l'autre costé. Il n'y a aucun Regiment dans les Troupes qui ayè plus de Gens de qualité & de plus braves. Il a eu depuis le commencement de cette Guerre trois Lieutenans Colonels tuez, & plus de deux cens Officiers aussi tuez ou blesez. Cette dernière Action cousta la vie à deux Capitaines de ce mesme Regiment, qui sont M^r de S. André Gentilhomme de Bourgogne, & M^r Martinet. M^r le Chevalier de Genotines, Frere de M^r le Comte de S. Jean

S. Jean de Lyon, y eut les deux cuisses percées. M^r le Chevalier de Blot, Auvergnat, y fut blessé à mort. M^r le Marquis de Lecluse, Gentilhomme Beaujolois, y reçut un coup de Mousquet à la teste. M^r de la Tuilliere Neveu du R. P. de la Chaise Confesseur de Sa Majesté, en a esté quitte, pour de tres grandes blessures, & un autre coup perca l'épaule à M^r de Fenoüil Ayde-Major.

Le Regiment des Gardes fit des choses si surprenantes dans la mesme occasion, qu'on peut assurer qu'il n'y a aucun de ses Officiers qui ne s'y soit signalé. Cela se peut voir par le nombre des Morts & des blesez que je vous envoie.

Capitaines.

M. de Montigny, le bras cassé.

M. de Beauregard, blessé en plusieurs endroits.

M. de Fourilles, le poulce emporté.

M. de Sillant, la cuisse percée.

Lieutenans tuez.

M. le Jay de Tilly.

M. le Chevalier de la Salle.

Lieutenans blesez.

M. d'Arbouville, blessé à mort.

M. de Soupirs.

M. de Meaux.

Sous-Lieutenans tuez.

M. le Chevalier de Montigny.

M. de Vians.

M. de Temericourt.

M. de Feuquieres.

M. de Marsal.

M. de Gaigne.

M. de Rians.

Sous-Lieutenans blesez.

M. de Sant Alvere, un œil perdu.

M. de Maupeou, mort de ses blessures.

M. de la Morezan, blessé à mort.

M. du Jourdy, la jambe emportée.

M. de Mainevilette, la jambe percé.

M. de Vauroüy.

M. de Polastron, blesté à mort.

M. de S. Simon.

M. de

M. de Pavezin.

M. de Luzancy.

M. de la Trouffe.

Enseignes tuees.

M. de Quevricourt.

M. le Gras.

M. de Bois delmé.

M. de Matonville.

Enseignes blessez.

M. de Constantin.

M. de Ladoüy.

M. de Noisy.

M. d'Artaignan.

Tous ceux qui accompagnerent Messieurs les Officiers Generaux méritent aussi beaucoup de loüanges.

Les mesmes raisons qui ralantirent le feu de Casteau firent aussi diminuer considerablement celuy de S. Denys, où les Troupes de Sa Majesté se maintinrent dans leurs Postes sans rien entreprendre sur ceux des Ennemis.

L'Armée estant rassemblé sur la Bruyere, M^r de Luxembourg fit re-

H 5

tour-

tourner les Officiers Generaux aux Postes qu'il leur avoit marquez près de Mons. Ils y menerent les Troupes qui estoient à leurs ordres, par des chemins que chacun d'eux avoit reconnus.

Toute l'Armée y arriva avant le jour. L'Aisle droite, & une partie de l'Infanterie fut postée devant la Haisne, & toute l'Aisle gauche de Cavalerie & d'Infanterie, au delà de cette Riviere, pour assurer le Quartier de Glein. Elle occupoit outre cela deux Postes dans le Bois, & avoit toutes les Gardes de la gauche sur la Bruyere de Casteau, où le jour précédent l'Armée estoit en bataille.

Je ne sçay si cette Narration ne vous paroistra point un peu longue : mais, Madame, on ne sçauroit parler succinctement d'une Affaire qui a duré dix heures, à moins que d'oublier force Gens qui ont le plus contribué à l'avantage que les Troupes
du

du Roy ont remporté dans cette Action.

Cependant pourrez vous réfléchir sur ce qui s'est passé dans ce Combat, sans admirer la force des Armes de la France, l'intelligence de ses Generaux, & la grande conduite de ceux qui les font agir? Si dans les moindres Actions de la vie on se propose toujours un but, il est à croire que celles qui ne s'exécutent qu'à force de sang, n'en doivent jamais manquer. On doit conclure de là que M^r le Prince d'Orange en avoit un en attaquant M^r de Luxembourg, & la raison fait voir qu'il n'en pouvoit avoir d'autte que celui de secourir Mons. Comme il n'en a pas approché assez près pour le pouvoir faire, on peut dire que cette dernière entreprise n'a pas esté plus heureuse que tout ce qu'on luy a veu tenter jusqu'icy. C'est un fait qui ne se peut déguiser, & je vous laisse à penser si on peut croire qu'on

ait gagné une Bataille quand on ne réussit point dans un dessein qu'on a formé, & qu'on perd deux fois plus de monde que son Ennemy. La gloire que les François ont acquise dans cette occasion est tres-grande, & l'on n'en doutera point si on veut examiner ce que je vay dire. Les François plus foibles que les Alliez, estoient obligez de laisser une partie de leurs Troupes dans leur Lignes; & ce qui les affoiblissoit encor, ils avoient prés de sept lieües de Pais à garder. Ils sçavoient qu'on cherchoit à jetter du secours dans Mons, & ce dessein qu'ils n'ignoroient pas leur donnoit à craindre de tous costez, au lieu que les Alliez que rien n'obligeoit à se separer, pouvoient fondre tous ensemble par un mesme costé, & s'ouvrir un passage pour aller à Mons. Ils ont voulu le faire, mais tous leurs efforts n'ont abouty qu'à gagner une Abbaye à la droite qu'on n'avoit point dessein de garder,

der, estant à nostre égard au delà du Défilé, & à prendre un Château à la gauche, dans lequel sur la fin du Combat une partie de leurs meilleures Troupes fut brûlée. Personne ne peut dire qu'il se soit passé autre chose que ce que je dis. Ainsi l'on doit demeurer d'accord que les Ennemis n'ont pas aproché de Mons de plus pres qu'une lieüe. Il leur re-stoit avant que d'y entrer à passer des Hauteurs & des Défilez, à se faire jour au travers de Nostre Armée, à forcer les Retranchemens de M^r du Montal, & à battre ses Troupes. On peut juger par là s'ils doivent s'aplaudir de cette Actions comme d'une Victoire, puis qu'elle n'a servy qu'à faire répandre du sang qu'on auroit pû épargner, la Paix ayant esté signée quelques jours avant celui du Combat. Je ne scay s'ils l'avoient appris; mais estant plus proches de Nimegue que nous ne l'estions, & la nouvelle en estant

venue dans nostre Camp par deux endroits, ils devoient l'avoir receuë avant nous. Quoy qu'il en soit, on leur a plus d'obligation qu'ils ne pensent, puis qu'avec tant de Troupes de Confederez, il ont donné lieu à la France de battre encor dans cette occasion celles du seul Ennemy qui pouvoit s'unir avec eux. Les Troupes de cette Nation sont braves, intrépides, & ne craignent rien. Cependant le malheur estant tombé sur la pluspart de ces Troupes, le succès a fait-voir que les François ont assez de valeur & de force pour les surmonter toutes ensemble. Un Brave de cette Nation, ayant esté fait prisonnier, dit à nous François, *Poussez, vous les baterez tous, puis que vous avez défait les bonnes Troupes.* Je quitte la Guere, & passe tout d'un coup à l'Article de la Paix, puis que celle de Hollande estoit faite avant ce Combat.

Le Roy ayant tres-generousement
renon-

renoncé à Beaumont, & à d'autres Places qu'il prétendoit (pour me servir des termes mesmes de la Gazette de Hollande,) le Traité entre la France & l'Espagne fut conclu le Jeudy 15. de ce mois; mais il ne fut point signé ce jour-là, parce que l'on ne pût achever de le mettre au net. Il auroit pû estre signé le lendemain; mais comme il estoit Vendredy, les Espagnols qui pretendent que ce Traité leur soit heureux, & qui souhaitent posseder long-temps les Places que le Roy a eu la bonté de leur donner, ne le voulurent point signer ce jour-là, fondez sur le scrupule de cette Nation, qui n'entreprend ny n'exécute rien le Vendredy, qu'elle croit un jour malheureux. Ainsi la Signature en fut remise au Samedy 17. Les Espagnols furent les premiers à faire paroistre la joye qu'ils avoient de ce Traité, & dès le grand matin du jour qu'on avoit choisy pour le
signer,

figner, on entendit des fanfares dans leur Quartier. Nos Trompetes y répondirent, & tous ceux des deux Nations qui se rencontrèrent pendant le reste de la journée, se firent des complimens. Sur les dix heures du soir, nos Plenipotentiaires partirent de leur Hostel avec neuf de leurs Carrosses, éclairés de trente Flambeaux de cire blanche, & accompagnés de vingt-quatre de leurs Gentilhommes, & d'un grand nombre de leurs Domestiques. Ils se rendirent à l'Hostel des Ambassadeurs de Hollande, où ceux d'Espagne venoient d'arriver, car ils avoient si bien pris leurs mesures pour partir tous de chez eux, que chacun devoit arriver dans le mesme temps. Deux des Ambassadeurs de Hollande allerent les recevoir, c'est à dire, que l'un fit compliment aux François à leur arrivée, & l'autre aux Espagnols. Ils se rendirent aussi-tost dans la grande Salle de l'Audiance
qui

qui estoit magnifiquement meublée; & comme elle a deux Portes, les Ambassadeurs de France y entrerent par l'une, & ceux d'Espagne y entrerent en mesme temps par l'autre. Il y avoit dans le milieu de la Salle une grande Table couverte d'un Tapis de velours vert à frange d'or, & l'on avoit mis trois Fauteuils de chaque costé pour les six Ambassadeurs, & un Siege à chaque bout pour chacun des Ambassadeurs de Hollande qui ont servy de Médiateurs. Ce fut dans cet état que le grand Ouvrage de la Paix fut consommé. On avoit fait deux Copies du Traite, l'une en François, & l'autre en Espagnol. A peine furent-elles signées, que tous les Ambassadeurs, toujours assis, se firent des complimens les uns aux autres, sur ce qu'ils avoient eu le bonheur d'achever une Affaire si importante à toute l'Europe. M^r le Mareschal de l'Estrade se leva le premier; mais comme

me les autres se leverent presque aussitost, à peine-s'en apperçeut-on. Les Espagnols ont fait paroître tant de joye, qu'on en a esté surpris. Plusieurs d'entr'eux avoüerent qu'ils n'avoient point crû que la France fust de si bonne foy, & qu'elle voulut la Paix avec eux. M^r d'Herbigny, Fils du Maistre de Requestes de ce nom, fut aussitost dépesché pour en apprendre la nouvelle au Roy. Je vous en diray davantage apres la Ratification. On ne la peut avoir que des Roys mesmes. Les Plenipotentiaires ne la peuvent donner, les Ratifications n'estans qu'un aveu de ce qu'ils ont fait. Vous me direz qu'ayans des Pouvoirs de conclure, ils ont celuy de ratifier. Non seulement ils ne l'ont pas, mais ils ne le doivent pas avoir. Des Plenipotentiaires ne seuroient faire des Traitez si conformes à leur Instructions, qu'il n'y ait toujours quelque chose qui s'en éloigne, & les Rati-

Ratifications des Souverains sont nécessaires pour approuver ces changemens. Dans toutes les Affaires du monde on en use de la même sorte; & tous les Particuliers qui en terminent sur des Procurations, obtiennent un temps pour les faire ratifier aux Parties, sans l'aveu desquelles il n'y a rien de fait. Cela empesche beaucoup de surprises. Ce n'est pas qu'il n'y ait de la malhonnesteté de se dédire, à moins qu'on n'en ait de grands sujets. Aussi cela n'arrive que tres-rarement. Je ne puis m'empescher de vous dire icy que les caracteres qui ont esté trouvez sur l'œuf du Serpent pris aux environs de Montpellier, dont je vous parlay il y a quelques mois, ont esté des présages de la Paix, au moins selon les Lettres de plusieurs Personnes d'esprit. Je vous expliqueray leurs pensées sur ce sujet dans l'Extraordinaire que je vous enverray le 15. d'Octobre. C'est un lieu propre pour parler de cette matière,

tiere, au moins selon la liberté que je me suis donnée d'y mette quelque chose pour les Scavans, & quelques lignes de Latin en faveur de celles du beau Sexe qui entendent cette Langue. Apres vous avoir parlé de la Paix conclüë entre les deux premières Couronnes du Monde, il faut encor vous parler de Guerre, & vous envoyer le Dessen du Fort de Kell que vous m'avez demandé. Quoy qu'il ne soit plus en nature, comme il a esté une de nos Conquestes de cette année, il importe à la gloire de ceux qui l'ont pris, & à celle de la France, qu'on en voye le Plan. Je ne doute pas qu'il ne surprenne, quand on fera reflexion sur le peu de temps qu'on a employé à s'en rendre maistre, & qu'on examinera sa grandeur, sa force, & sa situation, qui en rendoit l'accés difficile. Joignez à cela sa forte Garnison, & l'interest que Messieurs de Strasbourg croyoient avoir à faire

leurs

de cinq pieces de 24
de deux pieces de 12
de deux Mortiers
de quatre pieces de 12
au demi Bastion
hement a la gorge
s de bois sur des Pilotis
du Rhein
et vieux Betrachement
Kell

Iste

Iste ex Pro

Iste ex Pro



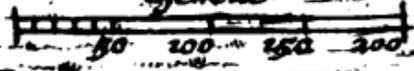
Village de Kell

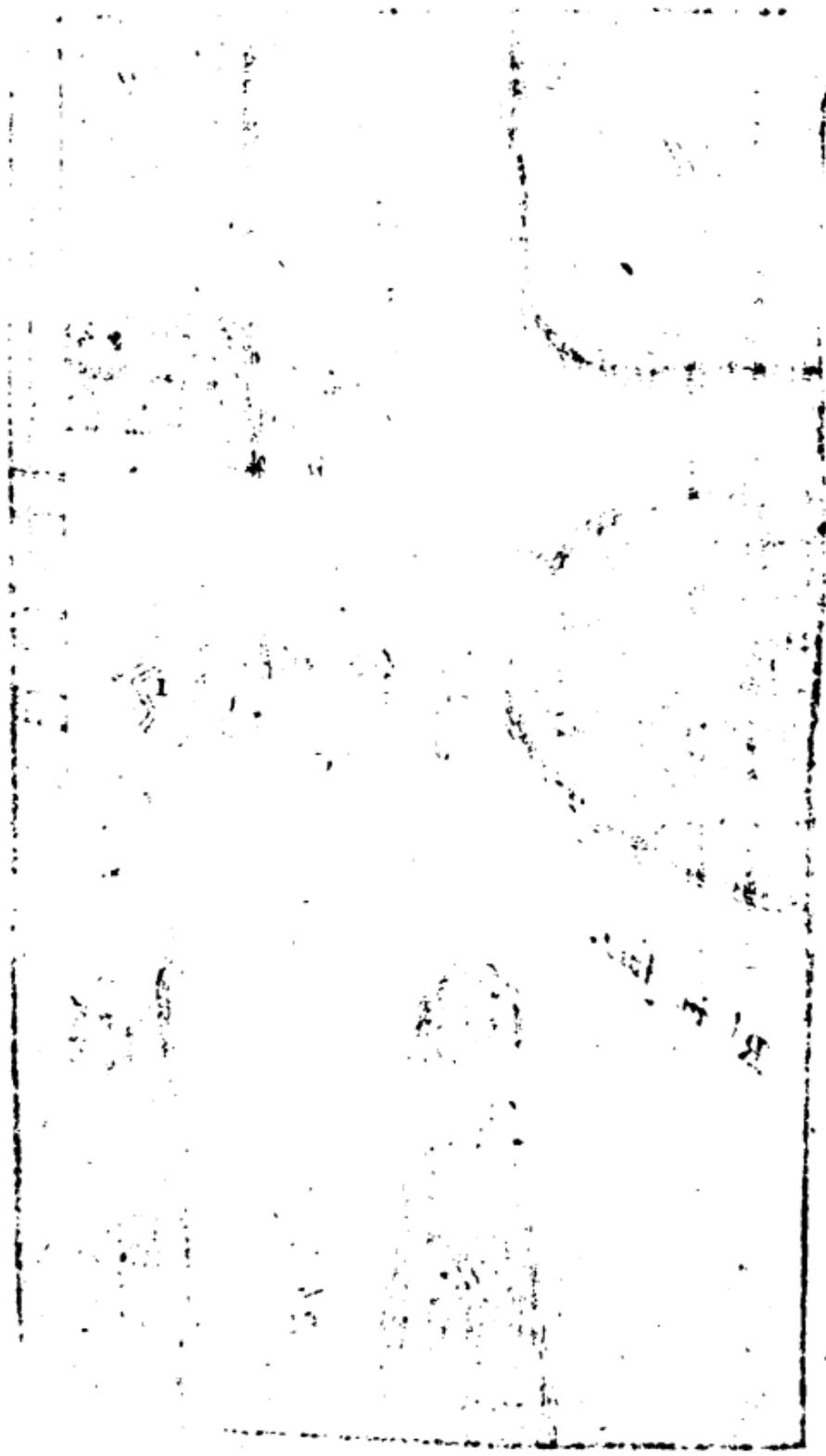
Rhein furo

Chaussee

Prieure

Echelle





leurs efforts pour se le conserver. Je vous en voyeray dans ma premiere Lettre, si l'on me tient parole, le Plan des deux autres Forts qu'on a jugé à propos de garder avec le Pont entier. Cependant je passe à la suite des Affaires d'Allemagne, dont je vous entretiens si amplement il y a un mois.

N'attendez point un long détail de ce qui a suivy ma derniere Relation. Ce sont plusieurs Actions différentes que je seray bien aise de referrer, afin que vous puissiez plus aisément les examiner tout d'une veuë. Les voicy toutes en peu de mots, & selon l'ordre du temps où elles se font faites.

M^r de Montrevel bat un Party, fait soixante Prisonniers, & prend six vingts Chevaux.

Un Party de la Garnison des Forts du Pont de Strasbourg se saisit de huit Bateaux appartenans à la Ville qui porte ce nom.

M^r le

M^r le Marquis de Joyeuse, avec la Brigade de Reynel, les Dragons de Tessé. & la Brigade de la Roque, bat un Party de six cens Chevaux, en tuë plus de cent, en prend cent cinquante, & oblige le reste à se sauver dans les Montagnes.

M^r le Marquis de Reynel qui avoit la teste de tout, s'y distingue.

M^r le Mareschal de Créquy s'avance vers Weissembourg, où il entre sans resistance. Il en fait enlever du Grain & du Fourage, Il retourne en son Camp de Wert. M^r le Marquis de Joyeuse demeure à Weissembourg pour consommer ce qui y restoit de Fourrages. M^r le Marquis de Villars se trouvant aux environs de cette Ville avec trente Hommes, empesche cent cinquante Chevaux des Ennemis d'enlever nos Fourrageurs qui estoient dans un Village. M^r de Chastelier, Parent de ce Marquis, est blessé. apres de luy.

M^r le Marschal de Créquy donne
ses

les ordres pour empêcher que les Ennemis ne se faiffent de Lauterbourg, & revient à Weiffembourg.

Ce Marefchal envoie deux Partys en mefme temps, l'un commandé par Messieurs les Marquis de Montrevel & de Beaupré, qui batent les Ennemis en deux rencontres; & l'autre par M^r du Rosel, qui est batu. Ce dernier Party estoit de trois cens Chevaux, Il fut envelopé par plusieurs Escadrons des Ennemis. M^r le Marquis d'Arcy à la teste d'une partie des trois cens Chevaux, voulut gagner le Défilé par lequel il estoit venu, mais les Ennemis avoient fait passer des Troupes par derriere pour l'occuper. Ainsi il fut question de le forcer. M^r le Marquis d'Arcy y fit des choses surprenantes, mais il y reçut sept coups dont il mourut. Cent Chevaux de ceux qu'il commandoit, passerent le Défilé, & tuerent un grand nombre des Ennemis. On croyoit les deux cens autres Che-

Chevaux tuez ou prisonniers, mais quelques jours apres ils revinrent dans nostre Camp, à la reserve d'environ soixante, dont la plûpart sont prisonniers avec M^r du Rosel.

M^r de Créquy donne de nouveaux ordres pour empescher que rien n'entre dans Strasbourg, & vient camper dans la Plaine de Mainfeld.

M^r de S. Sylvestre ayant batu les Ennemis qui avoient abandonné Landau à son approche, M^r de Créquy s'en faitit. Il y trouve beaucoup de Grains qu'il fait transporter dans son Camp.

Les Ennemis sont en mesme temps poussez par tout. Le Baron de Mercy prend mal ses mesures pour enlever le Quartier de M^r de Langallerie. Il est batu luy-mesme, & poussé jusques aux Portes de Strasbourg. Plusieurs de ses Gens sont pris, & d'autres renversez dans le Fossé.

Voila presque une douzaine d'Actions en peu de paroles. Il en est de
gene-

generales dont on ne peut parler sans en faire le détail; mais dès qu'on fait un recit trop étendu d'un grand nombre d'Actions particulieres, la confusion s'y rencontre, & il ne faut que dire les choses précisément pour en faire bien concevoir la suite.

Toutes ces Actions qui vous font connoître l'état où se trouvent les Ennemis, vous font voir en mesme temps que nous sommes maistres du Rhin presque depuis Strasbourg jusqu'à Philipsbourg, & que nous les avons batus par tout de ce costé-là. Ils avoient accoustumé de passer le Rhin les autres années, mais celle-cy leurs affaires ont esté de mal en pis. Ils ont mangé leur Pais pendant toute la Campagne, & ils achevent de manger celuy de l'Electeur Palatin, qui s'en plaint fort haut. Quand ils passeroient presentement, ils ne pourroient subsister, M' de Créquy ayant ruiné tout le Pais de deçà.

Les Enigmes sont toujours expliquées
Septembre. I

quées dans leur vray sens par quantité de Personnes. Vous trouverez celuy de la premiere du dernier Mois dans ces Vers de M^r le Courrier, de Caën.

*Que vostre humeur est obligeante!
 Vous fournissez à nos Concerts
 Chaque Mois deux ou trois beaux Airs,
 Dont l'harmonie est ravissante.
 Si c'est trop de faveur pour nous,
 Trouvant que c'est trop peu pour vous,
 Vous ajoutez grace sur grace,
 Et pour nous obliger sans fin,
 Par un bienfait nouveau qui tout autre sur-
 passe,
 Vous nous faites encor present d'un Claveffin.*

Ceux qui ont expliqué cette Enigme sur le mesme Mot du Claveffin, sont Messieurs du Montet; Neveu Desbourée; Du Fresne, Chanoine de Saint Etienne, & Sous-Directeur de la Congrégation de Troyes; De S. Usage; Barbier Fils, Maistre des Comptes à Dijon; De Tirman, Abbé des S. Louïs à Troyes; Le Chevalier, de la Ruë Chapon; Le
 Prieur

Prieur d'Illiac, de Lyon; De Prunneville, Capitaine au Regiment de Champagne; Mesdames Chiconeau, d'Orleans; Reyne de Beaulieu; De Belleville; Le Rêde de la Poterne; La Reyne des Vertus, de Roüen; Les trois aimables Veuves de la Ruë S. Louïs; La Veuve de la Ruë Chapon; La Bande des neuf Sœurs, de Noyen; Les Fauvetes à teste noire, de Clignancour; La Nympe des Moulineaux; Les Demoiselles de la Fontaine Saint Vincent; & Brigide Marion; Les Enfans de la Ruë des Eleus, de Rheims; Rosine & Clindor; Tamiriste, de la Ruë de la Cerifaye; & l'Organiste inconnu. La vraye Explication de la mesme Enigme m'a esté envoyée en Vers par Messieurs Barbete Echevin à Troyes; Geoffroy le Petit; Buglet, Prevost de Bouilly; Malherbe, Medecin; Lescarde Voisvenel; De Vierlemont; De Chavalon; & Bechu, d'Angers. Les

autres Mots sur lesquels elle a esté expliquée, sont le *Livre*, le *Moulin à Papier*, l'*Imprimerie*, l'*Ecriture*, le *Papier*, l'*Orgue*, & la *Terre*.

La seconde Enigme du mesme Mois, est le *Tournebroche*. C'est là dessus que M^r Odard Vestier, de Troyes, a fait ces Vers.

*Vous qui conduisez le Mercure,
Par ce Sixain je vous conjure,
De me parler icy tout net.
Seray-je à couvert de reproche,
Si je consens que vostre Tourne-broche
Soit placé dans mon Cabinet?*

Voicy les Noms de ceux qui l'ont expliquée sur le mesme Mot. Messieurs Catel, de la Ruë du Four; Fueillet, Avocat à Chartres; De Pleurre, Chanoine & Grand Fabricien de S. Etienne de Troyes; De Merville, de Dieppe; De Bellefontaine; De Garlade; Lasson le jeune; Merlette; Neveu Desbourée; Mesdames de la Fontaine S. Vincent, de Roüen; Rambourg, de Mondou-

doubleau ; Les trois Matadors ; Linus ; Bajet de Mariffel ; & les Bergers de S. Oüen. Ceux qui suivent, en ont envoyé l'Explication en Vers. Messieurs de Villeherfen ; L'Abbé Sonneau ; Le Lieutenant Paillot ; Des Rosiers de Cadriole ; De Montaney, Conseiller au Presidial de Bourg en Bresse ; Erosi, de Senlis ; Mesdames Morliere, de Tours ; & d'Orval, de Falaise. On a expliqué cette mesme Enigme sur ces autres Mots, *l'Horloge, la Pendule, la Montre sonnante, le Marteau d'une Porte, le Réveille-matin, un Fusil à tirer, & le Pressoir.*

Le vray sens de toutes les deux a esté trouvé par Messieurs. le Marquis de Vadeladent ; Bouchet, de Grenoble ; Panthot, de Lyon ; De Yenal, S^r de Sainte Marie ; Jousfes, S^r de la Chapelliere ; Hüge, de Gournay sur Epte ; Le Bourg, Medecin à Caën ; François-Louis Vander Willen, Gentilhomme Al-

lemand; Maze, de Roüen; De
 Chassebras, S^r de Cramail; De Bol-
 lain, Capitaine dans Picardie; Mal-
 bet, Directeur des Postes de Cham-
 pagne; Nicoläif Nippuoch; De S.
 Ferrieux, Gentilhomme de Cham-
 pagne, pres de Rethel; Bruneau,
 Avocat; Le Franc, Gentilhomme
 Rhémois; Boulanger, de Chastil-
 lenay; Miconet, Avocat à Châlons
 sur Saône; Jourdan de la Salle, de
 Troyes; Lamy de Vignety; L'Ab-
 bé de Cypiere; L'Abbé Teautar;
 Un Chanoine de S. Victor; Chand-
 mar; Thabaud des Ferrons; Perry
 l'aîné; Baisé le jeune; Berot,
 Avocat & Secretaire des Dames d'A-
 valon; De la Touche, de Saumur;
 De la Mouliere; Mesdames Piccàrd;
 De la Croix; De l'Isle, de la Ruë
 des Lyons; Les Cotieres, de Roüen;
 La Salamandre en liberté; Les
 Joueuses de Trictrac de la Ruë des
 Marmousets; La Belle Voix du
 Quartier de S. Sauveur; L'Infante
 Ce-

Cecile; Les trois Bergères de Monmagny; La Brune & la Blonde de Fontainebleau; Le Demon de la Rue de Betisy; Le bon Clerc du bon Maître de Musique de Châlons sur Saône; Le Secretaire de la Ville de Colommiers en Brie; Le petit Bon de la Bonne; Les Alliez de Marseille; L'Heureux Insulaire; Les nouveaux Confreres de Noyon; Le Solitaire de Rennes; L'Amant desinteressé de Noyon; Le Mercure sans peur; & le Cavalier Ecclesiastique. Plusieurs ont expliqué l'une & l'autre en Vers, & ce sont Messieurs le Chevalier de la Heronne; Bressy, Prestre d'Avignon; Geoffroy le jeune; Bonnet, de Vaux; Mornac le jeune, Avocat; Du Mont, Avocat à Chaumont en Vexin; Novion de Pomelot, de Pontoise; Gouët; Gardien, Secretaire du Roy; Bataille, S' de Mesnard, Avocat à Loches; Le Mauvilleu de de Chauven, de Soissons; Madame

Penavalay, de Brest en Bretagne;
 La Provinciale du beau Quartier;
 Fredinic, de Pontoise; La Belle du
 Mont Parnasse; Le Solitaire de Pon-
 toise; L'Amant converty, de Tro-
 yes; Les Reformateurs de Bretagne;
 & le fidelle Berger des Rives de
 Seine.

Je vous envoie deux nouvelles
 Enigmes, dont la premiere est de
 M^r Gardien Secretaire du Roy.

E N I G M E.

*Je suis né Roy, je vis Esclave,
 Je suis premier, je suis dernier,
 Dans l'intrigue & particulier,
 En mesme temps timide & brave.*

*Je puis sans voix me faire entendre,
 Quand je suis petit je suis grand,
 Assez rarement, on me prend,
 Sans danger de se laisser prendre.*

*Avec un fonds inépuisable,
 J'ay toujours de pressans besoins.
 Chez moy tout se fait sans témoins,
 Je suis un témoin redoutable.*

Quelquefois une ame bien faite

Me

*Me payeroit de tout son bien,
Tres souvent je ne couste rien,
Et ne suis point à qui m'achete.*

*Deux fois un sont deux, sans mystere,
C'est des nombres l'ordre commun;
Mais qu'enfin deux ne fassent qu'un,
C'est là ma principale affaire.*

AUTRE ENIGME.

*MA naissance est assez commune.
J'ay la peau délicate & brune.
Mon cœur est insensible & dur & partagé.
Il ne s'est jamais affligé
De me voir aux ardeurs du Soleil exposée.
Chacun me trouve disposée,
Quand il veut me toucher, à le bien recevoir,*

*Ne diroit-on pas à me voir,
Qu'à regner je suis destinée,
Nature m'ayant couronnée?
Lors que j'agis, c'est lentement,
On n'oseroit honnestement
Se plaindre du mal que je donne.
A quelques-uns je fais du bien,
Et je commence d'estre bonne,
Lors que je me dispose à ne valoir plus rien.*

Je viens à l'Enigme de la Statue
de Memnon. Voicy les divers sens
qu'elle

qu'elle a reçeus, & les noms de ceux qui les ont donnez. Messieurs de Pruneville, Capitaine au Regiment de Champagne; Geoffroy le Petit, de Loches; Bouchet, de Grenoble, *l'Astrologie, & la bonne Avanture*; De Chanvallon, *l'Horoscope en Vers*; Le Mauvilleu de Chauven, de Soissons; Le Seeretaire de la Ville de Colommiers en Brie; Le Jaloux de la gloire des Tourangeaux; & la Salamandre en liberté, *le Parlement & le Conseil du Roy*; De Yerval, S^r de Sainte Marie; & Novion de Pomelot, *le Verre ardent, & le Miroir*; Le Triton d'Yport, *le Miroir enchanté en Vers*; L'Amant converty de Troyes, en Vers; Voisin de Barriere, d'aupres Francastel; Le Bon Clerc du bon Maistre de Musique de Châlons sur Saône; Rosine & Clindor, *le Coq*; Tuifand Avocat à Dijon, *la Monnoye*; Panthot, *Loüis le Grand, Arbitre de la Paix*; Geoffroy l'aîné, *les Ennemis soumis*; Jouses, Sieur de la

la

la Chapelle, *la Blanche*; Boulain
 Capitaine dans Picardie, *le Sceau à
 sceller*; Merville, de Dieppe, *les Oy-
 seaux*; Le petit Bon de la Bonne,
les Favoris des Princes; Les trois De-
 moiselles du Grenier aux Bois de Sen-
 lis; & la Société des bons Enfans
 de la Ruë Saint Pierre, *le Vin*; Le
 Solitaire de Pontoise, *l'Or*, en Vers;
 Bajet de Mariffel, *l'Eloquence*; Perry
 l'aîné, *la Vendange*; L'Infante Ce-
 cile, *le Point du Jour*; & les trois
 Bergeres de Monmagny, *la Paix*.

Il y a beaucoup de ces Mots qui
 selon les regles ne doivent point en-
 trer dans l'explication de ces Enig-
 mes. Ceux qui en voudront sçavoir
 la raison, la trouveront dans les
 sçavantes & spirituelles Lettres de
 M^r l'Abbé de la Valt sur les Enig-
 mes en Figures. Ces Lettres seront
 parmy les autres Ouvrages qui doi-
 vent composer l'Extraordinaire que
 je vous enverray dans quinze jours.
 Messieurs de la Touche, de Saumur;

Maze, de Roüen; Bataille, S' de Mesnard; Neveu Desbourée; & le Courrier, de Caën, qui ont expliqué la Statuë de Memnon sur *l'Almanach*, ne se font pas fort éloignez du vray sens, puis qu'il n'est autre que *le Cadran Solaire*, trouvé par Messieurs l'Abbé Palleau, Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon; Le jeune Barbe, de Rennes; Du Mesnil; Le Bourg, Medecin à Caën; Malbet, Directeur des Postes de Champagne; Bruneau, Avocat; Miconet; Lamy de Vigneti; Duhamel, Precepteur des Enfans de M' le Marquis de Cany; Thabaud des Ferrons; Les trois Matadors; Les Reformateurs de Bretagne; Le Solitaire de Rennes; Madame le Brun; Mademoiselle Clarice, Genoise; & la belle Voix du Quartier de S. Sauveur. Messieurs Paillot Lieutenant à Troyes; Lescardé Voisvevel; Geoffroy le jeune, de Loches; Raut, de Roüen;

Bon-

Bonnet, de Vaux; Chasteau-Chinon; Chevalier, Trésorier de S. Urbain; Vestier, de Troyes; & Linus, l'ont expliqué en Vers sur ce mesme Mot du *Cadran*.

Rien ne représente plus naturellement le Cadran Solaire que la Statue de Memnon. Elle ne rendoit jamais ses Oracles que quand elle estoit frappée des rayons du Soleil. Le Cadran ne scauroit marquer les heures, s'il n'estoit éclairé de cet Astre. Le Vieillard qui montre la Statue est le Temps qui regle ses Heures. Le doigt qu'il avance peut passer pour l'Aiguille du Cadran, si vous n'aimez mieux l'appliquer au bras étendu de la Statue qui produiroit l'ombre. Les Personnes qui observent l'action du Vieillard, sont ceux qui viennent consulter le Cadran pour scavoir quelle heure il est. Le Globe que la Statue a sous les pieds, est la Sphere où sont marquez les divers Cercles & les differens mou-
mens



DAPHNE ENIGME

mens du Soleil, imitez par le Cadran.

Daphné fuyant devant Apollon, vous servira de nouvelle Enigme. Vous sçavez qu'elle estoit Fille du Fleuve Penée, & qu'estant un jour poursuivie de ce Dieu qu'elle dédaignoit, elle eust cédé à la violence, si elle n'eust esté tout d'un coup changée en Laurier. Il n'y a que deux Figures dans ce Tableau, & elles vous doivent moins embarrasser, que s'il y en avoit un plus grand nombre.

Il est temps de vous apprendre les Divertissemens de Fontainebleau. Il s'y fit une Course de Bague un des premiers jours de ce mois, en présence du Roy, de la Reyne, & de toute la Cour. Ceux qui coururent, furent Monseigneur le Dauphin, Messieurs les Princes de Conty & de la Roche sur Yon, M' le Comte de Brionne, M' le Prince de Caumercy, M' le Marquis de Bellefonds, M' le Comte de Tonnerre, M' de Bouligneux, & M' le Chevalier de Mail-

Mailly. Le Prix estoit une Escharpe magnifique que donnoit le Roy. Chacun courut trois Courses. M^r le Prince de la Roche sur-Yon emporta le Prix, ayant fait deux dedans & une atteinte. Ce jeune Prince n'a pas moins de vivacité d'esprit que d'adresse.

Le jour de la Naissance du Roy il y eut un grand Bal. Toute la Cour estoit parée de Pierreries, & il ne se pouvoit rien voir de plus éclatant.

Il y a eu treize Parties de Chasse au Cerf seulement. Il y en eut une entr'autres où on laissa courre le Cerf au lieu nommé Arclosse. Le Roy eut toute la satisfaction possible de cette Chasse, à cause du beau País que ce Cerf prit, & de la maniere que les grands Chiens l'y poursuivirent. Apres plusieurs autres Chasses, on laissa courre un Cerf devant le Roy, dans le Buiffon de la Boissiere, qui est un Buiffon de deux lieuës. Ce Cerf ne fit que for-
tir

tir dans la Brande, & retourna dans le mesme Buiffon, où il se fit chasser pendant deux grosses heures, & donna le plus grand plaisir du monde, malgré un orage & un tonnerre épouvantable. On peut dire que l'on n'a jamais chassé avec si grand bruit, ny avec tant de régularité qu'on a fait dans toutes ces Chasses; & cela, par les ordres de Sa Majesté.

Il y a eu plusieurs Chasses de Sanglier. Dans l'une, il se trouva deux gros Cerfs enfermez dans les Toilles au Buiffon de la Boissiere. Le Roy eut le plaisir d'un tuer un à coups de Fusil, & Sa Majesté empescha par là qu'il ne fist un tres-grand desordre. Elle fit lever les Toilles pour donner la vie au second, apres qu'on eut tué quatre Sangliers qui estoient dedans. Comme Elle se promenoit un jour dans le chemin de Moret, un gros Sanglier qui estoit couché sous un Arbre, près de la Portiere de son Carosse, partit.

tit. Plusieurs Personnes de Qualité qui accompagnoient le Roy, le pousferent sous la Futaye, & particulièrement M^r le Comte de Marfan qui luy fit tourner la teste. Cela donna lieu à M^r le Chevalier de Lorraine qui montoit un Cheval de Sa Majesté, d'y arriver avec M^r le Marquis d'Effiat, & un Ecuyer de Monsieur. Ils passerent sur le Sanglier, & luy donnerent quelques coups d'épée; après quoy le Sanglier choisit M^r le Chevalier de Lorraine entre vingt Personnes qui y arriverent. Il bleffa son Cheval, qui donna un si furieux coup de pied sur la teste du Sanglier, qu'il demeura tout étourdy. Ce coup fut cause qu'on eut moins de peine à le tuer.

Une autre Chasse de Sanglier qui se fit dans le Parquet cousta la vie à trois gros Sangliers. Dés que le second, qui estoit beaucoup plus gros que les deux autres, parut dans le Parc, il fut poursuivy des Chiens, & cha-

& chacun voulut aller à luy l'épée à la main. Il se defendit avec tant de furie, qu'il se rendit redoutable. Il renversa Hommes & Chevaux, en blessa quelques-uns, & tua ou estropia plus de quinze Chiens. Le Sieur Brecount jouïa une assez longue Scene avec luy. Il le blessa d'un coup d'épée en l'abordant. Ce coup ne servit qu'à l'irriter, & fut cause qu'il s'attacha à luy. Il vint plusieurs fois à la charge contre son Cheval, prit le Sieur Brecount à la Botte, & le tint longtems sans le blesser que legerement. Mais enfin il luy donna un coup d'épée jusqu'à la garde, qui le mit hors d'état de se faire craindre davantage. Il n'avoit jamais joué un Rôle plus grand ny plus honorable devant le Roy; & si les plus fameux Acteurs que nous vante l'Antiquité revenoient au monde, il seroit difficile qu'ils se tirassent mieux d'une Scene où il y auroit du sang à verser. Celle-cy se passa toute aux yeux

yeux du Roy, qui eut la bonté de demander au Sieur Brecourt s'il n'estoit point blessé, & de dire qu'il n'avoit jamais vû donner un si furieux coup d'épée. Plusieurs Dames estoient ce jour-là à la Chasse, & fort magnifiquement habillées en Chassereses. Celles qui courent ordinairement le Cerf avec le Roy & Madame, sont Madame de Bouillon, Madame la Princesse d'Epinoÿ, Mademoiselle de Grancé, & Mesdemoiselles des Adrets & Poitiers.

On s'est souvent délassé de l'agréable fatigue de la Chasse, par le divertissement de la Comedie. La Troupe Italienne pour donner plus de plaisir au Roy pendant son séjour à Fontainebleau, avoit mandé un Acteur nouveau & une Actrice nouvelle. Ils sont venus d'Italie, & ont eu l'honneur de divertir plusieurs fois Leurs Majestez.

M^r le Mareschal de Belléfond a eu permission de revenir à la Cour.
Com-

Comme je ſçay que vous l'eſtimez beaucoup, je croy vous donner une nouvelle fort agreable.

Après un Article de plaiſirs, il faut vous en faire un de triſteſſe. M^r Foucaut Marquis de S. Germain Beaupré, Gouverneur de la Haute & Baſſe Marche, eſt mort en ſa ſoixante & unzième année. Comme il ya peu que je vous ay parlé de luy à l'occaſion du Mariage de M^r le Marquis de S. Germain ſon Fils; reçu à la ſurvivance de ſon Gouvernement, je ne vous en diray pas davantage.

Nous avons auſſi perdu M^r de Flavacourt, un des Lieutenans Generaux pour le Roy en Normandie, & Gouverneur de Giſors. Il eſtoit Frere du Commandeur de ce nom, dont je vous appris la mort il y a quelques Mois. M^r le Marquis de Flavacourt ſon Fils avoit la ſurvivance. Il s'en eſtoit rendu digne par de longs ſervices, ayant fait
ſeize

seize Campagnes dans la Cavalerie.

M^r Roulier Intendant en Poitou, & Frere de celuy qui a l'Intendance de Provence, est mort aussi. Il estoit fort estimé. Vous pouvez juger de là combien il est regreté.

Le Roy a nommé. M^r Lieres, Doyen de l'Eglise Cathedrale de S. Omer, à l'Evesche d'Ypres, qui estoit vacant. Sa Majesté en répan-dant, ainsi les graces sur ses nouve-aux Sujets, fait voir qu'Elle ne con-sidere que le mérite. Elle n'a pas moins d'égard aux services des Gens qui ont sacrifié leur vie dans ses Ar-mées & c'est par cette raison qu'El-le a donné l'Abbaye d'Orbias à M^r de Guichelin, Neveu de M^r le Che-valier d'Esclainvilliers, tué au Com-bat donné devant Mons le 14. du dernier mois. M^r le Chevalier de Montchevreüil a eu le Regiment du Roy qu'avoit feu M^r le Marquis de S. Georges, tué dans le mesme Com-bat. Il estoit déjà Lieutenant-Colo-nel

our, quoy toujours le Prin- temps? N'entendray-

tou- jours le Prin- temps?

leurs lou- an- ges? ges? Croyez- moy, laissez-

leurs lou- an- ges? ges? Croyez-moy, laissez-là le .

ges, Il n'est point de si beau re- tour. tour.

s, Il n'est point de si beau re- tour. tour.

BESSANT.

nel de ce Regiment. On peut voir par là que le Roy récompense le mérite dans toute sorte de Professions, & qu'il reconnoit également la pieté & la valeur.

Il s'est fait plusieurs agreables Parties de Vendanges. Je n'ay point aujourd'huy le temps de vous en parler, & ne puis que vous faire voir ces Vers sur le retour d'une Saison fouhaitée de tant de Gens. Ils ont esté mis en Air par M^r Bessant de Poitiers.

A I R N O U V E A U.

Amis, n'estes-vous pas étranges?

*Hé quoy, toujours l'Amour? quoy, toujours
le Printemps?*

N'entendray-je dans tous nos Champs

Que chanter leurs loiianges?

*Croyez-moy; laissez là le Printemps de &
l'Amour,*

Et chantons tour à tour,

Le retour des Vendanges,

Il n'est point de si beau retour.

J'oublois à vous dire que le Mariage arresté il y avoit déjà quelque temps

temps entre M^r le Duc de Villars & Mademoiselle de Mesnieres, Fille d'Honneur de Madame, s'est fait depuis trois semaines avec l'agrément de Leurs Altesses Royales. M^r de Villars est sorty d'une Branche de la Maison de Brancas, l'une des plus anciennes & des plus illustres du Royaume de Naples. La plûpart de ceux qui sont descendus de cette Maison, ont demeuré en France, à Rome, & à Avignon. Buffile de Brancas, Marechal d'une Pape Clement, fut le premier qui prit les interests de la France. Il suivit le Party de L O U I S I. Duc d'Anjou, Roy de Sicile, & apres sa mort il s'attacha à Philippe de France, Duc de Bourgogne. On compte six Cardinaux dans cette Maison, dont l'Eglise a reçu des services tres-considerables, & sur tout aux Conciles de Constance, & de Pise. Elle s'est alliée en France aux Maisons d'Agoust-de Sault, d'Ancezune, de Grimal-

mal-di, d'Oraison, d'Eymont, de Porcellet, d'Escalin, de Monteil-de Grignan, de Joyeuse, d'Estrées, d'Ampus, de Lemoncourt, &c. André de Brancas, Gouverneur du Havre, & l'un des Lieutenans pour le Roy en Normandie, fut nommé Admiral de France par Henry IV. George de Brancas son Frere, Duc de Villars, luy succeda au Gouvernement du Havre. De ce Duc de Villars, & de Julienne-Hyppolite d'Estrées sa Femme, Sœur de François-Annibal d'Estrées, Marquis de Coëuvres, Comte de Nanteüil, Mareschal de France, sont sortis Charles Comte de Brancas, Chevalier d'Honneur de la feu Reyne Mere; Marie de Brancas, Femme de Henry de Castelane, Marquis d'Ampus; & Loüis de Brancas, Duc de Villars, qui vient d'épouser Mademoiselle de Mesnieres. Elle est tres-bien faite, & a beaucoup de mérite. Sa Maison vous est connue

Septembre.

K

par

par ce que je vous en ay dit la dernière fois.

Comme on ne va parler dans vostre Province que de la Paix ratifiée avec la Hollande, il faut vous dire qu'elle fut hyer publiée, icy, & qu'elle doit l'avoir esté aussi à la Haye, le mesme jour ayant esté choisy pour les deux Publications. On y observa les Cerémonies accoutumées. Les Trompetes, Tambours & Hautbois de la Grande Ecurie du Roy, se firent entendre dans toute la Marche, mais ils firent beaucoup moins de bruit que les acclamations de *Vive le Roy*. Les Peuples estant justement persuadez que ce grand Prince ne fait rien que pour la gloire de la France, ont moins poussé ces acclamations par le besoin qu'ils ont crû avoir de la Paix, que par la justice qu'ils rendent à toutes les Actions de nostre incomparable Monarque. Quand il partit en 1672. pour la première Campagne de cette

Guer-

Guerre, les mesmes cris de joye se firent entendre, & on donnera toujours les mesmes applaudissemens à tout ce qu'il luy plaira de faire. La Marche estoit composée des principaux Officiers de Mⁿ du Chastelet, & du Corps de Ville, tous en Robe de cérémonie, à cheval & en houffes, accompagnez des 300. Archers de la Ville, & du Guet. Les Huisfiers du Chastelet marchoient à pied. Les Trompetes, Tambours, & Hautbois, estoient à la teste de tout. Les Herauts les suivoient. Je ne vous parle point de leur habillement, il est connu de tout le monde. Le Sieur le Lievre, au titre de Touraine, representant le Roy d'Armes Montjoye S. Denys, à cause que cette Charge est vacante, commença la Publication de la Paix devant le Palais des Tuilleries. Elle fut faite en suite tour à tour dans tous les lieux accoutumez par les cinq Heratits d'armes, qui sont les Sieurs de Chau-

me, au titre de Normandie; le Blanc de Bornat, au titre de Xaintonge; de Bellegarde, au titre de Picardie; le Roy, au titre de Rouffillon; & d'Aubiny, au titre de Charolois. Je ne doute point que la joye n'ait esté grande en Hollande. Les Peuples y doivent estre fort satisfaits de la fermeté de leurs Magistrats à ne s'estre point laissé éblouir par des offres spétieuses, qui tendoient à les empescher d'accepter celles du Roy, & qui ne les eussent pas garantis de tous les maux que cause la Guerre. Cette Paix en enfantera beaucoup d'autres. Elle a déjà produit celle d'Espagne, & nous avons tout lieu d'esperer qu'elles seront bientôt suivies de celle de toute l'Allemagne. & des Couronnes du Nort. Les Souverains qui sont en guerre de ce costé-là, méritent assurément de grandes loüanges. On les a veus tour à tour malheureux sans perdre courage; mais la Victoire

re

re qui a volé successivement dans chaque Party, n'a esté constante ny pour les uns ny pour les autres, comme elle l'a esté pour LOUIS LE GRAND, & c'est par cette raison qu'ils doivent entendre à la Paix pour conserver le sang de leurs Peuples. Ainsi je veux croire que nous la verrons bientôt generale. Ce fera alors qu'au lieu de Plans de Villes gravez, je vous enverray mille choses curieuses que me fourniront les beaux Arts qui fleurissent en France avec tant d'éclat. J'y joindray celles que j'espère recevoir de beaucoup de Royaumes Etrangers; & mes Lettres estant plus diversifiées, ne plairont peut-estre pas moins avec ces agrémens nouveaux, qu'elles vous ont plû par les reçits des Sieges & des Batailles. Cependant je croy ne pouvoir mieux finir celle-cy, qu'en vous parlant encor du grand Prince, dont je vous ay parlé en la commençant. J'emprunte pour cela les Vers

que luy adresse. M^r Broffard Con-
seiller de Bourg en Bresse.

*Héros fameux, qui de tous les Guerriers
Effacez aujourd'huy la gloire,
Dormez à l'ombre des Lauriers,
Et goustez en repos les fruits de la Victoire.
Enfin vos Ennemis s'ajustent à vos Loix;
C'est assez pour vous satisfaire.
Pourquoy vous fatiguer par de nouveaux ex-
ploits ?
Quand on est le plus grand des Rois,
Que reste-t-il à là faire ?
Je suis, &c.*

A Paris le 30. de Sept. 1678.

Par apostille, Madame, je vay vous éclaircir pleinement sur le mot de *Porfil* dont nous avons déjà parlé. Vos Amis qui prétendent qu'il ait vieilly depuis Regnier & Balzac, n'ont pas veu ce qu'en écrit M. Ménage au 84. Chapitre de la premiere Partie de ses Observations imprimée en 1672. Il dit, en parlant des noms qu'on doit prononcer en *o*, & non pas en *ou*; qu'il faut dire *chose*, & non pas *chouse*, *Porfil*, & non pas *Pourfil*. Cela fait voir qu'il n'a point crû qu'on püst recevoir *Profil*. Cependant il est certain que les peintres & les Sculpteurs se servent-toûjours de ce dernier mot soit en parlant, soit en écrivant; & c'est sans doute par cette raison qu'une partie des Illustres qui composent l'Académie Françoisé, prend ce party, se persuadant que c'est à ceux qui sont habiles dans les Arts à déterminer les mots qui leur sont propres. Les autres (car j'ay fait proposer la Question dans une de leurs Assemblées) tiennent obstinément pour *Porfil*. & ils conviennent tous ensemble qu'on peut employer indifféremment l'un & l'autre mot. Ainsi, Madame, vos Amis diront *Profil*, & me permettront de garder *Porfil* que je luy préfere, sans que je vous en puisse donner de raison.

TABLE DES MATIERES

contenues en ce Volume.

	page.
<i>Avant-propos,</i>	1
<i>Description en Prose & en Vers d'une Feste donnée par M. de Matignon,</i>	5
<i>Air Nouveau</i>	19
<i>Régál donné à Madame la Comtesse de Soissons, par Madame la Duchesse de Savoye,</i>	20
<i>Mariage de M. du Guy, & de Mademoiselle Paris,</i>	21
<i>Histoire des Dents crües fausses,</i>	22
<i>Marbre trouvé dans le territoire de S. Maxi- min en Provence,</i>	28
<i>Prodige arrivé à Loches,</i>	ibid.
<i>Mausolée de M. le Marechal du Plessis,</i>	31
<i>Vers pour mettre sous les Portraits des Ducs de Guise,</i>	35
<i>Mort de M. l'Évesque de Fréjus.</i>	38
<i>Mort de Madame d'Emery,</i>	46
<i>Le Roy donne à M. l'Abbé de Maupertuis l'Abbaye de Saussense,</i>	49
<i>Fable de la Pie & du Roitelet,</i>	51
<i>Histoire de la Promesse de Mariage volée,</i>	53
<i>Air Nouveau</i>	ibid.
<i>Sonnet contre la Chasse du Lièvre,</i>	64
<i>Stances,</i>	65
<i>Mort de M. de Seguiran Premier President en la Cour des Comptes, Aydes & Finances d'Aix en Provence,</i>	67
<i>Mort de Mesdames de Meneblanc & Freson,</i>	73
	Ré-

T A B L E.

<i>Réjouïssances faites à Thoüars,</i>	74
<i>Académie établie à Cavaillon,</i>	ibid.
<i>Helene-Lucrece Piscopia Cornaro prend les De- grés de Doctorat à Padoüe,</i>	77
<i>Lettre du Zephire à Flore,</i>	81
<i>Réponse de Pomone,</i>	ibid.
<i>Sonnets, & autres Pieces sur la Paix,</i>	82
<i>Mort de Madame la Duchesse de Wirtenberg,</i>	84
<i>Mort de M. le Marquis de Courcelles, & de M. de S. Remy,</i>	90
<i>Présent fait au Roy par M. l'Abbé du Mon- tal,</i>	ibid.
<i>Portrait de M. l'Archevesque de Paris gravé par Mademoiselle Stella,</i>	96
<i>Portraits de Leurs Majestez gravez par Ma- demoiselle Masson,</i>	ibid.
<i>Tremblement de Terre arrivé à Avignon & en Provence,</i>	ibid.
<i>Vers sur ce Sujet,</i>	98
<i>Avanture arrivée aux Bains d'Aix en Sa- voye,</i>	99
<i>Le Roy fait M. le Marquis de Navailles, Brigadier dans ses Armées,</i>	112
<i>Régal fait à la Reyne à l'Abbaye du Lys,</i>	ibid.
<i>Mort de Madame la Baronne de Marcé, Gou- vernante des Filles d'Honneur de Ma- dame,</i>	ibid.
<i>Madame de Roubais est choisie en sa place,</i>	ibid.
<i>Mort de Madame de la Levetiere, Gouver- nante de Condé,</i>	113
<i>Air Nouveau,</i>	114
	Fau-

T A B L E.

<i>Fantes glissées dans quelques Volumes precedens,</i>	115
<i>M. des Closets est envoyé à Rome par le Patriarche d'Antioche pour l'Union de l'Eglise Grecque & de la Romaine,</i>	116
<i>Mariage de M. le Vicomte d'Obterre, & de Madame de Fonsac.</i>	120
<i>Mariage de M. de la Salle Maître des Requestes,</i>	ibid.
<i>Rétablissement de la Santé de Madame de Savoye.</i>	121
<i>Madrigal,</i>	122
<i>Merveilleux effets des Remedes du Medecin Anglois & des Peres Capucins établis au Louvre par l'ordre du Roy.</i>	123
<i>Relation du Combat donné devant Mons, avec les Noms de tous ceux qui s'y sont signalez,</i>	125
<i>Article de Paix entre la France & l'Espagnol.</i>	183
<i>Article de la Guerre d'Allemagne,</i>	188
<i>Explication de la premiere Enigme en Vers du Mois dernier,</i>	194
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	ibid.
<i>Explication en Vers de la seconde,</i>	196
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	ibid.
<i>Enigmes en Vers,</i>	200
<i>Noms de ceux qui ont expliqué l'Enigme en Figure,</i>	202
<i>Enigme en Figure,</i>	206
<i>Divertissemens de Fontainebleau,</i>	207
	Mort

T A B L E.

<i>Mort de M. le Marquis de S. Germain Be- aspré,</i>	213
<i>Mort de M. de Flavacour,</i>	ibid.
<i>Mort de M. Roulier Maître des Requestes,</i>	214
<i>Charges & Benefices donnez par le Roy,</i>	ibid.
<i>Air Nouveau,</i>	215
<i>Mariage de M. le Duc de Villars,</i>	216
<i>Publication de la Paix ratifiée entre la Fran- ce & la Hollande,</i>	218
<i>Apostille sur le mot de Porfil,</i>	223

Fin de la Table.

MERCURIE GALANT.

De L'An 1678.



*Jointe la Copie
à Paris
Au Palais 1678.*

LE
NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

Contenant tout ce qui s'est passée
de curieux au Mois de Octobre
de l'Année 1678.



Suivant la Copie imprimée.

A P A R I S

Au Palais, l'An 1678.

A

MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

Puis que Loüis finit la Guerre,
Et qu'il veut qu'aujourd'huy
la Paix regne en tous lieux,
Les Peuples doivent sur la Terre
S'applaudir à l'envy d'un don si précieux
Qui les sauve de son Tonnerre :
Il est vray que pour eux c'est un pre-
sent bien doux ;
Mais, PRINCE, cette Paix semble
faite pour vous.

Loüis tient à soy la Victoire,
Cette Divinité qui luy faisoit la cour ;
Vouloit que seule il la pust croire ;
Mais pour vous marquer mieux l'ex-
cés de son amour,
Retranchant sur sa propre gloire,
Pouvant tout surmonter, il accorde
la Paix,
Et borne pour vous seul ses augustes
projets.

Si Philippes parut bon Pere,
Si pour son Alexandre il se donna du
soin,
Le mal est que voulant tout faire,
Il ne laissoit ce Fils que le simple témoin
De

De sa conduite militaire.
Mais Louïs sçachant mieux vous mon-
trer son amour,
Laisse à vostre Valeur où s'exercer un
jour.

Par son grand cœur, par sa vaillance,
Par les coups éclatans de tant d'exploits
guerriers,

Il vous a montré la Science
De moissonner par tout & Palmes &
Lauriers.

Enfin pour vostre expérience.
Que pouvoit-il rester à Louïs desor-
mais,
Qu'à vous enseigner l'art de bien faire
la Paix ?

Ainsi c'est pour vostre avantage,
GRAND PRINCE, qu'à l'Europe il
la donne aujourd'huy;

Et si nous luy devons hommage,
C'est moins de vouloir bien terminer
nostre ennuy,

Que de donner un Prince sage,
Qui sçache comme luy faire un jour à
propos
Trembler tout l'Univers, & causer
son repos.

LE BLANC.

Les sentimens de toute la France,
MONSEIGNEUR, vous sont
mar-

marquez par ces Vers dont j'ay crû pou-
voir me servir en faisant connoistre par
le nom de leur Auteur, que je n'y ay
aucune part que celle de vous les presen-
ter. Il est certain que si les Peuples se
réjoüissent de la Paix, c'est moins pour
les avantages qu'ils en retirent, que pour
l'intérêt qu'ils prennent à vostre gloire.
Ils s'applaudissent déjà par avance,
MONSEIGNEUR, des Triom-
phes que la modération du Roy vous re-
serve; & en mesme temps qu'ils recon-
noissent devoir leur repos à sa bonté, ils
envisagent avec un plaisir extrême les
grandes Victoires qui vous doivent met-
tre au nombre des plus renomméz Héros.
Cet incomparable Monarque en laisse une
ample matiere à vostre Valeur par les
bornes qu'il a bien voulu donner à la
sienne, & vous ne pouvez estre que
Grand & Auguste, estant Fils du plus
Grand & du plus Auguste de tous les
Rois. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant Serviteur, D.

Quoy que dans la dernière Lettre Extraordinaire mise en vente depuis quinze jours, on ait donné deux mois de temps pour travailler, à ceux qui voudront envoyer des Dessesins d'Arcs de Triomphe, Pyramides, Medailles, & autres Monumens à la gloire du Roy, ces deux mois ne sont qu'en faveur de ceux qui demeurent dans les Provinces les plus reculées; & si les aueres n'envoyoient plustost leurs Dessesins, on n'auroit pas le temps de les faire graver, ny mesme d'imprimer l'Extraordinaire qui paroistra le quinzième de Janvier prochain. Ceux qui ont déjà des idées pour ces sortes d'Ouvrages, & qui ont absolument résolu d'y travailler, sont priez d'en avertir dès à present. Cela fera prendre des mesures sur le nombre qu'on en doit avoir, & obligera à leur garder place, afin qu'ils ne travaillent pas inutilement.

MERCURE GALANT.

N'En doutez point, Madame. Je ne vous parleray pas moins de Paix à l'avenir, que je vous ay parlé jusqu'icy de Guerre. Toute la différence qu'il y aura, c'est que la Guerre m'obligeoit à faire de longs Articles séparés des Combats qui se donnoient, & des Sièges qu'on entreprenoit; au lieu que presque toutes les matieres qui vont composer mes Lettres, seront de Paix sans que je vous la nomme. Ce que je vous diray de la satisfaction des Peuples, des Provinces abondantes en toutes choses, du progrès des Muses & des beaux Arts, des somptueux Edifices qu'on élèvera, des Festes galantes qui se donneront, des magnificences & des libéralitez de

LOUIS LE GRAND; tout cela
Octobre.

A

ne

ne fournira-t-il pas autant d'Articles de Paix, puis que ces différentes choses en feront l'effet? Jugez si cette matiere ne doit pas estre inépuisable, estant soutenue de ce qui se passera dans le plus galant, le plus tranquille, & le plus florissant Royaume du monde. Pour le voir toujours augmenter en gloire, il suffit qu'il soit gouverné par le meilleur, le plus sage, & le plus grand Roy que le Ciel ait jamais donné à la Terre. La valeur & la prudence ne peuvent aller plus loin qu'il les a poussées pendant le cours d'une Guerre, qu'il n'y avoit que luy seul qui fust capable de terminer. Il a eu la bonté de l'entreprendre, il en est venu à bout, & l'on peut dire que la Paix est son Ouvrage. Vous en avez reçu la nouvelle avec plaisir; mais je ne sçay si vous avez assez examiné combien les circonstances qui ont accompagné cette Paix, la rendent glorieuse pour ce Grand Roy

Roy. La Victoire ne l'avoit point quitté depuis le commencement de la Guerre. Plusieurs Princes s'estoient alliez d'abord avec luy, & leurs Troupes jointes aux siennes avoient fait quelques Campagnes assez heureuses. Cependant les Ennemis croyant l'accabler, firent agir de si puissantes Cabales, que non seulement ils engagerent tous ces Princes à rompre l'Alliance qu'ils avoient avec Sa Majesté, mais mesme à se déclarer contre Elle. L'Espagne qui estoit en paix suivit leur exemple, & le Roy vit en peu de temps presque tous les Princes de l'Europe liguez contre luy. Il estoit à croire que n'ayant plus d'Alliez, & voyant le nombre de ses Ennemis augmenté, bien loin de songer à faire de nouvelles Conquestes, il auroit de la peine à conserver celles qu'il avoit faites. Le contraire est arrivé. Plus cet incomparable Monarque a eu d'Ennemis, plus il a remporté de

Victoires. Il a suffy luy seul contre tous, & ce n'a esté que dans ce temps qu'il a pris des Places que l'on crovoit imprénables. Les choses estoient dans cet état. Toute l'Europe regardoit nos avantages avec un étonnement qui ne se peut exprimer. Les Conférences de Niméque n'aboutissoient presque à rien, & les Peuples ne voyoient aucun lieu d'esperer la Paix, quand le Roy ayant résolu de la donner, & de la donner en Vainqueur qui pouvoit encor pousser ses Conquestes, jugea que le seul moyen d'en faciliter le succès, estoit d'aller prendre les Villes de Gand & d'Ypres. Il se rendit maistre de l'une & de l'autre, & l'on ne peut nier qu'il ne fust en pouvoir de le devenir de tout ce qu'il auroit voulu soumettre. La prise de ces Places avoit jetté la terreur parmy les Peuples de celles qui restoient à prendre. L'Hyver estoit dans sa force. Il n'y avoit que le

le Roy qui fust armé, & qui eust des Magasins pour faire subsister de grandes Armées. Les Ennemis n'en pouvoient mettre en campagne qu'après le retour du Prin-temps. Ainsi il estoit en état de vaincre par tout, sans qu'il pust trouver aucun obstacle à ses entreprises. Sa bonté luy fait choisir ce temps pour donner la Paix ; mais il estoit bien juste qu'en la donnant, il fist connoistre qu'il faisoit grace, & qu'il marquast, comme il a fait, que c'estoit seulement aux conditions qu'il avoit trouvées raisonnables, qu'on pouvoit choisir la Paix ou la Guerre. Les Hollandois acceptent la Paix, après avoir fait réflexion sur les redoutables forces de la France, contre laquelle presque toutes les Puissances de l'Europe avoient échoüé. Il y a deux temps à considérer dans celuy qui s'est passé depuis la Paix acceptée, jusqu'à son entiere conclusion. L'un regarde ce qui est ar-

rivé depuis l'acceptation de cette Paix jusqu'au jour de sa Signature ; & l'autre nous mène jusqu'à celui de la Ratification. Ces deux temps ont eu chacun leur étendue, & on ne s'est que trop apperçu que pendant l'un & l'autre, tout ce que le Cabinet renferme de Politique a esté mis en usage contre le Roy, de la part des Princes liguez ; mais leur prudence ainsi ramassée n'a pas eu plus de succès que l'union de leurs armes. Mille intérêts diférens les faisoient agir. Les uns en avoient de particuliers pour eux-mêmes ; les autres, pour des Personnes qui les touchoient de fort pres, & c'estoient par tout des passions violentes qui détruisoient tout ce qui auroit pû avancer la conclusion de la Paix. On fait naistre des Incidens. On donne sujet au Roy de se plaindre, afin qu'il se plaigne. On tâche d'irriter sa bonté, & on veut adroitement le forcer à rompre. Mais tous ces

ces artifices ne servent qu'à mieux faire voir qu'il est autant au dessus de ses Ennemis par sa sagesse, qu'il l'a esté pendant la Guerre par sa valeur. Ce grand Prince dédaigne de leur faire connoître qu'il voit leurs brigues. Il est persuadé que ceux avec qui il traite, & qui ont seuls pouvoir de traiter, agissent de bonne foy. Il en est content. Ils se sont soumis, & c'est assez pour luy faire toujours aimer une Paix qui les sauve des périls dont ils auroient peine à se garantir dans la continuation de la Guerre. Il a paru modéré comme Vainqueur, il le veut paroître encor comme Roy. On donne un Combat dans le temps que la Paix vient d'estre signée. Ceux qui attaquent manquent leur Coup. Mons n'est point secouru, & par conséquent il ne tient qu'au Roy que Mons ne soit perdu pour les Ennemis. Ils ne peuvent plus subsister auprès de nostre Camp. Il n'a qu'à prendre la

Place qu'ils ont inutilement voulu secourir. On ne pourra dire qu'il rompe la Paix, puis qu'on l'est venu attaquer. Tout luy rit. Les Ennemis avoient fondé toute leur espérance sur les Troupes d'une Nation brave & intrépide. Elles sont batuës, & les nostres n'ont qu'à entreprendre pour réüssir. Ces avantages ne diminuent rien des bontez de ce grand Prince. Il sçait que les veritables Hollandois qui aiment leur Patrie, n'ont point de part au dessein de la Bataille qui s'est donnée. Il veut que la Paix qu'il fait avec eux soit un commencement de celle qu'il souhaite à toute l'Europe, & il ne se fert d'aucun des justes prétextes qu'on luy a donnez, pour la rompre. On luy en donne de nouveaux apres la Bataille. On fait aux Etats des Ofres qui paroissent fort avantageuses, & on les fait en pleine Assemblée; mais les Hollandois aussi fermes de leur costé, que Sa Majesté l'est du sien,

sien, rejettent ces Ofres, & sont convaincus des avantages que peut leur produire l'amitié du Roy, par ceux qu'ils en ont déjà tant de fois reçeus. L'Espagne qui ne fait rien sans l'avoir meûrement examiné reconnoit elle-mesme la grandeur de cet auguste Monarque, en se résolvant enfin d'accepter la Paix qu'il luy offre. Elle n'attend plus rien de ces retours de Fortune & de ces coups inopinez qui ont toujors flaté la Maison d'Autriche. Tout est dans la main du Roy; & s'il est fâcheux à un Peuple, qui croit estre né pour donner des Loix, d'en recevoir du Vainqueur, ce Peuple qui se soumet, s'en trouve récompensé par l'avantage de recouvrer des Places dont il ne se seroit jamais veu maître, si ce Vainqueur l'eust voulu laisser dans la nécessité de les conquérir. Il reste quelques legeres difficultez pour des Villages, ou des Articles de cette nature, & le Roy

toujours Grand, apres avoir fait les
 Etats Généraux Arbitres de ces pe-
 tits Démesses, accorde tout de luy-
 mesme. On ne peut disconvenir que
 ce ne soit de son plein gré, puis que
 l'Arbitrage estoit signé par les Espa-
 gnols mesmes, & qu'il en pouvoit
 revenir quelque chose à Sa Majesté;
 les Arbitres ne jugeant jamais avec
 une si entiere rigueur, qu'ils ne
 cherchent à satisfaire toujours les
 deux Parties. Apres cette derniere
 liberalité du Roy, le Traité se si-
 gne entre la France & l'Espagne.
 Je vous ay mandé de quelle maniere.
 Voila, Madame, en fort peu de
 mots toute l'Histoire de la Guerre
 & de la Paix.

Il y a déjà longtems que l'espé-
 rance de cette Paix a fait parler les
 sçavantes Muses de Soissons. Vous
 sçavez que l'Illustre Académie de la
 Ville que je viens de vous nommer,
 a esté receuë dans l'Alliance de celle
 que le Roy ne dédaigne pas de loger
 dans

dans son Louvre, & dont il a bien voulu se faire le Protecteur. Elle luy. envoie tous les ans quelque Ouvrage en reconnoissance de cette association; & l'Idylle que vous allez voir, est celuy dont elle luy a fait présent cette année. Messieurs de l'Académie Françoisé l'ont fort estimé, & je ne doute pas que leur approbation ne soit suivie de la vostre.

I D Y L L E.

*LE riche émail des Fleurs orne bien nos
Prairies,*

Le Fruit sied bien à nos Vergers,

Aux Ruisseau les Rives fleuries,

Et la Musette aux amoureux Bergers.

Que ferois-je sans vous, ma fidelle Musette ?

Souvent vous faites mes plaisirs,

Sans vous mes plus tendres desirs,

Seroient encor cachez à la jeune Lisette,

Lisette dont le teint est plus blanc que le Lait,

*Dont le soufflé est plus doux que l'odeur de
l'Oeillet,*

Et qui passe en beauté le reste des Bergeres,

*Comme un Chesne s'éleve au dessus des Fou-
geres.*

De l'ardeur de mes feux, des peines que je sens.

So-

Spuvent elle écoute la plainte,
 Et si son ame en est atteinte,
 Je dois cet avantage à vos heureux accens.
 Mais quoy qu'elle aime à vous entendre
 Entonner un Air doux & tendre,
 Elle veut aujourd'huy que vous changiez de ton.
 Du Grand LOUIS les fameuses merveilles
 Ont percé nos Forests, ont frapé nos oreilles,
 Ces Monts, ces Bois, & ce Vallon,
 Et tout ne retentit que du bruit de son Nom.
 Ne ferez vous rien pour sa gloire ?
 Aidez à la placer au Temple de Memoire,
 Du moins par quelque douce & charmante
 Chanson.
 Laissez à Polymie entonner la Trompette,
 Célébrer ses beaux Faits, & ses Exploits
 guerriers,
 Laissez-luy vanter ses Lauriers;
 Vous qui n'estes qu'une Musette,
 Chantez-nous sa bonté, sa douceur & la Paix
 Qu'il va donner à ses Sujets.
 Malgre vos foibles sons ne soyez point muette,
 On n'est jamais blâmé quand on fait ce qu'un
 peut ;
 Chantez, LOUIS est bon, & Lisette le
 veut.
 Vous que le bruit & la fureur des armes
 Ont forcé de quitter nos Champs & nos Ha-
 meaux,
 Bergers, ne craignez plus Bellone & ses
 alarmes,

Ramenez dans ces lieux vos paisibles Trou-
peaux.

Faites y revenir les Nymphes fugitives ,

Venez ensemble sur les Rives

De nos agreables Ruiffeaux.

Là bientôt la Divine Astrée

Répandra de sa main sacrée

Les biens, les plaisirs, & les jeux ;

Nous touchons à ce calme heureux

Si charmant apres la tempeste ,

Nostre felicité surpassera nos vœux ,

Et nos jours ne seront qu'une éternelle Feste.

Il est vray que Mars en couroux

Tonne encor assez pres de nous ,

Son bruit s'entend jusque dans nos Campagnes ,

Mais ce n'est plus comme autrefois ,

Lors qu'il faisoit trembler nos plus hautes

Montagnes ,

Et retentir nos Rochers & nos Bois .

On sent bien qu'il est aux abois ,

Et qu'on va voir cesser les horreurs de la

Guerre.

Tels les derniers coups du Tonnerre ,

Quand l'orage est pres de finir ,

Leur bruit sourd annonce à la Terre

Que le beau temps va revenir.

Le Grand LOUIS acheve son Ouvrage ,

Il va donner la Paix à ses fiers Ennemis ;

Malgré leur fureur & leur rage ,

Nous les verrons bientôt soumis ,

L'accepter & luy rendre hommage.

14 M E R C U R E

Alors cet Illustre Héros
 Viendra prendre le frais, & goûter le repos
 Au doux ombrage de vos Hestres;
 Il aime vos Chansons, quoy qu'elles soient
 champestres,
 Il vous assemble icy pour former des Concerts,
 Et ne méprise point (bien qu'il offre à vos Airs
 De ses beaux Faits la matiere éclatante)
 Vostre Muse foible & naissante.
 Sage au Conseil, vaillant dans les Combats,
 Intrépide dans les alarmes,
 Il sçait affronter le trépas;
 Mais délivré de l'embarras
 Du bruit, du fracas, des vacarmes
 Qui se trouvent parmy les armes,
 Les paisibles Emplois font ses plus grands
 plaisirs.
 Il trouve son repos, il borne ses desirs
 A se servir de sa puissance
 Pour reprimer la funeste licence,
 Pour faire révérer la majesté des Loix,
 Et ramener une heureuse abondance.
 Le plus grand des Héros, le plus juste des Roys,
 Apres avoir gagné Victoire sur Victoire,
 Se fait une nouvelle gloire
 A répandre sur ses Sujets
 Des Ruisseaux eternels de graces, de bienfaits.
 Quitte de ces grandes fatigues
 Qui consumoient les plus beaux de ses ans,
 Il donnera tous ses momens

A ré-

*A réduire en poudre les Dignes
Que le desordre oppoisoit aux Vertus ;
Par luy des Vices abbatuz ,
Malgré l'impunité , malgré ses fortes brigues ,
Les testes ne renaistront plus.
Dans cet heureux loisir , en des temps se tran-
quilles ,
Que de superbes Bastimens ,
Et que de riches ornemens
Pareront ses Palais , & la Reyne de Villes !
Je vois deja dans nos plus grands Hameaux
Les Bergers s'assembler , former des Chœurs
nouveaux ,
Pour rendre sa gloire immortelle ,
Et s'immortaliser en travaillant pour elle.
Mille graces , mille douceurs ,
S'avancent pour chercher les neuf sçavantes
Sœurs.
On va voir les Muses rustiques
Habiter des Maisons publiques ,
Et partager ses Royales faveurs.
La nostre errante encor au milieu des Cam-
pagnes ,
Aura le sort de ses Compagnes ,
Et trouvera dequoy se retirer ;
Nostre attente n'est pas injuste ,
Appuyé d'un Mécene , écouté d'un Auguste ,
Ne doit-on pas tout espérer ?
Mais pour de si grands biens , pour ces rares
merveilles ,*

Nym-

*Nymphes, cherchez dans ces beaux lieux
Ce qu'ils ont de plus précieux ;
Pour luy comblez de Fleurs vos plus riches
Corbeilles,*

*Foignez y des Festons du plus vert Olivier,
Il l'aime autant que le Laurier.*

*Vous, Bergers, donnez luy vos travaux &
vos veilles,*

Que vos Rochers manquent d'échos.

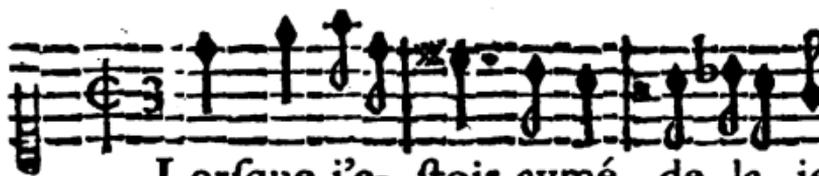
*Que les rapides eaux remontent vers leur source,
Que le Flambeau du jour interrompe sa course,
Avant que vous cessiez de chanter ce Héros.*

S'il y avoit beaucoup de Musetes aussi douces que doit estre celle dont il est parlé dans cet Idylle, avoüez qu'il est peu de plaisirs qu'on préférast à celuy de les écouter. Je ne sçay mesme si elles ne seroient pas propres à faire cesser les chagrins, contre le sentiment de l'Amant infortuné, qu'on fait parler dans ces Vers que M^r Gouët a depuis peu mis en Air.

A I R N O U V E A U.

*Lors que j'estois aimé de la jeune Lysette,
Par vos charmans concerts, vous sçaviez ma
Musette,*

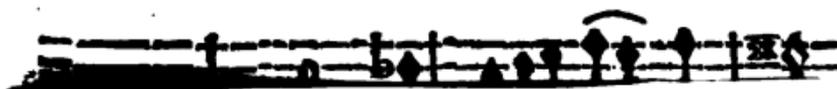
Dans



Lorsque j'e- stois aymé de la je



Lorsque j'e- stois aymé de la je



*Dans mille doux plaisirs tous deux nous en-
gager ;*

*Mais depuis que son cœur est devenu léger ,
Aupres de vous je languis , je soupire ,
Et vous ne pouvez plus soulager mon martyre.*

Vous m'avez paru si contente des
Airs de M^r Gouët , que j'ay crû ne
pouvoir mieux commencer que par
celuy-cy à vous en envoyer de nou-
veaux. Comme il est Maître de la
Musique des Dames Religieuses de
Lon-champ, on ne doit pas s'éton-
ner si on y trouve dequoy satisfaire
les oreilles les plus difficiles. En
effet, on n'y entend pas seulement
tout ce que le beau Chant a d'aima-
ble, on y remarque encor une façon
de chanter qui n'est pas commune,
tant l'Auther s'étudie à faire tou-
jours quelque chose qui ne se chante
point ailleurs. Les belles Voix qui
entrent dans ces Concerts se font
admirer & par leur diversité & par
leur justesse. La Symphonie qui les
accompagne est merveilleuse. Elle
est

est executée avec une délicatesse qui répond à la recherche des beaux Accords, & l'on diroit que ce sont autant de maistresses mains qui touchent ou les Violes, ou les Claveffins qui la composent. Je n'avance rien qui ne soit connu. Le mélange des Voix & des Instrumens qui forment cette charmante Musique, est si doctement ménagé, que les meilleurs Connoisseurs demeurent d'accord qu'on ne peut rien entendre de plus beau dans aucun Monastere de Filles.

M^r Brayer qui passoit pour un des plus fameux Medecins de nos jours, est mort au commencement de ce Mois. Si une grande pratique peut rendre un Homme consommé dans cette Profession, comme elle le doit en effet, on peut dire qu'il estoit le premier Medecin du monde. C'est une chose incroyable que le grand nombre de Malades qu'il voyoit. S'il n'a pas esté le Medecin de
tout

tout Paris pendant le cours entier
 des maladies de ceux qui en ont esté
 attaquez depuis plusieurs années, il
 les a veus du moins une fois, ayant
 presque esté de toutes les Consulta-
 tions qui se font faites. Il avoit pré-
 veu le temps de sa mort, & quel-
 ques-uns tiennent qu'il s'en estoit
 expliqué avec ses Amis, comme
 n'ayant plus que trois mois à vivre.
 Il n'avoit pas laissé de relever d'une
 maladie où il estoit tombé dans cet
 intervalle. Il avoit mesme forty de-
 puis, mais cette fausse guérison ne
 luy avoit point fait changer de pen-
 sée. Le jour qu'il mourut, il disna
 à table avec sa Famille. On luy dit
 en disnant qu'il avoit mauvais visage,
 & qu'il feroit bien de prendre quel-
 que Remede. Il répondit qu'il le fe-
 roit inutilement, & qu'encor qu'il ne
 souffrist aucun mal, il sentoit bien
 qu'il approchoit de sa fin. Il mourut
 quelques heures apres assis dans sa
 Chaise. On ne peut nier qu'il n'ait
 esté

esté un véritable Medecin, puis qu'il s'est connu luy-mesme. Je ne vous dis rien de sa pieté, ny de la maniere toute Chrestienne dont il s'estoit préparé à la mort qu'il y avoit si long-temps qu'il envisageoit. Jugez-en par sa charité, qui luy faisoit employer tous les ans douze ou quinze mille livres à soulager les besoins des Pauvres. C'est ce qu'il a caché pendant sa vie, & qu'on a découvert apres sa mort.

J'ay aussi à vous apprendre celle de M^r Nicole que la Ville de Chartres avoit choisy pour son Avocat. C'est une perte considérable pour les Gens de Lettres. Quoy qu'il fust dans un âge fort avancé, il souûtenoit avec autant de fermeté que de politesse, la haute réputation que ses Pieces d'éloquence luy avoient acquise. Il s'estoit attiré l'estime de quantité de Personnes de la Naissance la plus relevée. Il les complimentoit au nom de la Ville, leurs Alteſſes Royales lors qu'el-

qu'elles passoient par Chartres, & toujours avec un applaudissement general. Il estoit Pere de l'illustre M^r Nicole, connu de tout le monde par les excellens Ouvrages d'érudition & de pieté qu'il met au jour depuis pres de trente années; entr'autres par *la Perpetuité de la Foy*, & nouvellement par *les Essais de Morale*. Quelques mois avant sa mort, il avoit choisy M^r Noel, Controlleur des Domaines de Son A. R. à Chartres, pour luy succeder dans le pénible & honorable Employ d'Avocat de cette Ville. Il en remplit admirablement les Fonctions, & suit de pres ce grand Homme. Il commença d'en donner d'éclatantes marques par un Compliment fort juste qu'il fit sur le champ à Madame la Duchesse de Toscane, qui se rendit à Chartres il y a trois mois pour signaler la pieté qui luy est ordinaire dans le Temple le plus ancien de toute la Chrestienté. Entre

tre les Actions. qu'il a esté déjà obligé de faire, il n'y en a point de plus remarquable que le Panegyrique du Roy qu'il prononça le second de ce Mois, à l'occasion de deux Echevins qu'on avoit élus. Tout ce qu'il y a de Personnes considérables dans la Province s'y trouva, aussi bien que tous les Corps de la Ville. Quoy qu'une si auguste matiere soit en quelque sorte au dessus de l'expression, il la traita d'une maniere si délicate, qu'il eut tout le succès qu'il en pouvoit esperer. Je ne vous parle point de la Famille des Nicoles. Tout le monde vous dira qu'elle est tres-ancienne à Chartres, & qu'il y a plus de deux cens ans qu'elle y fournit des Magistrats. Elle a presentement pour digne Chef le Lieutenant General de cette Ville.

Vous allez juger du soin que je prens de vous chercher d'agreables choses, par celuy que j'ay eu de recouvrer une Copie de la Lettre que
je

je vous envoie. Elle est de M^r de Lamathe Avocat au Parlement. De grandes & fâcheuses affaires l'ont obligé jusqu'icy d'étouffer de fort jolies Pieces dont j'espere que je vous feray part à l'avenir. Cellecy vous fera connoître combien vous pouvez attendre d'un Génie aussi galant que le sien.

A M A D A M E

L A C O M T E S S E D E ***

Sur ces Paroles de l'Opéra d'Atis.

D'une constance extrême
 Un Ruisseau suit son cours,
 Il en fera de mesme
 Du choix de mes amours ;
 Et du moment que j'aime,
 C'est pour aimer toujours.

Vous avez donc crû, Madame, que la comparaison d'un Ruisseau estoit la plus juste & la plus heureuse du monde, pour exprimer une amitié fidelle & constante? Cependant il me semble que s'est tout le
 con-

contraire, & je crois que vous en demeurerez d'accord, quand vous y aurez fait réflexion. Pour moy, je vay vous dire ce que j'en pense.

Un Ruiffeau ne fuit point fon cours,
Comme vous diriez bien, d'une con-
stance extrême;

Et fi quelqu'un ainfi vous aime,
Défiez-vous de pareilles amours.
S'il éft vray qu'un Ruiffeau ne puiſſe
eſtre infidelle,

Il ceſſe de couler tout au moins quand
il gele,

Et vous n'ignorez pas qu'il gele tous
les ans.

Ah ! quel modele à des Amans !

Je pourrois meſme vous prouver,
Madame, ſi je voulois, que les Ruiſ-
ſeaux ſont infidelles comme nous. Vous
diriez à leur petit air tranquille & mo-
deſte, qu'ils ne cherchent qu'à ſe joindre
à quelque honneſte Riviere, pour s'en
tenir là tout-à-fait; mais les Galans
n'y ſont pas ſi-toſt parvenus, qu'ils ven-
lent aller plus loin, & ils ne ſont ja-
mais contents, qu'ils n'ayent traîné leurs
eaux

eaux ambitieuses jusques à la Mer. L'honneur en est grand pour eux; mais vous m'avoüerez qu'avant que de luy porter leurs hommages, ils font certaines infidelitez en chemin, qui ne sont nullement de bon exemple. Vous les voyez qui se débordent tantost sur une belle Prairie, & tantost sur une Plaine agreable. Ils sont tous de ce caractere, & je gage que cet aimable Ruisseau qui passe au pied de vostre charmante Maison de . . . ne manque pas de faire de mesme. Je me souviens qu'un jour que je resvois pres de luy à mes tristes avantures, je le vis qui faisoit semblant de dormir à l'ombre des Saules qui sont sur ses bords. Il estoit couché sur le plus beau sablon du monde; & le voyant dans cet état, j'aurois juré qu'il estoit dans une parfaite indolence. Mais je fus bien surpris, apres l'avoir regardé plus curieusement qu'à l'ordinaire, de luy voir carresser fort tendrement une Fontaine naissante qui s'estoit venue joindre à luy. Je poussay plus loin ma curiosité, & les ayant suivis

Octobre.

B

deux

*deux ou trois cens pas, je vis qu'ils cou-
roient ensemble, sans se quitter d'un mo-
ment; ce qui ne fit juger qu'ils alloient
achever les mysteres de leur amour, à
quelque Rendez-vous qu'ils s'estoient
donné, apparamment à l'entrée de la Ri-
viere de . . . qui passe à une lieue de là.*

Lors que quelque jeune Fontaine,
Par ses petits bouillons exprimant son
tourment,
Se jette entré les bras d'un Ruiffeau son
Amant,

Croyant y soulager sa peine,
Le Fripon sans façon l'emmeine;
Chemin faisant, c'est un amusement.

*Mais, Madame, ce seroit peu si ces
Messieurs les Ruiffeaux estoient seulement
coquets. La Coqueterie peut avoir ses rai-
sons & ses excuses. Les Ruiffeaux font
bien pis que de coqueter. Ce sont des liber-
tins & des débordéz. Il y a des temps
qu'ils ne peuvent se tenir chez eux, &
qu'ils ne font point de scrupule de recevoir
dans leur lit tout ce qu'il y a de plus vilai-
nes eaux sur leur passage. Je ne vous dis
rien,*

rien, Madame, du peu de chaleur naturelle de ces Amans, parce que vous ne voulez pas sans doute qu'on pousse la chose si loin. Mais voyez, s'il vous plait, quel tort vous faisiez à la constante & solide amitié, de luy donner un symbole si défectueux. Je ne prétens pas neantmoins critiquer icy les Paroles de M^r Quinault. Elles sont tres-naturelles, & nostre Siecle luy a trop d'obligation de mille tendres & douces expressions qui ont beaucoup contribué à l'agrément du Théâtre François, & qui luy sont si propres, qu'on peut dire sans le flater, qu'il est inimitable dans son talent. Si j'avois plus de temps pour vous exprimer les pensées qui me viennent sur cette matiere à mesure que je vous écris, je vous ferois voir qu'il y a peu de comparaisons qui ne clochent, comme je vous le dis dès le moment que vous vous recriastes sur la justesse & la beauté de celle-cy. Mais, Madame, vostre Laquais me presse, & me laisse à peine le temps de vous assurer que je suis vostre, &c.

B 2

M^r le

M^r le Connestable Colonne arriva il y a quelque temps *incognito* à Turin, & logea chez le Duc de Giovoneze. Il vit Madame la Comtesse de Soissons, & eut deux longues conférences avec elle. Ses trois Fils qui estoient déjà passez, revinrent de Rivole par son ordre, & virent les trois Princes de Soissons qui leur estoient inconnus. Les carresses furent grandes de part & d'autre. M^r le Connestable rendit visite à Madame Royale qui gardoit encor le Lit. Son A. R. se tint toujors debout aupres d'elle. Personne ne se couvrit, & les Complimens furent assez courts. Toutes les Personnes de qualité de cette Cour qui eurent ordre de se trouver à cette visite, & les Dames qui estoient fort parées, demeurèrent dans l'Antichambre.

M^r le Marquis de Fleury, dont la bonne & mauvaise fortune est connuë de tout le monde, est presentement tres bien dans la Cour de
 l'Em-

l'Empereur. Il a envoyé un de ses Gens à Turin pour payer les debtes qu'il avoit faites pendant sa prison. On luy fait faire une magnifique Livrée, & de tres-riches Just-à-corps, qui doivent servir aux Noces de l'Archiduchesse Marie-Anne avec le Prince de Neubourg. Il a la commission d'en faire tous les apprests.

Vous avez entendu parler de M^r le Marquis de la Pierre. Il est à Turin pour y donner part à Madame Royale de la bonté que le Roy a eüe de luy promettre son agrément pour le Mariage de Mademoiselle d'Albe de Grenoble, Fille & unique Heritiere du Président de ce nom. Il a envoyé à Rome pour une Dispense, estant Parent de Mademoiselle d'Albe au troisiéme degré.

Une Dispense de certe nature vient de faire le bonheur de deux Illustres Personnes, qui dans un degré encor plus proche, n'osoient presque permettre aucune espérance à leur
 B. 3; amour.

amour. On m'en donne la nouvelle de Bagnols en Languedoc, où apparamment leur Mariage s'est fait. Le Marié est M^r le Vicomte de Luffan Capitaine de Chevaux Legers dans le Régiment Mestre de Camp, & Frere du Comte du mesme nom, Premier Gentilhomme de la Chambre de Monsieur le Duc. Je vous ay déjà parlé de luy dans plusieurs de mes Lettre sous le nom de M^r le Chevalier de Luffan. Il a donné des marques de sa valeur & de son courage en différentes occasions, mais sur tout dans la Bataille de Cassel, où le bras droit luy fut emporté d'une volée de Canon, apres qu'il eut chargé les Ennemis quatre ou cinq fois avec une intrépidité merveilleuse. Il est admirablement bien fait de sa personne, & il y a peu de Gens qui pûssent luy disputer cet air noble que l'on demande dans les grands Hommes. L'aimable Personne qu'il a épousée est une Veuve de la Maison

fon de Montcan, l'une des plus anciennes de la Province. Sa beauté est soutenüe d'un mérite tres-fingulier. L'un & l'autre luy avoient acquis un grand nombre d'Admirateurs lors qu'elle portoit le nom de Madame de S. André. M' le Vicomte de Luffan & elle font fortis du Frere & de la Sœur; & comme cette proximité mettoit obstacle à leur union, & que l'austere vertu de cette belle Veuve ne luy permettoit point de se servir de fausses raisons pour obtenir la Dispense qui leur estoit necessaire, ils se résolurent d'écrire tous deux à Sa Sainteté, & ils le firent en des termes qui exprimoient si fortement la tendresse qu'ils ont l'une pour l'autre, & les violens efforts qu'ils seroient obligez de se faire pour l'etoufer, si elle ne pouvoit estre renduë légitime, que le Saint Père leur a permis de se marier par la seule considération d'une si veritable & si parfaite amitié.

Je m'acquiesce de ma parole, en vous envoyant un Plan que je ne doute point que vous ne trouviez tres-curieux. Il contient celuy de Strasbourg du costé du Pont. Le Pont de cette mesme Ville y est marqué, avec les trois Forts & les Isles, & c'est ce que vous n'avez point encor veu ensemble. Quand vous l'aurez bien examiné, vous admirerez encor davantage ce que Monsieur le Marechal de Créquy a fait pendant cette dernière Campagne.

Comme cet Article parle encor de Guerre, vous voulez bien que je fasse entrer icy un Madrigal donné à une Belle au jour de sa Feste avant qu'on eust fait aucune proposition de Paix. Vous pourriez ne le pas trouver de saison, si j'attendois plus tard à vous l'envoyer.

B O U Q U E T
P O U R U N E B E L L E.

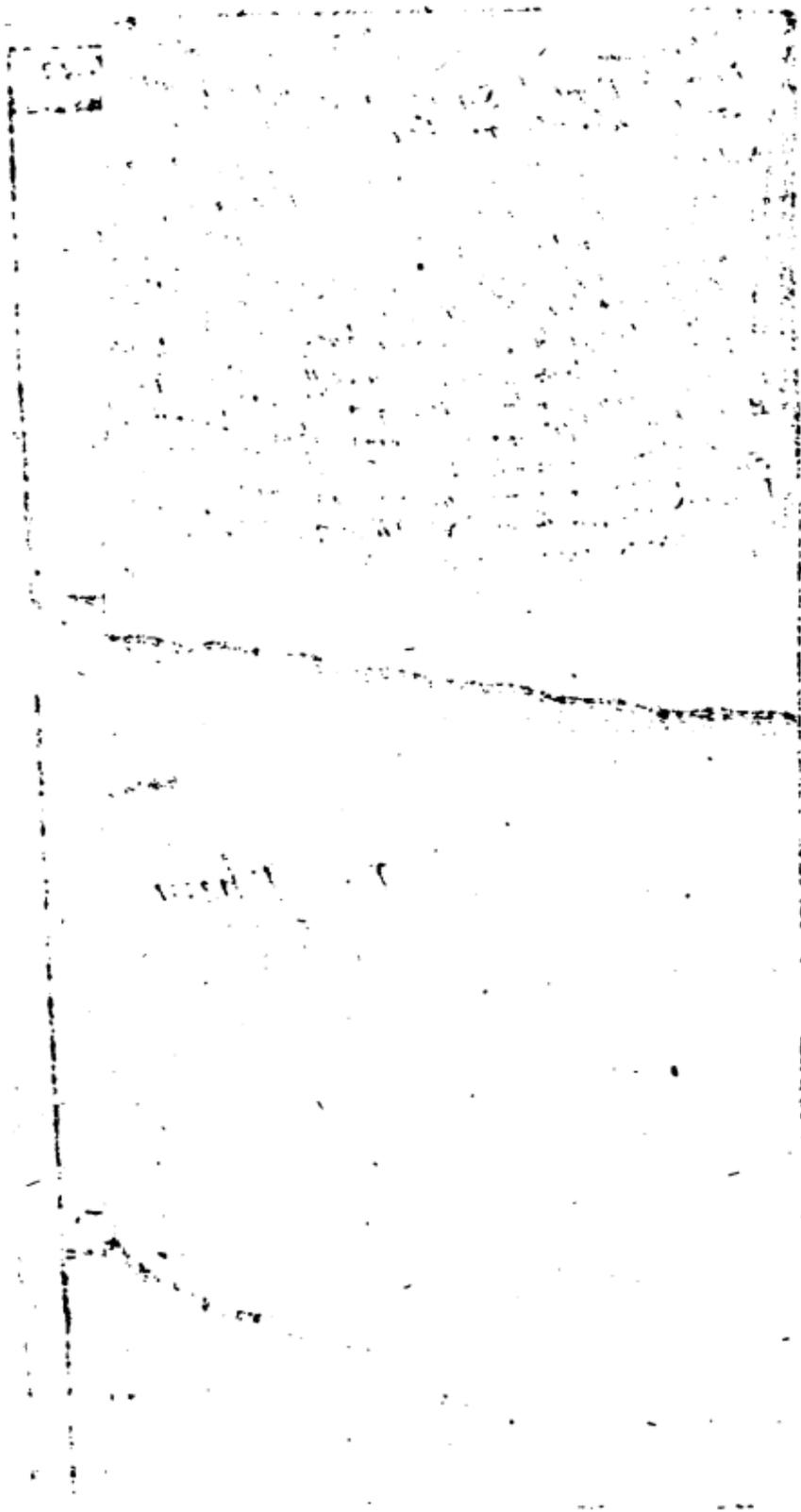
*A present qu'une Guerre juste
Occupe le plus grand des Roys,*

Et

Plan de
 Le Fort
 heures
 C. D'inf
 nance de
 Le dit
 et ses
 & Gend
 Rhin
 Le Fort
 a une ha
 L'ennemi
 S. La Ville



Le Rhein



*Et que ce Conquerant auguste
 Contraint ses Ennemis à recevoir ses Loix ;
 Nous croyions de l'Amour éviter les allarmes,
 Et ne redouter plus ses coups,
 Et qu'au milieu de la Guerre & des Armes
 Ses traits ne pourroient pas atteindre jusqu'à
 nous.*

*Ce Dieu mesme tremblant pour plus d'une
 Conqueste*

*Croyoit son Empire abbatu ;
 Mais il reprend, Philis, au jour de vostre Feste
 Toute sa force & sa vertu.
 Vos charmes aujourd'huy l'assurent de sa gloire,
 On le sçait en bien des endroits ;
 Et vos beaux yeux qui font sa plus sûre
 victoire,
 Sont d'illustres garands de ses plus nobles droits.
 Il fonde sur vous sa puissance,
 Comme Mars sur LOUIS établit son pouvoir.
 De ce grand Roy pour vaincre il luy faut la
 présence,
 Et l'Amour, pour charmer, n'a qu'à vous
 faire voir.*

Monseigneur le Dauphin, Messieurs les Princes de Conty, & Monsieur le Duc de Vermandois, ont esté se promener à Courance, pendant le sejour que Leurs Majestez ont fait à Fontainebleau. C'est une

tres-belle Maison qui appartient à M^r de Poinville Maître des Requetes. M^r de Courance son Fils reçut Monseigneur le Dauphin à la Porte du Chasteau, & luy fit son compliment. Ce jeune Prince se promena quelque temps, & admira les Eaux qui font une des plus grandes beautez de cette Maison. Au retour de la promenade il trouva une Collation de Fruit servie tres-proprement, & retourna à Fontainebleau fort satisfait de la reception qui luy avoit esté faite.

Mademoiselle Courtin, Fille de M^r Courtin Conseiller d'Etat ordinaire, dont je vous ay si souvent parlé, & qui vous doit estre connu, & par le mérite de sa Personne, & par plusieurs grandes Ambassades dont il s'est toujors tres-glorieusement acquité, a épousé M^r de Varrangeville, nommé à celle de Venise par Sa Majesté. Plusieurs Personnes de la plus haute qualité assistent

rent à la cérémonie de leur Mariage. Monsieur le Cardinal de Bónfy, & M^r l'Archevesque de Rheims, furent du nombre, aussi-bien que M^r de Besançon, & Mesdames la Duchesse de Verneuil, la Princesse d'Epinoÿ, la Marquise de Louvois, & Mademoiselle de Sully. Je n'ajoute rien à ce que je vous dis de M^r de Varangeville, quand le Roy luy fit l'honneur de le choisir pour le glorieux Employ qu'il luy a plû de luy confier. Le choix qu'il a fait de Mademoiselle Courtin, justifie la justesse de son discernement pour le vray mérite. Tout le monde convient qu'elle en a beaucoup. Elle est belle, spirituelle, on voit peu de Mariez qui se soient acquis une estime plus générale.

Je croy vous donner une agreable nouvelle, à vous qui estes curieuse de Genealogies, en vous disant que nous verrons bien-tost un Livre de celle de plusieurs Illustres Familles.

Le Roy a demandé à M^r le Comte d'Armagnac Grand Ecuyer de France, le Catalogue de tous ceux qui depuis l'année 1667. jusqu'à aujourd'huy ont eu l'honneur d'estre Pages sous son commandement; & Monsieur d'Armagnac a ordonné à M^r d'Hozier, Genealogiste des Ecuries de Sa Majesté, de rassembler incessamment les cinq degrez de Genealogie, que chaque Particulier est obligé de fournir pour prouver sa Noblesse, avant que d'y pouvoir estre reçu. Ainsi tous ceux qui ont jouï de cet avantage, ont eu ordre d'envoyer à M^r d'Hozier leurs noms de Baptisme & de Famille; l'Employ & la Charge qu'ils ont eu chez le Roy, à la Guerre, ou ailleurs, depuis qu'ils ne servent plus Sa Majesté comme Pages; les Noms, Qualitez & Seigneuries de leurs Peres, Ayeuls, Bisayeuls, & Trisayeuls, & de chacune de leurs Femmes, avec les Extraits & les dates qui justifient

stifient leurs Mariages, leurs Charges & leurs Emplois. On les oblige d'y ajouter les Noms, Surnoms, Qualitez, & Seigneuries de chacune de ces Femmes, & un Memoire de l'ancienneté de leur Race; de quelle Province elle est originaire; les Branches qu'elle a produites; où elles sont habituées; les Terres, & les Charges qu'elle a eues; les services qu'elle a rendus, & les occasions où elle s'est signalée. Comme ce Recueil de Genealogies regarde un tres-grand nombre des plus considerables Familles du Royaume, il ne se peut qu'il ne soit tres-curieux. Vous devez estre fort persuadée de l'ordre, de la netteté, & de la verité qu'on y trouvera, apres que je vous ay dit qu'on en laisse le soin à M^r d'Hozier. La profonde capacité qu'il a pour ces sortes de choses est connue de tout le monde.

Le Roy a donné l'Abbaye de Fenieres au Fils aîné de M^r de Cordemoy,

moy, Lecteur de Monseigneur le Dauphin. Elle est dans le Diocèse de Clermont. Le Pere & le Fils sont fort estimez. Le Pere est de l'Académie Française. Il a composé beaucoup de fort beaux Ouvrages, & travaille à l'Histoire Generale. Le Fils s'est rendu digne de la Profession qu'il embrasse par une forte application à l'étude. Il eut le Prix de l'Eloquence la dernière fois que M^{rs} de l'Académie distribuerent ceux qu'ils donnent tous les deux ans le jour de Saint Louis.

M^r de Mouchy a esté aussi qualifié d'une Abbaye. Sa Majesté luy a donné celle de S. Cyran au Diocèse de Bourges. Cette récompense est une marque de son mérite. On ne pouvoit douter qu'il n'en eust beaucoup, en voyant l'employ qu'il a auprès de M^r le Duc de Vermandois. On ne confie ces fortes de Postes qu'à des Gens d'un esprit fort éclairé.

Vous avez tellement estimé quelques

ques Ouvrages que je vous ay déjà envoyez de M' l'Abbé de la Chaise, que vous ne ferez pas fâchée de voir ce qu'il a fait sur la consternation où la prise de Gand avoit mis les Espagnols. La Fiction est ingénieuse, & vous ne pouvez attendre que beaucoup de plaisir de cette lecture.

L' O M B R E

D E L' E M P E R E U R .

C H A R L E S - Q U I N T .

*L'Invincible LOUIS avoit mis aux abois
 Les Etats de Holande en l'espace d'un mois.
 Tout le monde jaloux de ses progrès s'étonne,
 Chacun de ses Amis tour-à-tour l'abandonne,
 L'Empire réunit tous ses Membres divers,
 Et contre Luy l'Espagne arme tout l'Univers.
 Mais malgré l'Univers il remet en campagne;
 Au lieu de la Holande, il attaque l'Espagne;
 Ce Héros satisfait de voir que son grand cœur
 Trouve des Ennemis dignes de sa valeur,
 Bien loin d'estre abbatu, prend des forces
 nouvelles,
 Et jamais il ne fit d'entreprises plus belles.*

La

La Comté de Bourgogne, Aire, Conde,
 Bouchain,
 Valenciennes, Limbourg, Dinan, & Saint
 Guilain,
 Saint Omer & Cambray, deviennent ses
 Conquestes,
 Et cet Hercule seul contre une Hydre à cent
 testes,
 Lors que son Bras réduit les Flamans sous ses
 Loix,
 Fait sur terre & sur mer, ailleurs cent
 beaux Exploits.
 Il gagne tous les jours des Victoires nouvelles.
 Enfin Gand assiégré fait craindre pour Bru-
 xelles,
 Rien ne le peut sauver, & Villermose a peur,
 Qu'après Gand, à l'envy, tout ne cede au
 Vainqueur.
 Il voit de son costé toute l'Europe ensemble,
 Mais il sçait qu'avec luy toute l'Europe
 tremble,
 Et n'esperant plus rien de ses foibles efforts,
 Au defaut des Mortels, il a recours aux Morts.
 Une insigne Sorciere, une autre Pytonisse,
 Que dans d'obscurs Cachots retenoit la Justice,
 Par son ordre élargie, & conduite au Palais,
 Luy promet de forcer, avec ses noirs Secrets,
 Les Manes d'un Guerrier tel qu'il voudra
 prescrire,
 A luy rendre raison de tout ce qu'il desire.

*Il veut voir Charles-Quint ; des mots qui
font horreur*

*Font paroître aussitôt ce fameux Empereur.
Il sçait ce qui se passe, & son Ombre interdite
Exprime par ces mots la douleur qui l'agite.*

Pourquoy me contraint-on par un lâche
attentat

D'estre témoin des maux que mon
Pais s'attire ?

Faut-il, dans nostre sombre Empire,
Que nous soyons encor des Victimes
d'Etat ?

L'Espagne, des Champs Elisées
Trouve-donc les routes aisées,
Et pour secourir Gard, croit tout les
chemins clos ?

Dans l'état où se voit le lieu de ma
naissance,

Pourquoy vous arrester à troubler mon
repos ?

Que n'allez-vous troubler le repos de
la France ?

Quoy, tant de Nations ; quoy, tant
de Potentats

N'osent même tenter le secours d'une
Ville ?

Malgré leur murmure inutile,
Un Prince se rend seul maître de vos
Etats ;

Il brave seul dans cette Guerre
 Les forces de toute la Terre.
 Tant d'Ennemis confus n'osent luy
 résister.

Autrefois j'attaquois les François par
 la Flandre,
 Malgré leurs Alliez j'allois les insulter,
 Et tous vos Alliez ne peuvent vous
 défendre ?

Mais dois-je m'étonner des Faits de ce
 grand Roy ?

Ce Sang qui m'inspiroit cette haute
 vaillance,

N'estoit-cē pas le Sang de France
 Que mon Illustre Ayeule avoit porté
 chez moy ?

ANNE jointe à Louis le Juste,
 A réuni ce Sang auguste,
 Leur Fils peut-il du Ciel n'estre pas
 Favory ?

De toutes nos vertus & de nostre
 courage,

De ce qu'eut de plus grand mesme le
 Grand HENRY,

En luy ne voit on pas un heureux
 assemblage ?

Comme du plus Grand Roy que l'on
 ait maintenant,

L'E-

L'Espagne sans raison à soy-mesme
inhumaine

A voulu s'attirer la haine,
Vos disgraces pour moy n'ont rien de
surprenant ;

Mais ce qui cause ma surprise,
C'est de voir que cette entreprise
Ne vous oblige pas à combattre aujour-
d'huy.

Que pouvez-vous risquer ; Si vous ai-
mez la gloire,

Vous aurez plus d'honneur d'estre dé-
faits par luy,

Que d'avoir sur un autre emporté la
victoire.

Mais on court à sa perte avec temérité,
(Dites-vous) quand on cherche une
gloire semblable

Contre un Héros si redoutable.

Combat-on pour l'honneur ? c'est pour
la liberté.

Il s'agit donc de vous apprendre

Comment vous pouvez vous défendre
Des fers dont sa valeur semble vous
menacer.

Vostre Etat est sans-doute en un péril
extrême,

Et vous verrez ce Prince un jour le
renverser ,

A

A moins que son grand cœur ne se
borne luy-mesme.

A-t-on veu quelquefois ce Héros s'en-
gager

A tenter sans succès quelque grande
entreprise ?

Dit-on pas qu'une Ville est prise
Aussi-tost que l'on sçait qu'il va pour
l'assiéger ?

Ce qu'il fait, l'auroit-on pû croire ?

A-t-il marché sans la Victoire ?

A-t-on pû d'un moment retarder ses
progrés ?

Et quoy que vostre Espagne en Poli-
tique excelle,

A-t-elle découvert quelqu'un de ses
secrets ?

Sçait-elle les desseins qu'il forme encor
contr'elle ?

Qu'il entreprenne tout ; quels que
soient ses projets ,

Le Destin luy promet toujours mesme
avantage.

S'il veut, vous luy rendrez hommage,
Et tous vos Alliez deviendront ses
Sujets.

S'il court à l'Empire du monde,

Sur la terre ainsi que sur l'onde,

La

La Victoire suivra toujours ses Eten-
darts ;

Il joindra l'Aigle aux Lys, pourveu
qu'il le desire ;

Et s'il veut abolir le grand Nom des
Césars ,

On donnera le sien aux Maistres de
l'Empire.

Que le Tonnerre gronde au dela de
la Mer ;

Que comme en terre-ferme aux Isles
d'Angleterre ,

On luy déclare encor la guerre ,
Ces nouveaux Ennemis ne pourront
l'allarmer ;

Que dans un moment des Armées
Contre luy se trouvent formées ;

Que Cadmus dans les Champs seme
encor des Guerriers ,

Tous leurs efforts unis deviendront
inutiles ,

Et son Bras, s'il le veut, cueillera
des Lauriers

Dans des Champs en Soldats contre luy
si fertiles.

Gand ne peut éviter d'estre bientôt
François ,

Ypres suivra le sort de ce Chef de la
Flandre ,

Et

Et tout le reste ira se rendre,
S'il n'est par une Paix affermy sous
vos Loix.

Vos Grands entendront la tempeste
Bientost gronder pres de leur teste.
Puycerda de Madrid ouvrira les
chemins,

Et vous n'arresterez ce Monarque in-
vincible,

Que quand l'ayant rendu maistre de vos
destins,

A vos soumissions il deviendra sensible.

Contre Luy voulez-vous avoir un
ferme appuy ?

Laissez entre ses mains tout à fait la
Balance,

Et que par cette deférence

Il ait vos interests à garder contre Luy ;
Arbitre de tout, quoy qu'il fasse,

Il ne peut vous faire que grace ;

Mais il vous donnera plus que vous
n'espérez,

Et l'on mettra toujours, quoy que
vous puissiez dire,

Au nombre des présens que vous en
recevrez,

Tous les Lieux qu'il voudra laisser sous
vostre Empire.

Icy cet Empereur acheve de parler.

Un

*Un bruit confus s'entend tout autour parmy
l'air,*

*Comme de Vents meslez avecque le Tonnerre.
On voit plusieurs Eclairs, on sent trembler
la Terre,*

*On est comme aveuglé d'un nuage qui naist.
Villermose s'enfuit, & l'Ombre disparoist.*

Je vous ay déjà fait part de plusieurs Festes, mais je croy qu'il ne s'en est guère fait de plus agreablement diversifiée que celle dont je vay vous entretenir. Elle s'est donnée il y a peu de jours sur les bords de la Marne à douze lieuës de Paris. Sa magnificence vous persuadera aisément qu'il n'y a eu que des Personnes de qualité qui s'en sont meslées.

Six ou sept Bergers, & autant de Bergeres, s'estant assemblez dans un Hameau, où ils avoient accoûtumé de venir faire Vendanges tous les ans, résolurent de faire parler d'eux dans le voisinage. Ils concerterent leurs divertissemens, & chercherent sur tout les moyens de les faire partager.

tager à deux aimables Personnes, dont le trop de beauté caufoit le malheur. Cette beauté estoit soustenuë de beaucoup de bien; & comme on avoit fait déjà quelque entreprise pour les enlever, ceux dont elles dépendoient y avoient pourveu, en les enfermant dans un Chasteau dont on ne les laissoit jamais sortir. La prison se pouvoit nommer agreable, à considerer la promenade qui leur estoit permise dans un grand Parc; mais elle estoit tellement prison à l'égard des visites qu'on leur rendoit, qu'elles n'en pouvoient recevoir aucune qu'à la maniere des Filles Cloistrées. Une Cloison grillée separoit deux Chambres. Elles estoient dans l'une, on les entretenoit dans l'autre, & toujourns en presence de témoins. Jamais Prisonnier d'Etat ne fut si soigneusement gardé à veuë. Ces précautions n'alloient pas jusqu'à les priver de ce qu'il y a d'innocens plaisirs. On sou-

souffroit qu'on amenast des Violons
 à leur Grille; & comme cette sorte
 de divertissemens & d'autres sem-
 blables leur estoient permis, il n'y
 avoit personne aux environs qui ne
 cherchast à leur en fournir. Ce fut
 par cette raison que la galante Trou-
 pe dont je vous parle, ayant medi-
 té longue Feste, n'en voulut exe-
 cuter le dessein que dans ce Chaste-
 au. Tous ceux qui la composoient
 vinrent rendre visite à ces deux bel-
 les Personnes le matin du Lundy
 3. jour de ce Mois. Les Hommes
 estoient vestus partie en Vendan-
 geurs & partie en Hoteurs. Il n'y
 avoit rien de plus propre que leur
 équipage. Les Femmes ne leur ce-
 doient ny en galanterie ny en pro-
 preté. Elles avoient toutes des habits
 de Vendangeuses, avec des Chape-
 aux, des Paniers, & des Serpetes
 qui souâtenoient admirablement le
 Personnage qu'elles prenoient plaisir
 à jouer. Cette premiere entreveuë

Octobre.

C

se

se passa toute en complimens. Les belles Cloistrées témoignèrent beaucoup de joye de cette visite, & accorderent avec plaisir le rendez-vous qu'on leur demanda pour l'apresdinnée. Il fit bruit dans toute la Noblesse des lieux voisins. On vint au Chasteau de toutes parts. L'Assemblée fut grande, & l'heure qu'on avoit marquée estant venuë, la mesme Troupe arriva au mesme équipage, mais ce fut au son des Violons, des Flutes-douces & des Hautbois. Les Hoteurs & les Vendangeuses commencerent à faire voir par une Danse fort plaisante qu'ils sçavoient autre chose que vendanger. Les Hotes qui se rencontroient avec les Paniers, marquoient la cadence, & ils ne faisoient aucun pas qu'avec la plus exacte justesse. Une fort agreable symphonie suivit la Danse. Elle estoit composée de six Violons, de quatre Flutes & de deux Hautbois. Un Concert de Voix toutes char-

man-

mantes luy succéda. On chanta plusieurs Chançons sur la Vendange, & apres que ce Régál eut duré deux heures, on le finit par une nouvelle Danse qui ne divertit pas moins que la premiere. Les belles Recluses trouverent ce temps si court, qu'elles ne pûrent s'empescher de le témoigner; mais elles furent fort consolées, quand un des Vendangeurs les pria de faire dresser un Theatre pour une Comédie qu'ils viendroient représenter le lendemain. Ils prirent congé apres cette Annonce (vous voudrez bien me souffrir ce mot) & apres avoir soupé tous ensemble dans le Hameau, ils donnerent un Bal en forme, où tout ce qui se presenta d'honnestes Gens fut reçu.

Le lendemain qui estoit Mardy, ils tinrent parole sur la Comédie promise. Ils avoient préparé les Fâcheux de feu Moliere. Tous les Personnages en estoient si heureuse-

ment disposez, que de véritables Comédiens auroient eu peine à s'en mieux tirer. Vous jugez bien que l'Assemblée fut encor plus grande qu'on ne l'avoit veüe le jour précédent. Les trois Actes eurent chacun divers Instrumens pour les distinguer. Les Violons seuls jouèrent d'abord l'ouverture. Après le premier Acte les Flutes-douces se firent entendre; les Hautbois apres le second; une Voix avec un Thuorbe apres le troisiéme; & ensuite les Hautbois & les Flutes-douces se joignirent avec les Violons pour former ensemble la symphonie de l'adieu. On ne le dit aux Belles qu'apres les avoir priées d'empeschér qu'on n'abatist le Theatre. C'estoit leur promettre un nouveau divertissement pour le Mercredy. Ce jour estant venu, on accourut en foule au Chateau. La galante Troupe y representa une Pastolare avec le mesme sonnée qu'elle avoit fait les Fâcheux

le

le jour précédent. Les habits des Bergers & de Bergeres qu'elle avoit pris rehaussoient la bonne mine des Acteurs, comme ils donnoient un nouvel éclat à la beauté des Actrices. Une Bacchanade fut promise à la mesme heure pour le Jeudy. On tint parole. L'arrivée de Bacchus avec sa Troupe fut annoncée de loia, par un grand bruit de Timbales, de Fifres & de Trompetes. Bacchus chanta seul d'abord. En suite deux Bacchantes danserent au son de leurs Tambours de Basque dont elles joüerent divinement; & Bacchus ayant recommencé de chanter, tous ceux de sa Troupe meslerent leurs voix avec la sienne, & on ne peut rien entendre de plus juste ny de plus melodieux que fut ce Concert. Pendant qu'il se fit, les Belles qu'on avoit déjà regalées de trois jours de Feste, firent apporter une Table sur laquelle il y avoit un Ambigu tout dressé. Elles connoissoient l'humeur

de Bacchus, & ayant consenty à le recevoir, elles croyoient qu'il y alloit de leur honneur de le faire boire. Toute cette aimable Troupe se mit à table. Les Liqueurs ne luy furent pas épargnées. Ils chanterent tous le verre à la main, & le divertissement de cette journée finit par une harmonie admirable que firent ensemble les Tymbalés, les Tambours de Basque, les Fifres, les Violons, les Flutes-douces & les Hautbois. On prépara les Belles à se laisser dire leur Bonne-aventure le lendemain Vendredy, par une Bañde d'Egyptiens & d'Egyptiennes, qui devoient venir accompagnez d'un Opérateur. Vous jugez bien, Madame, que ce nouvel équipage fut tres-galant. On ne peut rien imaginer de plus agreable que l'Entrée que firent ces charmants Protées qui s'estoient faits Egyptiens & Egyptiennes. Leur langage n'estoit pas moins divertissant que leur danse qu'ils diversifioient par mille
 plai-

plaisantes Postures. Ils demanderent la main aux belles Cloistrées, en examinerent toutes les lignes, & leur firent cent prédictions spirituelles & avantageuses sur le changement de fortune qui leur devoit rendre la liberté. Elles répondirent obligeamment, qu'elles ne se lasseroient jamais de leur prison, si elle devoit souvent leur attirer des Personnes aussi galantes que celles qui prenoient tant de soin d'en adoucir les chagrins. La conversation eust esté plus loin sans de grands éclats de rire que fit l'Assemblée. Ils furent caulez par un Opérateur & un Arlequin qui monterent sur le Theatre. Ils estoient habillés tous deux de la maniere du monde la plus grotesque. La Scene qu'ils firent ensemble n'eut rien que de réjouissant. Elle fut meslée de quantité de tours de Gobelets, de Gibeciere, & de Cartes, qui divertirent fort les Spectateurs. Apres que l'Opérateur eut

joué quelque temps son personnage, il dit qu'il n'estoit pas seulement le Maître des Opérateurs, mais aussi Intendant des Poudres & des Salpestres, & qu'ainsi il convioit tous ceux qui l'écoutoient, de venir admirer un Feu d'Artifice qui se devoit faire le lendemain au soir pour prendre congé des Belles. Jamais journée ne leur fut plus longue. Elles se mirent aux Fenestres de bonne heure, & virent apprester le Feu, en attendant que la Galante Troupe arrivaft. Elle ne vint qu'après le Soupé, dans l'équipage du premier jour, c'est à dire, qu'ils estoient tous habillez en Bergers & en Bergeres. Le bruit d'une douzaine de Boëtes qui furent tirées d'abord, fit connoistre qu'on alloit allumer le Feu d'Artifice. Il estoit composé avec beaucoup d'ordre, & donna un fort grand plaisir à tous ceux qui s'estoient assemblez pour jouir de ce Spectacle. Il finit par un tres-grand nombre de
Fu-

Fusées volantes, qui firent un effet merveilleux en s'élevant, & en se perdant dans l'air. Apres cet agreable divertissement on s'approcha des Fenestres pour donner une Serenade aux deux belles Enfermées. Elle commença par une Chançon Italienne, qu'un Berger & une Bergere chanterent ensemble avec le Thuorbe. Les Violons jouierent en suite les plus beaux Air de l'Opéra. Si-tost qu'ils eurent cessé, les Belles furent régallées d'une Chançon Françoisé par une seule Voix admirable. Elle ne charma pas moins l'Assemblée, que tout le Chœur des Bergers & des Bergeres qui se firent entendre apres elle. A ce Concert succeda celuy des Violons, des Flutes-douces & des Hautbois, qui en répondant au bruit des Tymbales, des Fifres, & des Trompetes, terminerent agreablement les plaisirs de cette journée & toutes les Festes des jours précédens.

Voila, Madame, le commence-

ment des fruits de la Paix. La joye qu'elle a répandue par tout, fait qu'on ne pense plus qu'aux plaisirs. Ma dernière Lettre Extraordinaire du 14. de ce Mois vous a fait connoître les réjouïssances qui en ont esté faites icy. Je vous ay parlé du Feu d'Artifice qu'on dressa devant l'Hostel de Ville le jour qu'on chanta le *Te-Deum*. Je vous en ay mesme envoyé le Dessin gravé; mais quoy que je vous aye marqué de la joye des Peuples, ce que j'apprens tous les jours des témoignages qu'ils en ont donnez, me fait voir que je ne vous en ay parlé qu'imparfaitement. On a allumé des Feux plus d'une fois dans toutes nos Ruës. On les commença dès le jour de la Publication de cette Paix, quoy qu'ils n'eussent point esté ordonnez; & malgré la rigueur du temps qui n'estoit pas entierement favorable à ces sortes de divertissemens, on ne laissa pas en beaucoup d'endroits d'y
passer

passer la plus grande partie de la nuit. Vous jugez bien que le mesmes réjouïssances ont esté faites avec beaucoup d'éclat dans toutes les Villes des Etats. On nous apprend qu'elles ont esté extraordinaires; mais quelques grandes qu'on les ait veuës, elles n'ont pû estre proportionnées à l'excés de la joye des Peuples. Ils ont sujet d'en avoir une tres-sensible d'estre délivrez d'une guerre dont ils souûtenoient presque tout le faix; ce qu'ils n'ont pû faire sans en avoir esté fort incommodez. Leur commerce estoit interrompu; & ceux qui le faisoient pour eux depuis fort longtems, avoient lieu de souhaiter que là Guerre ne finist point. Il semble mesme qu'ils ne leur ayent offert leur secours qu'afin de la faire toujours durer. Il est naturel de songer à ses interests, mais on n'est pas toujours assuré de venir à bout de ses entreprises, & depuis bien des Siecles nous n'avons veu que L o ü i s

LE GRAND toujours heureux dans toutes les siennes. Mais comment auroit-il pû manquer d'y reüffir, puis que sa justice & sa prudence ont toujours égalé sa conduite & sa valeur? Les louanges qui sont deuës à la bonté de ce Grand Prince, n'ont pas esté oubliées dans les réjoüissances qui ont suivy à la Haye la Publication de la Paix. Une partie des Peuples des Villes voisines y est accouruë pour joindre ses acclamations à celles des Habitans de cette Ville. Ainsi rien ne pouvoit estre plus éclatant. Le bruit du Canon a esté sur tout si continuel, qu'il a fait mal à la teste à plusieurs Personnes qui n'en recevoient aucune incommodité dans le Camp. C'est peut-estre à cause que le bruit qui est renfermé dans une Ville porte un plus grand coup. Quelques Ministres qui résident à la Haye de la part des Princes qui sont encor en guerre, auroient bien voulu s'ex-

xem-

xempter de faire allumer des Feux devant leurs Hostels. Il y en eut mesme qui s'absenterent dans ce dessein; mais leur précaution fut inutile. Le Peuple voulut voir des Feux par tout; & ceux qu'ils avoient laissez dans ces Hostels, furent obligez d'en faire, & de contribuer aux témoignages d'une joye que leurs Maistres ne sentoient pas. On ne peut rien ajoûter à ce que fit M' le Comte d'Avaux dans ce rencontre. Il traita une partie des Etats. Il fit couler plusieurs Fontaines de Vin devant son Hostel, & les libéralitez qu'il fit au Peuple égalèrent ses autres magnificences. J'espere vous envoyer un détail de tout ce que fit cet Ambassadeur pendant ce jour pour la gloire de son Maistre. Je vous ay déjà entretenuë de quelques Festes galantes qu'il a données à Nimègue, & vous m'en avez paru si satisfaite, que j'ay lieu de croire que vous ne le ferez pas moins

moins de celle-cy. Cependant auriez-vous crû qu'avant que la Paix eust esté signée avec l'Espagne, on eust fait aussi des Feux de joye à Madrid? Je vous en voy chercher le sujet. Vous aurez de la peine à le trouver, & vous en auriez encor davantage à croire qu'en vous l'apprenant je vous apprisse une verité, si je ne vous affurois que la Gazete de Bruxelles en a fait un de ses Articles. Je vous ay donné dans ma Lettre du dernier Mois une fort ample Relation de ce qui se passa le 14. d'Aoust entre l'Armée que commande M^r le Duc de Luxembourg, & celle des Alliez. Ils firent leurs derniers efforts pour secourir Mons, & ne pûrent exécuter leur dessein. C'est pour cela qu'on a chanté le *Te-Deum* en Espagne. Ce dehors ébloüit les Peuples. On a crû par là leur persuader que Mons avoit esté secouru. Comme nous n'estions pas encor en paix avec les Espagnols, nous n'avons pas
sujet

sujet de nous en plaindre. Ils ont leur Politique dont ils se sont toujours assez bien trouvez. Leurs Peuples sont de croyance facile, & on leur fait recevoir sans peine ce qu'on publie à leur avantage quand ils s'est passé loin d'eux. Cette Nation, quoy que naturellement galante, spirituelle & politique, estant celle de toute l'Europe qui aime le moins à voyager, sçait rarement l'état des Affaires au dehors, & la bonne opinion qu'elle a d'elle-mesme luy fait aisément croire ce qui la flatte. C'est par là qu'on a souvent débité en Espagne des Relations de prises de Places par les Espagnols, & de levées de Sieges par nos Armées, quoy qu'ils n'eussent jamais attaqué ces Places, & que nous nous fussions rendus maistres de celles dont ils prétendoient nous avoir chassés. Ces Relations ont esté quelquefois accompagnées de circonstances si fortes, & de tant d'apparences de verité,

que

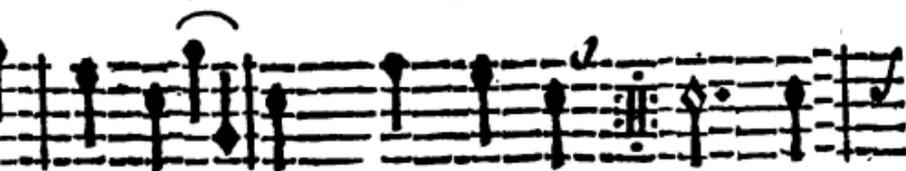
que des François qui estoient dans le Pais s'y sont eux-mesmes laissez tromper, malgré toutes les lumieres qui leur faisoient voir que selon l'état des Affaires présentes qu'ils sçavoient, il estoit impossible que les choses eussent tourné de la maniere qu'on le publioit. Les Espagnols ne sont point à blâmer d'avoir recours à l'adresse, pour maintenir leurs Etats tranquilles. Ils servent les Peuples mesmes, en ce qu'ils ne leur donnent point le chagrin d'estre instruits d'un mal dont la connoissance en attireroit peut-estre de plus grands dans le cœur de leur Pais. La Paix que le Roy leur donne, va mettre leur Politique en repos. Elle a esté publiée dans une Saison de joye, celle des Vendanges estant pour beaucoup de Gens une des plus agreables de toute l'année. C'est là-dessus qu'on a fait les Vers que vous allez voir. Ils ont esté mis en Air par M^r du Parc.

AIR

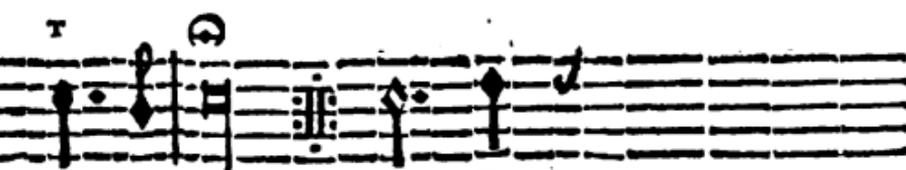
qu'un seul homme peut porter avec
son Affust, & qui pousse jusqu'à
qua-



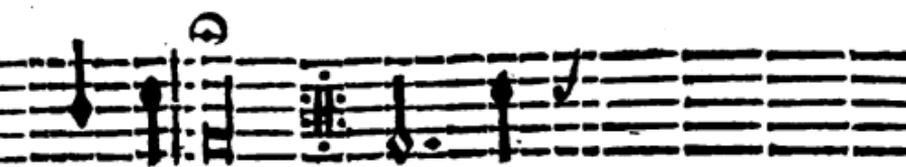
lire les Gazettes : Qu'on tes : De-



lire les Gazettes : Qu'on ne me tes : De-



u que du vin. vin. De-



u que du vin. vin. De-

DU PARC.

c. Ils ont été mis en Air par M^r
Parc.

AIR

AIR NOUVEAU.

Qu'on ne me parle plus d'Armes ny de
 Défaites,
 Bacchus seul aujourd'huy doit remplir les
 Gazetes ;
 Depuis que par la Paix les Guerres ont pris fin,
 Par tout on ne fait rien de nouveau que du Vin.
 Laissons-la les Courriers de Flandre & d'Al-
 lemagne,
 Ne recevons que ceux de Beaune & de Cham-
 pagne.
 J'aime tout ce qui vient de ce climat divin,
 D'où l'on n'a porte rieu de nouveau que du Vin.
 Puissant Roy des Beuveurs, puis que tout est
 tranquile,
 Et qu'on est en repos aux Champs & dans la
 Ville,
 Pour conserver la Paix, par ton pouvoir divin,
 Fay qu'il n'arrive rien de nouveau que du Vin.

Je ne doute point, Madame,
 que vous ne vous souveniez du nom
 de M^r Jaugeon dont je vous ay parlé
 dans quelqu'une de mes Lettres.
 C'est luy qui a inventé un Mortier
 qu'un seul Homme peut porter avec
 son Affust, & qui pouffe jusqu'à
 qua-

quatre cens pas une douzaine de Grenades tout-à-la-fois. Il a trouvé depuis quelque temps une nouvelle Pompe pour les Vaisseaux de Sa Majesté, qui ne sont sujets ny à l'air ny au vent, & qui font beaucoup plus d'eau que les ordinaires, & avec bien plus de facilité. L'épreuve en fut faite dès l'année passée en présence de Roy, & il y a trois mois qu'elle fut reïterée avec beaucoup de succès devant M^r l'Intendant de Brest, & plusieurs Officiers de la Marine. M^r Sauvage en prit le soin, apres en avoir reçu le dessein de M^r Jaugeon quelques jours avant qu'il partist pour la Campagne de Tabago. Il luy laissa plusieurs autres choses de son invention, dont les effets ont fait connoistre les avantages. Comme il n'y a personne qui soit mieux instruit que luy dans toute les Sciences utiles & agreables, qu'il est tout de feu, & qu'il n'a point de plus forte passion que celle de

tra-

travailler pour la gloire de son Prince. Il a imaginé depuis sept ou huit mois une espece de Monument le plus beau & le plus auguste qui se soit veu dans toute l'Antiquité, il renfermera d'une maniere admirable toutes les Victoires, les Combats, & les prises de Villes, qui font appeller le Regne de LOUIS LE GRAND un Regne de Miracles & de Prodiges. Ce Monument marquera sans écriture, l'année, le mois, & le jour où chaque chose se sera passée. On y verra dans leurs Figures naturelles tous ceux qui auront eu part à ces grandes Actions. Ce seront toutes Figures Emblématiques, qui passeront le nombre de mille, & qui faisant connoître les Maisons de ceux qu'elles représenteront, seront accompagnées de tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Horlogerie, & de tout ce qu'on peut faire de plus curieux par le moyen de l'eau. Jugez, Madame, s'il peut y avoir rien de plus

plus noble ny de plus digne de la majesté de nostre Grand Roy, que cette sorte d'Edifice. Je ne manqueray pas de vous en envoyer le Dessein gravé avec une exacte explication de tout ce que la Figure contiendra, si-tost qu'on voudra bien consentir qu'elle soit publique.

Vous me donnez bien de la joye, en m'apprenant que les agreables Ouvrages que j'ay fait entrer dans ma Lettre Extraordinaire du 14. de ce Mois ont esté de vostre goust. Vous m'avoüerez qu'elle contient des Réponses tres-spirituelles à la Question galante. Je vous ay mandé qu'il m'en estoit resté quelques-unes. Il faut satisfaire la curiosité que vous avez de les voir. Celle qui suit est écrite avec méthode. Elle a un tour particulier qui en rend le raisonnement persuasif.

SUR

SUR LA QUESTION
proposée dans l'Extraordinaire du
Quartier d'Avril, au sujet de la
confiance que la Princesse de Cleves
fait de la Passion à son Mary.

A juger si l'action a deü estre faite, ou non, par les suites qu'elle a eües dans l'affirmative (trouvez bon, Monsieur, que je me serve de ce terme pour abreger) on devroit décider en faveur du party contraire. La mort d'un aussi bonnestre Homme que le Prince de Cleves, la retraite d'une Personne aussi rare & aussi admirable que la Princesse, sont des evenemens trop funestes, pour laisser lieu de douter, que les causes qui peuvent avoir de semblables effets, ne doivent estre soigneusement évitées.

A en juger par raport à l'esprit de Madame de Cleves, & à son inimitable vertu, elle avoit lieu d'esperer que son Mary recevroit comme une marque de sa fidelité, plutost que de sa foiblesse, la
prière

priere qu'elle luy faisoit de souffrir qu'elle s'éloignast de la Cour.

On peut faire deux Parties de la Question, & considerer sur chacune le bien & le mal qui en peut revenir. Voyez si je m'y prens comme il faut.

À se
taire

Les in-
conve-
niens
sont

1. Que l'on hazarde } sa vertu,
par les combats, } son repos.
2. Que l'on fournit à la passion d'un Amant les occasions de s'accroître & de se rendre de plus en plus agreable.
3. Qu'enfin le commerce s'établissant insensiblement, il peut venir à éclater.

Les a-
vanta-
ges se-
ront.

1. Vivre bien avec son Mary.
2. Conserver sa réputation de Femme de vertu.
3. Suivre un panchant le plus doux du monde.
4. Ne s'exposer point au hazard du jugement que peut faire un Mary & une pareille confiance.

- | | | | | | | |
|-----------|----------------|----------------|---|----------------------------------|---|-------------|
| A parler. | { | <i>Les in-</i> | { | 1. Se mettre mal avec un tres- | } | à son juste |
| | | <i>conve-</i> | | honneste Homme, & bon | | |
| | | <i>niens</i> | | 2. Perdre auprès de luy l'estime | | |
| | | <i>seront</i> | | de Femme de vertu. | | ressenti- |
| | | | | 3. Ex- } un Amant | | ment. |
| | | | | poser } soy-même | | |
| | | | | | | |
| | | <i>Les a-</i> | { | 1. Mettre en seûreté une vertu | } | |
| | <i>vanta-</i> | | | fortement combatûë. | | |
| | <i>ges se-</i> | | | 2. Prévenir les suites d'un com- | | |
| | | <i>ront.</i> | | merce. | | |
| | | | | 3. Donner à un bon Mary un | | |
| | | | | rare témoignage de fidélité. | | |

Si le dénombrement que je fais icy des Articles à consulter n'est pas assez parfait, & peut recevoir des additions qu'on évite, il faut pourtant que tout se rapporte aux Chefs que j'ay marquez.

Il ne suffit pas d'envisager distinctement tous ces inconveniens & ces avantages. Il faut encor raisonner sur deux Points qu'on doit également appliquer aux biens & aux maux; je veux dire qu'il faut

faut décider le plus précisément qu'il se peut,

De quel costé sont les } plus grands biens.
moindres maux.

De quel costé se trouve la probabilité des uns & des autres.

Il faut donc par une dernière Reflexion chercher dans chaque party le plus du certain, & de l'infailible; car un grand bien, mais fort incertain & de peu de durée, ou qui n'est un bien que par accident, n'est pas tant à rechercher qu'un moindre bien qui sera infailible, indépendant, & qui ne pourra estre alteré; & au contraire, on doit éviter un grand mal & de longue durée, quoy qu'incertain, par un mal infailible qui d'ailleurs seroit de peu de durée, & beaucoup moindre en soy & dans ses suites; comme on évite, si nous en croyons les Medecins, une maladie par une saignée de précaution.

Il est seur que prenant le party du silence, une Femme s'expose à perdre le plus grand de tous les biens; puis qu'elle
ha-

bazarde sa vertu, qu'elle doit préférer à toutes choses. La certitude de cette circonstance est posée par l'état de la Question, qui par là se décide presque d'elle-mesme du costé des inconveniens qu'il y peut avoir à se taire; car ils sont certains, en grand nombre, les plus grands qu'on se puisse imaginer, & ils seroient sans remede & sans fin pour une Femme de vertu telle que la Princesse de Cleves, qui n'a pu se consoler d'avoir eu seulement la pensée d'y pouvoir tomber, & qui s'en est voulu punir toute sa vie, en refusant d'épouser celuy qu'elle aimoit, quand elle l'a pu.

Les avantages que cette Femme peut esperer de ce dangereux silence, ne sont pas d'une égale certitude, car elle ne peut se répondre qu'en demeurant exposée à voir souvent son Amant, elle se rendra si bien maistresse de sa passion, qu'elle épargnera à son Mary la jalousie qu'elle craint de luy donner en luy faisant confidence de ses sentimens. Ses regards parleront en dépit d'elle. Le Mary s'en apercevra. Il examinera la conduite de sa

Octobre.

D

Fem-

Femme; & comme les moindres choses font ombrage à un jaloux, il la jugera criminelle sur de simples complaisances de civilité. Ainsi tous les maux qu'elle voit à craindre en parlant, sont en quelque façon certains pour elle, en ne parlant pas; puis qu'il est presque impossible que la vue & la continuation des soins de son Amant, n'augmentent sa passion, & qu'elle n'ait enfin toutes les fâcheuses suites qu'ont la plupart de celles de cette nature.

Si nous examinons les maux qui peuvent arriver de la confiance, nous n'en trouverons point un plus grand que la jalousie qu'elle peut donner au Mary; mais cette jalousie n'est point infallible. Il peut regarder les choses du bon costé, & quand il seroit inévitable qu'il devint jaloux, la conduite de cette Femme qui n'entretiendra aucun commerce avec son Amant, qui n'entendra jamais parler de luy, & qui laissera insensiblement affoiblir l'amour qu'elle avoit pris malgré elle, luy donnera un si rare témoignage

gnage de fidélité & de vertu, qu'il est impossible qu'il ne perde bien-tost les injustes sentimens qu'il aura conceus, & qu'il ne redouble sa tendresse pour une Femme qui l'aura si fortement convaincu qu'elle ne veut vivre que pour luy.

Vous jugez-bien, Monsieur, que l'inconvenient de rendre un Mary jaloux, sans luy donner lieu de l'estre long-temps, estant beaucoup moindre pour une Femme, que celui de hazarder sa vertu, dont la perte luy est presque infailible, si elle continue à voir un Amant aimé, on doit conclure sur les Principes que j'ay établis, que cette Femme est obligée à la confiance. A dire vray, il est si difficile qu'on puisse prendre une forte passion pour un Amant, quand on a une parfaite estime pour un Mary, que je suis persuadé que peu de Femmes se rencontreront dans l'embaras où Madame de Cleves s'est trouvée. L'Autheur de son Histoire a eu le champ libre, pour luy donner tous les degrez de vertu qui pouvoient rendre compatibles des sentimens si con-

traies. Rien ne peut estre ny plus finement, ny plus délicatement traité; & quoy qu'il nous ait fait une Heroïne, qui ne sera peut-estre jamais imitée de personne, on ne laisse pas de luy estre fort obligé de la charmante peinture qu'il nous en a faite.

Je croy, Madame, que vous serez du party de ceux qui se persuadent que les continuelles occasions de voir le Duc de Nemours, ne pouvoient estre que fort dangereuses pour la Princesse de Cleves. Quand le cœur à esté une fois atteint, il est difficile de guérir d'une forte passion, si on n'a recours à la fuite. Les outrages mesme qu'on reçoit, sont rarement capables de nous donner l'indifférence que nous souhaitons, & on fait cent résolutions de ne plus aimer sans qu'on puisse en executer aucune. C'est ce que le Madrigal qui suit nous apprend.

M A-

MADRIGAL.

*IL est dangereux quand on aime,
De trop s'abandonner à son ressentiment.
On jure en vain de n'estre plus Amant ;
Le Cœur qui n'a jamais pris loy que de luy-
mesme,*

S'embarasse peu d'un serment.

*Quoy que la Volonté promette
Contre un Objet rempli d'appas ;
Quoy qu'elle luy prépare une haine indiscrete,
Ce Cœur souvent n'obeit pas.*

Ces autres Vers vous feront con-
noître qu'on n'a jamais regardé la
nécessité de cesser d'aimer, que com-
me un fort grand suplice.

AUTRE MADRIGAL.

*AH, qu'on est malheureux d'avoir eu des desirs,
D'avoir fait de l'Amour ses plus charmans
plaisirs,*

*Quand il faut renoncer à l'ardeur qui nous
presse !*

*On ne peut oublier ce qui nous a charmé.
On ne gouverne pas comme on veut la tendresse.
Heureux qui peut haïr ce qu'il a bien aimé !*

Il faut vous faire voir quelque
chose de plus enjoué.

78 M E R C U R E
S U R U N B A I S E R.
D E R O B E'.

*Quoy, pour vous avoir pris un baiser en secret,
Vous me traitez de téméraire?*

Autres de vous j'ay le nom d'indiscret?

*Ah voila bien dequoy vous tant mettre en
colere?*

La faveur estant si legere,

Falloit-il me la refuser?

Ou plustost osez-vous vous plaindre davantage,

Quand pour la perte d'un baiser

Mon cœur vous est resté pour gage?

Je m'imaginois bien, Madame, que sur la lecture de la Lettre qui finit celle que je vous ay envoyée extraordinairement depuis quinze jours, vous me presseriez de vous tenir parole touchant les deux autres que je vous promettois. Il est juste de vous satisfaire. Vous vous souviendrez qu'elles me sont venuës de Lyon. Je ne puis vous dire à qui elles sont adressées; mais je ne hazarde rien en vous assurant que l'explication de l'Enigme du Cadran qu'elles contiennent, est accompagnée

gnée de quantité de Remarques fort curieuses dont vous me sçaurez bon gré de vous avoir fait part.

L E T T R E I.

A M. D. R.

Vous estes un étrange Homme. Vous demandez les choses d'une maniere si absolue, qu'on ne vous peut refuser. Sçavez-vous que pour trop demander, il en coûte souvent, & que si je me mets une fois en train de parler, vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous pensez? Mais baste, si je vous dérobe quelques momens, c'est vostre faute. Il y a deux jours que revenant de chez Madame de T. nous parlâmes vous & moy du Mercure. Je vous dis ma pensée sur l'Enigme de la Statue de Memnon. Nous eusmes mesme une assez longue conversation, & je croyois en estre quitte pour cela. Vous voulez, cependant, que je vous marque ma pensée dans les formes, & que j'y ajoute,

D 4 dites-

dites-vous, quelques traits pour l'embellir. On diroit à vous entendre parler, qu'il seroit aussi aisé de trouver de jolies choses, qu'il me l'a esté de deviner que l'Enigme est la Cadran. Pour le premier, il faut de cet Esprit que Mademoiselle B. apelloit l'autre jour assez plaisamment de l'Esprit Mercurialisé, & ce n'est pas chez moy qu'on en trouve. Pour l'autre, il ne faut souvent qu'un peu de hazard; mais soit hazard ou non, je croy avoir rencontré juste, Memnon estoit né dans ces Pais où le Soleil semble se lever. Il estoit de l'extrémité de l'Orient; c'estoit assez aux Poëtes qui aimoient à couvrir l'Histoire mesme de voiles ingénieux pour dire qu'il estoit Fils de l'Aurore. Il estoit Prince des Ethiopiens & des Egyptiens. Ces deux Peuples estoient joints. Ils avoient les mesmes Dieux, & presque les mesmes Coûtumes. Les Ethiopiens s'estoient rendu maistres de l'Egypte. Ainsi ceux qui le font Ethiopien n'ont pas tort; mais à parler juste, il estoit Egyptien, & né dans

dans cette fameuse Thebes d'Egypte à cent Portes, qu'on pouvoit appeller une Ville de Miracles. Elle estoit presque toute bastie en l'air. Je vous en pourrois mander cent jolies choses, mais elles ne sont pas de mon sujet. Il me semble que c'est avec assez de raison qu'on a cherché l'Emblème du Cadran chez les Auteurs de l'Astrologie & des Mathematiques, & dans le Parentage de l'Aurore & du Soleil. On voit cette Statuë de Memnon à Thebes dans le fameux Temple de Serapis. Elle estoit de Marbre noir, tournée du costé du Soleil levant, & representoit un jeune Homme qui sembloit vouloir se lever. L'Auteur de l'Enigme en Figure ne nous l'a pas representée dans un Temple, mais dans une espece de Jardin, aparemment pour garder davantage la justesse de l'Enigme. J'avoüe que cette situation n'a pas peu contribué à me la faire deviner. Ce lieu champêtre, ces Arbres, & ces fleurs, ne marquent pas mal que c'est d'ordinaire à la Campagne & dans les Jardins qu'on élève

& qu'on trouve les Cadrans. Vous sçavez quelle est leur utilité dans ces lieux aimables, où l'on vit d'une manière si douce, & si innocente; où l'on respire l'air tout pur où le Soleil luy-mesme dispense tous les biens; & où l'on ne connoist d'heures & de saisons que celles que marque ou sa lumière, ou son ombre. Là ces Cadrans rendant des réponses plus sûres que celles des anciens Oracles. On les va consulter en foule. C'est ce que représentent ces Gens qui sont autour de la Statuë. Tous les Oracles anciens avoient leur nuit. Je veux dire qu'ils ne parloient pas toujours. Les Dieux se plaisoient souvent à se taire. Nul Oracle n'eut pourtant jamais une destinée si changeante que la Statuë de Memnon. Le Soleil sembloit luy donner la vie. La Nuit la condamnoit au silence; les Cadrans ne parlent plus dès que le Soleil cesse de les éclairer. Autrefois ils estoient aussi fréquens dans les Villes qu'ils le sont presentement dans nos Jardins. C'estoit l'ornement des grandes Places. Le premier

mier que l'on ait fait, au moins en Europe, fut dressé dans la Place publique de Lacedémone. Athenes & Rome n'en manquoient pas. On doit le premier qui fut dressé dans cette dernière Ville, au Consul Messala, ou à Papirius Cursor. On l'éleva en public proche de la Tribune aux Harangues. C'estoit où s'alloient promener les Gens de loisir. La Colonne où il estoit dressé me fait songer au Piedestal sur lequel est posée la Statuë de Memnon. Ne trouvez-vous pas que cela s'accorde extrêmement bien? vous sçavez qu'on a encor cette coûtume de les élever sur quelque Base. Avant que les Romains eussent ce Cadran qui fut construit environ le temps de la première Guerre de Carthage, ils estoient furieusement ignorans dans la division du jour. Ils en sçarvoient moins que nos plus grossiers Paisans. Ils connoissoient que le soir & le matin; & ils crurent leur science fort augmentée quand on y joignit le midy. Un Crieur public se tenoit au guet dans la lieu où l'on assembloit

le Senat, & dès qu'il apercevoit le Soleil entre la Tribune aux Harangues, & le lieu qu'ils apelloient Station des Grecs, où s'arrestoient les Ambassadeurs qu'on envoyoit au Senat; lors, dis-je, que le Soleil estoit là, il s'écrioit à haute voix qu'il estoit midy. Revenons à nostre Enigme. Prenez garde à toute la posture du corps de la Statuë, & vous verrez qu'elle ne vient pas mal à un Cadran au Soleil. Cette main avancée semble dépeindre assez naturellement l'Ombre. Cette teste a assez de l'air de l'aiguille, ou du style de Cadran que les Anciens appelloient Gnomon. Au reste leurs Cadrans n'estoient pas tout à fait comme les nostres. C'estoient des especes de Coquilles ou des Plats-creux faits en façon de demy cercles, marquez de lignes également distantes, avec une espee de baston au milieu. Vous pouvez en avoir veu de cette façon. Ce Globe qu'on a mis sous le pied de la Statuë n'est pas sans dessein. Vous avez pû remarquer qu'on en grave quelquefois la figure proche de ces Cadrans,

d'rans, & on a coûtume de les joindre, aparemment parce que qui que ce soit qui les ait inventez, on donne presque toujours le mesme Autheur au Globe & à l'Horloge Solaire. Il me vient quelque chose en pensée sur la Statuë de Memnon que je pourray vous mander une autre fois. En voila plus qu'il n'en faut pour aujourd'buy.

L E T T R E II.

Quelques adoucissements que le Mercure y donne, la gloire d'estre Autheur n'est pas sans poids. Il faut avoir les épaules bien fortes pour la porter. N'y pensons point, Monsieur. Fouïissons sans peine du travail des autres. Vous attendez aussi bien que moy avec une extrême impatience, ce qu'on nous promet sur les Enigmes en figure dans l'Extraordinaire du Mois d'Octobre. Que nous y apren-drons de jolies choses! On n'écrit rien à present qui ne soit extrêmement raffiné. Ces Enigmes valent bien la peine

D 7

qu'on

qu'on travaille pour nous en découvrir l'origine. Ce n'est pas la moindre invention du Mercure. Je trouve qu'elle vaut presque celle des Hieroglyphes des Egyptiens. Qu'on apercevoit chez ces Peuples de belles vérités, pour peu qu'on fust initié dans leurs mystères! Nous n'y connoissons presque plus rien, parce qu'on n'a pas continué à se servir de ces Nuances & de ces Ombres pour embellir la vérité. Les Siecles suivans ont perdu la connoissance de leurs secrets. Ne vous en étonnez pas. Si nous faisons presentement un Volume d'Enigmes en Figure, sans en mettre l'explication, nostre Posterité travailleroit longtems avant que de la trouver. Vous voyez mesme qu'à present peu de Gens percent le nuage. Quand je dis que nos Enigmes en Figure valent presque les Hieroglyphes, je ne veux pas dire qu'ils soient absolument la mesme chose. Les nostres marquent par une Fable, ou par une autre action complete, une seule chose, ou une seule idée de nostre Esprit. Les leurs envelopoient sou-

vent

vent plusieurs mystères sous un mesme voile. Un seul coup de crayon traçoit différentes choses. Tout leur estoit bon ; un Arbre, un Fleuve, un Animal. Nos Enigmes sont plus composez. Les peintures en sont moins serrées, il y a plus de perspectives & d'éloignemens. Les Egyptiens faisoient des leurs une chose fort serieuse. C'estoit presque leur maniere d'écrire, de parler, de faire connoître leur pensée. Ils s'en servoient mesme pour les choses saintes. Nous n'en faisons qu'un jeu, de quelques momens que nous ne pousserons pas jusqu'à nos mystères. Cependant je ne laisse pas d'y trouver du rapport. Ces Peuples s'en sont servis quelquefois par divertissement ; & comme ils en empruntoient de tout, ils n'ont pas laissé d'en avoir d'aussi étendues que les nostres ; sur quoy je remarque en passant, que quelques Gens ont définy les Hieroglyphes, en disant que c'estoient des Emblèmes des choses sacrées. L'origine du Mot qui est Grec, les avoit aparemment trompez ; & il ne se-

seroit pas difficile de faire voir que les Egyptiens ne couvroient peut-este guere moins de ces rideaux, les choses naturelles ou artificielles, que les mysteres de leur Religion. Sans aller chercher ailleurs, prenons-en l'exemple dans la Statue de Memnon. Il m'est venu en pensèe que ce pouvoit estre un Hierogliphe. Vous n'en croyriez peut-estre rien; aussi ne voudrois-je pas vous répondre corps pour corps de la verité de ce que je dis. Il suffit d'y voir de la vray-semblance. Les Egyptiens ne faisoient presque rien sans mystere. Leurs Ceremonies, leurs façons d'agir, leurs Statuës, marquoient presque toujours quelque chose de caché. Je soupçonne que la Statue de Memnon estoit de ce nombre, & peut-estre ne devineroit-on pas mal de penser qu'elle representoit l'Horloge Solaire mesme. Vous direz qu'elle n'avoit pas cette invention du temps qu'on la dressa, & qu'Anaximandre en fut l'Inventeur: mais ne vous souvenez vous point de ce que nous avons dit quelquefois de la vanité de tous les Peuples à se

se vouloir attribuer la découverte des choses; sur tout de l'adresse des Grecs à se faire Auteurs de ce dont souvent ils ne sont que les Copistes? Par exemple, si vous en voulez croire le mesme Laërce, qui nous dit qu'Anaximandre est l'Inventeur du Cadran, le sage Thalés aura le premier divisé l'Année en douze Mois, & en trois cens soixante & cinq jours. Cependant Joseph attribue cette division aux Hebreux avant le Deluge, & les plus fidelles Ecrivains prophanes la donnent constamment aux Egyptiens. Thalés n'a donc esté l'Auteur de cette distinction que dans l'Europe tout au plus, & je croy la mesme chose de son Compatriote Anaximandre pour l'Horloge. Vous dire que j'ay pour moy la diversité des Auteurs qui ne s'accordent pas à luy attribuer la découverte des choses, & le silence de Vitruve, qui dans une énumération assez exacte des Auteurs des Horloges ne parle point du Milesien; j'ay mesme leu en quelque lieu que le Cadran de Lacedémone

mone qu'il construisit, avoit esté formé
 à l'imitation de ceux des-Babloniens, ce
 seroit trop dans une Lettre qui ne doit
 pas estre si sçavante. Il vaut quelquefois
 mieux relâcher de ses droits, & ne
 convaincre pas les Gens, que de les
 étourdir en affectant trop d'érudition.
 Croyez-m'en donc sur ma bonne foy.
 Vous pancherez peut-estre aussi-bien que
 moy, à croire que ces Philosophes de
 Milet avoient puisé leurs connoissances
 dans l'Egypte, lors que vous sçavez que
 les Milesiens ont esté fameux sur Mer;
 qu'ils avoient basty pres de quatre-vingts
 Villes sur divers Costes, une entre autres,
 nommée Naucratis, dans l'Egypte, &
 qu'ils alloient tous les jours dans ce País
 pour le Commerce. Je pourrois vous
 parler icy de toutes les découvertes que
 les Egyptiens ont faites dans l'Astrono-
 mie, & dans les Mathematiques; vous
 dire qu'ils ont les premiers divisé les jours
 en heures; que le Mot d'heure est Eryp-
 tien, & qu'il vient de celuy d'Horus,
 qui signifie dans leur Langue le Soleil;

Qu'ils

Qu'ils sont les Inventeurs des Horloges
 d'Eau, qui semblent avoir esté plus
 difficiles à trouver que le Cadran;
 qu'ainsi il y a quelque apparence qu'on
 leur doit aussi ce dernier. Mais pour
 trancher court, quelqu'un avant moy
 l'a donné formellement à leur Hermés
 Trismegiste. C'est ce mesme Hermés qui
 divisa, dit-on, le jour en douze heures,
 & la maniere dont il trouva cette division
 est assez plaisante pour mériter que je
 vous la conte. Il prit garde qu'un cer-
 tain Animal consacré à leur Dieu Serapis,
 urinoit douze fois par jour à distance
 égale. Il trouva cette division commode,
 & prit de là occasion de partager le jour
 en autant de differens espaces. Voila une
 belle raison pour un aussi grand Philo-
 sophe qu'on nous dépeint cèluy-là! Les
 Egyptiens ne nous auroient-ils point icy,
 selon leur coûtume, caché quelque verité
 sous ce voile? Perçons un peu la nuage.
 Le Dieux Serapis est le Soleil; l'Ani-
 mal est l'Hierogliphe de l'Horloge; &
 la verité cachée est que ce grand Ma-
 the-

thematicien trouva la proportion des Ombres ; marqua sur le Cadran douze lignes, & trouva cette division commode du jour en douze parties. Ce n'est pas la premiere fois que les Egyptiens se sont servis d'un Animal pour figurer les Horloges. Ils employoient le mesme, & dans la mesme posture, pour représenter les Clepsidres ou Horloges d'Eau, dont Ctesibius d'Alexandrie fut Inventeur. Si cela ne vous suffit pas, faites encor réflexion sur cecy. La Statuë de Memnon estoit dans le Temple de Serapis, cest à dire, du Soleil Vous sçavez la coûtume des Anciens, de mettre dans les Temples des Dieux la figure de ce qui leur appartenoit, de leurs offices, de leur suite. Le galant Ovide dans la belle description qu'il nous a donnée du Palais du Soleil chez les Ethiopiens, n'a pas manqué d'y placer les jours, les mois, les années, les siècles, & les heures, posées à distances égales. Le Temple de Serapis ne manquoit pas de belles Figures de toutes ces choses, & les Habitans de

de la Ville de Thebes, qui estoient les Autheurs de la division de l'Année en douze Mois, & de quantité de découvertes de l'Astronomie, n'avoient garde d'oublier d'y mettre des memorianux de leurs Inventions. Vous tirerez aisément la conclusion que la Statue de Memnon y estoit aussi tres à propos, pour marquer le Cadran, auquel elle se raportoit si juste.

J'attens vos sentimens sur ces Lettres. Je ne doute point qu'ils ne soient conformes à ceux de quantité de Personnes tres-spirituelles qui les ont leuës plus d'une fois, & qui ont toujours trouvé de justes sujets de les admirer. Cependant je passe à l'Article d'un grand Homme, dont la mesure des jours est remplie. Je parle de Monsieur l'Evesque de Munster en Allemagne, mort le dix-neuvième du dernier Mois, dans Bahus Chasteau de son Evesché. Il estoit âgé de soixante & quatorze ans; & comme il a eu beaucoup de
part

part aux Affaires qui ont fait remuer toute l'Europe, je me persuade que vous ne ferez point fâchée d'apprendre son Histoire en peu de mots.

Il s'appelloit Christophe Bernard de Galen. Sa Maison estoit une des plus Nobles, & des plus considérables de la Westphalie. Elle tiroit son origine de la Livonie, & avoit produit des Branches en Hollande, de l'une desquelles estoit sorty le Commandeur de Galen, qui ayant esté donné pour Chef à une forte Escadre de Vaisseaux Hollandois, batit les Anglois aupres de Livorne. Cela arriva en 1653. Il fut blessé à mort dans ce Combat. L'Evesque dont je vous parle, ne fut pas plûtost sorty des Etudes, qu'il voyagea selon la coûtume de la Nation. Quelques années apres, il prit le party des Armes, & eut mesme un Régiment au service du feu Electeur de Cologne. Il fit quelques Campagnes, & quitta l'Armée à l'occasion d'un

Ca-

Canonicat de Munster dont il fut pourveu. Il eut ensuite la Prevosté, qui est la premiere Dignité de l'Eglise Cathedrale, & sceut si bien gagner les Esprits, que l'Evesché de Munster estant venu à vaquer en 1650. par la mort de Ferdinand de Baviere, Archevesque & Electeur de Cologne, qui tenoit aussi cet Evesché, il fut élu Evesque & Prince de Munster par le Chapitre, sur la fin de cette mesme année, malgré les oppositions de plusieurs Pretendans tres-considérables. D'abord qu'il fut en possession, il fit reparer les lieux de son Diocese. La Guerre qui avoit esté longue en Allemagne, les avoit mis dans un grand desordre. Il fit aussi rebastir diverses Eglises ruinées. Il ne vint pas si aisément à bout de faire rétablir son Autorité dans la Ville de Munster. Il y trouva des obstacles, & ils furent si grands, qu'il fut obligé de l'assiéger en 1657. Ce siege dura deux

deux mois, & il n'auroit finy que par sa prise, sans le secours que ceux de la Ville firent venir de Hollande, sous le commandement du Rhingrave. Ce fut ce qui le fit consentir à l'accommodement qu'on luy proposa. Les Habitans de Munster souffrirent qu'il mist une Garnison de huit cens Hommes dans leur Ville; mais comme ce n'estoit pas tout ce qu'il demandoit, les choses commencerent de nouveau à se broüiller. Il obtint de l'Empereur tous les jugemens qu'il souhaita qui fussent rendus en sa faveur, & assiegea une seconde fois cette mesme Ville. Elle résista quelque temps, mais elle se vit tellement serrée de toutes parts, qu'enfin elle se trouva contrainte de se rendre le 6. d'Aoust 1661. Sitost qu'il en fut le Maistre, il y mit une bonne Garnison, la rendit une des plus fortes Places d'Allemagne, & y fit bastir une Citadelle. Il fortifia aussi Coesfeld & Warendorp,

&

& eut quelque démellé avec les Hollandois au sujet du Fort Deiler dans la Frisé Orientale. En 1664. il fut choisy pour estre un des Directeurs de l'Armée de l'Empire contre les Turcs. Cet Employ le fit aller en Hongrie, où à peine il fut arrivé, que l'Empereur arresta la Paix avec eux. Ainsi il n'eut aucune occasion de rien faire. Peu de temps apres, on le fit Administrateur de la belle Abbaye de Correy sur le Weser, qui est une petite Principauté, & comme en 1665. il vit le Roy d'Angleterre en guerre avec les États des Provinces-Unies, il se ligua avec luy contre eux, & entra avec une petite Armée dans la Province de Gueldres & dans la Transisélane. Il y prit quelques Places, & fit assez de peine aux Hollandois, jusqu'à ce que le Roy ayant envoyé de bonnes Troupes à leur secours, M^r. de Pradel qui les commandoit, reprit une partie de ces Places, en sorte que

Octobre. E cet

cet Evesque fut obligé de faire la Paix avec les Etats Generaux vers la fin de l'année 1666. Il employa les deux suivantes à faire entierement rebastir l'Eglise de son Abbaye de Correy, qui estoit presque toute ruinée par les Guerres- Il n'épargna rien pour la rendre magnifique, & en 1671. il obligea le Duc de Brunsvic de luy ceder la Ville de Heuxter dont il s'estoit emparé, & qui dépend de cette mesme Abbaye. En 1672. il se déclara contre les Hollandois, qui luy retenoient la Seigneurie de Borculo, dépendante de son Evesché; & ayant joint son Armée avec un Détachement de celle du Roy, il prit les Villes de Doëticum, de Lochem, & de Grol, dans le Duché de Gueldres. En suite il mit le Siege devant la Ville de Deventer, Capitale de la Province de Transiselande. Ce Siege luy acquit beaucoup de gloire. Il se rendit maistre de la Place, ainsi que de Zwol, de Campen,

pen, de Hasselt, & de la Forteresse de Coeverden, ce qui le mit en possession de toute cette Province. Il s'empara encor de plusieurs Places dans la Frise, & assiegea fortement la Ville de Groningue. Il la pressa pendant deux mois tous entiers, & fut enfin obligé de lever le Siege, par la vigoureuse resistance du fameux Rabenhaupt qui y commandoit, & qui recevoit tous les jours de nouveaux renforts par le costé que les Ennemis avoient inondé. La prise de plusieurs Forts en ces quartiers-là, le récompensa de cette disgrace. Sur la fin de l'année, il prit deux Places au Comté de la Mark sur l'Electeur de Brandebourg; & au commencement de 1673. il adjouâta à ces diverses conquestes tout le Comté de Ravensberg, appartenant à cet Electeur qui venoit secourir les Hollandois. Il ne le rendit qu'après qu'il eut pris la Neutralité. La conspiration du nommé Kett qui

vouloit livrer la Ville de Munster à
 ses Ennemis, ayant esté découverte,
 il le fit punir, & poursuivit la
 guerre contre les Provinces Unies
 avec assez de succès tout le reste de
 cette année. Les Armées de l'Em-
 pereur l'obligerent de faire la Paix
 avec les Etats en 1674. Il se vit mes-
 me engagé d'entrer l'année sui-
 vante dans son Alliance contre les
 Suedois, sur lesquels il prit quelques
 Places du Duché de Bremen & de la
 Principauté de Verden, qui estoient
 à eux. En 1676. il aida à prendre
 la Ville de Staden au mesme Duché,
 & ne voulut point depuis accorder
 aucun secours au Roy de Danne-
 marc, qu'aux conditions de la ces-
 sion qu'il luy avoit faite de ce qui
 luy appartenoit de sa conquête dans
 ce Duché de Bremen. Son dessein
 estoit de l'unir à son Evesché; &
 comme il avoit toujours bon nom-
 bre de Troupes & de fortes Places,
 & qu'il estoit extrêmement agissant
 & ri-

& riche, il se faisoit craindre de ses Voisins, ayant toujours esté en action ou par soy, ou par ses armes, jusqu'à sa derniere maladie qui dura fort peu de jours. Il mourut avec beaucoup de résignation, laissant pour son Successeur à l'Evesché de Munster, Monsieur l'Evesque de Paderborn, qui en avoit esté élu Coadjuteur il y a onze ans. Comme il passe pour un des grands Hommes de nostre Siecle, vous vous plaindriez de moy, si je négligeois de vous le faire connoistre.

Il s'appelle Ferdinand de Furstemberg, & descend de la Maison des libres Barons de ce nom au Duché de Westphalie. Il y eut le Siecle dernier un Grand-Maistre de l'Ordre Teutonique en Livonie de cette Maison. Son grand Oncle Theodore de Furstemberg fut élu en 1585. Evesque de Paderborn, & posseda cet Evesché jusqu'à sa mort, qui arriva en 1618. Celuy dont je

E 3 vous

vous parle nâquit à Billstein le 21. d'Octobre 1626. Il fit ses études à Cologne, où il lia une étroité amitié avec M^r Chigi Evêque de Nardo, qui y estoit alors Nonce Apostolique, & qui le fut depuis à Munster. L'application qu'il avoit pour les belles Lettres & pour la Poësie Latine, luy acquit la bienveillance de ce Prélat, qui estant de retour à Rome, & y ayant esté fait Cardinal en 1652. attira aussitost M^r de Furstemberg auprès de luy. Ce Cardinal luy donna beaucoup de marques de son estime, & il les confirma, en le faisant un de ses Camériers secrets apres qu'il eut esté élevé au Pontificat en 1655. sous le Nom d'Aléxandre VII. Il le pourveut en suite des Canonicats des Eglises Cathédrales de Hildesheim, de Paderborn, & de Munster; apres quoy l'Evêché de Paderborn estant demeuré vacant par la mort de Theodore-Adolphe de Reck le 31. de Janvier 1661. le Chapitre, à la re-
com-

commandation du Pape, éleut M^r de-Furtemberg pour son Successeur. Il estoit alors à Rome, où ayant eues Bulles, il fut sacré le 6. de Juin par M^r le Cardinal Rospigliosi, qui a esté depuis le Pape Clement IX. Il se rendit à son Evesché quatre mois apres, & y fut reconnu avec de grandes acclamations pour Evesque & Prince de Paderborn. Depuis ce temps-là, il a donné tous ses soins au bien de son Diocese, où il a fait quantité de reparations tres-necessaires. Ses belles qualitez, & sa prudente & judicieuse conduite, luy attirerent une admiration si générale, que feu M^r l'Evesque de Munster, qui connoissoit particulièrement son mérite, s'employa de tout son pouvoir à le faire élire pour son Coadjuteur par son Chapitre, quoy qu'il ne fust ny son Parent ny son Allié. Les obstacles que cette Affaire reçut du côté de quelques Personnes puissantes, ne l'empescherent point

de réüffir. Cette Dignité de Coadjuteur de Munster luy fut donnée le 19. de Juillet 1667. & il en eut les Bulles à Rome le 30. d'Avril 1668. Dans ce meſme temps il affura encor à ſon Eveſché de Paderborn la Ville de Lugde, & la future Succeſſion au Comté de Pirmont. Ces ſoins ne l'ont pas empesché dans ſes heures de loisir de s'appliquer à tout ce qui regarde les Sciences. Outre les doctes Ouvrages qu'il a donnez au Public, & le beau Livre des Monumens de Paderborn, ſi eſtimé de tous les Sçavans, il a fait tant de libéralitez à la plus grande partie des Gens de Lettres, qu'il paſſe par tout pour leur Méccenas. Auſſi eſt-ce avec une grande joye qu'on le voit aujourd'huy Eveſque & Prince de Munster. Cet Eveſché eſt un des plus riches de l'Allemagne, & il le poſſedera avec ce luy de Paderborn, en vertu du Bref de compatibilité qu'il en a du Pape. Je vous ay déjà dit

dit qu'il est d'une des meilleures Maisons de tout le País. Il a plusieurs Freres, dont l'aîné est Chanoine de Mayence & de Spire. Celuy qui estoit marié, avoit épousé une Nièce des Electeurs de Mayence & de Trèves, de la Maison de Leyen. Il en a deux autres, dont l'un est Prevost de Munster, & Chanoine de Saltzbourg, de Paderborn & de Liege, & le dernier, Chanoine de Paderborn, de Hildesheim, & de Munster.

En vous donnant la Relation du Siege d'Ypres, il me souvient de vous avoir parlé d'un Capucin qui ayant esté autrefois Mousquetaire, en a conservé l'intrépidité. Je vous appris alors qu'il fut un des premiers qui entra dans la Contrescarpe, & que l'ardeur de donner des marques de sa charité à ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours, le fit toujours courir aux endroits les plus perilleux. Il s'appelle le Pere de Bellemont; & comme son zele pour

le service du Roy & pour le salut des Mourans, s'est particulièrement signalé dans l'occasion du Combat de Mons, il est bon que je vous en instruisse. Ce Pere qui ne cherchoit qu'à se rendre utile aux malheureux, s'estant meslé parmy les Bataillons sans se soucier de la vie, assistoit indifferemment toute sorte de Blessez qu'il retiroit de la foule des Combatans, afin qu'ils ne leur servissent pas de marche pied. Une ardeur si charitable, fit qu'insensiblement de Mourant en Mourant il passa jusqu'aux Ennemis, qui recevoient de luy la mesme assistance qu'il donnoit aux Nostres. Il fut reconnu, & mené à M^r de Villa-Hermosa, qui ordonna incontinent qu'on le tint prisonnier dans son vieux Carrosse. La crainte qu'il eut que ce Pere ne portast la veuë sur le desordre de son Camp, & qu'il n'en informast M^r le Duc de Luxembourg, l'obligea d'ajouter à cet ordre celuy d'a-

ba-

batre les deux Portières. Il ne voulut pas mesme le confier à ses Soldats. Il choisit deux de ses Gardes pour luy répondre de sa Personne. Ils s'enfermerent avec luy dans le Carrosse, & l'un d'eux pour se mieux assurer de ce dépost, appuya sa teste sur sa Robe qu'il tenoit encor d'une main. Mais cette précaution fut inutile. Ces Gardes qui estoient sans doute fatiguez du Combat dont il n'y avoit que quelques heures qu'on estoit forté, se trouverent bien-tost accablez d'un profond sommeil. Le Pere de Bellemont qui n'avoit aucune envie de dormir, crut qu'il devoit profiter de leur repos. Il se defit de son Manteau dont il fit une espeece d'oreiller, & retirant fort doucement la teste du Garde qui s'estoit endormy sur ses genoux, il la mit sur ce Manteau préparé. L'adresse ne luy manqua pas pour lever une portiere, & s'échaper de cette Prison. Son bonheur voulut qu'on avoit at-

taché au Carrosse le plus beau & le meilleur Cheval de main de M^r de Villa-Hermosa. Il ne balança point à le détacher, & ayant apperçu un Valet de M^r l'Abbé de Bellemont son Frere, qui luy avoit esté donné pour le servir, & qui ayant esté fait prisonnier avec luy, n'estoit pas plus soigneusement gardé que quelques autres dont on n'apprehendoit rien, il le fit avancer deux ou trois cens pas devant luy avec ordre de l'attendre. Cependant le Pere qui menoit le Cheval par le licol, n'ayant pas eü le temps de prendre la bride, se faisoit faire passage parmy les Dragons qui ne pensoient pas qu'il fust Aumônier François. Il monte sur le Cheval, luy met le licol dans la bouche en forme de bride, atteint le Valet, le fait mettre en croupe derriere luy, prend son Chapeau qu'il met sur sa teste, fait couvrir celle du Valet avec un mouchoir pour faire la figure d'un Soldat blessé,

passe

passe librement dans cet équipage, & comme la Carte du Pais luy estoit connue, il tourne vers l'Armée de M^r de Luxembourg avec toute la diligence possible. Il arrive au Quartier de la grande Garde des Ennemis qu'il croit estre nostre Avant-garde. On vient à luy. On luy demande, *Qui vive?* Il s'approche toujours en répondant, *Bons Amis.* Les Ennemis qui vouloient un langage plus significatif, continuent à luy demander *Qui vive?* Il répond enfin, *Vive France,* ne doutant point qu'il ne fust parmy nos François. Ces Paroles le font connoistre pour Enemy. On le presse pour le prendre. Le Valet épouvanté se laisse couler du Cheval en bas, se fauve dans les Bois, & regagne heureusement nostre Camp. Le Pere qui se voit seul, donne un coup de fouet au Cheval, & le met par là dans une telle fureur qu'il force les Ennemis à luy faire place. Ils luy déchargent plus de

deux cens coups de Mousqueton, se voyant dans l'impuissance de l'arrester, (le Cheval en reçut deux sous le ventre.) Dans le mesme temps un Officier luy coupe chemin, luy porte un coup de Pistolet à brûle-pourpoint sans le toucher, & le poursuivant de pres, le prend par sa corde. L'adresse du Pere de Bellemont l'empesche de profiter de cet avantage. Il détache sa corde qui demeure entre les mains de cet Officier, & pousse en mesme temps son Cheval d'une maniere si vigoureuse, que mocquant de sa poursuite, il se rend en nostre Camp, où l'on commençoit à croire qu'il avoit esté tué. On luy conseilloit de garder le Cheval qui estoit tres-beau, mais il répondit qu'il estoit d'un Ordre qui luy permettoit d'emprunter les choses dans le besoin, mais qui l'obligeoit de les rendre en suite fort civilement. En effet il renvoya le Cheval par un Trompette avec une Lettre de remer-

mercîment à M^r de Villa-Hermosa. Elle finissoit par des excuses, de ce que l'ardeur qu'il avoit de servir le Roy, de se rendre auprès de la Personne de M^r le Comte du Plessis Praslin, Lieutenant General, qui s'exposoit dans tous les périls, & de continuer ses soins charitables aux Blessez, l'avoit obligé de tirer avantage du sommeil de ses Gardes qui estoient fort innocens de sa fuite.

On m'a averty de quelques fautes, où la mauvaise écriture m'a fait encor tomber pour les noms propres dans ma Lettre du dernier Mois. J'ay mis les Bataillons de Longis, & de Legnerant, au lieu de Congis & de Seguiran. Ce dernier prenoit les ordres de M^r le Chevalier de Seguiran Capitaine aux Gardes, à la consideration duquel je vous ay déjà dit que le Roy avoit accordé son agrément pour la démission de la Charge de Premier Président en la Cour des Comptes, Aydes, & Finan-

nances de Provence, faite sous le bon plaisir de Sa Majesté à M^r de Seguiran Abbé de Guittres, Frere du dernier Premier Président qui la possédoit. Les services que ceux de cette Maison ont rendus, ont toujours esté si agréables, que quand il eut l'honneur d'estre présenté au Roy pour le remercier de la grace qu'il avoit eu la bonté de luy accorder, & pour l'assurer de sa fidelité & de son zele, Sa Majesté répondit qu'elle ne doutoit point qu'il ne s'acquittast aussi dignement de sa Charge, qu'avoient fait tous les autres de sa Famille, & particulièrement quand il s'agiroit de son service.

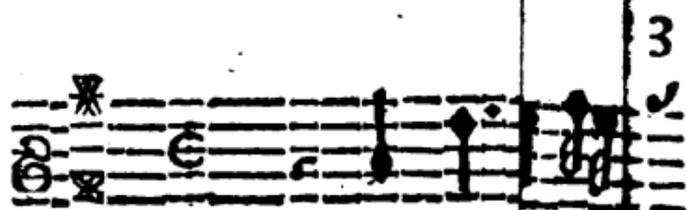
Dans l'Article du Régiment Lyonois qui s'est si fort distingué à Mons, je vous ay dit que M^r de la Tuillerie, qu'il faut appeller de la Tuilliere, Capitaine de ce Régiment, avoit esté tué, & M^r Martinet blessé. C'est tout le contraire. Il en à cousté la vie à M^r Martinet,

PROVINCE: il a donné des marques
du sien par plusieurs Ouvrages, dont
il a fait part au Public.

AIR NOUVEAU.

*SI pour avoir veu seulement
Le Portrait d'un Objet aimable,*

Mon



Si pour objet



ment, Du cru-, I-



ble, Quand je Vorigi

Octobre.

Lyonnois qui s'est si fort distingué à Mons, je vous ay dit que M^r de la Tuillerie, qu'il faut appeller de la Tuilliere, Capitaine de ce Régiment, avoit esté tué, & M^r Martinet blessé. C'est tout le contraire. Il en à cousté la vie à M^r Martinet,

net, & M^r de la Tuilliere en a esté quitte pour de tres-grandes blessures. Au lieu de M^r le Chevalier de Gonneroy, qui a eu les deux cuisses percées dans cette Action, il faut lire M^r le Chevalier de Genotines. Ceux qui envoient des Mémoires écriront mieux les noms propres, quand il leur plaira.

L'Air nouveau que vous allez voir, est de la composition d'un excellent Musicien de la Cathedrale de Montpellier. Les Paroles sont de M^r Lauffel, Avocat en la Cour des Aydes de la mesme Ville. Son mérite & son génie aisé & naturel pour la Poësie, sont connus de tout ce qu'il y a de Gens d'esprit dans la Province. Il a donné des marques du sien par plusieurs Ouvrages, dont il a fait part au Public.

A I R N O U V E A U.

*SI pour avoir veu seulement
Le Portrait d'un Objet aimable,*

Mon

*Mon cœur soupire à tout moment
 Du cruel tourment qui l'accable;
 Fugez, Iris, par tant de mal,
 Si je dois estre miserable,
 Quand j'auray veu l'Original.*

La pensée de cette Chanson peut n'estre qu'une imagination du Poëte; mais ce que je vous vay apprendre vous fera connoistre qu'une belle Copie fait quelquefois de fortes impressions, quand on sçait que l'Original est effectif. Un Gentilhomme de Province étably depuis longtemps à la Cour, y avoit acquis tout ce que le commerce du beau monde peut donner de mérite à une Personne qui ne néglige rien pour en profiter. Son Pere mort depuis fort longtemps, luy avoit laissé avec un autre Gentilhomme de ses voisins, un de ces sortes de Procés qui semblent estre immortels dans les Familles. Quoy que ses prétentions fussent plus justes que celles de sa Partie, les plaisirs de la Cour, & l'aversion na-
 tu-

turelle qu'il avoit pour la chicane, l'obligeoient à se reposer sur un Procureur des poursuites de son Affaire. Le Procureur qui n'estoit pas fâché de la voir durer, faisoit ces poursuites assez lentement, & avoit mesme veu mourir le Gentilhomme contre qui le Procès estoit intenté, sans en tirer aucun avantage. Cependant le Cavalier qui s'inquiétoit peu du retardement de ses diligences, menoit toujourns une vie fort douce. Il estoit de toutes les Parties agreables, & il y avoit peu de Belles à qui il n'est conté des douceurs, sans que son cœur se fust encor attaché. Il y a un monent fatal pour tout le monde. Le sien arriva. Il luy prit un jour envie d'aller voir des Tableaux chez un fameux Peintre. C'estoit son charme. Il en vit plusieurs qui luy plurent fort, & il fut particulièrement touché d'une Diane habillée en Chasseresse. Il sembloit que l'idée du Peintre se fust épuisée à

ra-

ramasser dans un seul visage toutes les beautez qui peuvent le rendre parfait. Il n'avoit jamais rien veu de plus animé. Tout parloit dans cette merveilleuse Diane. Le Cavalier l'admira, & la regardant comme un Tableau qui avoit esté fait à plaisir, il demanda au Peintre à quel prix il consentiroit à s'en défaire. Jugez de sa surprise quand le Peintre luy eut dit que c'estoit un Portrait fait d'après nature, dont il n'avoit pas le pouvoir de disposer. Vous croyez bien qu'il ne manqua pas de demander s'il estoit possible que l'Original approchast de tant de beautez. On luy répondit que s'il avoit veu l'aimable Personne que representoit cette peinture, il avoüeroit que la régularité & la délicatesse de ses traits estoient au dessus de toute l'adresse du Pinceau. On adjousta qu'elle estoit de Province, & Fille d'une Dame veuve que quelques affaires avoient amenée depuis un mois à Paris.

Paris. Le Cavalier acheta quelques Tableaux, & sortit fans s'informer de rien davantage. Les choses n'auroient pas esté plus loin, si (comme je l'ay déjà dit) l'instant fatal qui semble estre marqué pour tout le monde, n'eust esté venu pour luy. Il resva à cette belle Personne; & comme il n'avoit jamais rien veu de si parfait qu'elle, il y resva si puissamment pendant quelques jours, qu'il ne pût résister à l'impatiente ardeur de la voir. Il retourna chez le Peintre, demanda son nom, & eut un nouveau sujet de surprise quand ce nom luy fit connoistre qu'elle estoit Fille de son Ennemy. Les grands Procés rendent ordinairement les Parties irréconciliables & celuy dont il s'agissoit estoit assez d'importance pour avoir divisé depuis longtems la Famille du Cavalier, & celle de l'aimable Personne dont je vous parle. Sa Mere qui l'avoit amenée exprés avec elle, attendoit de

de sa beauté de fortes sollicitations auprès de ses Juges, & sur cette confiance elle s'estoit résolüe à sortir d'affaires. Le Cavalier se trouva fort embarrassé. Dans l'état où estoient les choses, il n'y avoit pas lieu de chercher à rendre visite à la Mere, sans vouloir parler d'accommodement. La justice qui estoit de son costé, ne souffroit pas qu'il fist une si désavantageuse démarche. La voir par rencontre, ce n'estoit rien faire pour luy. Son nom qu'il luy auroit esté facile d'apprendre, luy auroit peut-estre fait quitter la place, & il eust esté bien-aise de ne se pas faire connoistre d'abord comme Ennemy. Apres mille pensées différentes, rien ne luy parut plus à propos qu'un déguisement qu'il se résolut de hazarder. Les chaleurs ont esté excessives l'Eté dernier, & chacun sçait combien elles ont rendu les Bains fréquens. Le Cavalier qui s'informe avec soin de la Belle, apprend qu'elle

le les alloit prendre tous les jours dans la Riviere avec sa Mere, & quelques Amies. L'argent qu'il donne à un de ces rustiques Bateliers qui ont des Tentes commodes pour cette sorte de Bains, l'oblige à l'associer avec luy. Il prend l'habit d'un Bon-homme qu'il paye largement, & n'attend pas longtemps dans cet équipage sans voir arriver la Belle. Il la portoit peinte dans son cœur, & quand il n'en auroit pas veu le Portrait, c'estoit une beauté si achevée, qu'il eust esté difficile qu'il s'y fust mépris. Il la voit, il en est charmé. Elle se mesle dans une conversation qui se fait dans le Bateau, & tout ce qu'il luy entend dire luy paroist si spirituel & si fin, que de son Ennemy involontaire, il devient son plus passionné Adorateur. Il la baigne une seconde fois, & elle se trouve régalée lors qu'elle s'y attend le moins. Elle est à peine dans l'eau, qu'une agreable Symphonie de Violons,

lons, & de Hautbois se fait entendre. Elle sort du Bain, & voit dans le Bateau une magnifique Collation, où les Fruits, les Confitures, & les Liqueurs sont en abondance. La Fleur d'Orange est semée par tout, & il ne se peut rien de plus propre. C'estoit un Bateau tout préparé, dont le Cavalier avoit fait faire l'échange avec celuy que son faux habit luy permettoit de conduire. Il ne luy avoit pas esté difficile d'en venir à bout pendant que les Dames estoient dans l'eau. Elles se regardent, admirent la magnificence du Régál, louent à l'envy la galanterie de celuy qui le donne, sans s'imaginer en estre entenduës, & luy demandent à luy-mesme à qui elles doivent une Feste si bien ordonnée. Il affecte de répondre grossièrement, parle peu pour ne pas faire remarquer qu'il sçait un autre langage; & sur ce qu'il assure qu'il ne connoist point les Gens qui ont fait met-

tre

tre la Collation dans son Bateau, il entend qu'on en fait honneur à un jeune Marquis qui rendoit des soins à la Belle. Ce Marquis qui jouoit chez elle quelquefois, y va le soir mesme. On luy parle du Régal. Il en est surpris, & plus on luy dit que ce qu'il a fait passe le galant, moins il comprend ce qu'on luy veut dire. Son ingenuité à se defendre fort serieusement d'une chose qui ne luy pouvoit estre qu'avantageuse, persuade qu'il n'y a aucune part. Embarras nouveau pour les Dames. Elles retournent au Bain. Autre Feste aussi galante que la premiere. Le faux Batelier toujourns plus charmé, n'oublie rien pour prevenir favorablement la Belle, sur la connoissance qu'il luy doit donner de ce qu'il est. Il s'entend louer sans qu'on sçache que c'est luy qu'on loue; & apres cinq ou six jours de Feste, on le presse si fortement pour l'obliger d'en nommer l'Authéur, qu'enfin il s'engage

Octobre.

F

à le

à le mener le lendemain chez la Dame, si on veut bien consentir à le recevoir. Les Dames assurent toutes qu'on le verra avec joye, & sur quelques autres questions, elles commencent à s'appercevoir que le Bachelier a trop d'esprit pour n'estre pas autre chose que ce qu'il paroist. Jugez de l'impatience de voir arriver l'heure où elles doivent estre éclaircies de tout. Elles félicitent la Belle de l'Amant que ses charmes luy ont donné, & ne peuvent que le croire tres-digne d'elle, apres une si longue fuite de galanteries. Le lendemain le Cavalier prend un habit des plus magnifiques, instruit ses Gens de ce qu'ils doivent répondre à tout ce qu'on leur pourra demander, & avec cet air qui semble estre particulier aux Gens de Cour, il va chez la Dame, où la Belle ne l'attendoit pas moins impatiemment que ses Amies. Il avoit esté trop examiné la derniere fois pour n'estre pas re-

con-

connu d'abord pour le Batelier. On s'écrie sur cette métamorphose. Il en fait le sujet de son compliment, & dit des choses si pleines d'esprit à la Belle, qu'elle commence dès ce moment à s'applaudir de cette conquête. La Dame le prie de ne luy pas cacher plus longtemps à qui elle parle. La crainte d'avoir part à l'inimitié que leur Procès a mise entre leurs Familles, luy fait emprunter le nom d'un de ses particuliers Amis, de mesme Province que luy, & dont la Maison estoit connue à la Dame. Ils estoient venus tous deux à la Cour dans le mesme temps, & elle ne pouvoit connoistre le visage de l'un ny de l'autre. Il est tres-favorablement reçu sous ce nom. Il continuë ses visites. Plus il voit, plus il devient amoureux. Il s'explique. On l'écoute. Les propositions de Mariage ne plaisent pas moins à la Dame qu'à la Belle, mais on voudroit estre sans procès avant que d'en venir à l'effet.

fet. Il ne déguise point qu'il est tres-particulier Amy du Cavalier qui plaide contre elles, & fait aller le pouvoir qu'il a sur luy, jusqu'à se répondre de le faire entrer dans un accommodement raisonnable. Mais comme cet accommodement ne pourra se faire sans se voir, il feint de craindre que son Amy ne devienne amoureux de sa Maistresse, & qu'estant beaucoup plus riche que luy, on ne consente à le rendre heureux s'il demande à l'épouser. Il ajoûte qu'il a un pressentiment secret que la chose arrivera, & qu'il a sçeu que sur ce qu'on a dit à cet Amy du mérite de sa Personne, il avoit déjà beaucoup d'estime pour elle. La Belle se fâche du tort qu'il luy fait en jugeant d'elle si peu favorablement; luy proteste que puis que sa Mère luy permet de l'aimer, il n'y a aucune fortune capable de luy faire changer de sentiment, & pour luy mettre l'esprit en repos, elle l'as-
 sure

sure qu'elle ne verra point le Cavalier. Il répond à cette aimable Personne qu'il ne voudroit pas avoir à se reprocher d'estre cause de l'éternelle division de deux Familles; & comme il ne doute point que le plaisir de la voir, ne soit un des plus pressans motifs qui porteront son Amy à vouloir entendre parler d'accommodement, il la prie de n'y mettre point d'obstacle par la résolution qu'elle semble prendre de se cacher. Quelques jours se passent à dire à la Dame qu'il avoit commencé l'affaire, qu'il croyoit en venir à bout, & qu'il trembloit toujours que cette négociation ne le rendist malheureux. Le plaisir d'entendre tous les jours sa belle Maistresse luy faire de nouvelles protestations de fidelité, le met dans des ravissmens inexprimables. Enfin il dit à la Mere qu'il a fait consentir sa Partie à venir traiter avec elle de bonne-foy. Le jour est pris pour cela. Il avertit son Amy

qu'il avoit déjà informé de toute l'intrigue, & l'engage à venir faire le personnage de Plaideur intéressé sous son nom, comme il avoit joué jusque-là le rôle d'Amant sous le sien. Ils viennent ensemble. On parle d'accord. Quelques difficultez se forment; & comme tout ce qu'on propose pour les résoudre n'accommode point le faux Plaideur, il déclare à la Mere que ce n'est qu'en épousant sa Fille qu'il peut renoncer avec honneur à ses droits. On répond qu'il s'agit de terminer un Procès, & non pas de conclure un Mariage. Il fait voir que l'inimitié des deux Familles a été si loin, qu'il n'y a que ce seul moyen de prévenir les malheurs qu'elle peut causer. La Mere qui goûte les avantages de cette union, n'apporte que de foibles raisons pour la combattre. Le Cavalier fait paroître sur son visage un entier accablement de douleur. Il dit qu'il l'avoit toujours bien prévu, & feint

feint de vouloir sortir pour n'entendre pas prononcer l'Arrest de sa mort. La Belle l'arreste. Ses regards qui luy marquent la constance de son amour, luy reprochent en mesme-temps le peu qu'il en a pour elle. Un Homme atteint d'une forte passion ne doit jamais ceder ce qu'il aime à son Rival, & c'est estre genereux à contretemps que de s'en montrer capable. Vous pouvez juger, Madame, combien ces reproches devoient estre doux au Cavalier. Il en auroit jouï plus longtemps, sans l'arrivée d'un Gentilhomme, fort proche Parent de la Dame. Il connoissoit les deux prétendus Rivaux, & il ne parla pas longtemps, sans tirer la Mere & la Fille de l'erreur où elles estoient. Tout fut éclaircy. On ne pût sçavoir mauvais gré au Cavalier d'avoir paru genereux, puis que c'estoit agir pour luy-mesme. La belle gronda de la peine où il l'avoit mise, & il l'appaisa en luy deman-

dant s'il avoit eu tort de s'en rapporter au pressentiment qui luy avoit fait croire, qu'elle se résoudroit à faire un Heureux de celuy qui avoit passé jusque-là pour son Ennemy.

Il s'est fait un Mariage fort considérable depuis dix jours. C'est celuy de M^r le Marquis de Chasteau-Gontier, qui a épousé Mademoiselle de la Cour des Bois. Il est Fils de M^r de Bailleul, Président à Mortier, dont le Pere ayant commencé d'entrer dans la Robe par la Charge de Lieutenant Particulier au Chastelet, fut ensuite Lieutenant Civil, Prevost des Marchands, Chancelier de la Reyne Mere, Président à Mortier, & enfin Surintendant des Finances. M^r le Président à present vivant, obtint la survivance à l'âge de vingt-cinq ans, & fut mis à trente dans l'exercice de cette grande Charge. Il en a toujours remply les devoirs avec tant d'intégrité, & d'une maniere si honneste pour tous ceux

ceux qui ont cherché de l'accès auprès de luy, qu'il n'y eut jamais une civilité plus obligeante. M' le Marquis son Fils qui a esté reçu Conseiller de la Cour depuis un an & demy, a de grandes applications pour l'étude. Aussi est il d'un profond sçavoir, & tres-digne de succeder à tous les Emplois de ses Ancestres. Ce fut luy qui presenta au Roy M' le Prevost des Marchands & les Echevins, il y a environ deux mois. Je vous ay déjà marqué combien Sa Majesté avoit esté satisfaite de sa Harangue. La Famille de Bailleul est d'une tres-ancienne Noblesse, & des mieux alliées que nous ayons. Madame la Marquise de S. Germain & Madame la Marquise d'Uffel sont Sœurs de M' le Président d'apresent. L'alliance qui se fait aujourd'huy par le Mariage dont je vous parle; est un renouvellement de celle qui s'est déjà faite autrefois, puis que Madame la Présidente du

Tillet estoit de la Maison de Bailleul, & que M' le Président son Mary estoit le Frere aîné de M' Girard de la Cour des Bois. Je ne vous dis point que cette Famille de Girard est des plus considérables & des plus anciennes de la Robe. Tout le monde sçait que depuis trois cens ans elle a toujournsourny des Officiers aux Cours Souveraines. M' de la Cour des Bois, Pere de la Mariée, apres avoir esté Procureur General de la Chambre des Comptes, se fit Conseiller au Grand Conseil, & est Maître des Requestes depuis vingt-quatre ans. M' du Tillet son Frere aîné dont je vous viens de parler, estoit Président dans cette mesme Chambre des Comptes, & M' Girard qui en est aujourd'huy Procureur General est de ses proches Parens. Ainsi dans cette illustre Alliance, il ya de grands Biens, & beaucoup de Noblesse de part & d'autre. Mademoiselle de la Cour des Bois est

Sœur

Sœur de Mere de M^r Girardin, Lieutenant Civil. Elle a infiniment de l'esprit. Il est meslé d'enjouement, mais cet enjouement est toujours d'une Personne tres-raisonnable, & qui ne sçait ce que c'est que de s'amuser à la bagatelle. Elle fait toutes choses sans s'embarasser d'aucune, & répond parfaitement à l'heureuse éducation qu'elle a reçeuë d'une Mere honneste, genereuse, liberale, & qui a toutes les bonnes qualitez qu'on peut souhaiter. Le jour du Mariage il y eut un grand Festin le soir, chez M^r le de la Cour des Bois. M^r le Président de Bailleul, Madame la Marquise de Livry, Fille de M^r le Duc de S. Aignan, Madame la Marquise de Bron, Femme du Grand Ecuyer de Madame, & M^r Clement, s'y trouverent. Ce dernier est Conseiller en la Cour des Aydes, & en haute réputation pour les Devises. Les autres estoient M^r de Bailleul qui a esté

Capitaine aux Gardes, M^r de Joüy
 Sous-Lieutenant aux Gardes, tous
 deux Freres du Marié, Madame la
 Marquise de Franquetot, sa Sœur,
 trois autres Filles de M^r le Président
 de Bailleul; M^r le Marquis de Lery,
 & M^r de Vauvré, l'un & l'autre Fre-
 res de Mere de la Mariée. Le pre-
 mier est Mestre de Camp de Cava-
 lerie, & a plus de quinze années de
 services. Il en a rendu de tres-grands,
 sur tout à Messine, qu'il a fait sub-
 sister longtems par les Partys qu'il
 faisoit sur les Ennemis. Il est tres-
 consideré de M^r le Marquis de Lou-
 vois & des Officiers Generaux. M^r
 de Vauvré sert depuis plus de seize
 ans dans la Marine, dont il est pre-
 sentement Intendant. C'est un em-
 ploy dont Monsieur Colbert a re-
 compensé son mérite, & où son
 exacte fidelité, jointe à une tres-
 grande intelligence, l'a fait monter
 de degré en degré. Pendant les trois
 premiers jours de ce Mariage, tout
 ce

ce qu'il y a de Personnes de Qualité tant à la Cour, que dans la Robe, en ont esté faire les complimens chez M^r le Président de Bailleul, & chez M^r de la Cour des Bois où les Mariez demeurent.

Je vous apprens, à vous qui estes sçavante, & qui avez souvent plaint vos Amies, de ce qu'Horace n'avoit point travaillé pour elles, que vous les pouvez inviter à la lecture des charmantes Poësies de cet Auteur, dont on a fait une nouvelle Traduction depuis quelques jours. On la trouve chez le S^r Coignard, rue S. Jacques à la Bible d'or. Elle a les graces de l'élegance, & rend le sens du Texte avec une tres grande fidelité. Ce sont les deux principaux caracteres d'une bonne Traduction. Celle-cy est de M^r de Martignac, Outre le secours que les Gens de Lettres pourront tirer par les sçavantes Remarques qu'il a mises au bas des pages, pour l'intelligence de

tout ce qu'il y a d'endroits difficiles, les Dames ne sçauroient qu'attendre un fort grand plaisir de cette lecture, puis qu'Horace a toujours passé pour le plus galant Poëte de la Vieille Rome, & que ses Ouvrages s'accoutument aux inclinations de tout le monde, par l'agreable varieté des belles choses qu'ils contiennent. Ils sont pour les Gens de Cour & de Guerre; pour les Amans & les Solitaires; & sur tout ceux qui font leur souverain bien de mener une vie tranquille, y trouveront des préceptes commodes pour la passer dans un plein repos.

Je suis bien aise que vous approuviez les Dessesins de Medailles pour le Roy, que j'ay proposez dans ma derniere Lettre Extraordinaire. C'est une carriere ouverte pour les Sçavans. Je ne doute point que ceux qui se font appliquez aux recherches de ce qui regarde une Science si curieuse, ne m'en envoient des Traitez

tez avec ces Dessesins. J'attens les uns pour satisfaire la curiosité que vous me témoignez là-dessus, & les autres pour les donner aux Graveurs. Par là, mes Lettres Extraordinaires qui ont esté divertissantes pour vous jusqu'icy, deviendront utiles; & comme une matiere d'érudition en attire une autre, j'espere que tant d'habiles Gens dont les Ouvrages composent ces Lettres, ne vous laisseront rien ignorer. En attendant ce que vous devez apprendre par eux touchant les Medailles, je vous diray qu'elles estoient en grande veneration parmy les Romains, & particulièrement celles qui representoient les visages de leurs Empereurs. Ils n'en ont pourtant pas fabriqué d'une grandeur excessive. S'ils les ont referrees à un certain nombre de grains, & limitées à une médiocre étendue, ç'a esté pour les rendre plus communicables par toute la Terre. Ils ont eu raison. Ce n'est pas assez que
la

la gloire confiée aux Métaux dure longtemps, il faut que les Monumens qui la conservent soient portatifs pour les faire aller par tout. Ce sont des Histoires parlantes qui ne peuvent estre que veritables, estant faites dans les temps mesmes des choses qui y sont marquées. On n'y peut rien oster ny ajoûter, comme on fait le plus souvent aux Histoires qu'on r'imprime. Peu de Figures & peu de Paroles, quand les Medailles sont inventées par un habile Homme, font bien souvent toute l'Histoire d'un Héros, en caractères qui durent toujourns, parce que les Métaux ne sont point sujets à s'user. C'est ce qui a fait dire à plusieurs qu'on ne peut trouver la suite de l'Histoire Romaine, & reparer ce qui est perdu, que par les Medailles. On commença d'en faire de plus grandes sous Neron, & cette grandeur a esté depuis imitée en France. Il ne faut pas s'étonner que l'Antiquité

quité les ayant renduës venerables, les Modernes ayent voulu s'en servir. Rien n'est plus utile aux Peintres & aux Statuaires. Ce sont des Desseins pour eux. Ils y trouvent des éclairciffemens pour les sujets qu'ils veulent traiter. Les Historiens modernes n'en tirent pas un moindre avantage, par les connoissances certaines que leur donnent ces Monumens incorruptibles laissez à la Posterité, dans le temps où chacun d'eux a esté receu. Il faut prendre garde que la plus-part des Medailles ne sont faites qu'à cause des Revers qui fournissent toujourns d'heureuses pensées. Ainsi, Madame, ceux de vos Amis qui voudront bien en envoyer des Desseins, doivent s'épargner la peine d'en faire dessiner la face droite, qui est le costé de l'effigie, ou de la teste, si ce n'est qu'il y ait quelque raison particuliere qui les y engage, comme seroit celle de représenter le Roy en Hercule, ou de

de quelque autre maniere. Alors il faudroit envoyer le Dessen de la Face droite avec celuy du Revers. Vous sçavez qu'on peut peindre les Gens de plusieurs façons. Il en est de mesme pour les Medailles. Il n'est pas nouveau qu'un mesme Revers s'applique à diverses Faces. Cela vient de ce que les Autheurs tombent dans une mesme pensée, quoy qu'ils ne se soient point communiquez. Il y a des Revers sans Figures, qui ne contiennent que de simples Inscriptions, mais d'un stile si ferré qu'elles renferment souvent toute la Vie de celuy que represente la Medaille Il y en a beaucoup où le temps de leur publication & d'autres choses semblables se voyent sous l'Exergue. Voila un terrible mot, qui ne signifie pourtant rien autre chose que le court espace qui demeure pour marquer l'année, quand toute la circonference de la Medaille n'est point remplie de l'Inscription. Celles dont les

pa-

paroles de l'Inscription auxquelles on donne le nom de Legende, occupent entierement la circonference. ne sçauroient avoir d'Exergue. Tout le champ de la Medaille s'appelle la Capacité. On les separe souvent en deux parties, dont l'une est appellée superieure, & l'autre inferieure. La premiere contient la Region de l'air, & la seconde, la Terre; aussi la nomme-t-on le Terrain. Il y a des Medailles de plus de trente sortes de noms, selon que quelque chose d'éclatant s'est passé. De quelque nature que cette chose ait pu estre, vous ne devez point douter que ceux qui prendront plaisir à écrire sur cette matiere, ne parlent des plus considerables. Je ne vous apprendrois que ce que vous sçavez, quand je vous dirois qu'on fait des Medailles pour les Sacres des Souverains, pour leurs Couronnemens & leurs Mariages. Elles sont des marques de largesse pour les Peuples dans ces grandes occa-

occasions. Parmy celles dont je vay vous faire voir les Desseins, vous en trouverez de congratulation, & d'autres de punition (s'il m'est permis de parler ainsy) puis qu'elles sont faites en memoire d'une Ville punie de sa revolte. Je vous les laisse examiner dans cette Planche, & ne vous les donne point pour nouvelles, ne doutant pas que vous n'ayez déjà veu une partie, mais elles pourront n'estre pas connuës de tout le monde, & du moins ceux qui en'auront veu quelques unes separément, pourront approuver le soin que j'ay pris de les assembler. Je passe à ce que j'ay à vous dire sur chacune, selon l'ordre du Chiffre que vous y voyez marqué. Ceux qui voudront travailler sur une matiere si digne d'un génie élevé & d'un esprit inventif, en pourront tirer des idées favorables pour leurs Desseins.



EXPLICATION DE TOUTES LES MEDAILLES

Dont le Deffein est dans les Planches.

1. *Revers d'une Medaille d'Urbain V.*

Ce Revers représente un Temple, au devant duquel on voit un Captif nu, qui semble estre Mars, ou la Discorde, image de la Guerre, ayant les bras & un des pieds attachez au Temple. Il est assis sur un amas d'Armes semées pas terre. Il a la Paix devant luy, représentée sous la figure d'une Vierge à demy nuë. Elle tient une Corne d'abondance de sa main gauche, & de sa droite un Flambeau avec lequel elle met le feu dans cet amas d'Armes. Urbain eut pour Pere, Grimoüard Seigneur de Grisiac au Diocese de Mande. On publia cette Medaille, parce que ce Pape établit la Paix par
tout

tout où il fut possible de l'établir. On voit sous l'Exergue le temps de son avènement au Pontificat. Je ne vous parleray point des temps marquez dans l'Exergue des autres Medailles, parce qu'il vous est aisé de les lire. Publier une Medaille, est le terme propre pour dire, donner une Medaille au Public.

2. *Revers d'une Medaille de Charles Cardinal de Vendosme.*

Cette Medaille represente un Lys haut élevé, avec sa tige, sortant d'un Buisson d'épines. Ce Lys qui marque la pureté de la vie de ce Cardinal, fait connoître qu'il estoit né du Sang de France. Les épines d'où sort ce Lys, présageoient que ce grand Homme porteroit constamment les adversitez. Il estoit Archevesque de Roüen, & prit le party de Henry le Grand pendant la Ligue.

3. *Revers d'une Medaille de Loüis Cardinal de Lorraine.*

On voit dans cette Medaille un
Cha-

Chapeau de Cardinal, entre les Cordons duquel paroist une Couronne Ducale, pour' montrer que comme Cardinal & comme Archevesque de Rheims, ce Prince estoit dedié à Dieu; & comme Duc & Pair de France, au service du Roy.

4. *Revers d'une Medaille d'Armand du Plessis Cardinal de Richelieu.*

Ce Revers contient une Inscripti-
on Latine dressée par les Docteurs
de la Faculté de Paris, afin de ser-
vir de Monument éternel à la pieté
de ce fameux Cardinal. Cette In-
scription marque tout ce qu'il a fait
pour la Maison de Sorbonne, & a
esté jettée dans ses Fondemens.

5. *Revers d'une autre du mesme.*

Loüis le Juste est représenté dans
cette Medaille. Il est traîné dans un
Char. La Renommée luy sert de gui-
de. Les Armes de la Maison de Ri-
chelieu paroissent dans la Banderolle.
La Rebellion, sous la figure d'une
Femme, est attachée derriere le Char.

6. *Re-*

6. *Autre du mesme.*

Cette Medaille represente un Globe terrestre environné du Ciel, au costé duquel, en la partie inférieure de la Medaille, est representée une Intelligence Celeste qui fait rouler continuellement ce Ciel avec les Astres qui sont tout autour. L'Esprit du Cardinal de Richelieu estoit d'une si grande élévation, qu'il n'est pas besoin de rien adjoûter à l'explication de cette Medaille.

7. *Face droite d'une Medaille de Jeanne Pucelle d'Orleans.*

Cette Face droite represente cette Heroïne. Elle estoit née en France au Village de Domremy, qui est du Baillage de Chaumont en Bas-signy.

8. *Revers de la mesme Medaille.*

Ce Revers represente l'Assaut qu'elle donna à la Ville de Jargeau pres d'Orleans, où elle fut blessée d'un coup de pierre.

9. *Revers d'une Medaille de Jean-Jacques*



ques Trivulſe Milanois, Mareſchal de France.

Cette Medaille qui repreſente un Lyon apprivoiſé, fait voir que la diſcipline jointe à la dexterité de l'Efprit, fait venir à bout des choſes les plus difficiles, & que meſme par ce moyen les Beſtes farouches ſont domptées. Ce Mareſchal rendit de grands ſervices à Charles VIII. & à LOUIS XII.

10. *Revers d'une Medaille de François de Bourbon Duc d'Enguyen.*

Le corps de cette Medaille eſt compoſé d'un Palmier, ſymbole de la Victoire, au coſté duquel paroît un Cavalier armé, tournant la teſte, comme un Homme qui a eſté irrité. Il eſt en action de darder le Javelot qu'il tient vers un Lyon qu'on découvre aupres de cet Arbre, & qui leve la pate droite comme s'il vouloit pourſuivre & attaquer le Cavalier. Cette Medaille fut publiée en l'année 1544. en laquelle ce Prince

Octobre. G ce

ce sorty de l'auguste Maison de Bourbon (en ayant la valeur hereditaire tout jeune qu'il estoit) commandoit l'Armée de France en Italie, & gagna la Victoire dans la fameuse Bataille de Cerisoles en Piémont, sur le vieil Marquis du Guast Lieutenant General de l'Empereur Charles Quint. Ce Duc d'Enguyen estoit Oncle paternel du Roy Henry le Grand.

11. *Revers d'une Medaille de François Chabot Admiral de France.*

On y voit un Balon enflé de vent, lequel estant violemment jetté par terre, bondit & se releve en l'air avec plus de force. Cet Admiral fut injustement accusé, & son innocence ayant esté reconnuë, il fut rétably & plus en faveur qu'au paravant auprès de François I.

12. *Revers d'une Medaille de la Duchesse de Valentinois.*

Le Tombeau sur le milieu duquel est une Fleche pointée vers le Ciel, & entrelacée de deux Branches de Lau-



Laurier, donne à entendre qu'après la mort du Roy Henry II. la Fleche qui avoit blessé le cœur de cette Duchesse, vivoit seule dans ce Monument.

13. *Revers d'une Medaille du Marechal de S. André.*

Il représente une Corde laquelle descend d'un nœage, & qui se trouve mêlée par le bout, & entrelacée de plusieurs nœus. Au costé gauche paroist un Bras sortant aussi d'un nœage, & tenant un Coutelas dans la main qu'il hausse en action de vouloir trancher ces nœus, pour montrer que par la vertu & par le courage on surmonte & démesle les choses les plus difficiles & les plus confuses. Ce Marechal estoit de la noble & ancienne Famille d'Albon en Lyonois. Il servit les Roys Henry II. François II. & Charles IX. & fut tué à la Bataille de Dreux.

14. *Face droite d'une Medaille de Henry Prince de Navarre.*

Cette Medaille represente un Enfant couché dans un Berceau. Une petite Victoire qu'il tient en sa droite. porte une Palme dans l'une de ses mains, & une petite Couronne dans l'autre. Un Squelette qui represente la Mort, & qui tient une Faux, est dans la gauche de ce Prince, pour donner à entendre qu'estant parvenu en âge, il combatroit si vigoureusement ses Ennemis, qu'il triompheroit de leurs Lignes, ou perdroit la vie. Ce Prince fut depuis le Roy Henry le Grand, & rendit l'Augure veritable par ses Victoires.

15. *Revers d'une Medaille d'Honneurat de Savoie, Comte de Villars.*

On voit dans ce Monument la Fortune representée sous la figure d'une Femme, nuë, échevelée, élevant la face vers le Ciel, & ayant au costé senestre un Voile flotant au gré du vent. Elle tient en ses mains une Banderolle chargée d'une Croix
pleine

pleine, qui désigne les Armes de la Maison de Savoye, de laquelle ce Comte de Villars estoit descendu. Cette Femme appuye ses pieds sur un Globe qui flote & surnage dans la Mer, pour signifier que dans l'instabilité ordinaire des choses du monde, la guide la plus assurée qu'on puisse choisir est celle de la Providence Divine. Ce Comte estoit Fils aîné de René de Savoye Comte de Beaufort, Grand-Maître de France & Gouverneur de Provence; & ayant esté fait premierement Marechal, il fut depuis Admiral de France sous Charles IX. auquel il rendit de grands services. Il eust pour Fille & Heritiere unique Henriete de Savoye, mariée en premieres Nopces à Melchior Desprez, Seigneur de Monpezat, & en suite à Charles de Lorraine Duc du Maine.

16. *Revers d'une Medaille de Jacques de Nemours.*

Il represente un Bras armé, mou-
vant

vant d'un nüage, & tenant en main un Coutelas en action de trancher quantité de nöeus mellez & entrelacez; ce qui signifie que ce Prince par sa vertu démesseroit les choses les plus embarassées. Il estoit sorty de la tres-illustre Maison de Savoye. Son Pere qui en estoit puisné, fut Philipés Duc de Nemours & de Genevois, qui eut pour Enfans Charles-Emanüel & Henry, successive-ment Ducs de Nemours.

17. *Revers d'une Medaille de Marguerite Sœur du Roy Henry II. Duchesse de Savoye.*

Ce Monument represente un Tombeau sur lequel quatre Couronnes de Laurier sont posées. A costé se voyent deux Branches de Laurier en depart. En la partie supérieure paroist le Ciel semé d'Etoilles, & environné de nüages, pour signifier que la Vertü merite des Couronnes, & qu'après la mort de ceux qui l'ont cultivée elle ne manque jamais de triompher.

18. *Re-*

18. *Revers d'une autre Medaille de la
mesme.*

Cette Medaille ne contient qu'une Inscription, qui en consacrant la pieté de cette Princeesse, fait connoistre qu'il ne faut rien se promettre de solide en ce monde; mais qu'apres la mort, ceux qui ont bien vescu doivent attendre leur récompense du Ciel. Cette Duchesse de Savoye & de Berry estoit Fille du Roy François I. & Soeur de Henry II. Elle fit battre ces deux Medailles, & joignit à beaucoup de vertu la connoissance des belles Lettres; ce qui la fit surnommer la Pallas de son Siecle. Elle fut fort liberale envers les Sçavans & les Personnes de mérite.

19. *Revers d'une Medaille de Henry
Duc de Guise.*

Le corps de cette Medaille est un Ange qui a pris son vol dans la région de l'air, entre des nuages; tenant de la main droite une Branche

de Palmes, & de la gauche une Couronne de Laurier qu'il met sur sa teste, pour montrer que la Vertu est la plus digne récompense d'ellemesme.

20. *Revers d'une autre Medaille du mesme.*

Il represente un Autel sur lequel sont deux Mains qui se joignent l'une dans l'autre, en action de se donner la foy reciproquement. Elles sortent de deux nüages, & suportent une double Croix couronnée & entrelacée de deux Branches de Laurier; ce qui marque que ce Duc rendoit graces à Dieu de luy avoir fait obtenir la victoire sur les Ennemis de la Foy & de l'Etat, & protestoit de son inviolable fidelité.

21 *Face droite d'une Medaille de Henry de Bourbon, Prince de Condé.*

On voit par cette Medaille, que celuy qui en ses adversitez met sa confiance en Dieu, ne doit desesperer de rien.

22. *Re-*

29



30



31



32



33



34



22. *Revers d'une Medaille de Guy de Laval, Marquis de Nesle.*

On y voit un Rocher battu des vents & des vagues, pour montrer que la constance d'un Homme généreux ne peut estre ébranlée par les disgraces. Ce Marquis estoit de l'illustre Maison de Laval, & Fils unique de Jean de Laval Seigneur de Loué. Il tiroit son origine maternelle de celle de Rohan, & mourut fort jeune d'une blessure qu'il reçeut à la Bataille d'Yvry au service du Roy Henry le Grand.

23. *Revers d'une Medaille de Henry de la Tour, premier Gentilhomme de la Chambre du Roy.*

Ce Duc, auparavant Vicomte de Turenne, a voulu signifier par une Etoile brillante environnée de nuages épais, què les grandes adversitez dont il fut affligé dès sa jeunesse, & les traits de la calomnie, n'avoient servy qu'à rendre son nom & sa vertu plus celebres. Il descendoit

des anciens Comtes d'Auvergne, & combatit à Coutras avec Henry le Grand, qui le fit Marechal de France, & moyenna son Mariage avec Charlotte de la Mark, Duchesse de Bouillon, & Souveraine de Sedan. Il épousa en suite Elizabeth de Nassau, issuë des Princes d'Orange, de laquelle il eut deux Enfans, sçavoir, Federic-Maurice Duc de Bouillon, & Henry de la Tour Vicomte de Turenne, mort en Allemagne d'un coup de Canon.

24. *Revers d'une Medaille de Marie de Cleves.*

On y voit deux Cygnes qui semblent se regarder tendrement, pour marquer que dans le Mariage de cette Princesse avec Henry de Bourbon premier du nom, Prince de Condé, l'amour & la fidelité conjugale seroient reciproquement inviolables.

25. *Face droite d'une Medaille de Cesar Duc de Vendosme.*

Le corps de cette Medaille représente



sente ce Prince armé, ayant la teste découverte, & tenant une Epée nuë en action de combatre, & faisant bondir son Cheval, pour montrer qu'il soustiendrait avantageusement l'honneur d'estre forty du Sang de Henry le Grand.

26. *Revers d'une Medaille de François Duc de Luxembourg & d'Epiney.*

Ce qui est representé dans cette Medaille, n'a esté mis que pour marquer la pieté de ce Duc. Le Roy Henry III. l'envoya à Rome en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour prester obédience au Pape Sixte V. Ce fut en sa faveur que la Seigneurie d'Epiney en Champagne fut érigée en Duché & Pairie. Il servit en suite Henry IV. fort utilement. Il y a eu des Empereurs dans cette Maison, & elle a souvent esté alliée à celle de France.

27. *Revers d'une Medaille de Maximilien de Bethune, Duc de Sully, Grand Maistre de l'Artillerie de France.*

On y voit dans un nūage un Aigle qui porte la Foudre. Cela marque qu'il estoit prest, comme Grand-Maistre de l'Artillerie, de la porter où le Roy vouldroit.

28. *Revers d'une Medaille de Henry de la Tour Duc de Bouillon.*

On y voit une Tour suportée par deux cimes d'un Rocher fourchu & entrecoupé, qui est furieusement battu des flots de la Mer. Sa constance dans ses adversitez est marquée par là.

29. *Revers d'une Medaille d'Antoine Ruzé Marquis d'Effiat.*

Cette Medaille fait voir un Globe celeste suporté par Hercule qui a sur le dos sa peau de Lyon, & sa Massue à ses pieds. A costé paroist Atlas, qui pour soulager Hercule, soutient ce Globe avec l'épaule & la main droite, & s'appuye de la gauche sur un tronc d'Arbre. Cela fait connoistre que le Marquis d'Effiat se donnoit tout entier aux Affaires, dont

dont le Roy qui régnoit alors vouloit bien se reposer sur ses soins.

30. *Face droite d'une Medaille publiée en l'honneur de Charles de Neufville.*

Le corps de cette Medaille est composé du Portail d'une Eglise de la Ville de Lyon, de laquelle il estoit Gouverneur. Ses Armes sont sur la partie supérieure de ce Portail. On a voulu donner à entendre que Dieu prenoit cette grande Ville en sa protection particuliere. Elle fut édiflée au commencement de l'Empire d'Auguste par Lucius Munutius Senateur Romain, pendant qu'il gouvernoit la Gaule Celtique, depuis appelée Lyonnoise, parce que cette mesme Ville de Lyon fut faite Capitale de la Province. C'estoit par cette raison que les Lieutenans Generaux des Empereurs Romains en Gaule, y faisoient leur résidence ordinaire.

31. *Revers de la Medaille précédente.*

Les paroles qui sont dans ce Re-

vers marquent que ce pieux Gouverneur à fait bastir en l'honneur de la Vierge l'Eglise dont le Portail est dans la face droite de la Medaille. ♣

32. *Face droite d'une Medaille de Christiane II. Roy de Dannemarck.*

On y voit le Portrait de ce Monarque. Il la fit publier en allant assieger Stokholme.

33. *Revers de la mesme.*

On y voit un Aigle qui combat avec un Serpent. On sçait l'antipathie qu'ils ont l'un pour l'autre. Ce Revers fait voir qu'il faut toujours combattre ses Ennemis.

34. *Face droite d'une Medaille de Soliman, Empereur des Turcs.*

Elle represente le Portrait de cet Empereur. Il la fit publier pendant le Siege de Bellegrade.

35. *Revers de la mesme.*

Ce Revers represente la Ville de Bellegrade. Toutes les dépouilles & tous les Drapeaux qui avoient esté pris sur les Turcs depuis Amurat, estoient

32

VIRGINI. MATRI.
 A. DNO. FILIO. QVEM IN
 TERRIS EXCIPERAT. IN DOMO
 SVAM. COELO. RECEP. TAL.
 III. ^{VS} D.
 CAROLVS DE NEVEVILLE
 LVGDVN. PRO. REX.

*hanc Domum extruit
 vt sibi in illius regno locū
 faciat*

33



33



34



35



36



37



38



39



40



41



42



estoyent enfermez dans cette Place bien gardée & bien munie.

36. *Face droite d'une Medaille d'Adrien VI.*

Elle represente la teste de ce Souverain Pontife. Il avoit esté Chancelier de l'Université de Louvain, & Précepteur de Charles V.

37. *Revers de la mesme.*

On y voit un Mur qui commence à tomber en ruine; ce Pape vouloit faire voir par là que ses jours finiroient peu à peu ainsi que ce Mur. Cette Medaille fut publiée un peu apres son election.

38. *Face droite d'une Medaille d'Isabelle Fille d'Emanuel Roy de Portugal, & Femme de l'Empereur Charles V.*

Elle represente le Portrait de cette Princesse, L'Empereur son Epoux la fit publier en son honneur.

39. *Revers de la mesme.*

On y voit les trois Graces. Les paroles font voir que cette Princesse
les

les avoit toutes, & qu'elle les surpassoit en beauté.

40. *Face droite d'une Medaille de l'Empereur Charles V.*

On y voit le Portrait de cet Empereur.

41. *Revers de la mesme.*

Il represente une Femme qui tient d'une main une Corne d'abondance, & de l'autre un Flambeau dont elle brûle des Livres & des Armes. L'Empereur Charles quint apres la rebellion de Gand, fit couper la teste à vingt-six des plus coupables de la Rebellion. Il en exila d'autres, & d'autres éviterent cette peine par de grandes sommes qu'ils donnerent. Il y en eut cent qui furent condamnez à luy demander pardon pour toute la Ville, à genoux, nuds pieds, & la corde au col. On bastit une Citadelle. On desarma les Bourgeois. On les priva de leurs Privileges, & c'est ce qui est representé par ces Armes & par ces Livres

vres brûlez dans le Revers de cette Medaille.

42. *Revers d'une Medaille de Henry II.*

On y congratule ce Monarque de ses heureux succès dans la Guerre, & de tout ce qu'il a fait pour ses Amis & pour sa gloire.

Si l'on compare les Actions des plus grands Hommes, pour lesquels la plûpart de ces Medailles ont esté faites, avec ce qu'on a veu faire au Roy depuis six ans, il ne se peut qu'on ne s'éleve d'autant plus en travaillant pour sa gloire, qu'il passe tout ce qu'on a jamais écrit des plus renommez Héros. La matiere est d'une grande étendue, & chacun la peut traiter selon son génie, sans craindre de se reconrrer dans les pensées. LOUIS LE GRAND a fait voir que ce Titre luy est deû en tout Il est Grand en attaquant par luy-mesme: Il l'est dans le Cabinet. Il l'est en donnant la Paix, & personne ne l'a jamais esté de la mesme
ma-

maniere par cet endroit. Il fait fleurir les Arts & les Vertus; & si on a de la peine à le louer, c'est parce qu'il est trop louable. On fit une Medaille pour Henry IV. un peu avant la mort de ce Prince. Un Monde environné des symboles des Vertus paroïssoit dans le Revers, avec ces paroles, *Reget virtutibus orbem*. Y a-t-il rien qui convienne mieux au Roy? Quoy qu'on dise de luy, on ne peut trop dire, quand mesme on iroit aussi loin que Philip II. dans la Medaille qu'il fit faire lors que Charles-quin son Pere se démit de la Couronne d'Espagne en sa faveur. Ce Prince estoit représenté avec le Globe du Monde sur ses épaules; & les paroles marquoient qu'il portoit ce Globe afin qu'Atlas pût se reposer. Cette Medaille estoit un peu Espagnole. Cependant on ne peut disconvenir de sa beauté. J'attens avec impatience tous les Desseins qui me viendront sur un aussi grand

grand & auffi auguste fujet qu'est ce-
 luy de la Vie du Roy. J'auray soin
 de vous les faire voir gravez dans
 ma quatrième Lettre Extraordinaire
 que vous aurez le 15. de Janvier.

Je ne refiste point aux louanges
 que vous donnez à la dernière que
 vous avez reçeuë de moy. Elle est
 remplie de tant d'agreables Ouvrages
 auxquels je n'ay point de part, que
 je croy pouvoir consentir au bien que
 vous m'en dites, sans me faire ac-
 cuser de vanité. Les Fictions sur
 l'origine des Mouches, & les Ré-
 ponses sur la confidence de Madame
 de Cleves, ont esté les deux matiè-
 res sur lesquelles on s'est particulie-
 rement exercé. Je ne me suis point
 étonné que la dernière ait tant fait
 écrire. Depuis la Princesse de Mont-
 pensier, nous n'avions eu aucun Li-
 vre de galanterie qui eust fait tant
 de bruit que la Princesse de Cleves,
 & il n'y a jamais eu un trait si nou-
 veau que l'aveu qu'elle fait à son

Mary

Mary de l'amour que luy a fait prendre le Duc de Nemours. Ce que je vous ay déjà envoyé sur ce sujet, vous fait connoître ce que le Public en a pensé, chaque Piece différente n'estant pas l'avis seul de celuy qui l'a composée, mais de plusieurs Societez assemblées pour s'expliquer sur une Question si delicate. Quoy que les raisons de ceux qu'elle a partagez doivent vous avoir déterminée à prendre party, je ne laisseray pas d'ajouter à ce que vous avez déjà veu, une nouvelle contrariété d'opinions à laquelle cette Question a donné lieu. La chose est arrivée en Province, & si je ne me trompe, en Bassigny. Voicy ce que c'est. Une jeune & fort aimable Personne qui avoit l'esprit vif, & qui faisoit des Vers si facilement, que les Impromptu ne luy coustoient rien, estoit sur le point d'estre mariée à un Homme qui ne se piquoit en aucune sorte d'avoir le mesmé talent. Il estoit plus
 âgé

âgé & plus riche qu'elle, bon Homme, mais de ces Hommes francs & sans façon, qui disent nettement leurs pensées, & qui en seroient quelquefois blâmés, si leur franchise ne leur servoit pas d'excuse. Le jour ayant esté pris pour la Signature des Articles, la plus grande partie des Parens s'estoit déjà renduë chez la Belle, quand un Homme de la Compagnie reçut un Paquet qu'on luy envoyoit de Paris. C'estoit le second Extraordinaire du Mercure. On s'empressa pour le voir. On le parcourut, & on tomba presque aussitost sur la Question proposée touchant la déclaration que la Princesse de Cleves fait à son Mary. Grande contestation d'abord. Les uns examinerent la Question par les regles du raisonnement. Les autres en jugerent selon leur goust, & enfin on consulta là-dessus les deux Amans. Ils se trouverent de sentimens oposés, & les appuyerent si

for-

fortement, que chacun d'eux crût en son particulier que l'autre avoit quelques puissantes raisons qu'il n'expliquoit pas pour prendre le party qu'il tenoit. Cette pensée les chagrina, & leur fit tirer des conséquences de leur humeur. Ils craignirent de n'estre pas si unis par le Mariage, que la défiance ne regnast d'un costé, & la coqueterie de l'autre. Le party de l'Amante qui ne pouvoit consentir à la declaration, fut soutenu par un jeune Abbé à qui peut-estre la Belle n'estoit pas indifferente. L'Amant n'en fut pas content, & voulut établir certaines Maximes qui firent dire à quelqu'un de la Compagnie qu'Arnolphe de l'Ecole des Femmes auroit bien fait son profit de cette conversation pour les salutaires avis qu'il donne à Agnès. On dit quelque chose de fort plaisant sur ces Maximes qu'un autre tourna sur le champ en Vers par l'Inpromptu que vous allez voir.

DAN-

*Dangereuse est la politique
 D'un cœur qui sentant à regret
 Les traits d'un amour tyrannique,
 Embrasse un procédé discret ;
 La marque d'une ame pudique,
 C'est d'an réveler le secret.*

*Quand on ne songe point au mal,
 En vain cache-t-on le mystere,
 On peut confier tout à l'amour conjugal,
 La confiance alors loin d'estre temeraire,
 A l'honneur d'une Femme est aussi salutaire,
 Que le secret seroit fatal.*

L'établissement de ces Maximes que flatoient l'Amant, fit entrer la Belle dans de sérieuses reflexions. Elle resva, & comme on luy en fit la guerre, elle dit qu'elle faisoit des Vers à son tour, & que c'estoit un Mestier qui demandoit de la resverie. On la crût, parce qu'elle avoit un talent aisé pour la Poësie. On la pressa de dire ses Vers, & apres'estre fait prier, pour avoir le temps de songer veritable à en faire, elle dit le Quadrain qui suit.

C'est

M R R C U R R

C'est en user peu prudemment
D'oser à son Mary découvrir sa foiblesse.
Et je ne choisirois pour aller à confesse
Ny mon Mary ny mon Amant.

Ces vers firent rire toute l'Assemblée.
L'Abbé qui avoit infiniment
de l'esprit, déclara qu'il vouloit aussi
faire des Vers. Il se tira un peu à
l'écart, & refusa quelque temps
vint en suite régaler la Compagnie
de ceuxcy, pour favoriser les senti-
mens de la Belle.

Quand une Femme veut guerir
D'un amour secret qui l'obsede ;
S'il s'agit de le découvrir,
Et vers l'Epoux moy qu'il faut pétrir
Je tiens pour moy de ce remede.
Plusost qu'user de ce remede.

Par un aveu si temeraire,
La Femme fait trois mauvais comp-
Elle rend son Mary jaloux ;
A son Amant fait une affaire ;
Et met l'Amour en grand courroux.

Ces Vers plûtent fort, & sur tout
Les trois derniers qui furent répétez
vi

vingt fois. L'Amant qui connut que les Rieurs n'estoient pas pour luy, déclara qu'il se rendoit; & pour le faire connoistre, apres avoir prié sa Maistresse de l'aimer tant qu'il luy fust impossible d'en aimer un autre, il la conjura de luy en faire un secret, si elle ne pouvoit l'éviter, afin qu'il n'eust jamais le malheur d'estre jaloux. Tout le monde luy applaudit, & l'on demeura d'accord que si un Jaloux sur l'incertitude mesme d'avoir aucun lieu de l'estre, souffroit si cruellement, la jalousie ne pouvoit qu'estre mortelle, comme elle l'avoit esté pour M^r de Cleves, quand on apprenoit de la bouche mesme d'une Femme qu'un Rival avoit place dans son cœur, & que supposé qu'on aimast veritablement, il n'estoit pas possible de vivre apres une si funeste confidence.

Quoy qu'il se soit passé des choses assez considérables dans nos Armées, vous ne trouverez aucun Article de

Octobre.

H

Guer-

Guerre dans cette Lettre. Je le reserve pour le Mois prochain, afin d'avoir davantage à vous dire tout à la fois. J'y joindray le Plan & les Attaques du Chasteau de Lichtenberg; & comme la Relation des Affaires de deux mois vous en fera mieux voir la suite, en vous les présentant tout d'une venue, je ne doute point que vous n'approuviez ce retardement.

Le beau Sexe ne se tait pas quand il s'agit de marquer l'admiration où l'on est des grandes Actions du Roy. Voyez-le par ces Vers de Mademoiselle Certain-Huron.

A U R O Y,

E P I G R A M M E.

*ON n'entendra plus tant parler
De vos fameux Exploits de guerre;
Mais, Grand Roy, pour vous signaler,
Il est d'autres éclats que ces coups de tonnerre.
Quoy que vos Triomphes passiez,
Portent vostre grand Nom au comble de la
gloire,*



mb



sp



son



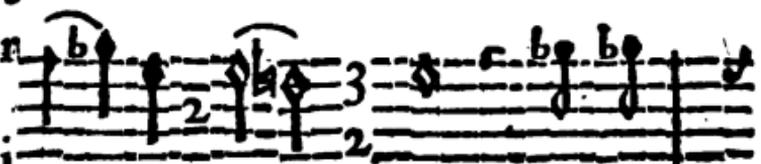
loit



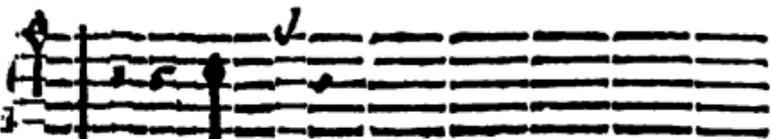
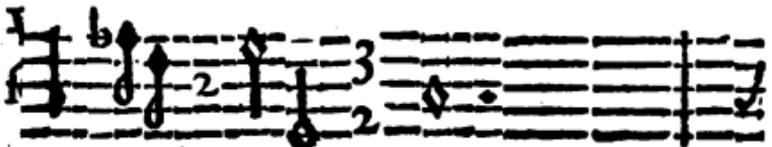
e



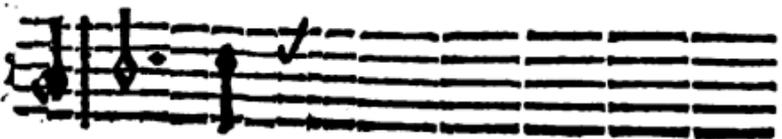
Que j'ayme l'horreur de vos



dit ex-tre-me, Si l'in-



Que



M. LESGU.

*Si ce n'est pas encore assez
Pour former tout le plan d'une pompeuse Hi-
stoire,*

*Vostre justice, vos bienfaits,
Vostre prudence sans exemple,
Grand Roy, sont de rares sujets,
De qui l'éclat n'est que trop ample
Pour entracer les derniers traits.*

Vous avez déjà veu quelques Airs
de M^r Lesgu. En voicy encor un
nouveau de la façon. On ne m'a
point dit de qui estoient les Paroles.

A I R N O U V E A U.

*Affreux Rochers, Demeures sombres,
Charmant séjour d'un malheureux Amant,
Que j'aime l'horreur de vos ombres,
Où je refuse en vain à moi-même
Que mon bonheur seroit extrême,
Si l'ingrate Beauté que j'aime,
Me vouloit, comme vous, écouter un moment.*

Le sejour que le Roy avoit dessein
de faire à S. Cloud, ayant esté ré-
solu avant son depart pour Fontai-
nsbleau, Monsieur qui avoit don-
né les ordres pour le logement de

toute la Cour, s'y rendit le 6. de ce Mois, pour voir s'ils avoient esté bien executez. Il en visita les Appartemens, & ne pût que louer l'exactitude du S^r Billon, à qui la direction de cette belle Maison a esté donnée. Son Altesse Royale alla en suite dans la Gallerie qu'il n'avoit point encor veüe depuis qu'elle est achevée & meublée. Elle en demeura si satisfaite, qu'elle souhaita impatiemment la venuë de Leurs Majestez. Elles arriverent le 10. dans le Carrosse du Roy, où il n'y avoit avec Elles que Monseigneur le Dauphin, Mademoiselle, & Madame la Comtesse de Bethune. Les autres Carrosses ne pûrent faire la mesme diligence à cause des mauvais chemins. Apres qu'on eut admiré les Ouvrages du fameux M^r Mignard, qui rendent la Gallerie de S. Cloud une des plus belles choses de l'Europe (je vous en feray une autre fois un Article particulier) on fit diver-

ver-

verses Parties de jeu jusqu'à l'heure du Soupé, qui fut digne de la magnificence du Roy. La Table estoit ovale, de vingt-cinq Couverts; & comme elle estoit fort large, & que les Officiers n'auroient pû mettre de Plats dans le milieu, on l'avoit rempli de Fleurs d'une maniere si propre, si galante, & si pompeuse tout à la fois, qu'il est difficile d'en bien concevoir toute la beauté. Le Service des Viandes de la bouche estoit de quatorze grands Plats qui formoient un Cordon. Il y en avoit vingt-quatre petits pour le tour, qui approchoient des Couverts. Le Fruit répondoit à ce Service. Outre Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Madame, Mademoiselle, Mademoiselle de Valois, Mademoiselle d'Orleans, & Mademoiselle de Blois, toutes les Duchesses, Mareschaux de France, Dames, & Filles d'Honneur de la Reyne, de Madame, & de Mademoiselle d'Orleans, furent

placées à la Table. La figure des Fleurs se changeoit à chaque Repas. Tantost elles estoient dans une Machine dorée d'une invention agreable, tantost dans des Corbeilles d'argent, puis dans des Vases ou des Caisses de mesme matiere, & quelquefois on les voyoit meslées les unes avec les autres. Toutes les autres Tables du Roy tirrent à leur ordinaire, & furent magnifiquement servies. Monsieur en fit aussi servir plusieurs dans le Bourg. Il y eut Ballets tous les soirs avant le Soupé dans le Salon neuf qui est au bout de la Gallerie. Tout y estoit si bien ordonné, qu'on n'a jamais veu une Place si spatieuse pour danser, quoy qu'il y eust une infinité de monde. L'Assemblée ne pouvoit estre plus Illustrée. J'aurois trop à vous dire, si je voulois vous parler de la grace merveilleuse de Monseigneur le Dauphin, de l'air galant de Messieurs les Princes de Conty, de la Roche

sur

sur Yon & de Vermandois, de Messieurs les Comtes d'Armagnac, de Marfan & de Brionne, de M^r le Marquis de Hautefort, & de M^r le Chevalier de Chastillon : mais si je me sens incapable de vous exprimer les avantages qu'ils ont à la danse, que pourrois-je vous dire qui répondit à l'admiration que causerent Mademoiselle, Mademoiselle de Valois, Mademoiselle de Blois, Mesdames les Duchesses de Vantadour, de la Ferté, & de Nevers, Madame la Comtesse de Maré, & Mesdemoiselles de Grancé, de Thiange, & de Beauvais? Cette dernière est une des Filles de Madame. Quoy que la mort d'un de ses Parens l'oblige de paroître en deuil à la Cour, sa beauté ne l'y fait pas briller avec moins d'éclat que si elle estoit accompagnée des ornemens qui sont recherchez par toutes les Belles. Le mauvais temps fut cause qu'on se promena peu dans les délicieux Jardins de

S. Cloud, mais il n'empescha pas le Roy d'aller voir l'état de ses Bastimens de Versailles, & de visiter la Maison des Invalides. C'est un effet merveilleux de la bonté & de la prévoyance de ce grand Prince, qui dans le temps qu'il avoit toute l'Europe liguée contre luy, ne songeoit pas seulement à triompher de ses forces, mais à faire un Etablissement pour les Officiers & Soldats qui seroient mis hors d'état de servir par leurs blessures. Ainsi tandis que nostre Canon démolissoit ces Murs ennemis, M^r le Marquis de Louvois faisoit élever ceux du grand & somptueux Bastiment des Invalides par les ordres de Sa Majesté. Ils ont esté executez avec tant de promptitude, qu'il semble que ce Bastiment soit forty de terre. On ne doit pas en estre surpris. Le zele qui anime M^r de Louvois, luy a fait faire des choses qu'on tiendra un jour incroyables. Ce fut luy qui reçeut le Roy quand

S. M.

S. M. alla voir le Palais des ces Braves Malheureux. On luy peut donner ce nom, puis qu'il y a bien de grands Princes qui n'en ont pas d'une si vaste étendue. Le Rôy visita toute cette grande Maison jusqu'aux endroits les plus reculez. Quoy qu'elle soit tres-considerable par la beauté & par la grandeur du Bastiment, elle l'est encor davantage par la bonne discipline qui s'y observe. On y vit comme dans une Place de Guerre, & on n'y oublie rien de ce qui peut porter à la pieté. Le jour qui précéda l'arrivée de Leurs Majestez, Madame la Marquise de la d'Aubiaye qui avoit presté le serment accoustumé pour la Charge de Gouvernante des Filles de Madame entre les mains de Madame la Marechale du Plessis Dame d'Honneur de Son Altesse Royale, en vint prendre possession à Saint Cloud. Vous ne douterez ny de sa qualité ny de son mérite, quand pour l'une je vous diray qu'elle est

Sœur de M^{lle} le Marquis de Montclair, & pour l'autre, que Monsieur qui en a fait le choix, a donné cette Charge à la vertu de cette Dame, qui dans un âge peu avancé, compte seize années de Veuvage. J'avois esté mal informé de son nom quand je luy ay donné celui de Roubaix. Le Roy étant party pour Versailles le 16. de ce Mois, Leurs Alteſſes Royales vinrent icy le lendemain, & reçurent Mademoiselle de Fontange à la place de Mademoiselle de Mesnieres, à present Duchesse de Villars. C'est une fort belle Personne. Elle est grande, blonde, à le teint vif, les yeux bleus, & mille belles qualitez de corps & d'esprit dans une grande jeunesse. M^{lle} le Comte de Roussille son Pere est d'Auvergne. Elle devoit estre présentée par Madame la Princesse Palatine, qui l'a donnée; mais comme elle estoit malade, Madame la Duchesse de Vantadour la presenta au lieu d'elle.

Ma-

Madame la Princesse d'Elbeuf est accouchée d'un Garçon. S'il est aussi brave que Monsieur le Prince d'Elbeuf son Pere, il fera parler de luy de bonne heure. Je vous ay souvent parlé de la valeur de ce jeune Prince. Vous sçavez qu'il fut dangereusement blessé dans une des dernières occasions de cette Guerre, & qu'il n'en a laissé passer aucune sans se signaler.

Le Roy a donné une Abbaye à M^r Robert Maistre de Musique de sa Chapelle. Ses Ouvrages luy ont attiré souvent les applaudissemens de Sa Majesté, & ce n'est pas sans avoir bien connu son mérite que ce Prince l'a récompensé.

Comme je ne prétens louer que ceux qui en ont véritablement, je me crois obligé de vous avertir que j'ay esté surpris dans un Memoire qui m'avoit esté donné tres-favorable à un certain M^r des Closets. Il m'avoit esté si particulièrement recom-

mandé, que le peu de temps que j'ay chaque Mois à vous écrire tant de Nouvelles différentes, ne me permettant pas toujours de m'éclaircir de ce qui ne m'est pas connu, j'ay suivy de bonne foy le Memoire dont je vous parle. Vous trouverez bon que je n'en demeure pas guarant.

Je passe à l'Explication des Enigmes. Celle de la premiere en Vers est renfermée dans ce Madrigal de M^r le Brun Segusien.

Lors que l'on a passé les plus beaux de ses jours,

Tant sur l'onde que sur la terre,

A faire l'amour ou la guerre,

Qu'en l'un de ces mestiers on s'exerce toujours,

*Que l'on sçait ce que c'est d'estre pris & de
prendre,*

*Que l'on s'est veu vaincu, que l'on s'est veu
vainqueur,*

L'on ne peut guère se méprendre

Sur la connoissance du Cœur.

Voicy les noms de ceux qui l'ont aussi expliquée sur le Cœur, qui est le vray sens; Messieurs de la Fondrie, Avocat au Parlement de Rouën; Pe-

Petit Chesne l'Anglois, Notaire à Pontoise; Des Forges, Avocat du Roy à Guise; Hiraut, Avocat; Mesdames Vassin; Des Bereaux, Trésorier de France à Orleans; Jouët, de la Ruë des Rosiers; La Cädete d'Amiens; & la petite Laide de la Ruë des deux Portes. Ceux que je vous vay nommer en ont envoyé l'Explication en Vers. Messieurs le Courrier, de Caën; Rault, de Roüen; Le Mary de jour; & le Berger d'Arneville.

La seconde a esté ainsi expliquée dans son vray sens par M^r Brossard Conseiller au Presidial de Bourg en Bresse.

Que vostre Enigme est difficile!

*Depuis deux jour j'y resue en me rongant les
doigts;*

Je me suis dépité vingt fois,

*Sans trouver le vray mot j'en ay soupçonné
mille.*

*J'ay pourtant à la fin donné dans le vray sens;
Un peu de patience est toujours fort utile,*

La Nefle, comme on dit, meurt avec le temps.

Ce mesme Mot de *la Neffle* a esté trouvé par Messieurs l'Abbé de l'Etang; Guerin, Prieur de Sainte Marie Magdelaine de Bezillac; Chapuis; Chesnon, Directeur general des Postes de la Souveraineté de Charleville; Desgarabat de Nogarot, dans l'Armagnac; Du Bois-Quequet; Archambault, de Roüen; De la Porte, d'Orleans; Taisand, Avocat au Parlement de Dijon; De Latre, Avocat à Guise; De la Magdelaine; Balamir amoureux; Le Chevalier de Gros-jonc; Tournés, du Village de Goux; Thabaud des Ferrons, de Berry; Des Bassins, Ecuyer de M^r le Mareschal de Lorge; Jean Bouche d'or; Darcises, Gentilhomme Beaujolois; Panthot; Du Mesnil; Mesdames de la Tuste; Mademoiselle de Corcousson; Renneuve, de Noyon; Les Cotieres de Roüen; Le Quatrain de Mondoubleau; Le Jaloux de la gloire des Tourangeaux; Le bon Clerc de

Mu-

Musique de Châlons sur Saône; le
Hollandois de Saumur; Neptune,
& le Secretaire des Vendangeuses de
Courbevoye. Ceux qui l'ont expli-
quée en Vers sont Messieurs Hervil-
fon S. D. V. de Troyes; De la Cou-
dré, de Caën; Gardien; L. Barré,
de Chartres; & Polymene.

Il y a eu beaucoup d'Explications
de cette Enigme sur la Grenade.

Plusieurs ont trouvé le sens de tou-
tes les deux, & ce sont Messieurs
Jourdan de la Salle, de Troyes; Ay-
mé, de Beziers; De Vaënevar S^r
de Retourne; Merlin, de Beauvais;
Armand Chesnon, de Tours; Lu-
ron le jeune, de Noyon; Le Bourg,
Medecin à Caën; L'Abbé Rateau;
Du Mesny; Abbé des Bons Enfans
de Loches; De Pruneville, Capi-
taine au Regiment de Champagne;
Le Philosophe naturel d'Orleans;
Jouffes S^r de la Chapeliers, de Char-
leville; Le bon Clerc de la bonne
Musique de Châlons; De Goumiers;
Un

Un Chanoine de S. Victor; Mesdames, le Pelletier, de Meaux; Favereau, sur le Quay de la Tournele; Guerin, de la Citadelle de Ste nay; De Noyelle sur la Mer; Leger, de Troyes; Antonie; L'Incomparable du Pais de Caux; La Societé des trois Personnes enjouées de Tours; Les Piés des Tours de Nostre-Dames; L'aimable Angeli que de Pontoise; La Veuve de la Ruë Chapon; Le Chevalier, de la Porte de Paris; L'Amant des interressé, de Noyon; L'Opéra de la Rochelle; Le Solitaire de Picardie; Le Secretaire fidelle d'Amiens; & le Triton. Mesdemoiselles de Penavaly de Brest, & Clarice Genoise, les ont expliquées en Vers, aussi bien que Messieurs du Mont Avocat à Chaumont, L'Abbé Rathier, Houp pin le jeune, Hordé Secretaire de M^r le Comte de Parabere, Fueillet Avocat à Chartres, Geoffroy le jeune de Loches, Catel de la Ruë du

Four,

Four, de Foresta Colonque, Le Solitaire de Pontoise, le petit Ascagne, Hugo de Gournay sur Epte, Baizé le jeune, Le Drüide du Bois de Levantin, & les Reformateurs de Bretagne.

Les deux nouvelles Enigmes que je vous envoie sont, la premiere de M^r Saurin, & l'autre de M^r Brosfard Conseiller au Presidial de Bourg en Bresse.

E N I G M E.

ON feroit mal sans moy toute importante affaire,

*Et je puis à la Cour trancher du necessaire.
Je me mesle de tout, j'excelle en tout Employ.
Personne ne me voit, chacun croit me connoistre;*

*Je me pique assez de paroistre,
Et rien n'est plus obscur à moy mesme que moy.*

*Vous me cherchez icy peut-estre,
Mais si je n'y suis pas, au moins j'y devrois estre.
Ne vous rebutez point, cherchez moy desormais;*

On me croit bien souvent où je ne fus jamais:

A U.

A U T R E E N I G M E .

*Je suis en vogue en France, & je n'y suis
pas rare;*

Mais quand je suis commun on ne m'estime pas.

Je suis habile, & par un fort bizarre

Je fais souvent mon plus grand embarras.

Il n'est rien que je n'ose & ne puisse entreprendre.

Quand je parois oysif je travaille en effet,

Et mon travail finy je ne scaurois comprendre

La maniere dont je l'ay fait.

*Je suis de tout mestier, dans la paix, dans
la guerre.*

Sans moy l'on ne fait rien de bon.

Je puis facilement courir toute la terre,

Et je suis toujours en prison.

*Par tout en m'e recherché, on m'estime & l'on
m'aime.*

*Tout le monde à l'envy me trouve plein d'at-
traits.*

*Refuez, cherchez-moy bien, prenez un soin
extrême.*

Si je ne me trouve moy-mesme,

Vous ne me trouverez jamais.

L'Enigme en figure qui represen-
te Daphné fuyant Apollon, n'est au-
tre chose que l'Ombre. Voicy l'Ex-
plication que M' Rault de Rouën
en a donnée.

Dans

*Dans cette Forest verte & sombre,
 Allons, Daphné, nous mettre à l'ombre,
 La fraïe y cause un doïx sommeil :
 C'est dans ce lieu vert & sauvage,
 Que nous reposans à l'ombrage,
 Le Mercure nous dit qu'il faut fuir le Soleil.*

Cette Enigme ne consiste que dans l'action Apollon est cause de la fuite de Daphné, & l'Ombre est toujours produite par le Soleil. Messieurs Andry, le Bourg Medecin à Caën. Bonnet de Vaux, & les Reformateurs de Bretagne, ont aussi trouvé ce mesme sens. En voicy d'autres donnez à cette Enigme par différentes Personnes.

M^r Gardien, un Flambeau allumé
 poursuivant l'obscurité; Geoffroy le
 jeune, de Loches, le Jour chassant
 la Nuit, en Versi Le Hollandois de
 Blois, le Soleil poursuivant à son lever
 l'Etoile du Jour; Messieurs Joseph
 Rey, Geographe de S. A. R. de Sa-
 voye; Darcifes Gentilhomme Beau-
 jollois; De Lattre Avocat à Guise;
 Chap-

Chappuis, de Monbrison en Forest ;
 Le bon Clerc de Musique de Châlons sur Saône ; & le Triton, *la Hollande & la Paix donnée par le Roy à cette Province* ; M^r Eveillard Avocat en Parlement, *la Paix qui arreste les Conquestes de Louis le Grand* ; L'Amant nocturne, *les Conquestes du Roy* ; Le Jaloux de la gloire des Tourangeaux, *la Gloire poursuivie par les Héros* ; Messieurs Houppin le jeune, Merlin de Beauvais, & le Solitaire inconstant, *la Chasteté* ; M^r Panthot, *la Paix victorieuse* ; La Société des trois Personnes enjôüées de Tours, *les Victoires du Roy sur les Peuples du Rhin* ; Hervilson, S. D. V. de Troyes, *la Grape de Verjus* ; Du Mesnil, *les Arbres & les plantes* ; Thibaud Medecin à Tours, *le Sucre*, en Vers ; Le Solitaire de Poitoise, *la Terre & le Soleil*, en Vers ; L'Inconsolable du Pais de Caux, *l'Aurore* ; Mesdames le Pelletier, de Meaux, *une Ravine d'eau* ; Clarice Génoise,



MÉDUSE ENIGME.

noise, *la différence de la Prose & des Vers*, en Vers; M^r du Mesny Abbé des Bons Enfans de Loches, & le petit Ascagne, *le Printemps*; Messieurs Thabaud des Ferrons en Berry, & Aymés de Beziers, *la Nuée*.

Méduse est la nouvelle Enigme que je vous propose. Sa teste que Persée Fils de Jupiter & de Danaé coupa, avoit le pouvoir de changer tous ceux qui la regardoient en pierre. Ainsi elle estoit l'effroy de tout le monde, & on avoit grand soin de fuir pour s'empêcher de la voir.

M^r de Choisy, Commandant dans Thionville, & Gouverneur de la Citadelle de Cambray, a enfin épousé Mademoiselle de Clermont. Le Mariage estoit arresté depuis quelque temps, mais la cérémonie n'avoit encor pu s'en faire à cause qu'il estoit occupé aux Fortifications de Longhuy. Il excelle dans ces Ouvrages, & s'est rendu si utile & si agreable à Sa Majesté, qu'il en reçoit de tres-

considérables Pensions. Il a fait voir
 en plusieurs rencontres que son cœur
 n'estoit pas moins estimable que son
 esprit. Rien n'est plus galant ny plus
 magnifique, que des divers présens
 qu'il a fait tous les jours à sa Mai-
 stresse depuis celuy de son arrivée,
 jusqu'à ce que se donnant tout en-
 tier à elle, il ne trouva plus à ren-
 cherir sur ce dernier don. Aujour-
 d'huy c'estoit un beau Fil de Per-
 les; demain des Boucles de Diamans;
 le jour suivant un grand Carrosse
 avec six Chevaux; un autre jour for-
 ce Louis dans une Cassette de Cri-
 stal garny d'or, & enfin plusieurs
 Boîtes à Portraits & à Mouches,
 le tout enrichy de Diamans. Son mé-
 rite plus que ces galantes liberalitez,
 qui ne devoient pourtant pas déplaire,
 l'avoit rendu maître du cœur avant
 qu'il le fust de la personne de Ma-
 demoiselle de Clermont, qui est d'une
 tres-bonne Maison & des mieux al-
 liées de Paris dans la Robe & dans
 l'Epée.

l'Épée. M^r de Clermont son Pere estoit Maître des Comptes. Elle n'a qu'un Frere qui est Conseiller au Grand Conseil. Madame sa Mere est Gargan, & a une pieté exemplaire qui ne luy laisse avoir des veuës que vers le Ciel. Quoy que ses vertus éclatent, ce ne sont pourtant que celles qu'elle ne peut entiere-ment cacher.

Le Public a fait une tres-grande perte en la personne du R. P. Yves de Paris, qui est mort depuis quinze jours au Convent des Capucins de la Ruë S. Honoré. C'estoit un Homme extraordinaire, du nombre de ces Esprits pénétrants, à qui il semble que la Grace & la Nature ayant pris plaisir à découvrir tout. Il ne faut que lire ses Ouvrages pour estre convaincu de sa profonde érudition, & des hautes lumieres qu'il possédoit dans toutes fortes de Sciences. Il a donné au Public douze Volumes en fol. & quantité d'autres Livres qui
ne

ne laisseront jamais effacer la gloire qu'on ne luy sçauroit disputer, d'a-
voir esté une des plus fecondes, des
plus éloquentes, & des plus saintes
Plumes de son Siecle. Ce grand
Homme avoit consacré sa jeunesse
au Barreau, jusqu'à l'âge de trente
ans qu'il entra chez les Capucins,
où il en a passé cinquante-huit avec
une telle integrité de vie, & un si
genereux mépris des honneurs, qu'il
y a toujourns constamment refusé les
premiers Emplois qui luy ont esté
plusieurs fois offerts. Il est mort âgé
de quatre-vingts-huit ans. Je ne vous
dis rien de ses vertus particulieres.
Elles fleurissent tellement dans tout
l'Ordre des Capucins, qu'il suffit
d'en estre pour mériter beaucoup de
gloire devant Dieu & devant les
Hommes.

M^r Carpatry, Maistre des Comptes
& Commis de Monsieur le Tellier,
& de M^r de Louvois, est mort aussi
dans le mesme-temps. Il a esté fort

Octobre.

I

re-

regreté de ces deux Ministres, à cause de l'expérience qu'il avoit dans les affaires où ils l'ont employé pendant plusieurs années. Comme ceux qui travaillent sous de si grands Hommes deviennent habiles en peu de temps, & que d'ailleurs ils n'en choisissent point qui n'ayent déjà un fort grand mérite, on ne doit point douter de celuy de M^r Carpatry.

M^r l'Abbé de Chavigny Docteur de Sorbonne, a esté nommé à l'Evêché de Troyes, vacant par la mort de M^r Mallier du Houssay, qui le possédoit du vivant de Louis XIII. & qui estoit Abbé de S. Pierre de Melun. L'abondance de la matière de ce Mois me fait differer à vous entretenir du mérite de ce nouveau Prélat, jusqu'au temps où je vous parleray de son Sacre.

Je passe à l'Article des Modes nouvelles, dont je ne vous entretiens que parce que je m'y suis engagé. Je ne devois pas fixer un temps
pour

pour vous en parler; & puis que l'inconstance les fait naistre, je devois croire que je ne pouvois rien promettre d'assuré sur cet Article. Je me fois sur le changement des Saisons, mais elles sont souvent bien trompeuses. Il est vray qu'elles conservent toujors leur nom, mais on ne les peut quelquefois reconnoistre que par là, & leur nom ne suffit pas pour produire des Modes nouvelles, quand du reste elles n'ont rien de ce qu'on attend d'elles, que l'Hyver regne pendant les premiers jours du Printemps, & les chaleurs de l'Eté pendant la plus grande partie de l'Automne. Ce déreglement des Saisons fera cause que d'oresnavant je ne vous parleray de Modes qu'à mesure qu'elles seront inventées. Je ne vous en apprendray guères à la fois, mais je vous en entretiendray souvent, & peut-estre en trouverez-vous quelque chose dans la plus grande partie de mes Lettres.

tant ordinaires qu'extraordinaires. Comme on a cette Année passé tout d'un coup de l'Eté à l'Hyver, & que les pluyes continuelles ont succedé aux grandes & longues chaleurs, sans que nous ayons jöüy des beaux jours que l'Automne devoit nous donner, je passeray de mesme des Modes de l'Eté à celles de l'Hyver. Je croy vous devoir entretenir d'abord des Habits & des Etofés d'or & d'argent. Je sçay bien qu'il est défendu d'en porter, & vous le sçavez comme moy. Cependant il est peu de Personnes de qualité qui n'en ayent. Il est vray qu'elles ne s'en servent que rarement, & que lors qu'elles les portent, ce n'est que dans des lieux où il n'y a rien à craindre du plus juste & du plus vigilant Juge de Police que nous ayons veu en France. Le temps avoit toujours fait oublier ces fortes de défenses; il les falloit sans cesse renouveler; on n'imposoit aucune peine à ceux qui osoient

osoient y contrevenir ; mais ce temps est passé, & quoy que M^r de la Reynie soit le Magistrat du monde le plus affable, on peut assurer que lors qu'il s'agit de faire executer les volontez du Roy, rien ne luy peut faire relâcher de la juste severité que tout Juge qui veut estre équitable doit avoir. Je croy que cet éclaircissement estoit necessaire avant que de vous parler des Etofes d'or & d'argent.

Celles qui sont le plus en regne, sont des Draps d'or façonnez de plusieurs sortes, sur des fonds de couleur de musc, clairs & bruns, brochez d'or & d'argent. On brode aussi en or & en argent sur des Gros de Naples, ou Moires lissées de soye, fabrique de Paris, & façõ de velours ras. Ceux qui ne portent ny or ny argent., font broder ces Etofes de soye de plusieurs couleurs. On y fait mesme imprimer ou gaufrer des Fleurs. On double les Habits de

pluche ou pannes de couleurs hautes, comme de couleur de feu ou de cerise. La plûpart des Hommes ne s'habilleront cet Hyver que de deux sortes d'Etofes. La premiere est un Drap gris, que l'on peut dire aussi bien travaillé que le Castor. La seconde est une Etofe brochée avec un cordonnet. M^r Gaultier de la Couronne. Ruë des Bourdonnois, a fait faire ces Etofes qui sont tres-belles. Les Habits de Ville des Femmes seront d'Etofes de soye de toutes sortes de manieres. Il y en aura avec du velouté tant en noir qu'en couleur. On portera des Jupes brodées tant sur le Mestier que par le Brodeur, qui imiteront les Points de France. On porte à present quantité de gros Satins couleur de cheveux, gris de Souris, & gris de perle, qui sont semez d'un courant de Fleurs. On porte aussi de gros Satins dont les Fleurs sont fraizées, comme si c'estoit du velours cizelé,

lé, & des Etamines à fleurs à fonds de fatin blanc. Nous avons veu naître deux couleurs depuis quelques années (ce qui n'arrive que tres-rarement.) Ces deux couleurs sont celles de paille & de Prince. M^r Gaultier en promet une troisième, mais il n'en veut point encor dire le nom. Il attend pour la S. Martin une Flote de tres-riches Etofes. Les Mantoux que l'on fait sont toujours assez négligez, & la plûpart des Robes sont faites à l'Indienne.

On porte à la Cour l'or & l'argent sur le bleu & sur le rouge, pourveu que ce ne soit point de la Broderie, car elle n'est permise qu'à ceux qui ont de Juste-à-corps de Brevet; mais on couvre en récompense les Juste-à-corps bleus & rouges d'un Point de France & d'un Point d'Espagne si relevé & si bien fait, qu'il surpasse la Broderie en beauté, & il y en a même qui sont tout couverts d'argent trait. Les Echarpes

font magnifiques, & font d'un Point d'Espagne d'or, ou d'or & d'argent ensemble, mais si maniables, qu'elles ne grossissent point. Ces Echarpes ne se mettent pas seulement par dessus les Juste-à-corps bleus & rouges garnis de Dentelles; on les met encor sur ceux de velours, & sur les gris. L'on se sert toujours des Boutons vermeil doré, mais l'on ne fait point de Boutonnieres de fil d'or. Les Boucles de Souliers les plus à la mode font d'or. Les Nœuds d'épaule & d'Epée font brodez-passez, seulement d'un demy pied de haut, avec une Frange double, ou une Campana d'or & d'argent. Je croy que vous n'ignorez pas que brodé-passez est une Broderie plate qui paroist des deux costez. Les Rubans que l'on porte sans or & sans argent font tres-larges, & la plupart tabifez & mouchetez. Les Chapeaux qui se portent avec les riches Juste-à-corps dont je vous ay parlé, font bordez d'or

d'or & d'argent, & l'on commence mesme à porter un petit fil d'or autour des Caudèbecs. On porte avec les mesmes Juste-à-corps des Baudriers à fleurs d'or, decoupez avec des couleurs dessous. On apétisse tous les jours les Chapeaux, & les Castors sont toujours ras. Les Bouquets de Plumes commencent à devenir à la mode. Celle des Habits n'est point changée, ils sont toujours à la Cavaliere. Les Bas sont toujours roulezz, & les Juste-à-corps longs. Les Canons des Rhingraves sont toujours évidez, excepté ceux que l'on fait de Point de France, dont on voit beaucoup à present. On portera des Habits gris brôdez de soye, avec Canons de Point. Il y a une Fabrique Royale établie nouvellement à S. Maur pres Paris par le Sieur Charlier, où l'on fait des Etôfes d'or, d'argent, & de soye, & des Draps d'or à la façon des Perles, & d'autres à la manière d'Italie; des Ve-

lours,

lours, Satins, Damas, & de toutes sortes de Draps d'or & de soye de qualitez extraordinaires que l'on peut acheter de la premiere main, en allant à son Magazin à Paris Ruë de la Coutellerie, au Cerceau d'or, où il debite lesdits Ouvrages. Ce M^r Charhier a une intelligence toute particuliere pour faire fabriquer toutes sortes d'Etofes. C'est luy qui a fait depuis six ans toutes celles qui ont servy pour habiller le Roy. Il en fait d'admirables pour les Ameublemens. Quant à celles qui servent à faire des Habits, il les fait si maniables, qu'on ne sçauroit assez les admirer, & c'est par là qu'elles ont plû au Roy. On ne doit pas s'étonner du merveilleux talent qu'il a pour ces sortes de choses, puis qu'il a veu tous les Pais Etrangers où les plus belles Etofes se fabriquent. Il en fait de nouvelles dont le Desseins sont admirables, & d'une invention toute particuliere. Il n'y a que luy
en

en France qui puisse venir à bout des choses qu'il exécute. Il faut jusques à quinze milles cordes pour monter la plûpart de ses Mestiers, & on ne les sçauroit voir sans surprise. Apres vous avoir parlé d'Etofes, de Modes, & de Manufactures nouvelles, je croy vous devoir faire voir deux Figures habillées. Jetez les yeux sur ce Cavalier, vous verrez dans son habillement une partie des choses dont je vous viens d'entretenir. Imaginez-vous qu'il revient de l'Armée, & qu'on l'a habillé selon les premieres Modes qui ont paru. Son Habit est de ces Draps gris dont je vous ay déjà parlé, & qui se vendent chez le Sieur Gaultier. Son Juste-à-corps est long, & sa Veste un peu plus courte que celles qu'on portoit l'Eté dernier. Elle est brodée de soye sur un fonds de Satin, (ce n'est pas qu'on n'en porte de plusieurs autres Etofes.) Il n'y a point de Modes generales

Habit d'Hyver
1678.



rales pour les Vestes. Les Manches de ce Cavalier sont à l'ordinaire, avec un fort grand Nœud de Ruban large. Ses Gants sont de Frange de la couleur de sa Garniture; & son Nœud d'épaule & celui de son Epée sont larges & brodez passez, avec une grande Frange au bord. Son Baudrier est brodé de soye sur un fonds de la couleur de sa Garniture; & son Echarpe est de Point d'Espagne. Il a un Manchon de petit gris, (on n'est pas seûr que cette Mode continuë, mais il est certain que les Marchands le souhaitent, & qu'ils en ont fait faire beaucoup.) Son Chapeau est petit, & garny d'un Bouquet de Plumes. Il est de Castor gris blanc, & ras. On porte aussi de petits Caudebecs noirs, legers, & maniables. La Perruque que vous voyez est encor à la Cavaliere, & la Crevate est de Point de France. Je ne vous dis rien des Dessen de ce Point, puis qu'ils n'ont pas changé

Octobre.

K

de-

depuis que je vous en ay parlé. Les Bas de ce Cavalier sont roulez, ses Boucles d'or, & ses Souliers lustrez. C'est assez vous entretenir de ce qui regarde l'ajustement des Hommes; il est temps de vous parler des Dames. Il n'y a encor rien de changé à leurs coëffures; leurs cheveux sont toujours moitié crêpez & moitié bouclez, & fort separez dans le milieu du front. Elles mettent ordinairement deux Cornetes de Point à la Reyne, ou de foye écrué, & fort rarement de Point de France, parce que le Point clair sied mieux au visage. La petite Cornete fraizée qui en approche le plus, est nouée d'un Ruban sous le menton. La seconde qui accompagne la petite, est plus longue; & l'on met au bas de la troisième appellée la grande, deux Nœuds négligez. On nouë sur la teste un Ruban large & tournant. La premiere Coëffe est de Point de mesme les Cornetes, & de la se-

con-

Habit d'Hyver
1678.



conde de Gaze double. Tout cela se voit dans la Figure de Femme que je vous envoie, sur laquelle vous n'avez qu'à jeter les yeux. La forme de son Manteau est à l'ordinaire. Il est de gros Satin de Florence, couleur de Musc, brodé de soye de couleurs modestes, qui sont le violet, le gris de lin, & la couleur de Prince. Il y a un peu de blanc meslé parmy ces couleurs. Sa Jupe est d'un gros Satin d'un blanc un peu sale, brodé de soyes bleuës & violetes, & de couleur de Prince & de Musc. Il y a en bas une grande Dentelle de soye rebrodée & plissée. On met toujours un double rang de Point aux Manches, & des Manchetes doubles. Les devans des Manteaux sont retrouffez de Nœuds de Pierreries. On brode les Souliers de grands fleurons or & argent; & les Manchons des Dames sont faits de tissu & de pluche. On met de gros Nœuds de Ruban sur ces Manchons.

J'ay

J'ay oublié à vous marquer que les Habits de fatigue des Hommes font de Frize d'Irlande, & qu'on en porte beaucoup.

Je devrois encor vous entretenir de Mariages, de Morts, d'Accouchemens, de Charges nouvellement données, & plusieurs autres Articles; mais toutes ces choses m'estant venuës trop tard, je suis obligé de remettre au Mois prochain à vous en parler. Vous les sçaurez sans-doute alors, mais je croy qu'elles ne laisseront pas de vous estre nouvelles par plusieurs circonstances dont j'auray soin de vous informer. Je suis, &c.

A Paris ce 31. Octobre 1678.

TABLE des MATIERES
contenuës en ce Volume.

<i>Avant-propos,</i>	Page 1
<i>Idylle de Messieurs de l'Académie de Soissons,</i>	11
<i>Air nouveau,</i>	16
<i>Mort de M. Brayer,</i>	18
<i>Mort du celebre M. Nicole,</i>	20
<i>Galanterie en Prose & en Vers sur des Paroles de l'Opéra d'Atis,</i>	23
<i>Arrivée de M. le Connestable Colonne à la Cour de Savoye, & son entreveuë avec Madame la Comtesse de Soissons,</i>	28
<i>Les Aprests de Nôce du Prince de Neubourg & de l'Archiduchesse Marie Anne, sont faits par le Marquis de Fleury par ordre de l'Empereur.</i>	29
<i>Mariage de M. le Vicomte de Luffan,</i>	30
<i>Bouquet,</i>	32
<i>Promenade de Monseigneur le Dauphin à Cou- rance,</i>	33
<i>Mariage de M. de Varengeville & de Made- moiselle Courtin,</i>	34
<i>Nouveaux Livres de Genealogie,</i>	35
<i>Le Roy donne deux Abbayes, l'une au Fils de M. de Cordemoy Lecteur de Monseigneur le Dauphin, & l'autre à M. de Mouchy,</i>	37
<i>L'Ombre de l'Empereur Charles-quin en Vers, par M. l'Abbé de la Chaise,</i>	39
<i>Festes galantes données sur les bords de la Marne,</i>	47
<i>Réjouiissances faites en plusieurs endroits,</i>	58
	Mo-

T A B L E.

<i>Monument nouveau à la gloire du Roy, inventé par M. de Faugeon,</i>	65
<i>Dissertation sur la Question proposée dans le second Extraordinaire du Mercure;</i>	69
<i>Madrigal,</i>	77
<i>Autre Madrigal,</i>	ibid.
<i>Vers sur un Baiser dérobé,</i>	78
<i>Lettre touchant l'origine des Cadrans,</i>	79
<i>Autre sur le mesme sujet,</i>	85
<i>Mort de M. l'Evesque de Munster, avec un abrégé de sa vie,</i>	93
<i>M. l'Evesque de Paderbron luy succede,</i>	101
<i>Circonstance oubliée dans la Relation du Combat de Mons,</i>	105
<i>Fautes qui s'estoient glissées dans la mesme Relation,</i>	III
<i>L'Amant Batelier, Histoire,</i>	114
<i>Et de Mademoiselle de la Cour des Bois,</i>	128
<i>Nouvelle Traduction d'Horace,</i>	133
<i>Discours touchant les Medailles,</i>	134
<i>Explication des Medailles gravées dans ce Volume,</i>	141
<i>Avanture causée par la Question proposée dans le second Extraordinaire du Mercure,</i>	164
<i>Epigramme,</i>	170
<i>Divertissement de S. Cloud,</i>	171
<i>Le Roy va visiter la Maison des Invalides,</i>	176
<i>Madame la Marquise de la d'Aubiay prend possession de la Charge de Gouvernante des Filles d'Honneur de Madame,</i>	177
K 4	Ma-

T A B L E.

<i>Mademoiselle de Fontange est reçue. Fille d'Honneur de Madame,</i>	178
<i>Accouchement de Madame la Princesse d'Elbœuf,</i>	179
<i>Le Roy donne une Abbaye à M. Robert Maître de Musique de sa Chapelle,</i>	ibid.
<i>Explication en Vers de la premiere Enigme du Mois passé,</i>	180
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	ibid.
<i>Explication de la seconde Enigme en Vers,</i>	181
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	182
<i>Noms de ceux qui ont trouvé le vray sens de toutes les deux Enigmes,</i>	183
<i>Enigme,</i>	185
<i>Autre Enigme,</i>	186
<i>Explication en Vers de l'Enigme en Figure du Mois passé,</i>	187
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	ibid.
<i>Mariage de M. de Choisy Commandant dans Thionville, & de Mademoiselle de Clermont,</i>	189
<i>Mort du Reverend Pere Yves de Paris,</i>	192
<i>Mort de M. Carpatry,</i>	193
<i>M. l'Abbé de Charvigny est nommé à l'Evêché de Troyes, vacant par la mort de M. Mallier du Houffay,</i>	194
<i>Modes nouvelles,</i>	ibid.

Fin de la Table.

Avis pour toujours.

ON prie ceux qui enverront des Memoires où il y aura des Noms propres, d'écrire ces Noms en caracteres tres-bien formez & qui imitent l'Impression, s'ils se peut, afin qu'on ne soit plus sujet à s'y tromper.

On prie aussi qu'on mette sur des papiers diférens toutes les Pieces qu'on enverra.

On reçoit tout ce qu'on envoie, & l'on fait plaisir d'envoyer.

Ceux qui ne trouvent point leurs Ouvrages dans le Mercure, les doivent chercher dans l'Extraordinaire; & s'ils ne sont dans l'un ny dans l'autre, ils ne se doivent pas croire oubliez pour cela. Chacun aura son tour, & les premiers envoyez seront les premiers mis, & à moins que la nouvelle matiere qu'on recevra ne soit tellement du temps, qu'on ne puisse differer.

On ne fait réponse à personne, faute de temps.

On

On ne met point les Pièces trop difficiles à lire.

On recevra les Ouvrages de tous les Royaumes Etrangers, & on proposera leurs Questions.

Si les Etrangers envoient quelques Relations de Festes ou de Galanteries qui se seront passées chez eux, on les mettra dans les Extraordinaires.

On donnera un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois sans aucun retardement.

L'Extraordinaire du Quartier d'Octobre se distribuera le 15. Janvier 1679.

On prie qu'on affranchisse les Ports de Lettres, & qu'on les adresse toujours chez ledit Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plastre.

On ne met point d'Histoire qui puissent blesser la modestie des Dames, ou desobliger les Particuliers par quelques traits satyriques.

On

On a beaucoup de Chanſons. Elles auront toutes leur tour, ſi on apprend qu'elles n'ayent pas eſté chantées. C'eſt pourquoy ſi ceux par qui elles ont eſté faites veulent qu'on s'en ſerve, ils les doivent garder ſans les chanter & ſans en donner de copie juſqu'à ce qu'ils les voyent dans le Mercure.

MIE RCURIE GALANT.

De J. An 1678.



*Jointe à Copie
à Paris
Au Palais 1678.*

LEGISLATION

1880

LE
NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

Contenant tout ce qui s'est passé
de curieux au Mois de Novembre
de l'Année 1678.



Suivant la Copie imprimée

A P A R I S.

Au Palais. l'An 1678.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

OFFICE OF THE DEAN

530 SOUTH EAST ASIAN LIBRARY

CHICAGO, ILL.

A
MONSIEUR
MONSIEUR

LE

DAUPHIN.

MONSIEUR,

Je ne me lasse point d'admirer avec toute la France, le merveilleux progrès que vous faites dans tout ce que vous entreprenez. J'ay souvent parlé de vostre adresse dans vos Exercices. J'ay parlé de la force & de la vigueur avec laquelle vous en soutenez le travail, & quoy que j'en puisse dire, je sens bien que mes expressions sont foibles, & que tout ce que je pense est infiniment au dessous de ce qu'on doit attendre du Fils de LOUIS LE GRAND. Ce glorieux Titre enferme tout, & je croy ne pouvoir

* 3

mieux

E P I S T R E.

mieux faire, MONSEIGNEUR, que de vous repeter en Vers., ce que je viens de prendre la liberté de vous dire en Prose. Permettez-moy pour cela de me servir d'un Sonnet dont on a rendu le Mercure dépositaire, & dont je laisse la gloire à son Auteur en faisant connoître son Nom.

France, depuis longtems toujours si triomphante,
Que de biens, que d'honneurs, que de Lauriers nouveaux,
Ton DAUPHIN qui se forme au métier des Héros,
Ne te seme-t-il pas dans sa Valeur naissante !

Il y fait déjà voir une force étonnante,
Et tous ses coups d'essay sont si grands & si beaux,
Que ce jeune Lion dès ses premiers travaux,
Porte en tout l'Univers l'allarme & l'épouvante.

S'il exerce un Courrier, c'est d'un air qui surprend.

Tout

E P I S T R E.

Tout charme en sa Personne, il n'est
rien de si grand ;
Ce qu'il fait, promet plus que ne fit
Alexandre.

Tous ses Exploits feront des Exploits
inoüis.
Quels miracles aussi ne doit-on pas
attendre
D'un Demy-Dieu formé du Sang du
Grand LOUIS ?

JOURDAIN.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, & tres-
obeissant Serviteur, D.

Ceux qui ont travaillé à quelques Ouvrages sur les matieres proposées dans le Troisieme Extraordinaire, sont priez de les envoyer incessamment. La Saison va devenir rigoureuse, & les Ouvriers, & sur tout les Graveurs, ne pourront travailler qu'avec peine. On prie aussi ceux qui par le moyen de leurs correspondances reçoivent des Nouvelles de Perse, de la Chine, du Japon, des Indes, du Mogol, & d'autres Pais Etrangers dont on ne parle jamais dans le Gazettes, d'en faire part à l'Auther du Mercure, à l'adresse marquée chez le Sieur Blageart son Imprimeur. Les Nouvelles qu'on demande des Pais Etrangers, peuvent être de leurs Guerres presentes, de leurs Révolutions, Ceremonies, de tout ce que font leurs Rois, & generalement de toutes fortes de Nouvelles de la nature de celles que l'on met de toute l'Europe dans le Mercure.

MERCURE GALANT.

QN a eu raison, Madame, de vous assurer qu'il n'y a rien d'égal à la joye que les Hollandois continuënt à faire paroistre de la Paix. Ils en goustent d'autant mieux la douceur, que depuis l'année mil six cens soixante & douze, ils ont éprouvé tout ce que la guerre a de rigoureux. Les justes sujets que le Roy avoit eus de se plaindre de leur conduite, leur avoient attiré ses armes de tous costez. Vous vous souvenez que plus de trente de leurs plus fortes Places furent prises, presque dans le mesme temps qu'ils les virent attaquées. Tout trembloit, jusque dans leurs Provinces les plus reculées. Amsterdam ne se croyoit plus en seûreté, & M' le Duc de Luxembourg avoit esté assez avant

Novembre. A pour

pour se rendre maistre de la Haye, si un dégel qui survint ne luy en eust fait manquer l'entreprise. Les Etats se voyant perdus, & manquant de forces contre celles du redoutable Ennemy qu'ils s'estoient fait, eurent recours à l'argent. C'est un sûr moyen pour faire agir bien des bras. Comme il ne manque presque jamais, il leur réüssit. Vous le sçavez, & cela est connu de tout le monde. Les offres qu'ils firent de fournir la plus grande partie des frais de la Guerre, engagerent plusieurs Puissances à se declarer contre le Roy. L'éclat de sa gloire avoit causé de la jalousie, & on ne doit pas s'étonner si on prit avidement cette occasion de s'unir, pour mettre quelque obstacle à ses conquestes. Il se forma une Ligue d'Alliez. Leurs armes furent jointes pour arrester les progrès d'un Conquérant à qui rien n'avoit encor résisté; mais si les Hollandois réüssirent à luy susciter des

En-

Ennemis, ils ne vinrent pas à bout d'empescher qu'il ne triomphast toujours également. Ces Ennemis s'estoient déclarez sans aucun autre sujet de se plaindre, que celuy que leur pouvoit donner son trop de mérite; & dans toutes leurs entreprises, ils furent aussi malheureux qu'ils estoient injustes. Il n'est point besoin d'entrer dans un détail dont toute l'Europe est instruite. Les Hollandois rebutez de cette longue suite de disgraces qui accabloit leurs Alliez, & qui ne leur laissoit pas le temps de respirer, songerent à l'unique moyen qu'ils avoient d'en trouver la fin. Ils voyoient leurs Peuples dans l'impuissance de payer plus longtems les taxes qu'on estoit obligé de faire plusieurs fois sur eux pendant chaque année, & d'ailleurs ils s'ennuoyoient de fournir inutilement de l'argent qui ne servoit qu'à donner de nouveaux sujets de triomphe à leur Ennemy. Les importantes con-

questes qu'il faisoit dans chaque Campagne, l'approchoient d'eux par un endroit d'où rien ne le pouvoit faire reculer, puis que les Places qu'il prenoit de jour en jour devenant Frontieres de ses Provinces, en pouvoient tirer tous les secours dont elles auroient eu besoin. Ces diverses considerations sur lesquelles ils réfléchirent, les déterminerent à chercher la Paix. Le Roy n'eut pas plûtost appris la disposition où ils estoient de la recevoir, qu'il en voulut bien regler les conditions. Elles leur furent offertes. La bonté que ce grand Prince fit voir par là qu'il conservoit encor pour des Peuples qui avoient esté ses Amis, fut aussi remarquable qu'elle devoit estre peu attenduë. Les Hollandois en témoignèrent de la joye, & trouverent tant de moderation pour un Vainqueur dans ces conditions proposées, qu'ils n'en refuserent aucune. C'est peu dire. Ils en furent si satisfaits, qu'ils

qu'ils firent mesme l'Eloge du Roy en les recevant. Il avoit esté leur Protecteur avant la Guerre, & l'état de leurs affaires domestiques leur faisoit voir qu'ils avoient encor besoin de luy, pour empescher qu'on ne donnast atteinte à la liberté qui leur est si chere. Je vous ay appris tout ce qui s'est passé depuis la conclusion de cette Paix, mais vous ne sçavez peut-estre pas les marques éclatantes qu'ils ont données de leur sincerité à la souhaiter inviolable. Ils ont fait battre une Médaille, sur la Face droite de laquelle on voit sept Flèches qui representent les sept Provinces-Unies. Elles sont liées avec un Lys, dont trois fleurs paroissent au dessus. Les paroles qui sont sur le lien font connoistre que rien ne les sçauroit des-unir. Celles de la circonference marquent que la France & la Hollande joignent leurs Lys & leurs Armes. Toute la capacité du Revers de la Médaille est oc-



cupée par une Inscription environnée d'une branche d'Olivier. Cette Inscription donne à entendre que cette Paix si agreable à tous les Peuples est venuë du Ciel. Cela se rapporte à ce que je vous ay déjà dit dans quelqu'une de mes Lettres, que la Paix vient toujors de Dieu; que quand il en veut faire un présent aux Hommes, il la fait descendre dans le cœur des Roys, & qu'il a choisi celuy de LOUIS LE GRAND pour le porter à en répandre les fruits sur toute l'Europe. Vous pouvez voir tout ce que je viens de vous expliquer dans cette Planche. Elle represente le Revers aussi bien que la Face droite de la Médaille, & j'ay fait graver l'un & l'autre afin que vous en puissiez mieux comprendre toute la beauté. Par ces Monumens aisez à multiplier, & sur lesquels le temps n'a point de pouvoir, on peut juger de la véritable joye que la Paix a causée aux

Hollandois, & avec quelle forte passion ils desirent la voir durable. On ne dira point, apres le soin qu'ils prennent de faire parler les Métaux, que ces grandes réjouïssances qui ont esté faites en Hollande, sont de celles que les Peuples font quelquefois inconfidément en faveur d'une nouveauté, sans avoir examiné s'ils ont un juste sujet d'en estre contens. La Paix a également charmé tout le monde, & on le connoist, puis que dans le temps que toutes les Villes témoignent à l'envy leur extrême satisfaction par leurs acclamations, & les Feux de joye, ceux qui gouvernent expriment sur l'or, l'argent & le bronze, l'estime qu'ils font de la précieuse amitié que le Roy a daigné leur rendre. On a eu raison de faire entrer dans le corps de la Medaille l'impossibilité qui se va trouver à des-unir la France & la Hollande. Apparemment elles n'en des-uniront point d'elles-mesmes, & quel

quel Ennemy assez puissant viendroit à bout de les y forcer? Toute l'Europe liguée n'a pu rien contre la France, & elle pourroit encor bien moins sans les Hollandois, puis qu'avec tout l'argent qu'ils ont fourny, les Alliez semblent n'avoir pris les Armes que pour payer des Contributions, se faire battre, & perdre des Villes. Nous ne pouvons nous plaindre que la Guerre nous ait causé de grands maux, puis que nos Armées ont toujours esté chez les Ennemis: mais si vous voulez voir la peinture des avantages qu'apporte la Paix dans les lieux où les Troupes avoient accoustumé de camper, vous la trouverez dans les Vers que je vous envoie. Ils sont de M^r de Roux, dont vous avez déjà veu d'autres Ouvrages. Il sera difficile que celui-cy ne vous plaise, ayant je ne sçay quoy de naturel & de dégagé qui est particulier aux Cavaliers, & qui ne se rencontre pas toujours dans

ce que font ceux dont la principale occupation est d'écrire.

L E D E M E S L E'
D E B E L L O N N E,
E T D E L A P A I X.

B E L L O N N E.

*Lors qu'avec un juste courroux,
Sur les pas de LOUIS je conduis la Victoire,
Rivale Paix, vos sentimens jaloux
Viennent troubler mes progrès & ma gloire.*

*Au temps des Grecs & des Romains,
Avec moins de chagrin je souffrois vos outrages.
Mes armes n'estoient pas en de si bonnes mains,
Et je n'animois point de si dignes courages.
Vous vous ennuyez donc de rester dans les Cieux
Avec ces bons Héros antiques,*

*Qui parmy les douceurs de la Table des Dieux
Vous regaloient toujours d'un trait de leurs
Croniques ?*

*Ceux qu'on voit icy bas chargez de mes Lau-
riers,*

S'offencent du repos qu'offrent vos Oliviers.

*Depuis qu'aux Combats je préside,
Que j'inspire aux Mortels une ardeur intrepide,
Que je regle par tout les interests des Grands,*

Et

Et que je fais des Conquérans,
 Je n'en ay point trouvé de plus infatigable
 Que l'Auguste LOÜIS qui fait honte à la
 Fable,

Et qui par des faits immortels,
 A toujours soutenu l'honneur de mes Autels.
 Ses ordres & son bras ont rendu ma puissance
 Plus formidable que jamais.

Cependant, trop jalouse Paix,
 Vous m'empeschez d'avoir de la reconnoissance.
 Quand par cent Triomphes divers
 Je veux à son pouvoir soumettre l'Univers.

L A P A I X.

Qui l'a pû conquerir, peut s'en dire le Maistre,
 Mais l'Hercule François sçait borner ses tra-
 vaux,

Et le Ciel l'a fait naistre
 Pour donner à la Terre un assuré repos.
 Que le carnage donc cede aux Festes Galantes;
 Inhumaine, retirez vous.

Laissez dans ces Climats regner un air plus
 doux,

Les mains des Arts n'y seront plus tremblantes,
 Les infertiles Champs y deviendront Vergers,
 Les Loups y feront seuls tout l'effroy des Bergers,
 Les Echos qu'alarmoit l'aigre son des Trom-
 pettes

Rediront seulement les accords des Musetes.
 Où campoient les Soldats, là paistront les
 Troupeaux;

Où les Tentes estoient on verra les Hameaux.
 Ces Herbages cheries des Zephirs & de Flore,
 Ne seront plus foulez, ne seront plus sanglans,
 Ils ne seront trempéz que des pleurs de l'Aurore,
 Et naistront à leur gré plusieurs fois tous les ans.
 Le Laboureur dans ses Herbes naissantes,
 Verra sans plus trembler l'esperoir de son Gre-
 nier ;

Où l'on a jusqu'icy moissonné le Laurier,
 Le Soleil meürira des moissons abondantes,
 Le tumulte & l'effroy se verront abbatuz,
 Les innocentes Delices,
 Et les tranquilles Vertus,
 Chasseront pour toujourns les Soucis & les Vices,
 Et les Hommes pourront encor,
 Gouster les vrais plaisir que donnoit l'âge d'or.
 LOUIS fait son bonheur d'accroistre l'abon-
 dance,

D'abolir les abus, de vanger l'innocence,
 De voir fleurir sous luy les Muses & les Arts.
 Il est mon Apollon comme il est vostre Mars.
 Le repos des Humains est tout ce qu'il desire,
 Voila l'heureuse fin de ses travaux divers.
 Allez retirez-vous ; il possède un Empire
 Qui vaut mieux que tout l'Univers.

Si on voit regner la tranquillité
 dans nos Campagnes, la justice re-
 gne dans nos Villes. C'est avec un
 pouvoir si souverain, que quoy qu'el-
 le

le y en ait eu beaucoup de tout temps, il semble qu'elle n'ait jamais esté si florissante que sous l'Empire du Fils de LOÛIS LE JUSTE. Le Code que ce Grand Monarque a fait faire depuis plusieurs ans pour soulager ses Sujets, en est une marque incontestable. Tous les Magistrats s'efforcent à l'envy de seconder les bonnes intentions de Sa Majesté sur l'équité qui doit estre la regle de leurs sentimens pour toute sorte de Parties; & M^r le Lieutenant Civil Girardin, fit le mois passé une action de Justice si éclatante, qu'on aura sujet de s'en souvenir long-temps. Ce fut dans une Affaire où M^r Hebert, l'un des plus fameux Banquiers de Paris, estoit opprimé. Comme cette action a esté sçeuë de beaucoup de monde, il n'y a point à douter qu'elle ne retienne dans le devoir ceux qui par animosité ou par interest, ne font pas quelquefois scrupule de passer par dessus la for-

malité des Procédures. Je ne vous explique point l'Affaire dont il s'agissoit. Les termes d'Exploit, de manque de Controle, & d'autres semblables, ne sont point divertissans pour les Dames; & comme par cet Article je ne cherche qu'à vous faire voir combien M' Girardin s'est rendu digne de l'estime qu'il s'est acquise, il me suffit de vous avoir marqué ce qui le regarde.

Je finis ma dernière Lettre avec tant de précipitation, que je ne pûs vous parler du retour de Madame la Comtesse de Soissons. Elle est revenue de Savoye, & a esté tres-favorablement receüe de Leurs Majestez. Les honneurs qu'on luy a rendus, & les divertissemens qu'on a eu soin de luy procurer à Turin, l'y ont arrestée plus longtems qu'elle n'avoit crû y devoir rester. Je ne vous dis rien de la politesse de cette Cour. Elle a des charmes qui ne la laissent jamais quitter sans regret,

si ce

si ce n'est pour venir en celle de France. Ainsi il vous est aisé de juger que Madame la Comtesse de Soissons n'a pû qu'y faire un fort agreable séjour, soit pour le rang qu'elle y tient, soit pour l'esprit, la beauté, la galanterie & la magnificence qui s'y trouvent avec d'autant plus d'éclat, que Madame Royale qui en est l'ame, n'oublie rien de ce qui peut les y maintenir. Quoy qu'il y ait des Pais où toutes ces choses sont naturelles, il est certain que la plûpart des Cours ne sont que ce que les font les Souverains. Pour vous faire connoistre combien celle dont je vous parle est magnifique, il ne faut que vous aprendre le Jeu qu'on y a jouié, & les sommes qu'on y a perduës. Madame de Soissons en a esté quite pour huit cens Pistoles, mais il en a cousté pres de cinq mille à M^r le Marquis de Fanelle & à Madame sa Femme; deux mille à M^r le Comte de S. Maurice & douze

cens

cens à M^r le Marquis de Chastillon, sans compter d'autres sommes considérables que presque tous ceux de cette Cour ont perduës. M^r le Prince Philippe, outre vingt Chevaux & plusieurs riches Etoffes pour faire des Ameublemens, a emporté plus de quinze cens Pistoles en France. Joignez à cela les généreuses remises que ce jeune Prince a faites de tres-grosses sommes qu'il n'a point voulu qu'on luy ait payées. M^r le Chevalier Doria n'a pas moins gagné que luy. Un peu avant le Départ de Madame la Comtesse de Soissons, Madame Royale luy envoya un riche Bracelet de Diamans, estimé trois mille Pistoles. Il luy fut apporté par Madame la Comtesse de S. Maurice, à la quelle cette Princesse donna un fort beau Diamant pour marque de son amitié & de son estime. Elle fit aussi present à tous les Gentilshommes, Officiers & Domestiques de M^r le Prince de Carignan, & il

& il n'y eut aucun des Valets de pied & des Gens des Ecuyers qui ne ressentist des effets de sa liberalité. Enfin le 4 du mois passé, elle alla prendre congé de Monsieur le Duc de Savoye & de Madame Royale, ainsi que M^r le Prince Philippe, & M^r l'Abbé de Savoye, & partit le lendemain. Leurs Alteffes Royales, & toute leur Cour, l'accompagnerent jusqu'à un mille de Turin, & ce ne fut pas sans regret que Madame Royale s'en sépara, les belles & grandes qualitez de ces deux Princesses leur ayant fait naistre beaucoup d'estime l'une pour l'autre. D. Gabriel de Savoye la vint conduire jusqu'à S. Ambroise, avec les Carrosses de Leurs Alteffes Royales; M^r le Prince de Carignan jusqu'à la Nonvaleze, & M^r le Prince Jules son Fils jusqu'à Chamberry. Je ne sçay si M^r l'Abbé de Savoye que je viens de vous nommer, vous sera connu. C'est celuy qu'on appelloit
 tou-

toûjours M^r le Chevalier de Carignan. Il prit ce nom d'Abbé de Savoye en se faisant tonsurer quelques jours avant qu'il partist de cette Cour. Comme il a fait voir par là qu'il se destinoit à l'Eglise, S. A. R. luy doit donner les meilleurs Benefices de son Etat, lors qu'ils vacqueront.

Vous vous souviendrez sans doute de ce que je vous dis il y a quelque temps d'une Nourrice, qui ayant esté retenuë par Madame la Duchesse de Lesdiguières, en mourut de joye. Si elle eust eu une seconde vie, elle l'auroit infailliblement perduë en la voyant depuis peu accouchée heureusement d'un Garçon. Cette agreable nouvelle ne fut pas plûtoft répanduë dans l'Hostel de Lesdiguières, que tous les Domestiques sortirent dans la Ruë en dansant, & rendirent tout le Quartier témoin de leur joye en la faisant éclater au son de plusieurs Instrumens. Ces marques
de

de réjouissance durerent toute la nuit. Le lendemain il y eut un Feu d'artifice dans les formes avec des figures. Cestémoignagnes d'un zele affectionné dans des Domestiques, furent recompensez par une somme considérable que M^r le Duc de Lesdiguières prit soin de leur faire distribuer.

On se réjouit de la naissance de beaucoup d'Enfans; cependant ils ne naissent que pour mourir, & les plus heureux apres avoir jouïy quelque temps, ou des honneurs, ou de la réputation qu'acquiert le mérite, sont obligez de quitter la place. Celle de M^r du Boulay qui est mort le 16 de l'autre Mois ne sera pas aisée à remplir. L'Université de Paris a perdu en luy son ancien Docteur, son Greffier, son Historiographe, & un de ses plus Illustres Professeurs en éloquence, qu'il a enseigné fort longtems avec beaucoup d'applaudissement, & de succès,
dans

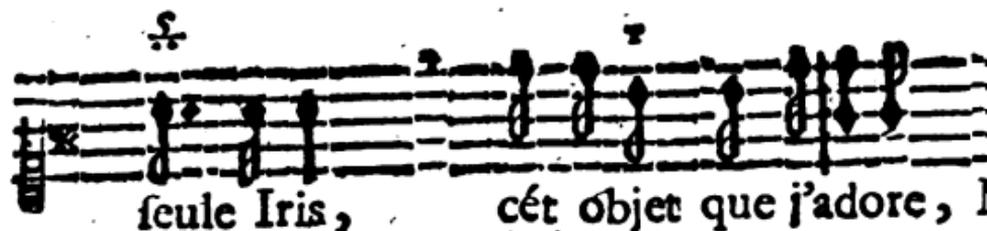
dans le College de Navarre. Ce ſça-
 vant Homme a maintenu la gloire
 de ce grand Corps, & defendu ſes
 intereſts en toutes rencontres, par
 ſes conſeils, par ſes ſoins infatiga-
 bles, & par un grand nombre de
 doctes Ecris, mais principalement
 par le travail immense de ſix gros
 Volumes in fol. de ſon Hiſtoire
 qu'il a donnée au Public. Comme
 toutes les Perſonnes d'un mérite ex-
 traordinaire ne manquent jamais
 d'Envieux, quelques Particuliers tâ-
 cherent d'abord de troubler ce bel
 Ouvrage, & voulurent en empê-
 cher la continuation; mais tous leurs
 efforts furent inutiles, & apres que
 les Commiſſaires nommez par Sa Ma-
 jeſté eurent examiné ſon deſſein &
 le travail qu'il avoit déjà fait, ils
 luy donnerent les éloges qui luy
 eſtoient dûs, & l'encouragerent à le
 pourſuivre, comme eſtant à la gloi-
 re de l'Etat, à l'avantage de l'Uni-
 verſité, & tres-utile au Public.

La

La mesme Université vient aussi de perdre M^r le Noir, S^r de Maulou, Directeur du College de Boissy, fondé par M^r Chartier. Le nom de ce dernier est si connu dans Paris, qu'il n'est pas besoin d'en rien dire. M^r le Noir dont je vous apprens la mort, estoit un Homme d'une pieté singuliere, sçavant & fort curieux. Il a laissé une tres-belle Biblioteque. On a commencé de la mettre en vente il y a déjà quelques jours. Pour ce qui regarde sa naissance, il estoit Fils d'un Controleur General de la Maison de la Reyne Marguerite, qui descendoit d'un Thomas de Rochefort, Chancelier de Monsieur le Duc d'Anjou, depuis Roy de France sous le nom de Henry III. La Direction du College de Boissy luy estoit tombée par l'alliance de sa Maison avec celle des Chartiers.

Les Medecins ne sont pas plus exempts que les autres Hommes de la fâcheuse necessité de mourir. Je
vous

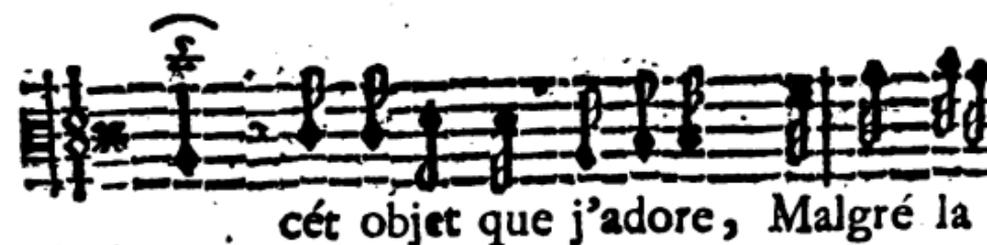
vous parlay l'autre Mois de la perte que nous avons faite de M^r Brayer; M^r Esprit l'a suivy. Il estoit Premier Medecin de Monsieur, & avoit acquis dans sa Profession toutes les lumieres qu'une longué étude & une grande expérience peuvent donner. M^r Lizot luy a succédé dans la Charge de Premier Medecin de Monsieur. Il l'estoit auparavant de Madame, & luy avoit esté donné par Madame la Princesse Palatine qu'il avoit suivie en plusieurs Voyages. Comme cette grande Princesse a une parfaite connoissance de toutes choses, l'estime qu'elle fait de luy est une marque assurée de son mérite. Il est Frere de M^r Lizot depuis peu Curé de Saint Severin, si considéré d'une grande Princesse, & de tous ses Paroissiens. M^r le Bel, Medecin fort estimé d'un grand nombre de Personnes de la premiere Qualité, & qui ne l'est pas moins dans son Corps & dans la Ville, a esté choisy pour rem-



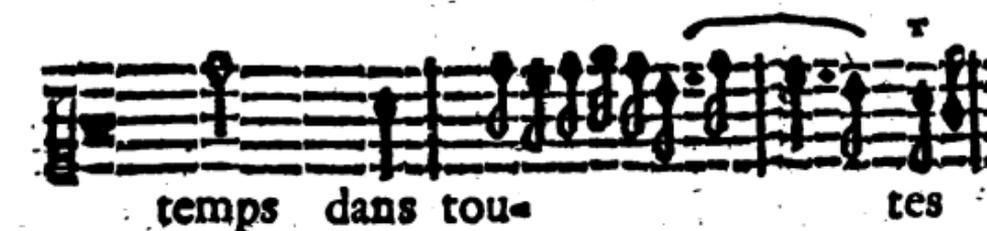
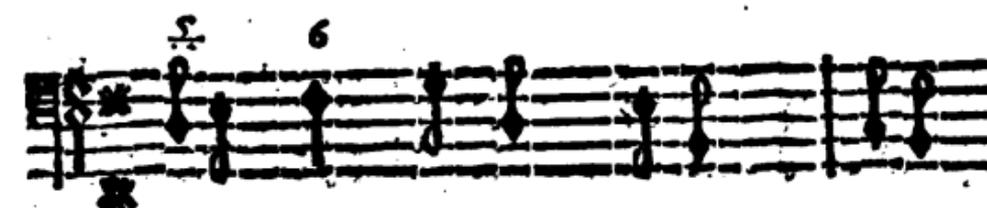
seule Iris, cét objet que j'adore,



ris, la seule Iris, cét objet que j'adore,



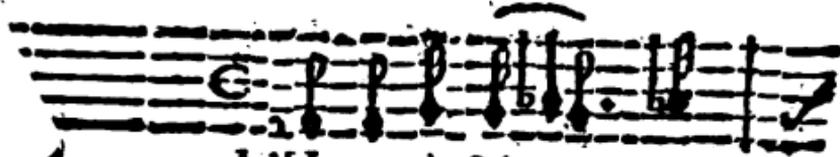
cét objet que j'adore, Malgré la



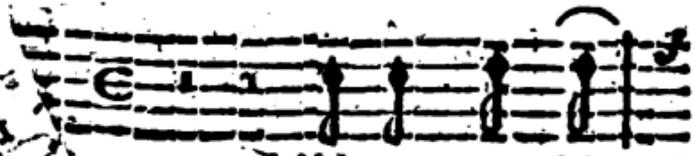
temps dans toutes



le Prin-temps dans tou-



L'Hiver à fait mou-

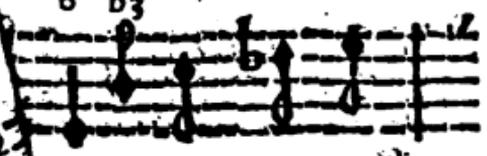


L'Hiver a fait

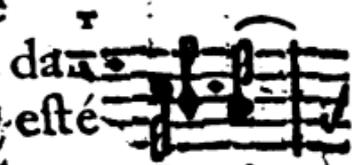


mou- rir, L'Hy-

6 b3

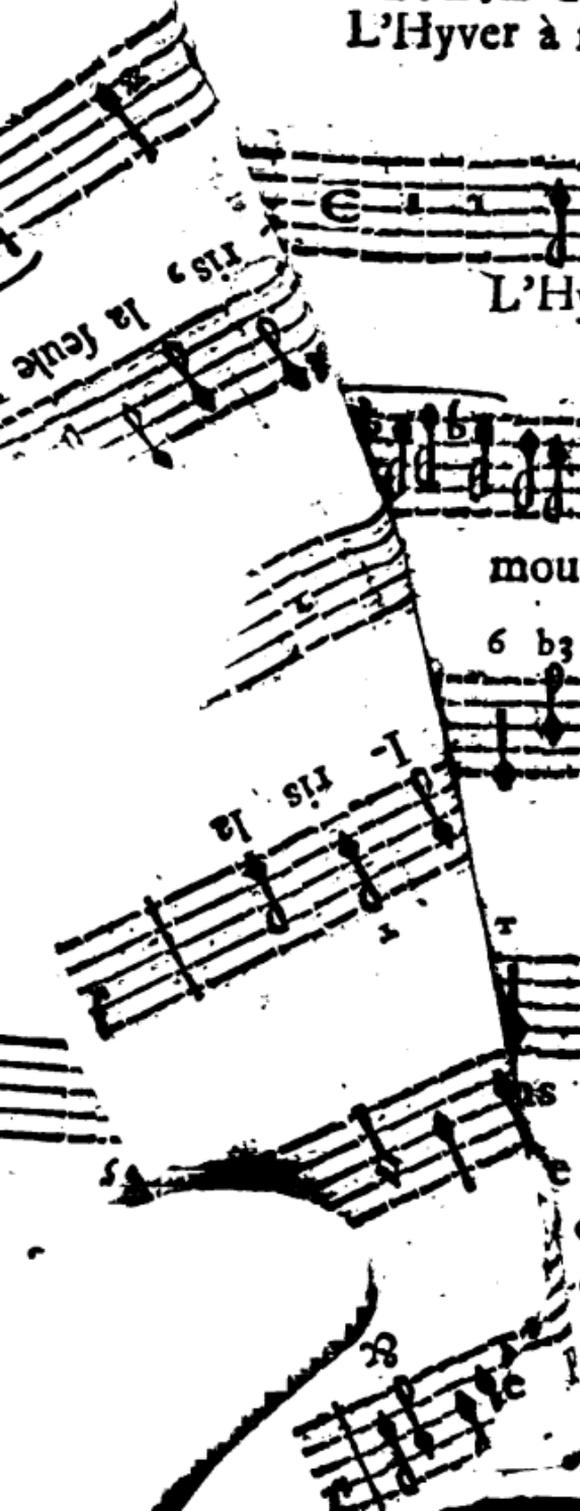


as Tous les



dan
esté

Que le



remplir la place de Premier Medecin de Madame. Il a infiniment de l'esprit, Mais de cet esprit aisé & insinuant, & quoy qu'il se soit rendu tres-habile dans la Profession qu'il a embrassée, il peut parler de toute autre chose, & se faire toujours écouter avec plaisir.

C'est dans la pensée de vous en procurer un tres-grand, que je vous fais part d'une nouvelle Chanson de M^r Gouët. Elle est à quatre Parties. Je ne vous en envoie pas souvent de semblables. L'harmonie estoit autrefois le remede dont on se servoit le plus pour la guérison des Malades, & ainsi je croy vous pouvoir parler de Musique apres vous avoir parlé de Medecins.

C H A N S O N.

*IL n'est plus de Printemps, que sur le teint
d'Iris ;*

L'Hyver a fait mourir les Roses & les Lys

Que le Zephir & Flore

Tous les ans font éclore.

Iris,

*Iris, la seule Iris, cet Objet que j'adore,
Malgré la neige & les glaçons,
Nous fait voir le Printemps dans toutes les
Saisons.*

Ces Printanieres Iris sont bien dangereuses pour ceux qui ont le cœur trop sensible. L'avanture que je vous vay conter en est une preuve. Jene change rien dans les circonstances, & des Témoins tres-dignes de foy vous en certifieront la verité.

Un Gentilhomme de Normandie, n'ayant qu'un Fils qu'il devoit laisser heritier de cinquante mille livres de rente, mettoit tous ses soins à le rendre aussi honneste Homme qu'il estoit né heureux du costé de la Fortune. Le Cavalier avoit toujours eu de tres-favorables dispositions à devenir ce que son Pere souhaitoit qu'il fust. Il estoit bien fait, avoit de l'esprit, disoit les choses d'une maniere fine & aisée, & il ne luy manquoit qu'un certain air qu'on ne sçauroit acquerir dans les Provinces,

ces, & que la pratique du monde ne manque point de donner. Il vient à Paris, y trouve des Amis, en fait de nouveaux; & comme c'est particulièrement auprès du beau Sexe que les jeunes Gens se polissent, il cherche accès chez les Dames dont le mérite fait bruit. Son bien, sa naissance, & l'âge de vingt-deux ans, qui doit estre compté pour un grand charme, luy facilitent l'entrée par tout où il demande à estre reçu. On le voit avec plaisir. Les Mères qui ont des Filles à marier le souhaitent. C'est à qui l'aura. On le caresse de tous costez. Son bonheur le charme. S'il parle, il est applaudy. Ses douceurs sont agreablement écoutes, & il n'y a point de Belle qui par ses complaisances ne tâche de s'en attirer un redoublement de soins. Il en donne de particuliers à une jeune Personne qui ayant encor plus d'esprit que de beauté, n'oublie rien pour en faire autre chose que son Amant.

Novembre.

B

L'a-

L'avantage qu'elle rencontre dans ce party, la met au dessus de certains scrupules qui l'arrestoient pour tout autre. Les trop exactes formalitez luy peuvent estre nuisibles. Elle parle pour luy donner lieu de s'expliquer, & fait pour cela toutes les avances que la retenuë de son Sexe luy peut souffrir. Le Cavalier trouve de l'agrément dans son humeur. Sa conversation luy plaist, & ce qu'il luy dit de flateur, luy laisse esperer ce qu'elle souhaite. Cependant comme il n'est pas moins bien reçu ailleurs que chez elle, tout ce qu'il luy fait paroistre d'obligeant n'est qu'un commencement d'amour qui n'a point de suite. Ce qu'il voit est toujours ce qui l'occupe le plus. Tout luy plaist, & pour trouver trop à s'attacher, il demeure sans aucun attachement. Cette spirituelle Prétendante est obligée de s'éloigner de Paris. Des affaires indispensables appellent sa Mere à la Campagne. Rien

ne la peut dispenser d'estre du Voyage, & elle est forcée de partir sans autre assurance d'estre aimée que celle que luy donne la confiance qu'elle prend en ce qu'elle vaut. Grand chagrin de ce qu'on ne s'oppose point à son depart. Il ne faudroit pour cela qu'une déclaration en forme, mais on ne se haste point de la faire, & elle n'obtient que des promesses de souvenir, qu'on ne refuse jamais à celles qui ont un peu de mérite. Le Cavalier luy écrit trois ou quatre fois; & luy fait croire qu'il s'apperçoit fort de son absence, tandis qu'il s'en console agreablement avec d'autres Belles. Ce commerce cesse par un embarras de cœur qui l'occupe enfin tout entier. On le mene chez une Fille de qualité que son Pere, retenu dans une Ville frontiere par un Employ tres-considérable, avoit mise sous la conduite d'une Grand' Mere. Elle faisoit bruit, & par sa beauté, & par l'enjoüement de son

humeur, qui luy attiroit force Protestans. Le Cavalier est charmé de Pune & de l'autre. Il trouve plus qu'on ne luy a dit. Il regarde, il admire, & cette admiration luy donne une stupidité impréveuë dont il ne peut se tirer. Il veut montrer de l'esprit par ce qu'il veut plaire, mais il a beau vouloir dire d'agreables choses. Il n'acheve rien de ce qu'il commence, & son embarras est si fort, qu'il cherche inutilement à le cacher. La Belle s'applaudit de ce desordre. Le Cavalier estoit en réputation d'avoir de l'esprit; & comme ses yeux luy parloient, elle avoit assez pris l'habitude de ce langage pour entendre ce qu'ils s'empressoient de luy expliquer. Ainsi il n'y eut jamais rien de plus éloquent pour elle que la stupidité qu'il se reprochoit; & les paroles les mieux choisies ne luy auroient pas tant plû que le trouble dont il croyoit avoir à rougir. Elle avoit du bien, mais non pas assez pour ne se

se pas faire une fortune considérable des cinquante mille livres de rente du Cavalier. Il revient le lendemain apres avoir passé la nuit dans des agitations qui luy font connoistre qu'il a de l'amour. Il en trouve la Belle si digne, qu'il ne scauroit plus partager ses soins. On le reçoit avec joye. L'accueil qu'on luy fait le rend moins timide. Il parle, & fait entendre en termes galans qu'il est des occasions de surprise où il ne doit pas estre honteux de manquer d'esprit. On feint de ne pas comprendre ce qu'il veut dire, afin qu'il s'explique plus clairement. Il le fait, & pendant cinq ou six jours de visites assiduës, les affaires de cœur sont toujors un article privilegié qui soutient la conversation. Comme il ne parle point encor d'épouser, on affecte un peu de froideur, mais de celle qui engage plus qu'elle ne rebute. On n'est pas toujors visible. On feint des affaires qui obligent de sortir. Le Ca-

valier se plaint de ce qu'il en souffre. On revient plutôt par complaisance pour luy, & enfin sans se déclarer, on luy laisse deviner qu'on l'aime. Il en montre une joye dont rien ne peut approcher. La Belle se fâche de ce qu'il veut trop pénétrer dans ses sentimens. Les nouvelles protestations qu'il luy fait l'apaisent ; & quand elle croit l'avoir rendu assez amoureux pour ne devoir plus craindre qu'il luy échape, elle luy fait voir ce que de plus longues assiduez ont d'incompatible avec ce qu'elle doit à la bienfiance du monde, & à sa propre vertu. Le Cavalier ne balance point à la relever de ses scrupules. Il parle de Sacrement, & demande seulement le temps de l'arrivée d'un Parent qui doit venir de jour en jour à Paris, & qui gouvernant absolument l'esprit de son Pere, en obtiendra pour son Mariage le consentement dont il a besoin. C'estoit le seul party qu'il avoit à prendre
dans

dans l'empressement de sa passion. En effet il estoit trop riche pour pouvoir esperer d'estre heureux par une autre voye, mesme aupres de celles qui ont le plus de panchant à s'humaniser. Les faveurs se reservent ordinairement pour ceux qui ne sont considérables que par leur mérite. Comme ils n'ont que leur cœur à offrir aux Belles, ils ne les trouvent pas toujours rigoureuses, & cet avantage les récompense quelquefois de l'injustice que la Fortune leur fait. Le Cavalier ne s'est pas plustost déclaré, qu'on luy permet de rendre visite à toutes les heures du jour. C'est par là qu'il commence d'estre malheureux. Il aime avec une si violente passion, qu'il voudroit que sa Maistresse fist tout son bonheur de le voir, comme il fait tout le sien du plaisir de l'entretenir; mais l'humeur de cette belle Personne qui se fait de la joye de tout, la laisse incapable de refuser aucune sorte de

divertissement. Elle est seûre de sa conquête, & quelque estime qu'elle ait pour le Cavalier, comme l'amour a eu moins de part à l'engagement qu'elle a tâché de luy faire prendre, que la considération de sa fortune, elle ne peut se contraindre assez pour luy donner son entiere complaisance. Ainsi elle reçoit visite à son ordinaire, souffre qu'on luy conte des douceurs, se montre enjouée avec tout le monde, & agit d'une maniere si libre, que ceux qui la voyent ne peuvent deviner qu'elle ait un Amant choisy. Le Cavalier s'en chagrine. Il croit n'estre point aimé, mais il est trop pris pour estre en pouvoir de rompre ses chaînes. Il dissimule, & jaloux de l'enjouement de sa Maistresse qui cherche par tout à se divertir, sans se mettre quelquefois en peine de ce qu'il devient, il ne sçait si c'est indifférence ou mépris, & dans ce cruel embarras il souffre tout ce qu'une jalousie de

de gloire & d'amour peut faire souffrir. Le suplice est rude, & il se hazarde enfin à s'en expliquer. La Belle qui croit que c'est un premier pas de maistrise qu'il est dangereux de luy laisser faire, reçoit ses plaintes fort fièrement. Il juge de sa fierté selon les sentimens de chagrin dont il est déjà prévenu, & entre tout-à-coup dans un si grand faisissement de douleur, qu'il perd en mesme temps & la connoissance & la parole. On le saigne. Il revient à luy, & tombe presque aussi-tost dans des convulsions qui font appréhendre pour sa vie. Leur violence fait courir au Medecin. Il trouve cet accident dangereux. & dit qu'on ne le peut transporter chez luy sans le hazarder. Comme on avoit interest à le conserver, on se résout à luy donner une Chambre dans cette Maison. Cet obligéant témoignage de bonté luy fait souhaiter de vivre. Cependant on tâche de tenir la chose secreete. La médi-

France est prompte à parler, & on est bien aise de ne luy pas donner lieu de faire des contes. Le Cavalier appelle ses Gens, leur donne ordre de dire au Maistre de son Auberge qu'une Partie de plaisir le doit arrester à la Campagne pendant quelques jours, & les fait loger dans un quartier éloigné, en attendant le temps de sa guérison. La Belle dont l'imprudencé avoit causé ce malheur ouvre les yeux sur les avantages qu'elle a pensé perdre; & la maladie de son Amant luy est une si forte preuve de son amour, qu'elle en est touchée, & en prend pour luy tout de bon. Ce sont des soins continuels pour le soulager. Ils sont plus pour luy que tous les remedes, & il semble que sa fièvre soit obligée de céder à l'envie qu'on a de le voir guéry. Tandis qu'on y travaille de tout son pouvoir, la jeune & spirituelle Personne dont je vous ay parlé revient à Paris. Le silence que le Cavalier gardoit

doit

doit avec elle depuis quelque temps, luy avoit fait haster son retour. Elle envoye aussitost à son Auberge, & surpise qu'on ne luy puisse dire où il est allé, elle employe toute sorte d'adresse, pour le découvrir. On luy dit qu'il avoit rendu des visites assez assiduës à la Belle qu'il aimoit, sans qu'on puisse luy apprendre aucun particularité de cét amour. Elle met des Espions en campagne. On va dans cette Maison; & comme les Domestiques aiment à parler, ils font entendre par quelques paroles inconsiderées qui leur échapent, que le Cavalier y est enfermé, & qu'il n'en sort point. Grand desespoir de la Demoiselle. Elle fait confidence de ce qu'elle a sçeu à un Adorateur de sa Rivale, qui ayant appris la mesme chose sans qu'on luy eust rien dit de la maladie du Cavalier, adjouste, soit qu'il le crust, soit qu'il l'inventast par jalousie, que les cinquante mille livres de rente avoient ébloüy

l'aimable Personne dont ils se plaignoient tous deux ; que sur le prétexte de quelques visites trop assiduës du Cavalier, on l'avoit arresté chez elle, pour la luy faire épouser de force ; & que quatre Hommes armez l'y gardoient à veuë, jusqu'à ce qu'il se fut résolu à ce qu'on vouloit de luy. Le conte est reçu, parce qu'il flate l'Amante jalouse. Elle se veut croire toujourns aimée, & que la seule prison du Cavalier l'empesche de luy donner des marques de sa tendresse. Dans cette pensée, elle songe à luy procurer sa liberté. Je vous ay parlé d'un Parent qu'attendoit le Cavalier. Elle découvre qu'il est à Paris, & qu'il s'informe par tout de ce que peut estre devenu celuy dont elle croit encor posseder le cœur. C'estoit un Homme sage & d'autorité, & qui exerçoit depuis plusieurs ans une des premieres Charges de la Province. Elle luy écrit, luy marque le lieu où il trouvera le

Ca-

Cavalier dont il est en peine, exagere la violence qu'on luy fait pour l'obliger à un Mariage qui ne luy plaist pas, l'assure qu'il est gardé jour & nuit à veuë, abaisse le mérite de la Demoiselle qu'on veut qu'il épouse, & luy fait un point d'honneur de repouffer hautement l'injure qu'un si lâche procedé fait à sa Famille. Quoy que son Billet fasse impression, ce sage Parent ne va pas si viste. Il trouve de la vraysemblance à la chose. Le Cavalier est fort riche. On n'est pas toujourns prudent à son âge. Il ne paroist point. On luy aura tendu quelque piege, & d'un Amant qui a peut-estre fait quelques protestations un peu trop fortes, on peut en vouloir faire un Marty. Tout cela luy paroist assez croyable, mais on est quelquefois surpris dans des choses qui semblent encor plus assurées ; & comme la Demoiselle qu'on luy nomme est de qualité, il croit qu'il ne peut agir avec

trop de circonspection dans une affaire de cette importance. Il s'adresse au Magistrat, luy montre le Billet qu'il a reçu, luy demande du secours en cas de besoin, se fait accompagner de quelques Gens de Justice, & les ayant laissez aux environs avec ordre de ne point avancer s'ils ne les appelle, il va où est son Parent, & prie qu'il puisse entretenir la Maistresse de la Maison. On le fait monter. Sa Robe de Magistrature (car comme je vous ay déjà dit, il avoit une des premieres Charges de sa Province,) sa fuite & son équipage, sont des marques du rang qu'il tient. Il entre où est la Grand^e Mere, voit la Belle qui luy tenoit compagnie, & se persuade d'autant plus qu'on luy a dit vray, qu'il la trouve luy-mesme toute aimable. Apres les premiers complimens de civilité, il parle de son Parent, dit qu'on en est en peine dans sa Famille, & que n'en ayant pû apprendre

au-

aucunes nouvelles depuis fix jours qu'il est à Paris, il leur en vient demander sur ce qu'il a sçeu qu'elles luy faisoient quelquefois la grace de le recevoir. On luy répond en termes qui ne luy donnent aucun éclaircissement; & comme on veut sçavoir à qui on parle, on tourne si bien les choses, qu'on l'engage à se nommer. A peine s'est il fait connoître pour celuy que le Cavalier attendoit, qu'on luy marque une extrême joye. Il en est surpris. Mais il l'est beaucoup davantage, quand la Grand' Mere, sans s'expliquer avec luy, le prend par la main, & le prie de vouloir bien se laisser conduire. Elle luy fait traverser un fort grand Appartement, & le mene dans une Chambre propre, mais reculée, où il trouve le Cavalier au lit, gardé seulement par les charmes de la Belle, & par un reste de fièvre qui laissoit encor sur son visage les marques de l'extremité où sa maladie l'avoit ré-

réduit. Jugez de l'étonnement où il fut de trouver les choses si éloignées de ce qu'on luy avoit voulu faire croire. Le Cavalier luy conta tout ce qui luy estoit arrivé, les soins qu'on avoit eûs de luy dans cette Maison, les raisons qui avoient obligé de cacher qu'il y fust demeuré malade, & l'amour passionnée qu'il avoit pour la belle Personne en faveur de laquelle il le conjuroit d'obtenir le consentement de son Pere. Les Dames trouverent à propos de se retirer, afin qu'il pust s'expliquer plus librement, & que la franchise de leur procedé aidast à faire connoître qu'on l'avoit toujours laissé maistre de ses sentimens. Son Parent touché de ce qu'il luy dit, & convaincu d'ailleurs par ses yeux des charmes de sa Maïtresse, ne pût faire cas d'un peu d'inégalité de bien, dont le defavantage estoit réparé par beaucoup de naissance & de mérite. Ainsi il n'eut pas de peine à luy pro-

met-

mettre d'employer tout ce qu'il avoit de credit aupres de son Pere. Il l'a fait, & avec tant de succès, que le Mariage se doit achever au premier jour. La Belle en reçoit les complimens de tous costez au grand déplaisir de sa Rivale, qui en cherchant à luy nuire, a avancé son bonheur.

Toute la Maison de Monsieur, ou plutôt toute la France, s'en fait un tres-grand joye de l'entiere guérison de Monsieur le Duc de Chartres, Fils unique de Son Altesse Royale. Vous sçavez qu'il fut malade à l'extrémité sur la fin du dernier mois. Elle fut telle, qu'on répandit par tout le bruit de sa mort. Monsieur & Madame en furent inconsolables. La crainte de perdre ce petit Prince les accabla de douleurs. Toute la Cour y prit part; & dès que Leurs Majestez eurent appris cette fâcheuse nouvelle, Elles partirent de Versailles pour se rendre au Palais Royal.

II

Il est certain que un si juste sujet d'affliction eust laissé Leurs Alteſſes capables de recevoir quelque ſoulagement dans leur déplaiſir, l'emprefſement du Roy à les venir conſoler, & le tendreſſe qu'il leur témoigna, auroient beaucoup contribué à l'adoucir, mais il ne diminua que par l'heureux effet des Remedes. Vous pouvez croire qu'on n'épargna rien pour les faire agir avec ſuccés. Les deux Premiers Medecins dont je vous ay déjà parlé, mirent en uſage tout ce que l'expérience leur avoit appris. Les Peres Capucins du Louvre furent appelez, & la vie dont on avoit commencé à deſeſperer fut enfin renduë à ce petit Prince. Je ne vous repete point ce que je vous ay dit pluſieurs fois des connoiſſances particuliere que ces Peres ont dans la Medecine. Vous ſçavez le bruit qu'ils font dans le monde, & le grand nombre de Malades qu'ils ont guéris. Des ſuccés

cés si avantageux leur acquierent beaucoup de gloire, mais ils les exposent en mesme temps à la l'injurieuse censure des Jaloux. Il est impossible de n'en point avoir quand on est d'un mérite extraordinaire. Ceux que blesse la haute reputation de ces charitables Peres, veulent croire qu'il ne doit mourir personne qui se soit servy de leurs Remedes; & si de cent il en est un seul que la violence du mal emporte, ils en rejettent la faute sur eux, comme s'ils estoient dans l'obligation de rendre immortels ceux qu'ils entreprennent de traiter. Ils font courir des bruits sourds qui les décrient. Ces bruits se répandent. Chacun parle sans sçavoir s'il a sujet de parler. Plusieurs soutiennent des faussetez, dans la pensée de ne rien dire que de vray. Ils repetent ce qu'ils ont entendu dire. D'autres font la mesme chose apres eux; & comme la verité mesme s'altere en passant d'une bouche dans

dans une autre, ils rencherissent sur les rapports qui leur ont esté faits. Les crédules se laissent persuader, & trompent ceux qui les écoutent, parce que croyant ce qu'ils disent, ils l'assurent de bonne-foy. On ne songe point à chercher les véritables Auteurs de ces bruit, pour s'éclaircir avec eux. Ils se perdent dans la foule. On ne les connoit plus. Ils écoutent ce que les autres leur racontent, comme s'ils ne l'avoient pas inventé, & jouïssent de leur malice en feignant de n'avoir aucun interest à la soutenir. Voila ce qui arrive ordinairement dans une aussi grande Ville que Paris, où la confusion des Peuples empesche aisément que la verité de beaucoup de choses ne soit connuë; & c'est ce qui est arrivée apres la mort de M^r Carpatry à l'égard des Peres Capucins du Louvre. Ils ont souffert ce qui a esté dit contr'eux avec toute l'humilité que doivent avoir des Personnes de leur robe & de

& de leur caractère; & ils garderoient encor le silence, si une Lettre d'un Evêque de leurs Amis ne les avoit forcéz de le rompre. Ce Prélat leur marque, *Qu'il ne peut avoir autant d'estime & de considération qu'il en a pour eux, sans les plaindre des excessives fatigues que leur doit causer le soin continuel qu'ils ont des Malades; Qu'il est cependant surpris d'apprendre les injustices qui leur sont faites; Qu'il sçait que leurs Envieux publient que ce n'est pas à des Capucins d'exercer la Médecine; Qu'il voudroit qu'on eust fait sçavoir à ces Jaloux inconsiderez que cet employ est de droit Ecclesiastique, & qu'il n'appartient qu'aux Prestres d'en faire la fonction, par le motif de charité qui les anime, sans en esperer d'autre récompense que celle de plaire à Dieu en soulageant le Prochain; Que c'est pour cela que tous les Evêques portent un Saphir dans leur Anneau Pastoral, pour les faire souvenir qu'ils doivent assister les Pestiferez, & les guérir par la vertu*
que

que la Nature, a renfermée dans cette Pierre prétieuse; Qu'il vient de sçavoir qu'on a fait courir des bruits desavantageux contre leurs Remedes à l'occasion de M^r Carpatry, & de la maladie de Monsieur le Duc de Chartres, & qu'il les prie de luy donner l'éclaircissement de ces bruits avec leur sincerité ordinaire. Je vous envoie la Réponse qu'ils ont fait à ce Prélat, ne doutant point que vous ne vous fassiez un plaisir d'apprendre la verité de ce qui a fait depuis peu l'entretien de Paris & des Provinces.

R E P O N S E
DES PERES CAPUCINS
DU LOUVRE,

A la Lettre M. Evêque de *

MONSEIGNEUR,

Tout le monde veut sçavoir ce qui se passe, mais tout le monde ne le veut pas par le mesme motif. Il y en a qui font la

re-

recherche de ce qu'ils ignorent, par le seul desir de sçavoir la verité, & ce sont des Esprits bien faits. D'autres le font pour s'en divertir, & ce sont des Gens oysifs qui ne cherchent pas pour trouver, c'est à dire pour profiter, mais seulement faite d'un meilleur employ. D'autres sont pires. Ce sont les malicieux, qui ne veulent sçavoir les choses que pour en corrompre la verité, ou pour publier ce qui la détruit quand ils l'ont déjà trouvée corrompue. Vous n'êtes, Monseigneur, ny des seconds, ny des derniers; aussi ne voudrions-nous pas si mal employer le temps, que de le passer à écrire cette Lettre, si vous aviez rang parmy ces sortes de Génies. Comme l'expérience nous a fait mille fois connoistre le zele que vous avez pour la verité, nous ne doutons point qu'elle ne soit le motif qui vous a obligé de nous faire l'honneur de nous écrire. Nous sommes d'ailleurs persuadés que vostre Esprit est d'un rang trop élevé pour se laisser surprendre à l'opinion, & donner dans le

sens

sens de ceux qui ayant une mauvaise Cause à defendre, ne produisent pour l'appuyer que des faussetez & des suppositions malicieuses, sans prendre garde qu'une Ame prudente éloignée du caprice, & revenuë de la bagatelle, peut facilement découvrir leur ridicule dessein.

C'est donc, Monseigneur, pour satisfaire à ce que vous desirez sçavoir, que nous vous dirons que feu M^r Carpaty, qui s'estoit acquis la gloire de bien servir Monseigneur de Louvois, par l'attachement particulier qu'il avoit pour ce vigilant Ministre, n'y avoit pas fait un fond d'une parfaite santé. La vie sedentaire qui est commune aux Gens qui s'appliquent avec autant de fidelité qu'il faisoit aux affaires de son Maistre, y estoit tout-à-fait contraire. Il auroit pu cependant vivre encor plusieurs années, si sa complaisance pour des Amis ne l'eust pas fait consentir à un divertissement de Chasse, dont l'excès consterna la Nature, jusqu'à luy procurer une fièvre double-tierce, qui l'obligea de nous venir voir,
& de

& de nous prier de l'assister dans sa ma-
 ladie, en cas qu'elle continuast; nous
 marquant qu'une infinité de Lettres, que
 la confiance de son Maistre luy avoit
 fait tomber entre les mains, & qui as-
 suroient que nos Febrifuges avoient fait
 des merveilles dans les Armées, luy don-
 noient la confiance de s'en servir, si sa
 maladie augmentoit. Le refus que nous
 luy fimes de le visiter, ne le rebuta point.
 Au contraire; dès le lendemain au ma-
 tin il envoya Madame sa Femme, ac-
 compagnée de M^r du Chesne Medecin
 du Roy, pour nous demander la mesme
 chose. Comme elle nous vit fermes à la
 refuser, elle nous fit donner un Ordre
 de Monseigneur de Louvois. Il fallut
 ceder à l'autorité d'un Ministre qui ne
 violente jamais les inclinations, puis
 qu'on se fait toujours un fort grand plai-
 sir de luy obeir. Nous allâmes donc voir
 ce Malade, qui le souhaitoit avec tant
 d'ardeur, quoy qu'il fust assez inutile,
 puis que M^r du Chesne, comme nous
 luy dîmes, avoit de nostre Febrifuge
 Novembre. C en-

entre ses mains, par ordre de Monseigneur de Louvois, & qu'il pouvoit luy en donner s'il le jugeait à propos. Il le fit. Le Remede ne manqua pas de faire son effet. Le Malade sua abondamment pendant les trois jours qu'il en prit; & si la Nature eust esté aussi fidele à secourir le Remede, que le Remede avoit de vertu, on doit croire qu'il n'auroit pas esté moins efficace sur M^r Carpatry, qu'il l'a esté sur tant de milliers d'autres, dont le Roy est informé aussi bien que tout le Public. Toutes les dispositions mesme y paroissoient déjà par le rapport du Malade, qui disoit toujours qu'il ne pouvoit s'empescher de louer la bonté du Remede, qui fut cause qu'il ne ressentit jamais aucun mal de teste, ny aucune chaleur d'entrailles. Il protestoit souvent qu'une seule Saignée l'avoit bien plus échauffé. Son visage mesme avoit toujours conservé un certain air qui auroit fait croire qu'il estoit peu malade. Cependant sa foiblesse qui s'estoit fait connoistre auparavant par un deposit qui se faisoit sur ses jambes, qu'il

qu'il avoit ouvertes depuis un long temps (quoy qu'on ne nous en eust pas avertis) augmenta si fort pendant que les forces du Malade diminuoient, que la vie qui estoit déjà languissante, & qui n'envoyoit plus au cerveau les esprits qui font le bon sens, donna des marques qu'elle l'abandonnoit par un délire qui ne luy laissa que quelques intervalles dont nous voulumes profiter, pour luy faire donner tous les Sacremens, qu'il reçeut avec une pieté exemplaire. Ce témoignage d'un parfait Chrestien, qu'il rendit par nos soins, & par la connoissance de l'état où il estoit, détruit la calomnie qui nous impute d'avoir dit à Madame de Louvois qu'il estoit hors de danger, quoy qu'il demeure constant qu'il y avoit plus de huit jours que nous n'avions eu l'honneur de la voir.

Cependant la maladie augmentant toujours, nous retournâmes au Louvre pour preparer un dernier Remede, que nous apportâmes le lendemain; mais comme nous vîmes qu'on l'avoit saigné deux

fois, & qu'on se preparoit à une troisième Saignée pour le disposer à trois prises d'Emetique, qui luy furent données en suite, nous crûmes que le party de remporter nostre Remede estoit le meilleur, & qu'il estoit inutile de le donner. Nous ne vous disons point, Monseigneur, la qualité de cette Essence. Vous la savez déjà. Elle est la mesme qui sauva la vie à M^r de Bonnecorse, ce bel Esprit en Poësie, qui est encor au Caire d'Egypte Consul pour Sa Majesté. Il vous en fit l'histoire lors qu'il vous envoya les Livres Arabes que vous luy aviez demandez. Il suffit pour confirmer sa vertu, que nous vous disions que l'ayant remportée chez nous, M^r Bachelier de Clotomont avec qui nous estions en Egypte, & qui avoit appris de M^r de Bonnecorse mesme cet effet prodigieux arrivé en sa personne par ce Remede, nous le demanda pour M^r Hussion Secretaire du Roy, son Amy, qui estoit aussi mal que M^r Carpatry. Il le luy porta. Sa fièvre cessa dès le moment qu'il l'eut pris,

& à

à quelques jours de là il s'en alla à la Campagne dans une parfaite santé. Il en peut rendre témoignage. Il avoit la mesme maladie que M^r Carpatry. Il avoit pris deux ou trois fois de nostre Febrifuge, sans en guerir. Son mal ayant quelque chose de plus malin que les fievres ordinaires, demandoit aussi un Remede plus efficace.

Au reste, quand il seroit vray que nous eussions dit à Madame de Louvois que M^r Carpatry estoit hors de danger, il falloit nous laisser continuer jusqu'au bout, avant que de critiquer nos Pronostics, qui auroient pourtant esté assez justes; car il est constant qu'il se portoit mieux le jour qu'on nous fait parler, que le lendemain que les Medecins l'entrepirent. Cependant ils ne croyoient point que sa maladie dust estre mortelle, quoy qu'il fust plus mal. Ce Paradoxe paroist convainquant, puis qu'ils n'auroient pas esté assez faciles pour se commettre à la cure d'un Homme qu'ils auroient crû incurable; si ce

n'est qu'on voulust dire malicieusement qu'ils avoient peur que nous ne le tirassions d'affaire, ou que voulant nous en faire un capital, ils cherchoient à le mettre en état de ne pouvoir estre soulagé; car il faudroit conclure l'un ou l'autre, mais le dernier ne scauroit estre inferé contr'eux, puis que la raison fait voir qu'ils n'auroient pas voulu risquer leur honneur sur un Homme tout-à-fait incurable, dont nous aurions pû en suite leur donner le blâme. Il faut donc dire qu'ils ont crû qu'il estoit en état d'en revenir, & qu'ils ont eu dessein de nous aider dans cette cure; & par consequent quand nous aurions dit le jour precedent que M^r Carpatry n'en mourroit point, nous aurions esté mieux fondez qu'ils ne le furent le lendemain; ce qui fait paroistre le peu de reflexion de celuy qui faisoit ce reproche de soy, déjà faux. Mais quand nous demeurerions d'accord d'avoir dit à Madame de Louvois que M^r Carpatry n'en mourroit pas, peut-estre aurions-nous dit vray, si personne que nous ne s'en fust meslé.

meilé. Car il a paru par le Remede que nous avions fait pour luy, qu'il auroit pu prolonger ses jours, s'il eust esté assez heureux pour le prendre, puis que l'effet en a esté si efficace sur M^r Hussion.

On nous trouvera toûjours de bonne foy; ce qui ne sera peut-estre pas si régulier de la part de nos Faloux, qui pourroient souhaiter que M^r Hussion retombast malade, & mesme qu'il mourut, comme il peut arriver à un Homme de son âge: mais cet accident ne détruiroit point l'essence de nostre Remede, & ne feroit rien non plus sur l'esprit d'un Homme integre, qui doit estre convaincu qu'un Remede qui guerit une maladie, ne rend pas un Homme immortel, quand mesme ce seroit la Saignée, le Sené, ou la Rhubarbe.

Enfin, Monseigneur, M^r Carpatry mourut apres avoir esté saigné trois fois, & pris trois fois du Vin Emetique. Les larmes que sa mort a fait répandre ne sont pas assez efficaces pour laver la calomnie, qui ne dit pas que les Med-

cins ne l'ont pû sauver, mais que les Capucins du Louvre l'ont tué. Cela surprend le Public. Sa surprise n'est pas sans fondement. L'Antiquité qui nous donne les Ouvrages d'un Michel Ange, ne s'étonnoit point quand ce grand Peintre suivoit la délicatesse de son Pinceau, & qu'il faisoit ces vives Peintures qui font l'admiration des Curieux, & l'ornement du Cabinet des plus grands Princes. Mais elle auroit esté surprise, si cette main délicate se fust appliquée à faire des Lanternes, & elle auroit pû dire avec quelque étonnement, que son Mestier n'estoit pas celuy d'un Lanternier, mais celuy d'un Peinture. Ainsi le Public est surpris d'entendre dire que les Capucins du Louvre ont tué M^r Carpatry, c'est que leur Mestier est de guerir, comme ils en ont donné des marques depuis six mois par des milliers de cures qui demeurent incontestables. Parmi un grand nombre des Guéris, on leur veut imputer la mort de M^r Carpatry, parce qu'il a pris de leurs Remedes, & qu'il n'est

n'est pas ordinaire de voir mourir ceux qui s'en sont servis. Sur ce fondement nous devons l'avoir tué. Cela s'est dit ; Mais il est difficile de juger qui l'a dit, & comment il peut avoir esté dit ; car pour rendre cette accusation autentique, il faudroit qu'elle eust esté faite par les Medecins. Or il paroist sans replique qu'ils ne peuvent estre de ce sentiment, puis qu'ils ont tenu une conduite qui prouve tout le contraire. Cela fait voir que ce sont leurs seuls Ennemis qui ont fait courir ce bruit, qui paroist estre contre nous, & qui dans la verité est contr'eux, au sentiment de tout Homme bien sensé, & incapable de prévention. Car qui ne croiroit qu'un Medecin seroit le plus ignorant ou le plus criminel Homme du monde, si jugeant qu'un Malade seroit en péril pour avoir pris des Remedes chauds, il venoit à luy donner par dessus le plus échauffant de tous les Remedes, comme est le Vin Emétique ? Cependant cela s'est fait de l'avis de cinq Medecins ; & apres cela on

crie que les Capucins luy ont mis le feu dans le corps, & que pour l'en guérir on luy donne de l'Emetique.

Vous voyez bien, Monseigneur, la suite de ce raisonnement sans vous l'expliquer. Vostre Grandeur excusera peut estre les Auteurs de ce bruit, en disant que les cinq Medecins n'ont pas signé l'Ordonnance de l'Emetique, & qu'ainsi une partie d'eux opinoit à le rafraîchir, & concluoit par consequent, que nous l'avions échauffé; mais nous répondons à cela, que tout fait pour nous, car c'est une conviction que les Medecins n'estoient pas tous d'accord, & que dans l'opposition des sentimens qui estoient partagez, la realité du Fait a esté meûrement examinée; apres quoy la pluralité a esté pour nous, & a conclu qu'il n'estoit point échauffé. Mais suposé que cela ne fust pas, cette Ordonnance (quoy que non signée de tous) nous donne droit, quand mesme nous ne l'aurions point: Car l'on sçait que dans les Consultations des Medecins, la pluralité détermine la

Na-

Nature à estre ce qu'ils ordonnent, c'est pourquoy on execute ce qui est prescrit par le nombre prévalant, comme estant reconnu réellement tel, mesme au péril de la vie, qui ne reçoit point de supplément, tant est constante en Medecine la décision de la pluralité, & ideo numerantur, sed non ponderantur suffragia.

Pour conclure, Monseigneur, la pluralité ordonne un Remede chaud. Jugez donc s'il n'est pas de fait que M^r Carpatry n'estoit point en danger pour avoir esté échaufé par nos Remedes.

Les Auteurs de ce bruit offensent bien encor davantage les Medecins, en publiant une chose qui pourroit estre vraie de la part de l'Emetique, mais qui de toute impossibilité ne peut estre un effet de nos Essences. Ils disent imprudemment, quoy qu'à nostre avantage, que M^r Carpatry ayant esté ouvert, on luy a trouvé les boyaux gangrenez. Cela peut estre, nous n'en sçavons rien: mais que la chose soit ou ne soit pas, tout est également injurieux aux Medecins, &

nous donne gain de Cause. Car s'il est
vray que les boyaux de ce Mort fussent
gangrenez, & que nostre Remede n'en
ait pû estre la cause, à quoy la voudrez-
vous attribuer, si ce n'est à l'Emetique,
qui du sentiment de ceux qui l'ordon-
nent, est échaufant, caustique, & brû-
lant; & ainsi en divulguant cet inci-
dent, on accuse les Medecins, & non
pas nous. Si d'autre-part on veut dire
que les Medecins nous donnent le tort de
cette méchante suite, ils sont trop pru-
dens pour vouloir passer pour des teme-
raires, & trop sçavans pour vouloir se
declarer ignorans. Temeraires, de vou-
loir que la gangrene soit causée par des
Essences qui guerissent de la gangrene,
bien mieux que l'Esprit de Vin qu'ils
ordonnent pour la guerir, & dans le-
quel les Chirurgiens conservent les Mon-
sires morts qu'ils tirent des Corps des
Femmes, quand ils arrivent dans la
Nature. Outre qu'il est encor vray, se-
lon les bons Philosophes, que l'essence ab-
straite des choses est de la nature du Ciel,
dont

dont la pureté est si simple, qu'elle ne participe presque plus de ce qui fait les accidens, & les qualitez différentes du froid ou du chaud. Ils ne voudroient non plus passer pour ignorans dans les Principes de la Medecine & de la Chimie; car ils sçarvent bien que les Essences de la nature de nostre Febrifuge, ne descendent jamais dans les boyaux. Ce sont des Remedes qui ne sont point sujets aux digestions, estant si volatils & si penetrans, qu'ils passent presque à l'instant par les pores de l'estomach, & transpirent jusqu'à la circonference. C'est par là que ces Essences font suer avec tant d'efficace, qu'elles resolvent & emportent en passant ce qu'il y a d'impuretez & d'excrémens febrilles dans l'habitude du Corps, qui se trouve guery le lendemain pour l'ordinaire, quand il n'y a point de maladie compliquée. C'est un étrange Monstre que la Jalousie. Sans reflechir à quoy que ce soit, elle se précipite en mille extravagances, & ne se nourrit que du seul plaisir d'em-

pecher le plaisir des autres, en se le voulant approprier. Si ces Critiques peu prudens avoient mis de nos Essences, ou quelque Esprit volatil, dans une Phiole de verre, bien bouchée, & qu'ils portaissent cet Esprit dans un lieu chaud, comme l'estomach d'un Homme, ils verroient tant-s'en faut que cet Esprit descendit en bas comme dans les boyaux, qu'au contraire il s'éleveroit en vapeurs qui sortiroient de la Phiole, si le verre avoit des pores comme l'estomach de l'Homme, sans qu'il restast rien qui pust tomber au fond. Ce sont des expériences irréprochables, que la jalousie jointe à l'ignorance, ne se donne pas le temps d'examiner. Comment se peut-il donc faire que les Essences qui ne peuvent descendre dans les boyaux, y ayent causé la gangrene, qu'elles y auroient guérie, si par un impossible elles l'y avoient esté trouver? Enfin s'il faut donner une preuve que ces Essences n'ont que le degré de chaleur qu'il leur faut, nous vous dirons qu'elles guerissent les Eresipelles & les

les Brûlures, que les Medecins traitent tous par des Refrigerans. Mais nous avons une démonstration plus celebre dans la guerison de Monsieur de Chartres, dont Vostre Grandeur nous commande de l'informer. On sçait que ce petit Prince âgé d'environ quatre ans, avoit pris plusieurs fois du Vin Emetique par la bouche, & en Lavemens. On sçait (& Madame mesme l'a veu) que la violence de ce Remede, apres des convulsions reiterées, sans qu'il le put rendre, l'avoit réduit en deux heures dans une létargie entiere, sans poulx, sans respiration, & sans mouvement; les yeux ternes & livides comme de la corne; aucun signe de vie; on le croyoit mort. Ce n'estoit pas de froid, s'il s'en faut rapporter à l'opinion des Medecins, qui disent que l'Emetique échauffe. Cependant si c'est de chaleur causée par la violence de ce Vin, comment l'effet qui parut pouvoit-il arriver, si nos Essences sont chaudes? Comment un Remede chaud n'a-t-il pas achevé ce que la chaleur de
 l'au-

L'autre avoit si fort avancé? Comment enfin cette Ame qu'une ardeur devorante chassoit de son corps, fut-elle rapellée par un Remede brûlant? Ce que nous luy donnâmes, n'estoit autre chose que l'essence de Vipere que nous faisons seuls, jointe à une teinture minerale qui ne se nomme que par les effets, puis que dans un instant elle luy redonna la vie, avec le poulx, la respiration, le mouvement, la voix, & la connoissance, & calma ces terribles convulsions qui faisoient desesperer de ses jours. Il demeura ainsi en repos plus de demie heure, poussant quelques nausées qui faisoient paroistre l'efficace du Remede, qui apres avoir fortifié la Nature, vouloit expulser l'Emetique: mais apres ce peu de bon temps on luy redonna de cet Emetique par la bouche, & en Lavemens, & aussitôt les convulsions le reprirent comme auparavant. Cependant nostre Remede eut assez de force pour soutenir entre deux Emetiques, un plus grand poids que celuy qui avoit déjà fait succomber la

la

la Nature; si bien qu'après neuf heures de temps, ce petit Prince les rendit heureusement, & fut guery.

C'est une circonstance si notable, qu'il est inouï qu'un Homme, quelque robuste qu'il soit, ait jamais gardé l'Emetique quatre ou cinq heures sans en créver, & cependant Monsieur de Chartres l'a soutenu neuf heures, après quoy il l'a rendu, & n'en est point mort. Est-ce-là une Essence chaude ou froide, qui soutient & tempere la violence d'un Remede caustique & boüillant? On dira que c'est du Vipere, qui est crû un des plus chauds Médicamens du monde; & nous dirons qu'il n'y a que nous qui sçavons ce que c'est, & que les autres en doivent juger par ses effets. Il faut donc estre plus moderé dans sa malice, & ne pas condamner ce qu'on ne connoist point, si l'on ne se veut declarer temeraire, ce qui est le caractere des Ignorans. Car enfin on doit à ce Remede froid ou boüillant, la vie d'une Personne aussi chere à l'Etat que celle

celle de ce petit Prince, dont Madame qui y estoit presente, & les Medecins mesmes, nous ont rendu un témoignage glorieux, en nous en remerciant le lendemain, aussi-bien que Monsieur, de qui nous avons reçu cet honneur que nous a acquis ce Remede, qui, quoy qu'il ne soit pas le mesme que celuy des Fievres, est pourtant de la mesme nature.

Que ceux qui nous blament réüssissent également, & nous les loüerons sans les regarder avec jalousie. Qu'ils guerissent autant de monde que nous avons fait, & qu'il meure entre leurs mains un M^r Carpatry, qui n'est pourtant pas mort entre les nostres, & nous dirons qu'ils font des miracles, quoy qu'ils ne resuscitent pas les Morts. Voila, Monseigneur, ce que Vostre Grandeur a voulu sçavoir de nous. S'il arrive de semblables incidens, nous prendrons soin de l'en informer estant avec tout le respect que nous luy devons, vostres-humbles, &c.

Quand je donne des Pieces aussi importantes que cette Lettre, on doit

doit faire réflexion que ce n'est point moy qui parle. Ce sont des Articles de Defense qu'on me communique. Je les rapporte dénué de tout interest. Le Public les examine. C'est à luy de conclure, & à moy de luy laisser l'entiere liberté de son jugement.

Si la Guerre dont je viens de vous parler n'est point sanglante, vous ne trouverez pas que celle qui suit le soit davantage, quoy qu'il s'agisse de Sieges & de Combats. Vous avez souvent admiré la conduite & l'expérience que la Jeunesse de ce florissant Royaume a toujours fait voir dans nos Armées. Vous n'avez pas dû en estre surpris. Il semble que le cœur ne soit point sujet à l'âge. On en peut avoir dans le Berceau, & qui n'en a point naturellement, employe quelquefois sans aucun fruit & les lumieres de sa raison, & les soins d'une longue étude, pour venir à bout d'en acquerir. Mais comme

me

me le cœur ne suffit pas pour le mestier de la Guerre, & qu'il y a des Leçons nécessaires à sçavoir pour devenir Capitaine, on peut dire que l'Académie de M^r de Bernardy est une Ecole ouverte, où l'on apprend en fort peu de temps tout ce qui regarde une Profession si digne des Personnes de la plus haute naissance. Les Forts qu'on y attaque tous les ans sont d'un tres-utile secours pour la connoissance de ce grand Art. M^r le Prince de Montlort, second Fils de Monsieur le Comte d'Harcourt, s'y fait admirer. Il a esté choisy cette année par M^r de Bernardy pour commander à l'Attaque du Fort qu'il a fait construire. Ainsi c'est luy qui a sous sa direction toute la jeune Noblesse. Il l'exerce aux Expéditions Militaires, & continuë à s'acquiter de si bonne grace de la Charge de General de cette petite Armée, qu'il semble que la Guerre ait esté jusqu'icy son unique employ. A le voir
agir

agir dans les différentes fonctions de cet Exercice, on seroit injuste si on ne disoit qu'il est déjà parfait Capitaine dans un âge où peu de Gens ont esté Soldats. Il est certain qu'il est né ce que les autres deviennent avec peine, la Nature luy ayant libéralement donné ce qu'elle fait quelquefois acheter bien cherement. Il est vray qu'on n'a pas sujet de s'étonner des espérances qu'il donne. Il est d'un sang qui inspire la valeur; & la Maison dont il sort est si féconde en grands Capitaines, qu'il semble que les qualitez qui font les Héros luy soient devenuës héréditaires.

On continuë de faire à Nimmeque force Conférences pour la Paix, & il y a grand sujet d'espérer que nous l'aurons bientôt générale. Voicy des Vers sur celle qui est déjà faite, adressez à M^r Colbert, qui y soutient toujours avec beaucoup de zele & d'éclat la qualité de Plénipotentiaire.

Vous

Vous sçavez que le Roy l'a honoré
de la Charge qu'avoit Monsieur de
Novion, avant qu'il fust Premier
Président.

A M O N S I E U R
C O L B E R T,

Président à Mortier.

*Revenez, nos plaisirs, LOÛIS est de retour ;
Ne craignez plus le bruit des Armes,
Des Trompetes, ny du Tambour,
La Paix fait cesser nos allarmes,
Et si dorenavant nous répandons des larmes,
Ce seront des larmes d'amour.*

*Assez & trop longtems l'inhumaine Bellonne
A troublé de nos Bois le calme & le repos ;
Assez & trop longtems du recit de nos maux
Tout ce grand Univers réforme :
Il est temps de goûter le loisir que nous donne
L'invincible LOÛIS, le plus grand des
Héros.*

*Malgré l'envie & la rage,
Ses abstenez. Ennemis,
Par l'effort de son courage,
A la fin luy sont soumis.
Contre luy, l'Aigle étonnée*

N'ose

N'ose plus faire d'effort,
Et le Lyon dans son Fort
Craint la mesme destinée.

Tremblant il voit de toutes parts
Que LOUIS dans sa moindre course
Comme un Fleuve en fureur s'éloignant de sa
source,

Abat ses plus fermes Rampars ;
Qu'il porte la terreur dans ses gras Pâturages ;
Qu'il n'est rien assez fort pour fermer les Pas-
sages ;

Que tost ou tard il cedera ;
Que le premier coup de tempeste
Qui tombera dessus sa teste,
Est celuy qui l'écrasera.

Enfin une Ligue envieuse
Du bonheur de ses grands succès,
Concevant mille vains projets,
Se croit déjà victorieuse.
Mais ses desseins mal concertez
Sont à peine produits, qu'on les voit avortez ;
Ils la laissent embarrassée
S'égarer sans repos de pensée en pensée.

De mesme que ceux feux errans
Que dans les nuits les plus serienes,
Lors que la chaleur regne, on voit au gré
des vents
Voltiger au milieu des Plaines,
Leur éclat n'est qu'une vapeur

Qui

*Qui n'a ny force ny chaleur ;
Et comme un moment la voit naistre ,
Un moment la voit disparoistré.*

*Trop foibles Ennemis d'un si vaillant Héros ,
Vous voyez ce qu'il peut pour punir l'arrogance ;
Finissez , finissez vos orgueilleux propos ,*

Et recourez à sa clemence.

Il est prest à vous pardonner ;

Et ce qui doit vous étonner ,

*Ce Vainqueur si puissant content de sa victoire ,
N'a point d'austre interest que celui de sa gloire.*

Mais pour vous , généreux LOUIS ,

Que ce trait de vostre clemence

Se répande aussi loin que va vostre vaillance ,

Et le bruit éclatant de vos Faits inouis.

Ministre de ce grand Ouvrage ,

*COLBERT , qui dans tous vos Emplois
Servez utilement le plus puissant des Roys ,*

Recevez ces Vers pour hommage.

Sa gloire est vostre unique objet ,

Ma Muse en a fait son sujet ,

Dans le seul dessein de vous plaire.

Peut-estre qu'elle a pris son vol un peu trop haut ;

Mais si chanter son Nom c'est estre téméraire ,

*Qui ne tombe aujourd'huy dans le mesme de-
faut ?*

*Sa gloire va par tout , la Terre en est remplie
Il n'est Peuple barbare , il n'est Desert affreux ,*

Qui

Qui dans sa langue ne publie
De l'Auguste LOUIS le Nom victorieux.

Mais sur tout c'est icy que d'un air doux &
tendre.

Mille Chantres fameux, mille Apollons nou-
veaux,

Enflent pour luy leurs Chalumeaux ;
Leur Concert est charmant, venez venez l'en-
tendre.

Puis que vos soins nous ont acquis la Paix,
Venez du Grand LOUIS partager les bien-
faits,

Après une si longue absence.

Il vous offre un repos selon nos justes vœux
Dessus les Fleurs de Lys, parmi nos Demy-
Dieux.

C'est une digne récompense

De vos services glorieux ;

Foüissez en longtems pour le bien de la France,
Et le secours des Malheureux.

Je vous ay parlé du choix que
l'Académie Françoisé avoit fait de
M' l'Abbé Colbert pour remplir la
place de feu M' Esprit. Le Voyage
de Fontainebleau fut cause qu'il di-
féra le temps de sa Reception jus-
qu'au dernier jour de l'autre Mois.

Novembre.

D. Cette

Cette Cerémonie se fait dans le lieu ordinaire de leurs Assemblées. C'est une Salle du Louvre, dont le principal ornement consiste aux Tableaux des Protecteurs de cette celebre Compagnie, qui sont celuy du Roy, & ceux de M^r le Cardinal de Richelieu son Instituteur, & de feu M^r le Chancelier Segulier qui luy a servy de Protecteur apres luy. On y voit aussi celuy de la Reyne de Suede. Lors que cette grande Princesse vint à Paris, elle voulut se trouver à une Seance de l'Académie, & elle fut si satisfaite des sçavantes lumieres que luy découvrirent ceux qui composoient cet Illustre Corps, que pour marque de son amitié, elle leur fit l'honneur de leur envoyer son Portrait. Cette Salle est ouverte à tout le monde chaque fois qu'on reçoit un Académicien nouveau. Ainsi la foule y est ordinairement fort grande, & particulièrement quand c'est une Personne distinguée par la
qua-

qualité. Vous jugez bien par là que l'Assemblée ne pouvoit estre que tres-nombreuse le jour où M^r l'Abbé Colbert fut reçu. L'envie de vous entretenir de ce qui s'y passa comme témoin oculaire, m'y fit chercher place de fort bonne heure. Je ne vous rediray point ce que je me souviens de vous avoir déjà dit, qu'une partie de l'Académie Françoisé est composée de Personnes du premier Ordre par leur naissance & par leurs emplois, tant dans l'Eglise & la Robe, que dans l'Epée. Si l'autre partie n'est pas d'un rang si élevé, elle ne voit rien, ou ne doit rien voir au dessus d'elle pour ce qui regarde l'Esprit; & l'Esprit est tellement estimé, que quoy que ces Messieurs soient avec les premiers du Royaume, il n'y a neantmoins aucune distinction entre eux pour les rangs. C'est le sort qui décide tous les trois mois des Charges de l'Académie. Il y en a trois, qui sont celles de Dire-

D 2

cteur,

cteur, de Chancelier, & de Secrétaire. Je croy, Madame, que vous ne ferez point fâchée que je vous instruisse de ces particularitez, puis que je vous parle d'un Corps qui est reçu à l'audiance du Roy avec les mesmes ceremonies que les Compagnies Souveraines. Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'il est en considération. On le peut connoistre par le Livre qui s'est fait il y a déjà vingt-cinq ou trente ans, de son Institution, & de ses Statuts. Il porte pour titre, *Histoire de l'Académie Française*, & est de M' Pelisson qui n'en estoit pas encor. Ses Regles sont, que celuy qui a esté choisy pour remplir une des Places vacantes, doit faire un Compliment à la Compagnie en forme de Remercîment. Comme le Roy en est presentement le Protecteur, & que les grandes choses qu'il a faites, & qu'il continuë de faire tous les jours, donnent lieu de parler de luy dans toutes les Actions
pu-

publiques, les Académiciens qui sont reçus font ce Remercîment en peu de paroles, afin d'avoir plus de temps à s'étendre sur le Panegyrique de ce grand Prince. Il en faudroit beaucoup, quand il nes'agiroit que de l'ébaucher. Celuy qu'on reçoit est assis au bout d'en bas de la Table, parce que n'ayant point encor eu de place dans l'Académie, il semble qu'il ne la doive prendre qu'après sa Reception. Le Directeur est vis-à-vis de luy à l'autre bout de la Table, seul de toute l'Académie, assis dans un Fauteüil. Les Officiers sont à ses costez, & le reste des Académiciens sur des Chaises autour de la Table. Plusieurs Evesques se placèrent derriere ces Illustres Sçavans, le jour que je viens de vous marquer. Il y avoit avec eux un grand nombre de Personnes de la premiere Qualité. Le reste de la Salle estoit remply indiféremment de toute sorte de Gens dont beaucoup se peu-

vent vanter d'un mérite généralement reconnu. M' l'Archevesque de Paris, M' Colbert, & M' l'Abbé son Fils, estant entrez, ce dernier eut à peine pris sa place, que sans se donner le temps de respirer apres avoir traversé une grande foule, il commença son Compliment. Je l'entendis, & j'en fus charmé. Vous perdez sans doute beaucoup de ce que ma memoire ne m'est pas assez fidelle, pour me donner lieu de vous faire un exact rapport des belles choses qui furent dites. J'en croy sçavoir l'ordre, mais les termes m'ont échapé, & c'est dans les termes que consiste la perfection d'une Piece d'éloquence. Ce que je vous vay dire de celle-cy, ne laissera pas de vous en donner de grandes idées, & de vous aider à concevoir, qu'elle pouvoit estre dans la bouche de M' l'Abbé Colbert, qui la prononça avec autant de fermeté que de grace. Il dit d'abord, *Qu'il avoit beaucoup de*
joye

joye de se voir admis dans l' Illustre Corps de l' Académie , mais qu' en mesme temps son peu de mérite luy donnoit une juste crainte de ne pouvoir remplir dignement la place de celuy dont elle le faisoit Successeur ; Qu' il croyoit pourtant qu' elle n' avoit pas fait choix sa de Personne sans avoir usé de discernement. Il adjouâta pour expliquer sa pensée , Que la gloire qu' ils s' estoient tous acquise dans l' Empire des belles Lettres , ne pouvoit plus recevoir d' augmentation ; Qu' ils avoient choisy jusque-là assez de Gens d' un mérite déjà établi , qui pouvoient leur communiquer leurs lumieres ; Qu' ils ne devoient plus songer à l' avenir qu' à former des Disciples qui en profitant de celles qu' ils leur donneroient , pussent soutenir l' éclat qui rendoit leur sçavante Compagnie si recommandable ; & que comme il ne doutoit point que ce ne fust dans cette venë qu' ils avoient jetté les yeux sur luy , il esperoit qu' avec tant d' habiles Gens le temps luy seroit d' un grand secours pour le faire devenir ce qu' ils

avoient dessein de le rendre. Il dit en suite, *Qu'il pouvoit au moins se vanter d'avoir toutes les qualitez requises dans un bon Disciple, puis qu'il ne manquoit ny de docilité ny de soumission, & qu'il commençoit mesme d'en donner des marques, en se soumettant à des Loix qui luy imposoient la necessité de se produire d'abord en la presence de tant de Grands Hommes, qu'il auroit eu besoin d'écouter longtems avant que d'oser parler devant eux, ne se sentant pas un mérite assez fort pour s'y bazarder, s'il luy avoit esté permis de se taire; Qu'il sçavoit qu'il auroit dû faire l'Eloge de l'Académie, & du Cardinal de Richelieu son Instituteur, qui ayant toute la confiance de son Maistre, & par là toutes les Affaires de l'Etat & de la Religion, qui estoient alors tres-grandes, se délassoit dans l'Académie, ou avec les Ouvrages des Académiciens, de ses grandes & sérieuses occupations; Qu'il auroit dû louer feu M^r le Chancelier Seguier, premier Protecteur de cette celebre Com-*

Com-

Compagnie, & qui pendant trente-trois années avoit possédé la plus importante Charge de Justice avec une conduite & une prudence qui n'avoient rien d'égal que son zele; mais qu'en regardant LOÜIS LE GRAND, LOÜIS L'INVINCIBLE, LOÜIS LE CONQUERANT, aujourd'huy leur Auguste Protecteur, l'éclat de sa gloire qui l'occupoit tout entier ne luy laissoit point détourner les yeux sur d'autres Objets. De là, il entra insensiblement dans tout ce que ce Monarque a fait depuis la Guerre commencée en 1672. Il parla du Passage du Rhin, & dit, *Que ce Fleuve tout rapide qu'il est, n'avoit pû arrester les Armes de ce grand Prince; Que malgré l'obstacle que devoit former à ses desseins l'opposition de ce Rampart, il n'avoit pas laissé d'entrer chez les Ennemis; Qu'il avoit pris d'abord trente de leurs plus fortes Places, & que les Dignes des Hollandois n'estant pas suffisantes pour retenir ce torrent de valeur, ils s'estoient veus contraints*

de rompre ces mesmes Dignes auxquelles l'Art & la Nature avoient travaillé depuis plus de cent ans. Il parla en suite de toutes les Victoires du Roy pendant cette Guerre, & fit voir de quelle maniere il avoit joint par tout la prudence & la conduite, au courage & à la valeur. Il dépeignit les deux Conquestes de la Franche-Comté dans des saisons rigoureuses, où ce Prince estoit exposé à toutes les injures du temps. Il parla de ce que sa présence avoit fait faire au Regiment des Gardes, dont les Soldats montez les uns sur les autres, avoient forcé la Citadelle de Besançon à se rendre; entreprise dans laquelle de grands Capitaines avoient échoué. Il fit connoistre que chaque année, chaque mois, chaque jour, cet incomparable Monarque avoit triomphé, & s'étendit sur la description de la prise de Valenciennes. Il en fit une peinture admirable, & sur tout de la frayeur que
ce

ce Peuple devoit avoir en se voyant sur le point d'estre abandonné à tout ce qu'une Ville prise d'affaut doit attendre d'un Soldat vainqueur, & naturellement insolent. Il finit cette peinture, en faisant voir de quelle maniere le Roy estoit obey, & que par sa clemencé qui empeschat le pillage, il avoit trouvé dans la Victoire quelque chose de plus beau que la Victoire mesme. Apres avoir parlé de toutes les Conquestes de cette année-là, il passa à celles de l'année suivante. Il dit, *Qu'au milieu de l'Hyver, malgré des Desesperez qui estoient jusque-là demenez neutres, & qu'on sçavoit estre sur le point de se déclarer, le Roy avoit esté attaquer un des plus forts Rampars des Ennemis.* Il parla en suite de la Paix qu'il a donnée, & fit voir la beauté & la générosité de cette Action qui couronnoit toutes les autres; apres quoy il finit, en disant, *Qu'il n'appartenoit qu'à Messieurs de l'Académie de parler dignement*

des merveilles de cet Auguste Monarque; & que pour luy, il se contentoit de les admirer.

Quel plaisir pour vous, Madame, si vous aviez entendu ce Panegyrique, dont ce que j'en ay pû recueillir n'est qu'une ébauche toute imparfaite! La modestie de M^r l'Abbé Colbert à ne se regarder que comme Disciple dans l'illustre Corps où il avoit esté si généralement souhaité, charma toute l'Assemblée. Jamais on n'en a tant fait paroistre avec de si justes sujets de vanité. Mais on n'en doit pas estre surpris. Les exemples de sa Famille qu'il a tous les jours devant les yeux, luy ont fait voir que la modestie n'est pas incompatible avec le mérite, & que si c'est une qualité que beaucoup de grands Hommes ont négligée, elle n'est pourtant pas indigne d'entrer parmy celles qui font les grands Hommes. Je passe à ce que le Directeur de l'Académie luy répondit de sa part. Le

Sort

Sort qui décide tous les trois mois de l'élection des Officiers, avoit rendu justice au mérite de M^r Racine, en le mettant dans ce Poste glorieux, & plus glorieux encor ce jour-là par l'avantage qu'il eut de parler devant une si belle & si illustre Assemblée. Cet avantage est grand quand on est assuré qu'on ne peut dire que de belles choses, & qu'on n'a pas lieu de douter que tous ceux qui écoutent n'en soient convaincus. Voicy donc ce que répondit M^r Racine. Si ce ne sont pas les mesmes paroles, ç'en est à peu pres le sens. Il dit d'abord, *Que le hazard l'avoit mis dans une place où son mérite ne l'auroit pas élevé:* Et s'adressent à M^r l'Abbé Colbert, il le remercia au nom de l'Académie & des belles Lettres, de l'honneur qu'il avoit bien voulu leur faire, & répéta mesme, *Que l'Académie tenoit à honneur de l'avoir dans son Corps.* Il adjouâta, *Que les Portes en estoient ouvertes au mérite, & que*

connoissant le sien, elle luy avoit voulu épargner la peine de solliciter. Il le loüa en suite sur le Cours de Philosophie qu'il avoit enseigné, & de ce qu'ayant rassemblé l'ancienne & la moderne, & supprimé des termes barbares, pour faire connoître de solides veritez, il avoit fait voir Aristote, dont jusqu'icy on n'avoit veu que le Phantôme. Il adjoüta à cette loüange celles qui estoient deuës à toutes les Actions qu'il avoit faites en Sorbonne. Il dit, *Que jusque-là l'Académie l'avoit admiré, mais que l'ayant entendu prescher depuis avec toute la délicatesse de la Langue, elle avoit jetté les yeux sur luy, personne ne pouvant estre plus propre à célébrer les surprenantes merveilles du Roy qui les accabloient de trop de matiere.* Il tomba de là sur les Conquestes de Sa Majesté, & dit, *Que ce ne seroit pas l'Académie qui seroit vivre les Actions de ce grand Monarque, mais qu'elles estoient si éclatantes & si extraordinaires,*

res,

res, qu'elles rendroient leurs Ouvrages immortels. Il parla de la Paix qui est encor plus glorieuse au Roy que la Guerre, & dit, *Qu'il l'avoit donnée en un moment, les différens Interests ne pouvant s'accorder à Nimmeque; mais qu'il n'osoit entreprendre de donner à cette Action les louanges qu'elle méritoit, apres ce qu'en venoit de dire M^r l'Abbé Colbert, dans le discours duquel on avoit connu non seulement son éloquence, mais la passion qu'il avoit commune avec tous ceux de sa Famille, pour le service de Sa Majesté.* Il prit là-dessus occasion de louer le zele que toute cette Maison a pour le Roy à l'exemple de son Chef. Il dit, *Que ce Chef Illustre avoit Enfans, Freres & Neveux, qui dans leurs divers Emplois n'oublieroient rien pour le seconder; Que parmi eux trouvoit des Testes & des Bras qui s'employoient avec une égale ardeur pour la gloire de cet Auguste Monarque; Qu'on en voyoit dans le Conseil, dans les Armées, & sur les Mers; que la*
Na-

Navigation que jusque-là ne nous avoit pas esté tout-à-fait connuë, commençoit à rendre la France redoutable depuis que Monsieur Colbert y donnoit ses soins. Il finit, en disant à M^r l'Abbé son Fils, Qu'il trouveroit dans tous ceux qui composoient le Corps de l'Académie, ce mesme esprit & ce mesme zele pour le Roy qu'il voyoit si généralement répandu dans sa Maison; & que le Dictionnaire qui paroissoit une matiere aussi seche qu'épineuse, leur devenoit agreable, parce que toutes les syllabes estoient autant d'instrumens qui serviroient à porter la gloire du Roy jusque dans la posterité la plus éloignée.

Les applaudissemens qu'on donna tout haut à ce discours furent grands, & firent voir que chacun ne connoissoit pas moins que M^r Racine, les veritez qu'il venoit de dire de la Maison de M^r Colbert. Le bruit que causa la joye que toute l'Assemblée en ressentit estant cessé, le mesme M^r Racine, comme Directeur de

de l'Académie, demanda aux Académiciens s'ils avoient quelque chose à lire. Cette demande se fait toujours dans leurs Actions publiques. Il n'y a qu'eux qui ayent ce droit de lecture. Ils la font assis, couverts, le papier à la main.

M^r l'Abbé Cotin commença par un Discours de Philosophie. Il le fit sur ce que M^r l'Abbé Colbert qu'on recevoit ce jour-là, estoit un tres-habile Philosophe. Il n'en lût qu'une partie, son âge ne luy laissant pas assez de voix pour se faire entendre dans une si grande Assemblée.

M^r Quinaut lût en suite deux petits Ouvrages de Vers. Il y en avoit un sur la modestie de M^r Colbert qui fuit toute sorte de louanges, & qui n'aime à entendre que celles du Roy. Il finissoit par une tres-belle pensée qui faisoit connoistre que si ce zelé Ministre ne pouvoit souffrir que les louanges de son Maistre, l'admirable Panegyrique que venoit de faire

un

un autre luy-mesme, avoit dû luy donner une extrême joye. Le second Ouvrage de M^r Quinaut estoit tout entier à l'avantage de M^r l'Abbé Colbert, sur ce que dans le bel âge il avoit uny les belles Lettres au profond Sçavoir.

Après qu'il eut achevé M^r l'Abbé Furetiere fit entendre quelques Vers sur plusieurs endroits de la Vie du Roy, pour servir d'Inscriptions à un Arc de Triomphe, dont il a fait le dessein il y a déjà quelque temps.

Un Dialogue de la Paix, & de la Victoire, fût lû par M^r Boyer. Il est plein de loüanges pour le Roy, & reçoit de grands applaudissemens.

D'autres Vers de M^r de Corneille l'aîné sur la Paix, furent écoutez avec beaucoup de plaisir. On y remarqua de ces grands traits de Maître qui l'ont si souvent fait admirer, & qui le rendent un des premiers Hommes de son Siecle.

M^r le Clerc lût apres luy diférens
Ou-

Ouvrages de Poësie, & s'acquît l'approbation de cette grande Affemblée, tant par la maniere dont il les recita, que par leur propre beauté. La fin de l'un marquoit à l'avantage du Roy, que si cet Invincible Monarque n'avoit pas conquis le Monde, il avoit fait voir qu'il avoit esté en pouvoir de le conquérir. Il s'estoit rencontré avec M^r Quinaut dans un autre sur la modestie de M^r Colbert, qui luy faisoit rejeter toute autre louange que celles du Roy. Il en lût un troisiéme dont la derniere pensée estoit qu'on devoit regarder le Siecle de L o ù i s comme celuy des merveilles. Cette pensée tomboit sur M^r l'Abbé Colbert dont l'esprit est un prodige à son âge, & qui en a donné des marques sur toute sorte de matieres, que les plus éclairez ne donnent souvent qu'apres de longues années. Il finit ce qu'il avoit à faire voir par la lecture d'une Paraphrase de l'*Exaudiat*. M^r Charpentier parla le dernier; &

com-

comme la matiere des Ouvrages qui se lisent publiquement dans ces jours de Reception n'est jamais fixée, il fit entendre une Traduction qu'il a faite du *Miserere*. Elle est resserrée en peu de Vers, & fut extrêmement applaudie. J'aurois pû vous envoyer une partie de ces Pieces, mais j'ay tant de choses à vous apprendre ce Mois-cy, qu'elles rendroient ma Lettre trop longue. Il suffit que vous en ayant marqué les principales pensées, je vous aye donné lieu de juger de leur beauté. Il y a une reflexion à faire. Plusieurs de ceux que je vous viens de nommer, se sont attachez à vanter la modestie de M^r Colbert dans leurs Ouvrages, & ils ne peuvent l'avoir fait sans qu'ils aient reconnu que cette vertu est particuliere à ce grand Ministre. On ne se rencontre jamais dans une mesme pensée, que sur des veritez incontestables. A dire vray, les loüanges ne semblent estre que pour ceux
dont

dont on peut ignorer les actions; mais celles des grands Hommes que Sa Majesté employe dans les Affaires les plus importantes de l'Etat, sont trop en veuë, pour estre cachées à personne; & comme elles parlent d'elles-mesmes, & que l'heureux succès de tous les desseins du Roy, fait connoistre l'exactitude, le zele, les soins, & la prudence de ceux qui le servent, on chercheroit inutilement à les louer autant qu'ils méritent; ce ne seroit qu'apprendre au Public ce qu'il sçait déjà. M^r Charpentier ayant achevé de lire, toute l'Assemblée sortit, fort satisfaite des belles choses qu'elle avoit entenduës; & comme elle en estoit toute remplie, les applaudissemens résonnoient de tous costez en faveur des Illustres de l'Académie.

On se regle souvent sur les Saisons pour les Airs qu'on fait. C'est ce qui a donné lieu à M^r du Parc de faire celuy-cy sur celle où nous sommes.

mes. Divertissez vous à le chanter
aupres du feu, si vous ne voulez
pas y écouter ceux qui vous diroient
avec plaisir que vous estes belle &
aimable.

M E N U E T.

*NE croyez pas, jeune Bergere,
Que l'Hyver ait banny les plaisirs de ce lieu.
On fait l'amour auprès du feu,
Aussi bien que sur la fougere:*

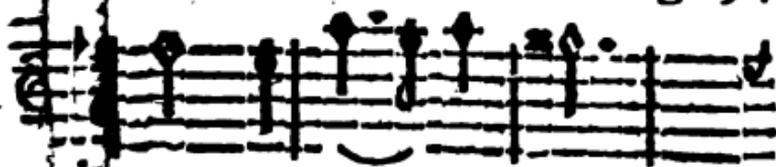
J'adjoûte à cette Chanson une in-
génieuse Galanterie qui ne sçauroit
manquer de vous plaire. Vous avez
le goust trop bon, pour n'estre pas
satisfaite & de l'enjouement des pen-
sées, & de la facilité du stile.

P R O P O S I T I O N
D E M A R I A G E
E N T R E
U N L I N O T
E T U N E L I N O T E.

A Madame R.

*J'ay dans ma Chambre une Femelle
Jeune, amoureuse, tendre & belle,*

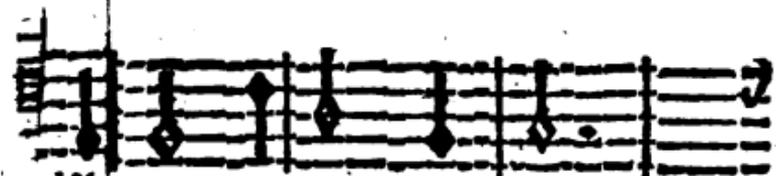
Qui



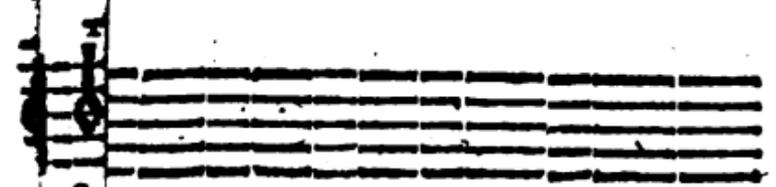
h'mour auprès du feu,



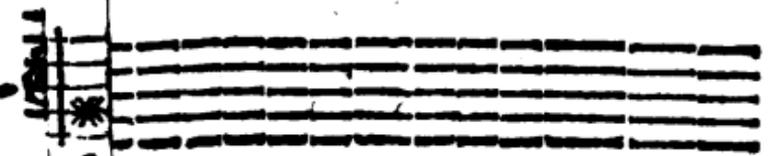
h'mour auprès du feu,



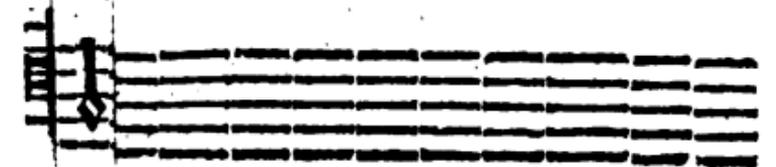
l'h'mour auprès du feu,



fe



fe



fe

DU PARC.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1911

1912

1913

1914

1915

Qui voudroit bien se marier.
 Je connois son envie à son petit bec pâle.
 Sçachez un peu de vostre Mâle
 S'il ne veut point s'apariier.
 Si vous voulez sçavoir & son bien & son âge,
 Je vay vous le dire en un mot.
 Elle a six mois, pas davantage.
 Tout son bien est un petit Pot
 Fait d'une coque d'Escargot,
 Avec une petite Cage.
 Au reste elle fut toujours sage,
 Et malgré de certains Esprits
 Le trop licentieux langage,
 Elle n'eut jamais de Petits.
 L'Oyseleur qui me l'a vendue,
 M'a fait voir qu'elle est descendue
 D'une fort honneste Maison,
 Et que sa Raze est répandue
 Au dela de nostre horizon.
 Il m'a fait toute son histoire,
 Et si j'avois de la memoire,
 Je pourrois bien vous repéter
 Tout ce qu'il a sçeu m'en conter.
 Comme en ce Pais chacun cause,
 Et que de peu l'on fait grand chose,
 Il ne faut pas vous alarmer,
 Si l'on dit qu'elle sçeut aimer,
 Car il est vray, je le confesse.
 Un jeune Oyseau de même espece,
 A la faveur d'un Air nouveau,

Fetta

Jetta dans son petit cerveau
 Quelque semence de tendresse.
 Elle le tint le bec dans l'eau ;
 Mais l'emplumé Godelureau
 Qui la persécutoit sans cesse,
 Voulant la dernière faveur,
 La trouva Femelle d'honneur, *
 Et ne pût l'obliger à manquer de sagesse,
 Dont il eut tres-grand mal au cœur.
 Ecouter un Amant, rire de sa fleurete,
 C'est le vrâÿ tour d'une Coquette :
 Mais comme elle estoit jeune, elle ne sçavoit pas
 Qu'il falloit éviter ce pas,
 Et que par la Coqueterie,
 Hommes, Oyseaux, tout sedécrie.
 Du depuis un Serin verd comme un Perroquet,
 Jeune, badin, joly, coquet,
 Superbe, & fier de son plumage,
 De quelques tendres tons embellit son ramage,
 Pour l'enyvrer de son caquet ;
 Mais elle luy fit bien connoistre
 Que ce qu'il faisoit pour paroistre,
 Son air, son chant, & sa façon,
 N'estoient qu'une pure Chançon
 Qui n'ébloüissoit point sa veüe,
 Et qu'elle ne seroit émeüe,
 Ny ne souffriroit plus d'Amant,
 Que par un établissement,
 C'est à dire pour mariage.
 Depuis elle a fait davantage.

Quand

*Quand elle a vescu dans les Bois,
 Dans les Jardins, à la Campagne,
 Elle a sçeu faire un sage choix
 D'une irréprochable Compagne.
 On la vit s'éloigner toujours
 De la libertine Fauvette,
 Dont on connaît l'historiete,
 Pour passer la plûpart des jours
 Chez l'Hirondelle ou l'Alouette.*

Cette Piece est de M^r Corps de Troyes en Champagne, qu'une disgrâce impréveuë tient presentement arresté dans la Conciergerie. Il est aisé de voir à la liberté d'esprit que luy laisse sa prison, qu'il ne sçauroit estre que malheureux. Ceux qui ont quelque chose à craindre dans un lieu, où ils ne peuvent éviter un Jugement Souverain, n'ont jamais la tranquillité qui est necessaire pour imaginer un Ouvrage aussi galant que celuy de ce spirituel Prisonnier.

La France me fournit tant de nouvelles, que je vous entretiens rarement des Etrangères. Cependant je ne puis m'empescher de vous ap-

Novembre.

E

pren-

prendre un incident particulier, auquel les Mécontens de Hongrie ont donné lieu. Il vous fera connoître qu'il ne faut pas toujours juger de l'intention sur les apparences. Ces Mécontens passant il y a déjà quelque temps par les Terres d'un Prestre, nommé Josuas ou Joseph, ce Josuas qui est un Homme d'esprit, hardy, résolu & qui se voyoit fort accommodé, leur fit sçavoir que loin de se retirer comme la plupart des autres, & d'emporter avec luy ce qu'il avoit de meilleur, il demeureroit dans ses Terres pour les regaler, pourveu qu'ils voulussent luy promettre de n'y faire aucun dégast. La proposition leur parut d'un galant Homme, & ils luy promirent ce qu'il demanda. Les Mécontens passerent. Josuas les regala, & quoy que l'Assemblée fust fort nombreuse, ils s'en acquita si bien que rien ne manqua à la reception qu'il leur fit. Les Mécontens tin-

rent

rent leur parole, & partirent fort satisfaits de son procedé. A quelque temps de là, les Impériaux commandez par le General Wirmena, vinrent sur les terres de Josuas, & le regardant comme ennemy, parce qu'il avoit régalé leurs Ennemis, ils le ruinerent entierement, sans considerer que ce n'estoit pas estre criminel qu'avoir eu l'adresse de s'exempter du pillage, en donnant de bonne grace beaucoup moins qu'il n'auroit perdu en se retirant. Ce Général ne se contenta pas de cette rigueur. Il le maltraita dans sa Personne, & le fit mener en prison. Il a trouvé moyen d'en sortir, & pour s'en vanger il s'est mis avec les Mécontents, dans l'Armée desquels l'exercice de la Religion Catholique est libre. Il est entré dans la Moravie à la teste de deux mille Chevaux, & en a fait fuir la plus grande partie des Habitans par dela le Danube. De ces deux mille Chevaux il en a

choisy deux cens, & a esté sacager & brûter tout ce qu'il a sceu qui appartenoit au Général Wirmena. Il a passé en suite en Silesie, où ita fait un tres-grand degast. Comme it est Homme de résolution, la Cour de Vienne fait tout ce qu'elle peut pour luy faire quitter le Party qu'il a embrassé, & il ne tient pas à des offres avantageuses qu'elle ne repare ce que le Général Wirmena a causé de mal en le traitant de coupable sur de faulses apparences.

Ceux qui servent fidèlement le Roy d'Espagne, ont tout sujet de se louer de D. Juan. L'état où se trouvent depuis longtemps les Affaires de ce grand Royaume, qui ne sont pas mesme encor rétablies, ne l'a point empesché de faire donner par Sa Majesté Catholique des récompenses à ceux qu'il a crû qui en méritoient. Le Duc de Villa-Hermosa, le Comte de Rache, le Prince de Vaudemont, M' de Lou-

vi-

vignies, & D. Francisco-Marcos de Velasco, en ont eu de considérables. S'ils ne les ont point acquises par de grandes actions, le desir qu'ils avoient d'en faire, & l'excès de leur zele, les rendoient dignes de ce qui a esté fait en leur faveur. C'est souffrir assez que d'estre toujours malheureux. Au moins quand on réüssit, la gloire qu'on en reçoit, & la satisfaction secrete qu'on en a, peuvent tenir lieu de récompense; mais si on ne leur en eust donné aucune, apres qu'ils ont employé tous leurs efforts pour détourner l'orage qui est si souvent tombé sur eux, ç'eust esté les punir de toutes les vertus politiques & militaires de L O U I S L E G R A N D. Ce qu'ils ont fait leur eust assuré la victoire contre tout autre Enemy, & il leur doit avoir beaucoup plus cousté de ne l'avoir pas remportée, puis qu'oultre les mesmes fatigues, ils ont essuyé des chagrins qui n'accompa-

gnent jamais les Vainqueurs.

Madame la Duchesse de San-Pedro, & Madame la Marquise de Quintana, accompagnées de M^r le Duc de San-Pedro, Mary de la premiere, ont passé par cette Ville pour prendre la route d'Espagne. Elles sont Filles de M^r le Marquis de los Balbazes premier Ambassadeur de sa Majesté Catholique à Nimmegue, & qui doit succeder à M^r de Villa-Hermosa au Gouvernement des Pais-Bas apres la Paix générale. La derniere est une jeune Personne de seize ou dix-sept ans, qui a esté mariée à Vienne par Procureur, & qui s'en va trouver en Espagne le Marquis de Quintana son Mary. C'est un jeune Seigneur âgé de dix-neuf à vingt ans, de grande qualité, & fort riche. Ces deux Mariez ne se sont jamais veüs que par les Portraits qu'ils se sont envoyez l'un à l'autre. L'Epoux viendra au devant de la jeune Marquise sa Femme, jusqu'à Saint Jean de Luz,

Luz, & quand on l'aura mise entre ses mains, le Duc & la Duchesse de San-Pedro doivent revenir à Nim-megue, auprès de M^r le Marquis de los Balbazes. Ces Dames ont reçu à Valenciennes, à Cambray, à Peronne, à Gentilly, & dans toutes les Villes & lieux de l'obeissance du Roy où elles ont passé, tous les hon-neurs qui sont deûs à leur naissance & au mérite de leurs Personnes. Elles ont esté salüer Leurs Majestez à Versailles, & quoy qu'elles atten-dissent beaucoup de l'honnesteté du Roy, elles l'ont trouvé civil pour elles au dela de ce qu'elles se l'es-toient promis. Apres avoir veu tout ce qu'il y a de beau à Versailles, elles vinrent à Paris, où elles se donnerent le divertissement de l'Opéra. La ga-lanterie Françoisé ne les surprit point. Elles avoient déjà commencé à con-noistre la France à Nimmegue, car la galanterie regne par tout où il y a des François. Comme ils la communi-

E 4

quent

quent à toutes les autres Nations, ils font cause que cette Ville, où les Ministres de tant de Souverains sont assemblez, est devenuë une Ville de plaisirs & de Parties agreables, par les Régals qui s'y font donnez, & qui continuënt à s'y donner toutes les Semaines. La société que ces agreables Parties ont fait lier, n'a pas peu contribué à établir de l'amitié & de l'union entre la plûpart des Ambassadeurs & Ambassadrices. Madame Colbert, qui ne se fait pas moins distinguer par la magnificence qui accompagne tout ce qu'elle fait, que par son admirable conduite, a donné lieu à ces Divertissemens. Quelques autres Dames Ambassadrices, & particulièrement celles d'Espagne & de Dannemarc, l'ont imitée. Ainsi les Assemblées de divertissement ont alternativement continué chez elles tous les jours de chaque Semaine, par le Jeu, par le Bal, & par des Collations magnifiques. Il s'en

s'en donna une le 22 du Mois passé chez M^r Colbert, où il parut de si grandes démonstrations de joye de la plûpart des Ambassadeurs & Ministres qui s'y trouverent, que ces marques extraordinaires de satisfaction jointes aux Santez qui s'y bûrent, firent des lors esperer que la Paix de France, d'Espagne, & de Hollande, seroit bientost suivie de la générale. Les Ambassadeurs, qui dans le Cabinet ont si bien exécuté les ordres de leurs Maistres, n'ont pas moins de part à cette Paix, que ceux qui en exposant leur sang & en gagnant des Victoires, l'ont fait souhaiter à nos Ennemis. On peut mesme dire que Madame Colbert, par les Divertissemens que les autres Ambassadrices ont donnez à son exemple, a commencé d'unir des Ministres que des interests bien diférens tenoient divisez, & que pendant que M^r Colbert son Mary travailloit avec une entiere application à la grande-

Affaire de la Paix, elle travailloit de son costé à entretenir entre les Parties l'intelligence qui leur estoit nécessaire pour traiter agreablement. Les Ambassadrices ne se divertissoient pas seules, les Ambassadeurs estoient quelquefois de la partie, & se délassoient dans ces illustres Assemblées de leurs pénibles & presque continuelles occupations.

Quoy que le calme soit rétably dans les Provinces de Flandre, la Mort qui y regne toujours empesche qu'on ne se soit encor apperceu du bonheur qu'il y doit causer. Vous sçavez les ravages qu'elle a faits à Anvers, & combien elle y a emporté de Peuple, mais vous n'en sçavez peut-estre pas la cause. Quand le Roy prit la Ville de Gand, celle d'Anvers en fut si fort à l'armée, qu'elle retint ses Ecluses. Les eaux retenuës se corrompirent. Comme on ne s'estoit point apperceu de cette corruption, on continua de se servir de ces
eaux

eaux à faire de la Biere, & l'on a remarqué qu'il n'est presque échappé personne de tous ceux qui en ont beû.

La Saison où nous sommes a esté fatale à plusieurs Personnes qui tenoient les premieres Dignitez de l'Eglise. Le Nonce que nous avons en France est un de ceux qu'elle a emportez. Il estoit Archevesque titulaire d'Andrinople, Auditeur de la Rote, & d'une tres-bonne Maison de Rome, dont il avoit esté Gouverneur. Il se nommoit Pompeio Varese. Il avoit toujours eu l'avantage d'estre fort agreable au Roy, jusque-là qu'avant même qu'il vint en France, Sa Majesté avoit témoigné qu'Elle agréeroit le choix que le Pape feroit de sa Personne pour l'y envoyer. Son Corps a esté porté à l'Eglise de S. Sulpice sa Paroisse, & de là dans celle des Théatins, où il avoit choisy sa Sepulture. Le dernier Nonce mort en France du temps de Henry III. fut enterré à Nôtre-

Dame aux despens du Roy; mais comme celuy-cy avoit ordonné luy-mesme du lieu où il vouloit que son Corps fust mis, on a suivy ses dernieres volontez.

M^r l'Evesque d'Agen est mort aussi. Il tenoit rang parmy les plus grands Prédicateurs, & vous n'en douterez pas quand je vous auray fait souvenir qu'il s'appelloit M^r Joly, & qu'avant que son mérite l'eust fait élever à l'Episcopat, il estoit Curé de S. Nicolas des Champs. On assure qu'il a laissé tous ses Biens aux Pauvres.

Sa mort a esté suivie de celle de M^r Sevin, Evesque, Comte & Baron de Cahors. Il estoit venu icy pour les Affaires de son Diocese, & a finy comme il avoit commencé, c'est à dire en donnant jusqu'au dernier jour toutes les marques de pieté qu'on pouvoit attendre d'un Homme qui n'avoit jamais eu de veuës que pour le Ciel. Il a esté trente ans Eves-

Evesque, & pendant ce temps sa conduite a fervy d'une grande édification à tous les Peuples de son Diocese. Il faisoit tres-souvent ses visites, & vivoit dans une mortification extraordinaire, couchant presque toujours sur la dure, & macerant son Corps de mortifications & de penitences. Il estoit tres-bien fait, & avec une grande modestie il conservoit une gravité telle que la demandoit la Dignité Episcopale où Dieu l'avoit appellé. Il ne souffroit chez luy aucune Personne de l'autre Sexe; & quand il estoit obligé d'avoir quelque conversation avec les Femmes, c'estoit avec une reserve qui luy attiroit une grande veneration & un respect singulier de toutes celles qui l'approchoient. Il avoit beaucoup d'esprit, & n'ignoroit rien de ce qui estoit dû au rang qu'il avoit à soutenir dant l'Eglise. Il le maintenoit avec tant de zele, que la moindre chose qui en blessast tant-soit-peu la

dignité, luy estoit insupportable. Apres avoir esté Evesque de Sarlat pendant dix ans, il fut choisy par un saint Homme pour luy succeder dans l'Evesché de Cahors. Il est mort icy dans la Maison des Missionnaires de S. Lazare, où il avoit souhaité depuis longtems de mourir, si Dieu dispoit de luy hors de son Diocèse. Vous ne sçauriez croire le concours de monde que la sainteté de sa vie a attiré pendant trois jours qu'il a esté exposé en public. M^{rs} de S. Lazare ont montré le zele qu'ils avoient pour luy, en luy faisant des Obseques dignes de ce qu'il estoit.

Il s'est fait depuis peu une Cerémonie, dont la fin a esté toute contraire à ce qu'on s'en estoit promis. Le Cas est particulier, & vaut bien que je vous en fasse un Article. Je ne vous diray rien que de vray. La chose s'est passée à Troyes, & il vous sera aisé d'en estre éclaircie. Une jeune Demoiselle, ayant pris le Voi-
le

le blanc dans un Convent de la Ville que je vous nomme, estoit sur le point de faire ses vœux. Elle y avoit esté mise Pensionnaire dès l'âge de huit ou neuf ans, & suivant la coutume des Filles qui dans leurs premières années ont presque toutes quelque tentation de se faire Religieuses, elle en avoit eu quelque envie comme les autres. Une Guimpe qu'on luy avoit donnée quelquefois luy avoit paru la plus jolie chose du monde; & comme dans ces jours qui n'estoient que de divertissement pour elle, on ne luy parloit ny de mortification, ny de penitence, elle s'estoit laissée gagner aux charmes de la nouveauté, & avoit crû qu'on l'applaudiroit toujours sur l'agrément qu'elle recevoit de cet ajustement emprunté. Sa Mere luy demandoit de temps en temps ce qu'elle avoit dessein d'estre. Vous jugez bien qu'elle répondoit en baissant les yeux, *Religieuse*. La Mere s'ac-

com-

commodoit assez de cette réponse. Elle avoit une autre Fille que cette Vocation prétendue laissoit heritiere d'une assez grande Succession. Elle devenoit par là un Party considérable, & l'ambition jointe à un peu plus de panchant que cette Mere avoit toujours eu pour elle, luy faisoit entretenir sa Cadette dans la résolution de prendre l'Habit. Le temps vint. Cette Cadette eut quinze ans. On s'informa si elle avoit le don de perseverance, & soit que son cœur ne luy eust encor rien dit pour le monde, soit qu'elle craignist sa Mere qui témoignoit souhaiter qu'elle y renonçast, elle persista dans ses premiers sentimens, prit le Voile, & le prit d'un air si content qu'on ne douta point qu'elle ne fust inspirée d'enhaut. Peut-estre le crut-elle d'abord elle-mesme. Tout ce qu'on luy ordonnoit luy plaisoit. Elle s'en acquitoit avec une gayeté extraordinaire, mais elle ne sçavoit pas

pas qu'à moins d'estre véritablement appelée, on s'ennuye bientôt de faire toujours la mesme chose, & qu'il en est, qui quoy que tresbonnes Religieuses, sont réduites quelquefois à souhaiter un peu de diversité pour se délasser l'esprit, ne fust-ce que l'Enterrement de quelque Ancienne qui ayant assez vescu (car en ce lieu-la on ne souhaite point la mort du prochain) leur donne lieu par les devoirs qui luy sont rendus, de s'employer à quelque autre chose, qu'à ce qu'elles sont obligées de faire régulièrement tous les jours. La Belle dont je vous parle ne fut pas plutôt Novice, que sa Sœur trouva un Party fort avantageux. On la maria sur le pied d'unique heritiere. Elle vint voir la Novice qui commença de trouver qu'un Point de France valoit bien la Guimpe qu'elle se voyoit. Il y a toujours je ne sçay quoy de brillant dans une nouvelle Mariée qui sauta aux yeux de cette
jeune

jeune Personne. Elle n'en dit rien, mais malheureusement pour son Aînée, elle avoit une Compagne dont le Frere luy avoit déjà compté des douceurs avant qu'elle eust pris l'habit. Il estoit bien fait, de condition égale à la sienne, persuasif quand on l'écoutoit; si elle luy avoit paru aimable dans ses habits negligez du monde, il trouva sa beauté si augmentée par le Voile, qu'il commença tout de bon à se déclarer. La Sœur qu'il avoit dans le Convent, avec la Novice, luy facilitoit les moyens de luy parler, & il tourna si bien l'esprit de la Belle, que s'estant rendu maistre de son cœur, il la contraignit à ne luy en pas faire un secret. Ils se voyoient fort souvent, & s'écrivoient quand il ne leur estoit pas permis de se voir. Jugez du chagrin de la Novice. Elle avoit fait un grand pas. Sa Mere estoit d'humeur à ne luy pardonner jamais. Le temps de la Profession aprochoit toujours, & elle

& elle ne pouvoit plus estre heureuse, qu'en épousant celuy qu'elle aimoit. Son Amant l'enhardissoit à se défaire de la crainte qui l'empeschoit de parler. Elle luy promettoit merveilles; mais dès qu'elle estoit avec sa Mere (car son Pere ne vivoit plus) ses résolutions s'évanoüissoient, jusque-là, qu'elle luy laissa arrester le jour de la cérémonie des ses Vœux à un mois de là, & n'eut pas la force de s'y opposer. Son Amant fut au desespoir de cette nouvelle, & il auroit couru risque de n'estre jamais heureux, si une fièvre tres-violente n'eust enfin emporté la Mere en quatre jours. C'estoit le seul obstacle qui arrestoit la Novice. Cette mort la rendoit maistresse de ses volontez & de sa personne, & elle commença de donner des assurances plus positives à son Amant, qui continua pourtant de trembler quand il la vit obstinée à laisser assembler ses Parens pour la cérémonie dont on avoit

ar-

arresté le jour. Elle le pria de se trouver proche de la Grille, & de nes'inquiéter de rien. Il y vint tremblant, mais si propre, que comme on sçavoit qu'il voyoit quelquefois la Novice, on luy dit qu'on ne devoit pas estre surpris qu'il voulust faire honneur à sa Feste. L'Assemblée fut grande. On fit tout ce qui précède la solemnité des Vœux, & enfin il fut question de venir à la Novice pour luy faire déclarer le dessein où l'on croyoit qu'elle fust encor. Mais à peine luy eut-on dit, *que demandez-vous?* que d'une voix ferme, & sans balancer, *Voilà*, dit-elle, *ce que je demande.* Elle montra son Amant en disant ces mots, & protesta qu'elle le prenoit pour Mary, comme elle sçavoit qu'il vouloit la prendre pour Femme. Jamais il n'y eut un pareil étonnement. Tout le monde se regardoit. L'Amant charmé de la fermeté de sa Maistresse, fit paroistre tant de reconnoissance,

& par-

& parla d'une maniere si pleine d'amour aux Parens de cette aimable Personne, qu'ils ne pûrent se dispenser de luy estre favorables. Ainsî quelques jours apres, ils s'assemblerent tout de nouveau pour une Cérémonie bien différente de celle qu'on n'acheva point, - puis que ce fut pour les Noces des deux Amans. Elles se firent du costé du Marié avec une magnificence digne de l'avantage qu'il trouvoit dans l'heureux succès de son amour.

Le Samedi 12 de ce mois, Messieurs du Parlement s'assemblerent à la Grand'Chambre selon la coutume, & sortirent sur les dix heures pour aller entendre la Messe, apres avoir esté avertis que Monsieur l'Evêque de Luçon qui la devoit célébrer Pontificalement, estoit prest. Elle fut chantée par la Musique de la Sainte Chapelle, à laquelle on avoit adjouté quantité des plus belles Voix de Paris. La Messe estant dite,

dite, Monsieur de Novion Premier Président, amena ce Prélat à la Grand' Chambre. Tous ceux qui composent cet auguste Corps le suivirent, & prirent leurs places à l'ordinaire. Apres quoy, Monsieur le Premier Président remercia Monsieur de Luçon. Ce qu'il dit fut court, mais fort bien pensé, & en tres-beaux termes. M^r de Luçon fit son Compliment en suite, & remercia M^r le Premier Président à son tour, de ce qu'il avoit bien voulu le choisir pour faire l'Ouverture du Parlement. Il parla des belles qualitez de Monsieur de Novion; & comme la matiere est ample, il luy fut impossible de finir si-tost. Il fit voir par le tour fin qu'il donna à ses pensées, qu'il parloit en Homme à qui l'éloquence estoit naturelle. On n'a pas lieu d'en estre surpris. Il est d'une Famille où il y a infiniment de l'esprit, & le nom de Barillon qu'il porte persuadera toujours aisément de
tout

tout ce qui se dira à son avantage. Les Complimens faits. ce Prélat se rendit à l'Hostel de Monsieur le Premier Président; qui dès l'entrée de la Grand' Chambre avoit prié tous ceux de sa Compagnie de venir dîner chez luy. Le Repas fut d'une magnificence à laquelle il ne se peut rien adjoûter. Les Harangues ayant esté remises à la fin du mois, je passe à celles qui furent faites ce mesme jour à la Cour des Aydes.

Monsieur le Camus, Premier Président, en fit l'ouverture, suivant l'usage ordinaire, par un Discours plein de grace & d'érudition, & auquel il donna tout l'agrément possible par la beauté de la prononciation. Il fit voir *la nécessité dans laquelle les Magistrats se trouvoient engagez de s'établir dans un état de liberté & d'indépendance, pour pouvoir resister aux prieres, aux menaces, aux larmes, à la misere mesme, quoy qu'elle fust quelquefois injuste; condamner leurs Amis,*

ab-

absoudre leurs Ennemis, enfin pour rendre la Justice dans toute son étendue; à quoy ils devoient se croire d'autant plus obligez, que le plus grand honneur qui pouvoit arriuer aux Juges, c'estoit d'estre les Martyrs de la Justice, apres en avoir esté les Ministres; & que cette sagesse éminente que l'Orateur Romain disoit estre seule libre, & qui demouroit toujours en possession de ses droits dans les états heureux ou malheureux de la vie, estoit le véritable partage de la Magistrature. Il adjouâta, Que suivant la pensée d'un ancien Philosophe, l'Homme juste estoit un présent que le Ciel faisoit aux autres Hommes pour leur utilité commune, & qu'il estoit semblable à ces Fontaines qui répandent gratuitement & avec abondance leurs eaux salutaires à tous ceux qui en ont besoin. Il montra en suite, Qu'encor que les Magistrats düssent estre fort libres & indépendans, cependant il n'y avoit rien de moins libre que les Juges, puis qu'ils ne se pouvoient dispenser, sans commettre

une

une lâcheté criminelle, de suivre avec courage & avec soumission les mouvemens de leur conscience, & les décisions des Loix, & qu'ils en estoient les Dépositaires & les Protecteurs, comme les Anciens avoient autrefois donné cet avantage à Apollon l'un de leurs Dieux, n'ayant pas voulu commettre le soin d'une chose si précieuse à un autre qu'à une Divinité; Que si un excellent Auteur de l'Antiquité appelloit les Songes qui arrivoient aux grands Hommes, des Oracles naturels, la conscience estoit l'Oracle le plus naturel que pussent avoir les Juges, puis que c'estoit elle qui les conduisoit dans les routes les plus sûres de la Verité & de la Justice; & qu'à l'égard des Loix, la soumission que devoient y avoir les Juges, estoit beaucoup plus noble que l'indépendance imaginaire de ceux qui s'abandonnent aux caprices & aux irrégularitez de leur imagination. Il dit à M^r les Gens du Roy, Qu'ils estoient semblables à cet Officier des anciens Roys de Perse, qui marchoit tout-

Novembre. F jours

jours devant eux avec un Flambeau allumé quand ils sortoient en public, & qu'ils devoient par leurs lumieres tirées de la disposition des Loix, dissiper les obscuritez des Affaires quand elles paroissent aux yeux de la Justice. Il finit en exhortant la Compagnie de s'attacher avec une extrême régularité à l'administration de cette Justice, puis qu'un illustre Payen avoit dit autrefois à un grand Empereur que la pureté de la Justice avoit fait les premieres Divinites.

M^r Ravot d'Ombreval, Avocat General de cette Compagnie, parla en suite, & dit, Qu'autrefois on s'estoit contenté de la simple lecture des Ordonnances, pour remettre devant les yeux des Juges les regles de leur devoir au commencement du travail; Que les derniers temps avoient rendu cette Journée plus celebre, sans qu'on eust pourtant méprisé la méthode d'instruire ces mesmes Juges par la voix du Précepte; Que rien ne donnoit une plus haute idée de la Magistrature, que quand le Juge estoit

estoit regardé comme l'image du Souverain ; Qu'il n'entendoit point parler d'un Juge formé par la seule ambition, mais d'un Juge dont l'entendement éclairé & la volonté invincible à suivre toujours les sentimens de justice, faisoient un modèle de perfection ; d'un Juge sçavant & vertueux, tenant plus de la raison que de la nature, & à qui il ne manquoit rien pour le bonheur des Royaumes, que l'avantage d'estre immortel ; Que l'éclat de la Pourpre, & l'autorité, qui accompagnent une Fonction si auguste, ne rendoient pas les Juges indépendans & maistres absolus de leurs décisions ; qu'au contraire elles estoient les marques & les premiers titres de leur assujettissement à la Loy ; que leur nom mesme les obligeoit d'en posséder parfaitement l'esprit, & d'en faire application à tous les différens qu'ils decidoient ; Que quelques Sages de l'Antiquité avoient appelé la Loy l'ame du Juge, parce qu'elle devoit regler toutes ses actions, le déterminer en tous ses conseils, & luy servir

de guide infailible & assurée dans toutes les difficultez qui l'embarassoient ; & que comme les mouvemens du Corps apres la séparation de l'Ame, ne sont plus les actions d'un Homme, de mesme un Juge qui n'obeissoit point à la Loy, n'estoit pas un véritable Juge, qu'il estoit seulement Homme, & mesme quelque chose qui ne méritoit pas un si beau nom ; Que les premiers Legislateurs de Grece & de Rome, pour empêcher que dans la suite des temps on ne s'écartast de la Loy, avoient feint qu'ils l'avoient apprise dans plusieurs conférences avec les Divinités de leur Religion ; & qu'en effet, soit qu'on la considerast dans l'éternité, avant qu'elle fust exposée aux yeux des Hommes, & telle qu'elle estoit en Dieu ; soit qu'on la regardast dans le temps comme le chef-d'œuvre d'une sagesse & d'une prudence achevée, le Juge estoit toujours obligé de s'y conformer ; Que l'Histoire qui nous apprend que des Royaumes ont esté des siècles entiers sans Loy écrite, bien loin de

de détruire cette vérité, l'établiſſoit invinciblement, puis qu'elle nous fait connoiſtre que le Roy & la Loy eſtoient une meſme choſe, & que ſes paroles eſtoient autant de Décifions & d'Arreſts; Qu'il ne failloit pas pour cela eſtre du ſentiment de Platon, qui ne permettoit à perſonne de raiſonner ſur la Loy; Que le Juge n'eſtoit pas réduit à eſtre ſeulement le truckement de ſes paroles, qu'il devoit eſtre l'interprete de ſes penſées dans les Cas qui ſont diſpoſez à l'équité, & qui n'ont pû eſtre prévus par le Legiſlateur; Que la Morale du Chriſtianisme leur permettoit de juger moins ſeverement; Que les plus habiles Legiſlateurs n'avoient pû faire autant d'Articles d'Ordonnances qu'il ſe preſentoit de différentes eſpeces ſur lesquelles le Juge eſtoit obligé de donner ſes déciſions; Qu'il y avoit entre le Juge & la Loy un de ces mariages politiques où elle conſervoit toute la ſupériorité, & où elle empruntoit du Juge le droit de ſe faire obeir; Que ſans luy elle ſeroit dans une impuiſſance con-

tinuelle; Que sans luy les Hommes qui ont perdu par le peché la simparchie avec le véritable bien, & qui sentent une augmentation de plaisir à faire ce qui leur est défendu, seroient dans un dérèglement & un désordre sans ressource; Que c'estoit un avantage pour un Royaume, lors que la Loy animoit les Juges, & que les Juges estoient l'organe de la Loy; Que cet avantage se trouvoit en ce Royaume plus parfaitement qu'en aucun autre, & qu'on devoit estre sûr de sa continuation sous un Monarque qui sçavoit parfaitement unir aux vertus d'un Conquérant, les lumieres des Juges les plus éclairés, & qui pourroit dire véritablement ce que Libanius fait dire au plus puissant des Dieux, que la Justice est assise à ses côtez, & qu'elle luy sert autant que la Foudre & le Tonnerre pour gouverner le Monde; Que c'estoit une grande gloire aux Juges devant qui il parloit, d'avoir un si beau Modèle, puis que l'imitant en sa Justice, ils méritoient l'estime du plus juste de
 tous

tous les Roys, & s'attiroient en mesme temps le respect & la vénération des Peuples; Que pour luy il se pouvoit dire encor plus heureux, puis qu'ayant le mesme Modelle, il en avoit encor une parfaite Copie en leurs personnes qui le confirmoient dans la résolution qu'il avoit prise de s'unir parfaitement à la Loy.

Ces Discours qui estoient tous remplis d'éloquence, me font souvenir de celle qu'on admira dans le Sermon que M^r de Grignan fit à Versailles le jour de Tous-les-Saints, en présence de Leurs Majestez. Il seroit difficile d'exprimer les applaudissemens qu'il en reçeut. Le Roy luy-mesme l'en felicita, & eut la bonté de luy dire qu'il n'avoit jamais mieux entendu Prêcher.

M^r l'Abbé Desmaretz, & M^r l'Abbé de Bezons, ont esté nommez pour estre Agents du Clergé dans la prochaine Assemblée. Comme cet Employ demande des Personnes d'un grand mérite, on ne peut

douter qu'ils n'en ayent beaucoup. Je vous en informeray plus ample-
ment, quand ils agiront pour le ser-
vice de l'Eglise & du Roy. Je ne
vous en parle aujourd'huy que pour
vous faire sçavoir leur Nomination.

Sa Majesté a donné le Régiment
de Champagne à M^r le Commandeur
Colbert. Il se signala dans la journée
de Cateau. Aussi peut-on dire qu'il
ne contribuë pas peu à faire connoi-
stre que la valeur n'est pas moins at-
tachée à cette Maison, que la pru-
dence & l'esprit.

M^r de Brousselles, Conseiller au
Parlement, est mort depuis peu. Il
estoit Fils de feu M^r de Brousselles
Conseiller de la Grand'Chambre,
& fort estimé dans la sienne. Il mé-
ritoit de l'estre, & par l'intelli-
gence qu'il avoit dans les affaires,
& par l'exacte justice qu'il rendoit.

Il y a des choses, qui quoy qu'el-
les se fassent souvent pendant le cours
d'une année, ne laissent pas d'avoir

un

un jour particulier où elles se font plus solennellement. Je parle des divertissantes aussi-bien que des serieuses. La Chasse, appelée de Saint Hubert, parce qu'elle se fait le jour où l'on celebre la Feste de ce Saint, est du nombre des premieres. Le

Roy s'en donna le divertissement ce jour-là avec Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Madame, & les Personnes les plus qualifiées de la Cour, de l'un & de l'autre Sexe. Les Dames estoient toutes en habit de Chasseresses. On laissa courre un Cerf à Foser-paule, qui donna beaucoup de plaisir à ces Illustres Chasseurs. Il alla battre le Bois Beranger, & le Bois de la Selle, & s'en revint dans son pais d'où on l'avoit fait partir. Il y fut pris apres s'estre fait relancer plusieurs fois. Monsieur, & toutes les Dames, se trouverent à sa mort. Tous les Bois estoient remplis de monde, & il n'y avoit point d'avenüe qui n'en fût couverte. Le

Roy court quatre fois la Semaine tantôt dans son Parc de Versailles, & tantôt dehors. On peut juger par ce pénible & continuel exercice, où rien ne l'oblige que son divertissement, que les fatigues d'une longue Guerre n'estoient point capables de l'étonner, & que s'il a renoncé à vaincre, ç'a esté moins pour s'acquiescer du repos, que pour en donner à toute l'Europe.

La mesme Feste ayant donné lieu à une autre Chasse, est cause du plaisir que je vous vay donner par la lecture de deux Lettres dont on m'a fait part. Messieurs les Chevaliers de Lorraine & de Marfan, M^r le Grand-Maistre, M^{rs} le Marquis de Termes, d'Effiat, & de Manicamp, & M^{rs} du Boulay, & Chappelle, ayant demandé à M^r le Duc de Saint Aignan sa Maison de la Ferté Saint Aignan près Chambort, pour y faire la Saint Hubert, ce Duc qui fait son plus grand plaisir d'o-

bli-

bliger de bonne grace, leur accorda aussi-tost ce qu'ils fouhaitoient. Ils s'y rendirent, & pour luy en marquer leur reconnoissance, M^r Chappelle, dont le bel esprit vous est connu, luy envoya les Vers que vous allez voir, dans lesquels il fait presque par tout allusion à la Chasse d'un furieux Sanglier que M^r de S. Aignan tua autrefois, & dont le Portrait est dans la Salle de cette Maison. Il parle sur la fin d'un autre combat plus périlleux, lors que ce mesme Duc se defendit avec tant de courage & de valeur, contre quatre Hommes qui estoient venus l'attaquer. Cette aventure si glorieuse pour luy, est sçeuë de tous ceux qui ont un peu de commerce dans le monde.

L E T T R E
 D E M^r C H A P E L L E ,
 A Monsieur le Duc de S. Aignan.

*Grand Duc en tout, tout merueilleux,
 Sur tout pour estre assez heureux
 D'avoir, contre ta propre attente,
 Sorty de cent dangers affreux,
 Et non seulement de tous ceux
 Que pour le País Mars presente;
 Mais ce que plus en toy je vante,
 De mille autres Exploits fameux
 Que ta grande Ame impatiente
 De Paix, & non jamais contente,
 Qu'elle n'affronte le trépas,
 D'un noble feu toujours brulante,
 En tant de périlleux Combats
 Dont le seul recit m'épouvante,
 Fit naistre à tout propos, & par tous sous
 tes pas.*

*Qu'avec plaisir la Compagnie
 En qui ton accueil gracieux,
 A Toury redoubla l'envie
 De se voir viste en ces beaux lieux,
 Y contemple de tous ses yeux
 Dés l'abord surprise & ravie,
 Ce Monstre vrayment furieux,
 Qui sans ton Fer victorieux*

Est

Eust par tout sa rage assouvie,
 Et dont l'écumante furie
 Capable de vanger les Cieux,
 Et d'assembler les Demy-Dieux,
 A tout autre qu'à toy n'eust point laissé de vie !

Mais quoy, la Beste d'Erimante,
 Pour qui la Grèce eut le frisson,
 Quelque rude & mauvais Garçon
 Que son Méleagre elle vante,
 Ny tout ce qu'Homere nous chante
 De Phénix & son Nourrison,
 Dont la colere trop constante,
 Et le trop cuisant Marisson,
 Pour la perte d'une Servante,
 Combla de tant morts le Xante,
 Ne sont de vray qu'une Chançon;
 Au prix de ce que le Caussion
 A veu de ta valeur brillante,
 D'une bien plus guerriere & toute autre façon.

Caussion dont l'onde claire & pure
 Tantost brille, & tantost se pert
 Sous l'épaisse & fraîche verdure
 Du long & fidelle couvert,
 Qui forme ta belle bordure;
 Par ta Divinité je jure
 Que jamais rien ne s'est offert
 Au petit talent de nature
 Qui souvent assez bien me sert,
 Pour oser faire une peinture;

Rien dis-je tel, que l'avanture,
 Dont fut témoin l'affreux Desert,
 Où mesme encor je sens que dure
 Une horreur, dont seul me rassure
 L'aspect toujours riant & vert,
 De ton cours qui de loin m'en trace la ceinture.

Et n'estoit que la modestie
 Est la grande & digne partie
 D'un Héros à qui l'on écrit.
 Caussion, il faut que je le die;
 Comme jamais le Ciel ne vit
 Rien d'égal à tout ce qu'il fit
 Dans ce bel endroit de sa vie,
 Rien aussi n'auroit pû me donner tant d'esprit.

REPONSE INPROMPTU

De Monsieur de S. Aignan.

Aimable & brillant Chapelle,
 Enfin suivant mon souhait,
 Ta Lettre sçavante & belle
 Vient me rendre satisfait;
 Car sans blâmer le génie
 De ceux de ta Compagnie,
 Dont les talens sont divers,
 Si ma raison n'est trompée,
 La pointe de leur Epée
 Vaut bien celle de leurs Vers.

Ce n'est pas que ta Flamberge

Ne

Ne pûst prouver ta vigueur,
Et qu'en mon petit Auberge
Elle ne fist voir ton cœur.

Les Sangliers de mes Boccages
Y demeureroient pour gages ;
Mais j'ay de fort grands soupçons,
Que tu crois plus raisonnable.
De les percer sur la Table,
Que dans leurs affreux Buissons.

F'en reviens donc à ta Muse,
Et je soutiendray ce point,
Qu'il faudroit estre bien buse,
Si l'on ne l'estimoit point.
Comme on tient pour des merveilles
Les fruits de tes doctes veilles,
Quand Phébus vient t'embraser ;
Ton humeur libre & galante,
Par mille agrémens enchante
Ceux qui t'entendent jazer.

Tes beaux Vers sont sur mon ame
Dignes d'admiration ;
De Monsieur & de Madame
Ils ont l'approbation ;
D'un Prince tout plein d'estime,
De qui l'espris est sublime,
Ils feront tout l'entretien ;
Mais je suis fort en demeure,
Car cette Ode d'un quart-d'heure.
N'y répondra pas trop bien.

Ces

*Ces Chasseurs dont la naissance
 Est égale à la vertu,
 Sans-doute auront connoissance
 De ce meschant Inpromptu.
 Dis leur, illustre Chapelle,
 Que mon Cœur, mon Alumelle,
 Ma Bourse, tous mes Amis,
 Mon Gibier, mes Bois, ma Plaine,
 Mes Poissons, & ma Fontaine,
 Enfin, tout leur est soumis.*

*Mais dis de plus, si tu m'aimes,
 Au jeune Prince Lorrain,
 Qui par des efforts extrêmes
 Fit rougir les Eaux du Rhin,
 Que quand le Destin contraire
 Ramena son brave Frere,
 Dont chez moy chacun pesta,
 Mon ame alors desolée
 Ne put estre consolée
 Que parce qu'il y resta.*

*O Chapelle, que j'estime,
 Et que j'aime tendrement,
 Sois certain que cette Rime
 Est faite dans un moment;
 Allonge ta promenade,
 Redouble sauce & grillade
 Dans mon antique Maison,
 Et cependant je vay boire
 Ta santé deçà la Loire;*

Songe

Songe à m'en faire raison.

Comme les choses qui sont belles d'elles-mêmes ont l'avantage de ne point vieillir, je croy pouvoir mettre icy la Ballade que M le Marquis de Mont-plaisir, Lieutenant de Roy d'Arras, tres-considerable pour sa valeur & pour son sçavoir, envoya à ce Duc, accompagnée d'un Mousqueton qui tiroit sept coups, dont il luy fit present, apres le combat dont il sortit avec tant d'honneur contre quatre Hommes.

B A L L A D E.

*P*army les Bois & la gaye verdure
Où va cherchant souvent mainte aventure,
Ains que vous, tout gentil Chevalier,
Lors que chez vous vous alliez vous ébatre,
Quatre Assassins venans vous désier,
Vous avez fait (dit-on) le Diable à quatre.

*E*n coucher deux roides morts sur la dure,
Arrester l'un d'une grande blessure,
Et mettre encor en fuite le dernier ?
Quoy que blessé, comme un Démon se battre ?
Dans Chevalier, on ne le peut nier,

C'est

C'est assez bien faire le Diable à quatre.

*Les Demy-Dieux si fiers de leur nature,
N'eussent pas fait telle déconfiture,
S'il eust fallu tel péril essuyer.*

*Celuy qui sçeut tant de Monstres abattre,
N'eust pas osé contre deux s'essayer,
Et vous, Seigneur, faites le Diable à quatre.*

E N V O Y.

*Un Mousqueton j'ose vous envoyer,
Avec lequel, s'il vous plaist de combattre,
Vous en pourrez, Seigneur, sept défier,
Après avoir tant fait le Diable à quatre.*

Je vous ay promis des nouvelles de ce qui s'est passé dans nos Armées pendant les deux derniers Mois. Voicy celles d'Allemagne. Quand les François sont Maîtres d'une Place, ils en sçavent tirer tous les avantages qu'elle leur peut procurer. Le Bourg de Chenaux ayant refusé de payer les Contributions qu'il devoit, & se fiant sur les Soldats & sur les Païsans armez qui le defendoient, & plus encor sur ce qu'il estoit éloigné de 14 lieües de Fribourg, M^r Mathieu qui commandoit

doit dans cette dernière Place, s'en rendit maître il y a deux mois avec un détachement de sa Garnison. Il se retira après y avoir fait mettre le feu. Le Prince Charles qui en estoit fort éloigné, faisoit cependant trembler Frankendal, Worms, & Mayence, & causoit de grands desordres dans tout le Palatinat. Ses Troupes brûlerent plusieurs Villages, & par l'incommodité qu'elles apporteroient à ceux qu'elles devoient soulager, on peut dire qu'elles servoient bien le Roy, puis qu'elles ne se faisoient redouter que des Amis de l'Empire. Pendant ce temps M^r de Créquy donnoit des Sauve-gardes à la Ville de Spire, & faisoit apporter des grains dans son Camp par les Bourgeois de Neustad, Ville du Palatinat. M^r de la Fite, Lieutenant des Gardes du Corps, étant allé au delà de Landau, rencontra un Party des Ennemis, presque aussi fort que celui qu'il commandoit. Il le batit.

Plus

Plus de quatre-vingts demeurèrent sur la place, avec deux Capitaines, & plusieurs Officiers. Les Nostres amenerent plus de cent Chevaux. M^r le Mareschal de Créquy apres avoir fait consumer tous les Fourrages de la Basse-Alface, vint au Camp d'Inguiler. Il alla en personne visiter le Chasteau de Lichtemberg, défendu par une grosse Garnison Impériale, & par un grand nombre de Paisans. La Brigade de la Roque, les Dragons de Tessé, & deux Bataillons, se saisirent de toutes les avenues. Voicy le Plan de cette Place estimée dans le País plus forte que n'est Fribourg. Vous allez croire, apres que vous en aurez examiné les Fortification & les Attaques, que je vous vay donner à mon ordinaire un exact & ample Journal des neuf jours que ce Siege a duré. Quoy que je vous aye toujours fait sçavoir jusqu'aux moindres particularitez de tout ce qui s'est passé en de pareil-
les

- a. Chateau sur un rocher
de toutes parts le cadastre
est encor sur un rocher
- b. Doyon du Chateau que l'on perça
la qua les canonniers ont
c. en se retirant dans
le rocher
- d. Maisons
- e. Bastion
- f. Bastion
- g. Porte du Chateau
- h. Corps de garde pour aller au
de la porte
- i. Premiere porte
- l. Fosse du Chateau
le Roc et rocher
- m. Fosse de la porte
- n. Fosse braye
- o. Tour que l'on y a de la ville que l'on
establi un logis pour aller le long de
- p. Fosse pour se braye
la ville au Chateau
- q. Maison du Chateau
- r. L'ombre corpe
couvert
- s. Maison respect
que l'on perça
pour la tranchée
- t. Corps de garde

les occasions, n'attendez point la mesme chose de moy dans celle-cy, Je vous manque pour la premiere fois, & j'y suis forcé, parce que nos Braves ont manqué à m'envoyer des Mémoires. Ainsi c'est plus leur faute que ce n'est la mienne. Mais ils sont tellement accoutumez aux grandes Actions, & ils en font si souvent, qu'ils n'y réfléchissent pas. Le nombre est cause qu'ils les oublient, & apres qu'ils ont vaincu, ils aiment mieux chercher de nouveau à vaincre, que d'employer le temps à écrire ce qu'ils ont fait. Ceux qui défendoient la Ville de Lichtemberg, voyant qu'elle n'estoit pas en état de soutenir la Vigueur de nos Troupes, y mirent le feu, & se retirerent dans le Chasteau. M^r de Créquy fit avancer le Travail, & faire un Logement sur la Contrescarpe. M^r le Comte de Montpe-roux eut son chapeau & une main percée d'un coup de Mousquet, en
par-

parlant à ce Marefchal. Trois autres
 à qui ce General monroit ce qu'ils
 avoient à faire, furent dangereufe-
 ment bleflez aupres de luy dans le
 mefme temps. Il y en eut deux au-
 tres tuez fur la place. On perça la
 muraille la nuit fuivante, pour faire
 la defcente du Foffé; mais parce que
 le Roc y eftoit ferme, on n'avança
 pas beaucoup. Pendant ce temps,
 les Impériaux firent entrer beaucoup
 de Troupes dans Strasbourg, dont
 la Ville eft fort incommodée. Le
 Commandant de celles de l'Empe-
 reur qui défendoit Lichtemberg,
 voyant plusieurs Mineurs attachez,
 n'en voulut pas attendre l'effet. Il
 obtint les conditions ordinaires à
 ceux qui fe font défendus en Gens
 de cœur. Le Commandement de la
 Place fut donné à M^r Bertrand
 Lieutenant Colonel du Regiment du
 Pleffis. On y trouva trente Pieces de
 Canon, & quantité de Fourrages,
 & de Meubles précieux qu'on y
 avoit

avoit aportez comme dans une Place imprénable. Le Prince Charles la croyoit telle. Une de ses Lettres qui fut surprise le fait connoistre. Il écrivoit au Prince de Baden qui estoit dans Strasbourg, *Que l'Empereur n'avoit point de Sujet qui püst luy rendre un service plus considérable que celuy que luy rendoit M^r le Mareschal de Créquy en assiegeant Lichtemberg; Que de l'humour dont ce General estoit, il seroit périr toute son Infanterie avant que d'abandonner cette entreprise; Que sa Cavalerie pourroit aussi manquer de Fourrage; Qu'il n'en remporteroit rien autre chose que le desavantage de voir diminuer tous les jours ses Troupes par le fer & par la faim; Que de la maniere qu'il connoissoit cette Place, & l'Homme qui y commandoit, il estoit seur, quand mesme M^r de Créquy s'obstineroit six mois à ce Siege, qu'il seroit contraint de se retirer honteusement; Qu'il estoit surpris qu'apres tous les mouvemens qu'on luy avoit ven faire, il se fust attaché*

taché au Lieu d'Allemagne du plus difficile accès; & qu'il falloit nécessairement qu'on l'eust trompé. Cette Lettre fut cause que lors qu'on vit le Gouverneur de Lichtemberg à Strasbourg, on luy dit qu'il devoit s'attendre à estre pendu en arrivant à l'Armée du Prince Charles, puis qu'il avoit rendu une Place qu'il auroit pû défendre un an entier contre la plus grande Armée. Sa Femme qui entendit ces paroles, s'évanouït. Le Prince Charles estoit si bien persuadé de ce qu'il avoit écrit, que quand on eut cessé de tirer dans la Place, parce qu'elle estoit prise, M^r de Strasbourg luy ayant envoyé dire qu'ils n'entendoient plus le Canon, il répondit que ce qu'ils luy mandoient, se rapportoit à ce qu'on luy venoit de faire sçavoir, que M^r de Créquy avoit levé le Siege. *Cela luy doit faire beaucoup de peine, adjouta-il, car je le connois.* Cependant cette Place cousta peu de monde.

M^r de

M^r de Tracy, Officier d'une valeur & d'une expérience consommée, y fut blessé d'un coup de Fauconneau. Le mesme coup tua M^r le Chevalier de S. Hilaire, Commissaire de l'Artillerie. Rien ne l'obligeoit à se trouver dans le lieu où il fut tué, mais il vouloit partager le danger avec son General qui alloit reconnoistre un en droit propre à faire attaquer la Place. Les circonstances de cette mort sont dignes d'estre remarquées. Il estoit Fils de M^r de S. Hilaire, Lieutenant General de l'Artillerie, qui ayant eu le bras emporté du Boulet de Canon qui tua M^r de Turenne, ne vescu apres luy que quelques momens. Ainsi le Pere & le Fils sont morts chacun d'un coup de Canon, & chacun aupres de son General. Cela fait voir que si ceux qui commandent nos Armées, ont si souvent la gloire de vaincre, ce n'est pas sans qu'ils s'exposent beaucoup. M^r de S. Hilaire le Fils voyant son

Noventve.

G

Pere

Pere à l'extrémité dans la malheureuse occasion qui nous cousta M' de Turenne, voulut luy donner quelques larmes; mais ce généreux Pere luy défendit de le plaindre, & l'envoya pleurer sur le Corps de son General. Le Roy pour récompenser ses services, l'honora l'année passée, avec M' le Marquis de la Freseliere, du Brevet de Marechal de Camp. M' de Mormaix Frere de celuy qui vient d'estre tué, & digne Ecoier de son Peré, commanda l'Artillerie apres sa mort, à la Retraite de nostre Armée. Il la commande presentement dans le Corps d'Armée dont M' de Calvo à la conduite. Sa modestie a toujours empesché qu'on n'ait sçeu que ce fut luy qui monta le premier sur le Rampart de Valenciennes, & qui tourna le Canon si à propos sur la Ville, assisté de M' de S. Hilaire son Frere, & de quelques autres Commissaires. On a aussi perdu devant le Chateau de Lichten-

tem-

temberg M^r le Chevalier de Vaubecour, Capitaine dans le Regiment de M^r le Marquis de Vaubecour son Frere. Ce Chevalier, quoy qu'il n'eust que dix sept ans, avoit déjà fait plusieurs Campagnes, & s'estoit signalé à la prise du Fort de Kell. Il estoit d'une des plus illustres Maisons de France. Son Bisayeul fut blessé à mort au Combat d'Aumale, en servant le Roy Henry IV. Et son Ayeul Jean de Netancour, Comte de Vaubecour, Chevalier des Ordres du Roy, reprit Javarin, & fut estropié en petardant Belgrade. Comme vous aimez qu'on rende justice à tous les Braves, je me persuade que cette digression en faveur de deux ou trois Personnes d'un grand mérite, ne vous aura pas déplû. Ces Braves ont répandu leur sang. On n'en parlera plus, & ce souvenir est le moins qu'on doive à des Familles aussi considérables que celles qui s'affligent de leur mort.

Je reviens à nostre Campagne. M^r de Créquy va en quatre jours du Camp d'Ingweiler en celuy de Molsheim. Ce Mareschal fait faire un Pont sur le Rhin, qui ayant alarmé le Prince Charles, l'oblige à le remonter pour s'approcher des Places qui luy restent dans le Brisgau. Il ordonne des Fourneaux pour faire sauter les Fortifications d'Offembourg. C'est estre bien foible, que ne se sentir pas en état de défendre une Place qui avoit esté fortifiée avec tant de soin incontinent apres que nous eûmes pris Fribourg. Les Gardes se rendent maistres de vingt Chariots qu'on conduisoit à Strasbourg. M^r de la Feüillée fait entrer un Convoy dans les Forts du Rhin. M^r le Comte de Schomberg, à la teste de quelques Officiers seulement, bat un Party de cinquante Maistres, & en prend trente. Les Troupes de l'Empereur continuent à desoler leurs Alliez, & ravagent les environs

rons de Mayence. M' le Duc de la Ferté est détaché avec sa Brigade, & celle de Normandie, pour aller joindre M' de Monclar à Gravenstad, à une heure & demie de Strasbourg. Elles y arriverent à quatre heures du soir, & allerent camper à Illekirc, une demy lieuë en deça, à la portée du Canon. M' de Créquy y amena luy-mesme de nouvelles Troupes le lendemain. Il y a en cet endroit un double Fossé qui va de la Riviere d'Ill au Rhin. Les Allemans l'appellent Landverdt. Il estoit gardé par une Tour où les Ennemis avoient environ cent Hommes. Un peu au delà est un grand Canal fort profond, qui va de Strasbourg au Rhin, & qui forme entre le Canal des Forts & ce Fleuve, ce qu'on appelle l'Isle des Bouchers. C'estoit par dedans cette Isle que ceux de Strasbourg s'estoient conservez la communication libre avec Offembourg. Ils s'estoient retranchez dans

un Moulin & dans une Maison sur ce Canal, qui estoit assez pres de la premiere Isle du Rhin où leur Pont volant abordoit. On marcha avec quatorze cens Hommes de pied, & six Escadrons, droit à Landwerdt. On laissa la Tour sur la gauche, & les Troupes n'ayant trouvé personne derriere elles, firent en peu de temps un Chemin pour faire passer deux Escadrons; apres quoy on avança sur le bord du Canal pour y travailler à unè Baterie, afin de faciliter les moyens de faire un Pont sans lequel il auroit esté impossible de passer. On fit aussi sommer la Tour si-tost que le jour parut. L'Officier qui y commandoit ayant demandé à voir le Canon, on le luy montra, & il se rendit prisonnier de guerre, avec quatre-vingts quinze Hommes. Le broüillard s'estant dissipé, on vit quelques Escadrons de l'autre costé; mais nostre Canon n'eut pas tiré quatre coups, que la

Ca-

Cavalerie prit le chemin de Strasbourg au grand trot. Ceux qui estoient dans la Maison retranchée, se retirèrent apres y avoir mis le feu du costé du Rhin. Comme le trajet ne se pouvoit faire que fort difficilement, il n'y eut que peu de nos Gens qui passerent dans des Bateaux. Ils prirent sept ou huit des Ennemis qui se retiroient. On fit un Pont, & avec un assez gros Corps on marcha aux Fort du Rhin, où l'on donna les ordres pour les démolir, & pour brûler ce qui restoit du Pont de Strasbourg, sans que douze mille Hommes qui estoient dans cette Ville là, s'y oposassent. Il est vray qu'ils semblent n'y estre entrez que pour affoiblir l'Armée de l'Empire, puis qu'ayant ces douze mille Hommes de moins, elle n'a pas esté en état de rien entreprendre. Le Pont qu'on dressa apres la prise de la Tour dont je vous viens de parler, fit croire à M^{rs} de Strasbourg qu'on les alloit

assiéger, & que ce Pont estoit pour la communication de nos Quartiers. L'alarme fut si chaude, qu'ils brûlerent un de leurs Fauxbourgs. M^r le Marechal de Créquy a fait ruiner Gravenstad & Illekirc sur la Riviere d'Ill, avec leurs Chasteaux & leurs Moulins; & apres avoir mis des Troupes en Quartier dans l'Alsace & dans le Brisgau, il est venu à Nancy. J'aprens tout presentement que M^r d'Almani Mestre de Camp de Cavalerie, a esté attaqué dans son Quartier par des Partys ramassez, & par des Chenapans, & qu'il n'a pû éviter le malheur d'estre tué. M^r de Bissy a esté plus heureux. Il a fait une Course fort considerable dans Hunsruch, d'où il est revenu avec quantité de Prisonniers, & un tres-grand butin. Ces avantages font aisément oublier les petites disgraces pareilles à celle que je viens de vous marquer. Je finis cet Article, en faisant réflexion à l'état où Strasbourg

bourg se trouve, aussi bien que les Troupes d'Allemagne. Cette Ville fiere de son Pont & de ses trois Forts, n'en a plus. Elle a petdu un de ses Fauxbourgs. Plusieurs petites Places de sa Jurisdiction sont brûlées, la plûpart de ses Maisons de plaisance ruinées; & quoy que nos Troupes ayent fait vendanges pour elle, il faut qu'elle donne à boire à douze mille Allemans qui y sont en garnison, Elle pouvoit s'exempter de tant de malheurs, en demeurant neutre. Quant au reste des Troupes d'Allemagne, elles ont esté occupées tout l'Eté à courir le long du Rhin pour en défendre les Places. Elles ont veu ruiner le long de ses bords Rhinfeld & Sekingen, & le Fort de Kell de leur costé mesme. Elles y ont veu prendre des Chasteaux; & dés qu'elles ont voulu faire passer quelques Troupes, elles ont esté batuës. Elles ont enfin passé la Campagne chez elles, ce qu'elles

n'avoient point encor fait. Pendant toutes les autres années elles avoient crû pouvoir prendre des Quartiers d'Hyver chez nous, mais elles ne l'ont pas mesme esperé celle-cy.

Il seroit injuste de refuser à la Garnison de Mastric les loüanges qu'elle mérite. Vous sçavez par tout ce que je vous en ay dit, qu'elle n'a pas moins fait parler d'elle pendant les cours de cette Guerre, qu'auroit fait une Armée touÿours victorieuse. Le 24. Septembre on fit un détachement de cette Place, pour aller recueillir les Contributions dans le Pais de Cologne. Il fut rencontré par un Party d'Allemans beaucoup plus forts. M^r le Marquis de Molac qui commandoit le second d'Escadron du Régiment de l'Estang, chargea ce Corps de Cavalerie Allemande avec tant de vigueur & de succès, qu'il le poussa dans un Défilé, & en suite jusqu'à un Marais, où il prit le Commandant.

dant. Il fit quarante Prisonniers, & amena cinquante Chevaux au Camp. Plus de trente cinq des Ennemis demeurerent sur la place. M^r le Comte de Rouffillon estoit resté sur une hauteur pour soutenir ce jeune Capitaine, en cas que les Ennemis en plus grand nombre se fussent avancez pour le charger. Ce Comte dont la valeur est connue, n'attendoit que l'occasion d'y courir, & il n'auroit pas manqué de se signaler; mais le jeune Marquis de Molac n'eut besoin que de son courage, & quand de nouveaux Ennemis auroient voulu s'approcher de luy, je doute qu'ils en eussent conservé l'envie en le voyant combattre avec tant de conduite, & de valeur. Ce jeune Guerrier est Fils de M^r le Marquis de Molac, Lieutenant General en Bretagne, & Gouverneur du Pais Nantois. Il est d'une des plus Illustres Maisons du Royaume, & il en soutient l'éclat avec beaucoup de

magnificence. L'estime particuliere que toute sa Province a pour luy est une marque de son mérite. Aussi a-t-il toutes les qualitez d'un galant Homme, & on ne doit pas estre surpris de le voir généralement aimé. Je passe à ce que l'Armée de M^r de Luxembourg a fait depuis la Paix signée entre la France & l'Espagne. Ce Duc vient dans le País de Liege, & établit son Quartier général près de la Ville de Huy. Pendant ce temps M^r le Marquis d'Uxelles fait payer les Contributions dans le País de Waës. M^r de Luxembourg va en trois jours d'Huy à Aix la Chapelle, dont il se rend maistre apres huy avoir seulement montré du Canon. Il y demeure deux jours, & y laisse douze Bataillons sous le commandement de M^r de S. Rupt. Aix la Chapelle est un nom fameux dont vous ne ferez pas fachée que je vous fasse sçavoir l'origine. C'est une Ville Impériale du Cercle de Westphalie,

lie, enfermée dans le Duché de Juliers. Ce mot vient de ses Bains d'eau chaude, & de la belle Eglise de Nostre Dame, bâtie par Charlemagne. Les Latins l'appellerent *Aquisgranum* d'un Granus, Gouverneur du Pais pour les Romains, qui le premier trouva ces Eaux salutaires contre plusieurs maladies, & particulièrement contre les fievres étiques; ce qui donna occasion d'y faire bastir une Ville. Elle fut depuis ruinée par Attila Roy des Huns. Charlemagne la rétablit, & en fit la Capitale de l'Empire par une constitution particuliere. Il y mourut en l'année 814 & fut enterré dans l'Eglise de Nostre-Dame qu'il avoit fait bastir. Les Empereurs avoient coûtume d'y prendre la Couronne de Fer. Charles Quint est le dernier qui ait voulu y estre couronné, la plûpart de ses Successeurs l'ayant esté à Francfort. Quand ce Couronnement se fait ailleurs, les Electeurs

font venir le Chapitre de l'Eglise Collegiale de N. Dame d'Aix, pour en apporter les Pierreries & les autres Ornaments qui servent à cette Cerémonie, & dont ce Chapitre est dépositaire au nom de l'Empire. Sitost que l'Empereur est couronné, il preste serment au Doyen & au Chapitre de cette Eglise, dont en mesme temps ce Prince est reçu Chanoine. En 1614 la Ville d'Aix la Chapelle fut surprise par le Marquis de Spinola, & depuis elle a toujours eu Garnison Espagnole jusqu'en 1632 qu'elle en fut délivrée quand les Hollandois mirent le Siege devant Mastric. En 1636 elle reçeut Garnison Impériale, qui en sortit peu de temps apres. En 1638 elle fut assiegée par le Marquis de Grana, Pere de celuy d'aujourd'huy. Ainsi elle fut obligée de donner des Quartiers aux Impériaux. En 1642 les François. Wimariens, & Hefsiens, commandez par le feu Ma-

re-

reschal de Guébriant, firent quelques desordres dans son territoire; & dans la crainte d'en estre assiegée, elle reçeut quinze cens Hommes tirez des Garnisons Espagnols voisines. Elle a souffert un embrasement général depuis 25 ou 30 ans. Plus de trois mille Maisons furent brûlées. Elle s'est rétablie depuis ce temps-là. Il y a deux ou trois ans que les Troupes du dernier Eveque de Munster l'assiégerent, mais elles se retirerent avec précipitation, ayant appris que M^r de Calvo s'avançoit pour les combatre. Cette Ville est à peu pres de la grandeur de Soissons, à quatre heures de Cologne, à dix de Julliers, à quatre de Limbourg, à six de Liege, & à cinq de Duren & de Mastric. L'Armée des Alliez épouvantée de voir nos Troupes dans Aix la Chapelle, se retire à Cologne. En se retirant, elle jette des Troupes dans Julliers, dans Hinsberg, & dans Duren. On don-

donne des seûretez à M' de Luxembourg pour l'argent dû Roy qui avoit esté arresté à Cologne, & mesme pour les interests. Duren & Hinsberg se rendent, Humbac est pris aussi bien que Montjoye, & toutes les autres Places du Pais de Julliers. Cette Ville Capitale reste, mais coupée de son costez. Quoy qu'elle soit remplie de monde, on y manque de toutes sortes de munitions, & cela oblige tous les Soldats à se débander. Il ne suffit pas de jetter beaucoup de Troupes dans une Place. Il faut avoir la prudence de nos Ministres, & faire en sorte que le reste n'y manque pas. Sans cette prévoyance, les Hommes ne servent de rien. Jugez de l'état où se doit trouver Julliers avec un grand Secours inutile. Cette Place est située à un jet de pierre de la Riviere de Roer, & Capitale du Duché dont elle porte le nom. Elle est nommée Gulich, ou Gulch, par les Allemans, &

& *Juliacum* en Latin. Ce nom vient de Jules-César son premier Fondateur, quoy que quelques Historiens prétendent qu'elle a esté bâtie par Julie Agripine, Mere de l'Empereur Néron. Elle est défenduë d'une bonne Citadelle de mesme figure que celle de Cambray. Apres la mort du dernier Duc de Julliers arrivé en 1609 la Maison d'Autriche mit Garnison dans cette Ville, qui fut prise en suite par les Hollandois en 1610 Marie de Médicis, Mere du Roy defunt, & Régente du Royaume, y envoya une Armée de 12000 Hommes sous le Mareschal de la Chastre, pour favoriser les Assiegeans. Les Clefs de la Ville, lors de la prise, furent mises entre les mains de ce Mareschal par respect que l'on devoit au Roy, comme estant le plus considérable des Conféderez. En 1622 elle fut reprise par les Espagnols sous le Comte Henry de Berg. Ils en ont gardé la Ci-
ta-

radelle jusques au Traité des Pyrenées, en execution duquel ils l'ont restituée au Duc de Neubourg. La Succession vacante des Ducs de Cleves & de Juliers a fait assez de bruit dans l'Europe. Elle fut la cause ou le prétexte du puissant armement que fit le Roy Henry le Grand un peu avant sa mort. Les Ducs de Brandebourg & de Neubourg estoient les principaux Prétendans à cette Succession. Ils l'ont partagée en suite. Le Duché de Cleves & les Comtez de la Marck & de Ravensberg, échûrent à l'Electeur de Brandebourg; & les Duchez de Berg & de Juliers, & la Seigneurie de Ravenstein, au Duc de Neubourg. On entend parler des Villes avec plus de plaisir, quand l'histoire en est connue, & c'est par cette raison que j'ay crû vous devoir marquer ces circonstances. J'acheve cet Article, & peut-estre tous ceux de guerre pour plusieurs années. M' le Marquis de Re-
fu-

fuges fait relever les Fortifications de Sittard, & va commander dans Hinsberg. M^r de Luxembourg met dans Verviers vingt-huit Compagnies tant Cavalerie qu'Infanterie. Il marche vers le País d'Eyffel, & se fait de la Ville de Blanckenheim. Il y met Garnison, & dans tous les Chasteaux & Maisons fortes du País. Trente Escadrons de ses Troupes commandez par M^r le Comte de Maulevrier-Colbert, vont en Flandre dans les trois Chastellenies qu'on doit rendre aux Espagnols apres l'échange des Ratifications. Admirez comme en peu de temps on a mis dans de bonnes Villes hors de France, une Armée de plus de cinquante mille Hommes en Quartier d'Hyver. Toute la peine qu'il en a cousté, a esté le chemin qu'il a fallu faire pour s'y rendre. Ce grand nombre de Troupes ayant esté mis à couvert, M^r de Luxembourg est revenu à Paris.

Je

Je devois vous parler au commencement de cette Lettre du Mariage de M' le Duc de Sforze, & de Mademoiselle de Thiange, puis que la Cerémonie s'en est faite dès le 30 du Mois passé; mais quand on veut décrire les choses avec une entière exactitude, on a besoin de temps pour en apprendre toutes les particularitez; ce qui ne se fait point sans beaucoup de soins, & mesmes sans de grandes recherches. Vous serez aisément persuadée que je n'ay pas négligé d'en faire, en voyant d'abord la Table genéalogique que je vous envoie de la Maison Sforze, qui se peut vanter d'estre depuis plusieurs Siecles une des premieres d'Italie, & dans l'Alliance de la plus grande partie de ses Princes. Vous n'y trouverez que ce qui regarde les Descendans de Masle en Masle. Comme je n'y ay point marqué les Alliances qui ont esté faites par les Filles de cette Maison, parce que cela auroit esté à l'in-

JACQUES MUTIO,
Sforze, Comte de
Cotignole dans la
Romagne pres de
Fuenza, fameux
General d'Armée
pour le service du
Pape Jean XXIII
de Louïs d'Anjou,
du Roy de Naples
Ladislas, & de la
Reyne Jeanne,
noyé dans le Fleuve
Aterno le 3 Janv.

BOSIO, Gou-
verneur d'Or-
viete, mort en
1477. lequel
eut d'Eleonore
Aldobrandin
Comtesse de
Santa Fior.

J U
Fran
Nié
Paul
fans

G U
Sant
Fran
min

FRA
de C

Handwritten text, mostly illegible due to fading and bleed-through. Some words like "and" and "the" are faintly visible.

Handwritten text, mostly illegible due to fading and bleed-through. Some words like "and" and "the" are faintly visible.

à l'infiny, vous jugez-bien que je me dispense de parler d'un tres-grand nombre de ce qu'il en y a de plus confidérables en Italie, dont vous devriez voir les noms dans cette Table. Elle ne laissera pas de vous faire connoistre que Louïs Sforze qui est celuy dont je vous aprens aujourd'huy le Mariage, a des Alliances qui le rendent Cousin issu de germain de Monsieur le Duc. Ce nouveau Marié est bien fait de sa Personne, quoy que dans un âge un peu avancé. Il a l'humeur agreable, & l'esprit droit & solide. Il est Duc d'Ornano dans le Patrimoine de S. Pierre, & de Segni dans la Campagne de Rome, Comte de Santa Fior dans le Terroir de Sienne, & Souverain de Castel Arquato en Lombardie, & de la Sforzesca dans le mesme Patrimoine de S. Pierre. Outre toutes ces Terres, le Duc Mario Sforze, Pere de celuy d'apresent, possédoit le Duché de Valmontone dans
la

la Campagne de Rome. Il le vendit aux Seigneurs Barberius pour onze cens mille Ecus Romains. La nouvelle Mariée méritoit les avantages que ce grand Party luy donne. Vous sçavez qu'elle sort des Maisons de Damas, de Thiange, & de Rochechoüart-Mortemar, Maison aussi illustre par ses puissantes Alliances, que par sa propre grandeur, & par son ancienneté. Ainsi je n'ay rien à vous dire sur cet Article. Mais si la Naissance rend cette nouvelle Duchesse tres-considerable, elle ne l'est pas moins par sa beauté. Elle l'a vive, touchante, & soutenuë de tant d'agrément, qu'on ne la peut voir sans estre surpris. Joignez à cela mille autres belles qualitez qu'elle ne sçauroit manquer d'avoir, puis qu'elle est Fille de Madame de Thiange. Je vous dis tout en vous la nommant, estant impossible d'entendre parler de Madame de Thiange, sans concevoir tout ce qu'on peut sou-

souhaiter de perfections dans une Dame accomplie. En effet il n'y a rien qui ne charme dans cette merveilleuse Personne, dont l'ame est aussi grande que l'esprit, quoy qu'elle ait l'esprit infiniment élevé. Sa beauté ne vous est pas inconnue, mais c'est un des moindres avantages de la Maison de Mortemar, où l'on trouve tout ce qui peut contenter les yeux les plus difficiles, comme on y trouve d'ailleurs tout ce que la grandeur d'ame a de plus noble, & de plus digne d'estre admiré. La Cerémonie de ce grand & celebre Mariage commença dès le Samedi 29 de l'autre mois. Le Roy, la Reyne, Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Madame, Mademoiselle, Mademoiselle de Valois, Mademoiselle d'Orleans, Madame la Grand'Duchesse, Madame de Guyse, Monsieur le Prince, Monsieur le Duc, Madame la Duchesse, Messieurs les Princes de Conti & de la

Ro-

Roche-sur-Yon, Monsieur de Vermandois, & Monsieur le Duc du Maine, se rendirent dans la Chambre du Roy sur les neuf heures du soir. Les Parens s'y trouverent de part & d'autre, avec quantité de Personnes du premier rang; ce qui rendit l'Assemblée si nombreuse, que chacun ne pouvant avoir place; on fut contraint d'ouvrir différentes Portes qui rendent aux autres Chambres, pour détourner la foule, & soulager ceux dont la présence estoit nécessaire. Après qu'on eut ainsi gagné quelque peu d'espace, le Roy & la Reyne prirent leurs places dans deux superbes Fauteüils, au devant desquels il y avoit une Table richement ornée. M^r de Pompone s'avança, le Contract de Mariage à la main, qu'il venoit de prendre de celle du Notaire qui l'avoit passé auparavant. Il estoit suivy du Secretaire du Cabinet de quartier, qui portoit une Ecrtoire d'or garnie de tout. Un
des

des Commis de ce Ministre en portoit une d'argent. Le Roy ordonna aussitost qu'on fist avancer les deux Parties. M^r le Marquis de Lavardin parut dans le mesme temps, menant Mademoiselle de Thiange par la main. Ce Marquis avoit esté choisy par Monsieur le Duc de Sforze, comme un des plus proches Parens qu'il eust en France, pour l'épouser en son nom. Son Habit estoit de velours noir, tout garny de Dentelles & de Rubans tres-riches. Il avoit un tres-beau Bouquet de Plumes, & une Epée garnie de Pierreries. Il ne se pouvoit rien voir de mieux entendu, & toute la Cour en tomba d'accord. Avant la Cerémonie, il avoit envoyé à Mademoiselle de Thiange, suivant la coûtume, un Bouquet de Fleurs les plus rares, dans une tres-riche Corbeille, & Mademoiselle de Thiange en avoit fait un présent de devotion. Elle estoit vestuë de satin blanc à fleurs, sous une gaze noire

Novembre.

H

clai-

claire & aussi à fleurs, avec une grande queue. Tout cet ajustement estoit enrichy tant par haut que par bas, d'un nombre infiny de Pierreries. Ils s'approcherent ainsi de la Table, & firent une profonde révérence à Leurs Majestez. Le Roy ordonna aussitost à M^r de Pomponne de lire le Contract de Mariage à haute voix. Il n'en lût que le commencement, qui contenoit les qualitez des Parties. La lecture entiere en auroit esté trop longue. Il commença ainsi. *Au nom de Dieu; Le tres-haut, tres-puissant, & tres-illustre Prince Louïs Duc de Sforce....* avec toutes les autres qualitez de sa Maison. Cela ne fut lû qu'afin de faire sçavoir à la Compagnie que le Roy traitoit ce Duc sur le pied des Princes Etrangers. Cette lecture estant faite, le Secretaire du Cabinet mit l'Escritoire d'or sur la Table, & M^r de Pomponne en ayant pris la plume, la mit entre les mains de Sa Majesté, qui signa le Contract de
 Ma-

Mariage, & apres Elle, la Reyne, Monseigneur le Dauphin, M' de Lavardin comme Procureur, Mademoiselle de Thiange, & en suite toute la Maison Royale, & les Parens. M' de Pompone signa le dernier avec une plume de l'Escritoire d'argent qu'un de ses Commis avoit portée. A cette Cerémonie succeda celle des Fiançailles, qui fut faite par M' le Comte de Noyon, Pair de France. Le Loy l'avoit choisy pour faire cette fonction, non seulement parce qu'il estoit un des plus proches Parens de Mademoiselle de Thiange; mais encor par le rang qu'il tient entre les plus Illustres Prelats de l'Eglise. Les Fiançailles ne furent pas plûtoſt achevées, que quantité de Pages du Roy aporèrent un fort grand nombre de Bassins de Confitures, qui furent répanduës par tout avec profusion. Le lendemain Dimanche, le Roy avec toute l'Assemblée du jour pre-

cédent, se rendit entre midy & une heure dans la Chapelle du Chasteau de Versailles, ornée, & gardée extraordinairement, afin d'empescher la confusion. Toute la Cour s'y trouva fort superbement vestuë. M^r de Noyon estoit en habit Pontifical pour dire la Messe, & faire le reste de la Cerémonie. Toutes choses estant ainsi disposées, le Roy ordonna qu'on fist approcher les Fiancez. M^r le Marquis de Lavardin parut avec un Habit tres-magnifique, & différent de celuy du premier jour. Mademoiselle de Thiange en avoit un de Toile d'argent relevée d'or en fleurons. Il estoit chargé de Perles & de Rubis, au lieu de Diamans qu'elle avoit le jour précédent, & sa queüe mesme qui estoit fort longue en estoit toute remplie. Ainsi elle en avoit pour plus de six millions sur elle. Ils allerent de cette sorte à l'Autel, où ils se mirent à genoux, ayant tous deux un Cierge à la main,

avec

avec cette difference que celuy de M^r de Lavardin seul estoit garny de bas en haut d'Ecus d'or qui furent distribuez aux Pauvres, plus par charité que par coutume. La Messe fut chantée par la Musique du Roy, & la Cerémonie finit par une courte & utile remontrance que fit M^r de Noyon aux Mariez. Elle fut admirée de toute cette grande Assemblée, & sur tout du Roy qui se connoist mieux que Personnes aux belles choses. Comme on ne peut estre trop exact sur la signature des quatre Témoins necessaires, ou du moins ordonnez, le Roy se fit apporter sur son prie-Dieu, le Registre de la Paroisse. Il le signa, & le fit signer à la Reyne, à Monseigneur le Dauphin, & à Monsieur le Duc. M^r le Marechal Duc de Vivonne traita superbement une partie des Parens & des Amis qu'on avoit conviez des deux costez, & entr'aures M^r le Marquis Sforce qui a esté un des

principaux Négociateurs de ce Mariage, & qui depuis longtems a fait connoître à la Cour de France, & son esprit, & son zele pour les divers interets de sa Maison. Madame de Thiange, Madame de Montespan, & la nouvelle Mariée, eurent l'honneur de dîner ce jour-là mesme avec Sa Majesté, ainsi que Messieurs les Princes du Sang. Immediatement apres le Dîner, la Reyne rendit visite à Madame la Duchesse Sforce, qui reçeut aussi les complimens de tout ce qu'il y a de plus qualifié à la Cour. Le soir cette nouvelle Duchesse alla rendre ses devoirs à la Reyne, & fut mise en possession de tous les rangs, & honneurs dont jouïssent les Princesses Etrangeres. Elle n'oublia pas les liberalitez accoutumées en de pareilles occasions. La journée finit par un Bal dans la nouvelle Salle de Marbre, ornée de Lustres d'argent, & de tout ce qui pouvoit enrichir un Appartement si superbe. Le Roy
l'ou-

l'ouvrit avec Madame la Duchesse Sforce.

Quelques jours apres Monsieur de Vertamon épousa Mademoiselle Bignon. Il est Maistre des Requestes, & Fils de Madame de Vertamon, à present Madame la Mareschale d'Éstrades, & petit-Fils de feu M^r le Chancelier d'Aligre. Ce jeune Marié a de l'esprit, & des qualitez qui luy font mériter l'estime que tout le monde a pour luy. Mademoiselle Bignon est petite-Fille de ce grand Hierôme Bignon, Avocat General, aussi pieux que sçavant, qui avoit une si parfaite connoissance des habiles Gens de son Siecle. Je n'entreprends pas de le louer apres feu M^r le Premier Président Molé, qui a dit publiquement, que Rome & Athenes n'avoient jamais porté un si grand Homme. Le Pere de la Mariée est Président au Conseil, & Maistre des Requestes. Sa probité est universellement connue. Il est Frere du Fa-

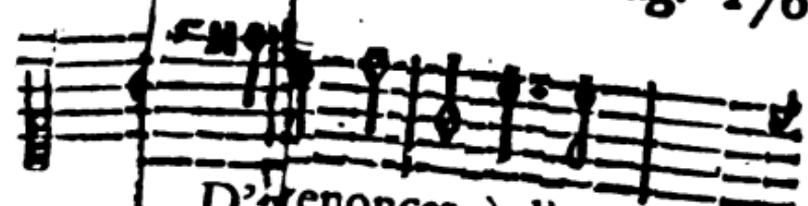
meux M^r Bignon, cy-devant Avocat General, & aujourd'huy Conseiller d'Etat. La Mere de Mademoiselle Bignon est Soeur de Monsieur l'Avocat General Talon, dont la réputation est si bien & si justement établie. Ainsi cette nouvelle Mariée se trouve Nièce de ces deux grands Avocats Généraux. Elle est Fille unique, riche, modeste, vertueuse, & peu touchée de l'éclat du monde.

Vous ne ferez pas fâchée de voir pour la seconde fois un Madrigal que vous avez déjà lû avec plaisir, puis que je vous le renvoye mis en Air par M^r Charpentier. Comme ces sortes d'Ouvrages parlent d'eux-mêmes, je vous laisseray juger à l'avenir de leur bonté, & me contenteray de vous en nommer les Autheurs.

A I R N O U V E A U.

*Ah, qu'on est malheureux d'avoir eu des desirs,
D'avoir fait de l'amour ses plus charmans
plaisirs,*

Quand



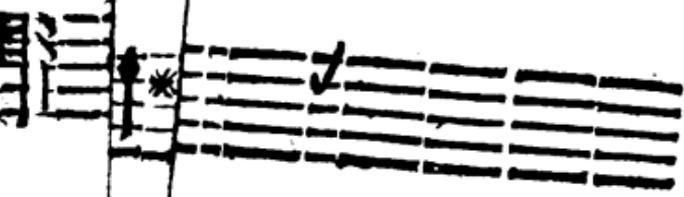
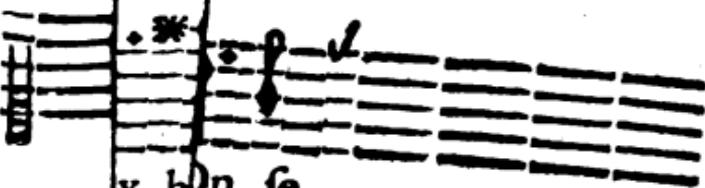
D' renoncer à l'ar-



qui dres- fe; Heu-



x h'n se



*Quand il faut renoncer à l'ardeur qui nous
presse!*

*On ne peut oublier ce qui nous a charmé,
On ne gouverne pas comme on veut la tendresse.
Heureux qui peut haïr ce qu'il a bien aimé.*

Anne de Bretagne, dont l'Hôtel de Bourgogne nous a déjà donné quelques Représentations, est la première Piece nouvelle qui ait paru au Théâtre de cet Hyver. Elle est de Monsieur Ferrier. Les Vers en sont fort aisez, & les pensées naturellement exprimées. Il y a des endroits dans la peinture qu'on y fait de Charles VIII tres-finement tournés à l'avantage du Roy. Leurs Alteſſes Royales l'ont esté voir, & en sont sorties fort satisfaites.

On nous vient de donner en nostre Langue un des plus beaux Ouvrages d'Italie, qui n'y avoit point encor esté traduit. C'est *la Secchia rapita* du Tassoni. M^r Perraut qui en a fait la Traduction, a mis le Poëme Italien d'un costé, afin de

ne rien oster à ceux qui l'entendent assez, pour bien gouster toutes les graces de l'Original. Il est digne Frere de M' Perraut de l'Académie Françoise, & de celuy qui a traduit Vitruve. Nous luy sommes d'autant plus obligez de la peine qu'il s'est donnée, que ce Poëme estant moitié burlesque, & moitié sérieux, il y a des endroits fort difficiles à estre entendus. Le sujet en est fondé sur la Guerre qui s'éleva entre ceux de Boulongne & de Modene, au temps de l'Empereur Federic II. On prétend que ce fut à l'occasion d'un Seau de bois, qu'on a toujours conservé depuis ce temps là dans l'Eglise Cathédrale de Modene. On le voit encor suspendu à la voûte de la Salle avec une chaîne de fer, dont on se servoit pour fermer la Porte de Boulongne, par laquelle les Modénois entrèrent quand ils ravirent ce Seau.

J'avois crû vous tromper, & le Public apres vous, en vous envoyant
deux

deux Enigmes sur le mesme Mot; mais plusieurs Personnes se sont aperçeuës de la surprise que je voulois faire, & M^r Gardien a explique ainsi l'une & l'autre.

*Ces deux Enigmes sont fort belles,
Tous les rapports en sont fidelles,
Je ne voy rien de mieux écrit;
Mais ce que je trouve de rare,
C'est que le sujet s'y declare.*

Comment cacher l'Esprit avecque tant d'esprit?

L'Esprit est donc le vray Mot de toutes les deux. Plusieurs l'ont connu. En voicy les noms.

Messieurs Thabaud des Ferrons; Jarrosson, Avocat au Conseil; Jousfes de la Chapeliere; Chantreau, de Paris; L'Abbé Rateau; Barrandy & Marchand, de la Rochelle; Des Avaris, de Bourlague; Miconet, de Villedieu, & Langlois, de Pontoise; Rouffel, Aumônier du Roy, de Conches; De Bonnecamp, Medecin à Quimpercorantin; De Beauvoir, Gentilhomme de Guernezey;

zey; Le Mitron Normandie; Stooppen, Suisse de Basle; Le Secretaire fidelle d'Amiens; Balamir amoureux, & le Chevalier de la Porte Paris; Mesdemoiselles Leger, de Troyes; De Maillerville, de S. Malo; Du Collombier, de Thorigny; Turlis; Rappé; Massicq, de la Flotte de Ré; La belle Jouneau, & la Veuve de la Ruë Chapon. Beaucoup de Particuliers ont envoyé leurs Explications en Vers, & ce sont Mesdemoiselles Penaval, de Brest en Bretagne; Noman Anorry, de Poitiers; Fredinic & Walcherie, de Pontoise; Messieurs de la Coudre, de Roüen; De la Touche, de Saurmur; De Castelet Matématicien (il a promis un nouveau Systeme;) De la Marthe, Avocat en Parlement; De Mauvilleu de Chauven, de Soissons; Aimez le Fils, de Beziers; L'aimable Alexandre, & le Solitaire de Pontoise.

Ceux qui n'ont expliqué que l'une
des

des deux sur l'Esprit, & qui ont donné un sens différent à l'autre, sont Messieurs Baisé le jeune; Lamory, Secrétaire de Noyon; De Bellefontaine; Laffon le jeune; De Lastre, Avocat à Guyse; Guatry, Géographe à Tours; Hervilfon, de Troyes; Chesnon, Directeur General des Postes de Charleville; Les Inféparables, du Périgord; Le Céladon d'Astrée; Le Bohemi, de Sens; Ariste, de Guyse; Millete, de Millesfleurs; L'aînée des trois Sœurs, de Charleville; & la Marquise curieuse, de Coutance. Ceux qui ont expliqué l'une ou l'autre en Vers, sont Messieurs Robert de Châlons en Champagne; De Tirman, Abbé de S. Louis lez Troyes; D'Abloville; Germain, de Caën; Chappuis, de Monbrison; De Glos, Matématicien Hydrographe à Honfleur; De Blegny; Mademoiselle du Bocage; Le Poëte naissant; Le bon Vigneron, d'Argenteüil; & l'In-

Novembre. I con-

consolable, de la Ruë S. Antoine. J'ay suprimé les noms qui n'ont que de simples lettres, & une partie de ceux qui estant faux, ne se peuvent mettre qu'an trois lignes. A l'avenir mesme je ne vous enverray que les véritables, ne doutant point que je ne fasse plaisir à ceux qui en prennent à se cacher. Ils ne s'en divertiront pas moins dans leurs Societez, en faisant connoistre par le vray Mot des Enigmes qu'ils verront dans le Mercure de chaque Mois, que c'est celuy mesme qu'ils avoient trouvé. On a expliqué la premier des deux de l'Esprit, sur le Secret, le Raisonnement, le Bon sens, le Jugement, le Refinedement, le Silence, l'Eloquence, la Galanterie, le Vin, l'Eau, l'Or, l'Argent, la Mode, le Secret, & le Ver à soye. Je vous en envoie deux nouvelles. La premiere est de Madame de Rambey. C'est une Veuve de la France-Comté qui a beaucoup de naissance, & dont la

per-

personne n'a pas moins de beauté & d'agrément, que son esprit a de délicatesse & de lumieres.

E N I G M E.

*J'ay la peau douce, mais fort noire ;
 Je suis bastie assez bizarrement ,
 Je n'ay de moy que fort peu d'agrémens ,
 Cependant le pourra-t-on croire ?
 Je ne sors pas plutost d'une sombre prison ,
 Que l'on voit contester les yeux & la raison
 Pour m'établir de bonne grace.
 Tantost je suis en haut , tantost je suis en bas.
 Enfin apres plusieurs debats ,
 Sur un Trône de fleurs on me donne ma place ;
 Mais si je tombe par disgrâce ,
 Ce qui m'arrive assez souvent ,
 Autant en emporte le vent.*

A U T R E E N I G M E.

*Devinez qui je suis ; mon Corps n'est plus
 du monde.
 J'habite la moitié d'une Machine ronde ,
 Vivante, je n'avois qu'un sentiment brutal ;
 Mais depuis que l'effort d'une main assassine
 M'a fait donner le coup fatal ,
 Je renferme souvent la plus haute Doctrine.*

Ceux qui ont expliqué l'Enigme

en figures sur *le Masque*, l'ont expliquée dans son vray sens, & ce sont Messieurs Gardien Secretaire du Roy; Rault, de Rouën, en Vers; Comparet Regnaud, Chantre de S. Urbain de Troyes; Mademoiselle Noman-Anorri, de Poitiers; & le faux Crisante. Voicy l'Explication de ce dernier.

Persée en ce Tableau nous charme & nous abuse

Avec sa teste de Meduse;

Mais dequoy s'est-on avisé,

De luy laisser le front ainsi nu sous un Casque ?

Car on n'est pas fort deguisé,

Quand on leve le Masque.

Cette Enigme n'est presque fondée que sur l'action & la disposition des Personnes qui y sont dépeintes. La teste de Méduse avec laquelle Persée semble se cacher le visage, represente *le Masque*, qui n'est souvent qu'une figure diforme, capable d'effrayer ou de faire rire. Ces deux effets sont exprimez par les autres

tres Personnes de l'Enigme, dont l'un s'enfuit, tandis que les deux autres semblent se moquer de Persée. J'ajoute les divers mots sur lesquels elle a esté expliquée, *L'Hyver, une Carcasse de Guerre, la Mort, la Peur, le Tonnerre, le Froid, le Miroir ardent, la Fronde, la Paresse, la Lanterne sourde, le Pavot, le Chymiste, la Beauté, le Sel, la Glace, la Pluye, la Grenade, la Trahison, l'Hirondelle, la Discorde, la Guerre, la Paix que LOUIS LE GRAND donne aux trois grandes Puissances ses Ennemis; la force de l'Eloquence, le Discours concis, le Tombeau, la Vieillesse, & le Contrepoison.*

Reuvez à présent sur l'Enigme d'*Euridice*. Elle mourut piquée d'un Serpent. Orphée l'alla redemander aux Dieux des Enfers, & les charma si bien par la douceur de son chant, qu'ils luy accorderent ce qu'il vouloit. Il retournoit avec elle tout rempli de joye, lors que sur le point de



EVRYDICE ENIGME

Digitized by Google

de revoir le jour, il tourna la teste pour la regarder, contre la défense qui luy en avoit esté faite. En mesme temps il eut la douleur de voir Euridice qui luy tendoit les bras, & des Spectres qui s'en faisoient pour la remener aux Enfers.

Il ne me reste plus qu'à vous apprendre la mort de Madame la Comtesse de Froullay, arrivée depuis peu en son Chasteau de Monflaux au Bas Maine. Quoy qu'elle fust dans un âge peu avancé, elle s'y est préparée avec une résignation digne de la solide vertu qu'elle a toujours pratiquée. Elle estoit tres-belle, & fut Fille d'Honneur de la Reyne Mere dès sa plus tendre jeunesse, sous le nom de Mademoiselle de Neüillan. Quelques avantages qu'elle eust reçus de la Nature, elle ne s'en servit que pour faire mieux admirer sa conduite. Jamais elle ne donna lieu à la moindre médifance. Au contraire, elle estoit regardée à la Cour

comme un mode le à estre suivy par toutes les Personnes de son Sexe. Aussi les bontez & la bienveillance du Roy, de la Reyne, & de toute la Maison Royale, n'ont jamais changé à son égard. Elle épousa M' le Comte de Froullay Grand Maistre des Logis du Roy en 1656 Il a esté Chevalier de ses Ordres, & sortoit d'une des meilleures & plus anciennes Maisons du País du Maine. Les Titres qui ont esté produits pour la preuve de cette ancienneté, justifient qu'il descendoit de Pere en Fils d'un Roland Seigneur de Froullay, qui vivoit vers l'an 1140. Feu M' le Comte de Tessé estoit son aîné. Deux de ses Cadets sont encor vivans, M' l'Evesque d'Auranche, & M' l'Abbé de Froullay Comte de Lyon. Il est peu de Gens qui n'aient esté persuadés du veritable mérite de celuy dont je vous parle. Il estoit brave, & on ne peut guère se distinguer davantage qu'il avoit fait

fait estant Capitaine aux Gardes. Sa droiture d'ame, sa fidelité, & sa vertu, luy avoient donné pour Amis tout ce qu'il y a de Personnes du premier rang. Il y a environ. sept ans qu'il est mort, & l'on peut dire que cette mort commença celle de Madame la Comtesse de Froullay sa Femme. Le saisissement qu'elle en eut fut tel, qu'il contribua beaucoup au schire qui se forma avec le temps dans son foye, & qui l'a enfin emportée. La douleur qu'elle eut de perdre un Mary qui luy estoit fort cher, fut suivie d'un autre encor tres-sensible que luy causa la perte d'un Fils aisné, tuë en 1675 à la Bataille qui se donna devant Treves. Il estoit revestu de la Charge de Grand Marechal des Logis, l'une des plus considerables de la Cour, & digne heritier des vertus & du mérite de M' le Comte de Froullay son Pere. Mais toutes ces disgraces, ny les embarras d'un tres-grand Procés, n'ont
pû

pû jamais ébranler la fermeté d'ame qu'elle a fait paroistre jusqu'au dernier moment de sa vie; & malgré tant de traverses, on l'a toujors veuë d'une douceur & d'une soumission aux ordres d'Enhaut, dont l'Ecole du grand monde enseigne peu la pratique. Elle estoit Fille de Charles de Baudean-Parabere, Comte de Neüllan, Gouverneur de Niort, & petite-Fille de Jean de Bandean Comte de Parabere, qui avoit fait un Regiment pour le service de Henry IV Roy de Navarre, & qui luy en rendit de tres-considerables jusqu'à la Mort. Il se trouva à la Bataille de Coutras, où il acquit grand honneur, & prit la Ville de Niort & le Château où estoit le Gouverneur de la Province. Ce fut la premiere Place qui servit au Roy pour disputer la Couronne de France. Le Prince de Parme, que la Ligue avoit fait venir dans le Royaume, ayant assiegé Corbeil, le Comte de Parabere l'obligea de lever

lever le Siege, & délivra Paris. Il fit cinq cens Lanf-cadets prisonniers, prit Corbie en suite; & au Siege d'Amiens où le Roy estoit présent, il commanda une Attaque & une Batterie conjointement avec le Marechal de Biron qui en commendoit une autre. Le Roy luy auroit donné le Baston de Marechal de France, s'il eust voulu changer de Religion quand Sa Majesté en changea; mais il ne pût endurer qu'il entraist un mouvement d'interest du monde dans les motifs qui le devoient porter à se convertir. Apres avoir demeuré assez long temps Lieutenant de Roy de Poitou, & Gouverneur de Niort, il se retira dans sa Maison de Parabere, où il se fit Catholique. Quoy qu'il y eust tres-long temps qu'il eust renoncé à la Cour, son mérite & les grands services qu'il avoit rendus, parloient tellement à son avantage, que pour les connoistre, le feu Roy Louïs XIII. luy en-

envoya un Brevet de Marechal de France, avec ordre de venir recevoir cet honneur, & le Cordon bleu en mesme temps. Pendant qu'il se préparoit à se rendre auprès de Sa Majesté, il mourut tout couvert de gloire, & laissa deux Fils, dont le Cadet fut Pere de Madame la Comtesse de Froullay. L'Aîné fut fait Chevalier des Ordres du Roy, & a esté Lieutenant de Roy de Xaintonge, & Gouverneur de Cognac, Lieutenant General & Gouverneur de Poitou.

J'ay oublié de vous dire sur l'Article de la Medaille des Hollandois, que les lettres qui sont d'un plus grand caractère que les autres dans le Revers, s'appellent lettres numerales. Elles servent à marquer l'année pendant laquelle la Médaille a esté faite. Cela se peut voir en les assemblant, apres qu'on a rejetté les petites.

Que de choses j'aurois encor à vous dire, si je voulois renfermer dans
cette

cette Lettre toutes les nouvelles de ce Mois? Le temps me presse, il faut qu'elle parte, & malgré moy je suis obligé d'attendre à vous entretenir dans la premiere, des Publications de la Paix qui ont esté faites dans plusieurs grandes Villes du Royaume, avec autant de magnificence que de galanterie, & des Harangues qui se font tous les ans au Parlement à l'ouverture des Audiances. J'y joindray l'Article des Modes. Adieu Madame. Je suis, &c.

A Paris ce 30. Novembre 1678.

T A-

TABLE des MATIERES contenuës en ce Volume.

<i>Auant propos.</i>	Page. I
<i>Démesslé de Bellonne & de la Paix,</i>	10
<i>Belle Action de Justice de M. le Lieutenant Civil Girardin,</i>	13
<i>Retour de Madame-la Comtesse de Soissons, & tout ce qui s'est passé à Turin pendant le séjour qu'elle y a fait,</i>	14
<i>Madame la Duchesse de Lesdiguières accouche d'un Garçon,</i>	18
<i>Mort de M. du Boulay,</i>	19
<i>Mort de M. le Noir, Sieur de Maulou,</i>	21
<i>Mort de M. Esprit, Premier Médecin de Son Altesse Royale,</i>	22
<i>Cette Charge est donnée à M. Lizon,</i>	ibid.
<i>Le Charge de Premier Medecin de Madame est donnée à M. le Bel,</i>	ibid.
<i>On appuye souvent le bonheur de ceux à qui l'on cherche à nuire, Histoire.</i>	24
<i>Tout ce qui s'est passé à la maladie de M. le Duc de Chartres,</i>	41
<i>Extrait d'une Lettre écrite par un Evêque aux Peres Capucins du Louvre,</i>	45
<i>Réponse des Peres Capucins,</i>	46
<i>Attaques d'un nouveau Fort à l'Academie de M. de Bernardy.</i>	68
<i>Vers à M. Colbert Président à Mortiers,</i>	70
<i>Tout ce qui s'est passé à l'Academie Françoisè le jour que M. l'Abbé Colbert y fut reçu,</i>	73
<i>Pro-</i>	

T A B L E.

<i>Proposition de Mariage entre un Linot & une Linote,</i>	94
<i>Avanture qui a obligé le Sieur Fosnas à prendre le party des Mécontents d'Hongrie,</i>	98
<i>Récompenses données par le Roy d'Espagne,</i>	100
<i>Reception faite en France à Monsieur & à Madame la Duchesse de Saint Pedro & à Madame la Marquise de Quintana,</i>	102
<i>Sujet des maladies d'Anvers,</i>	106
<i>Mort de M. le Nonce,</i>	107
<i>Mort de M. l'Evesque d'Agen,</i>	108
<i>Mort de M. l'Evesque de Cahors,</i>	ibid.
<i>Le Mariage impromptu, Histoire.</i>	110
<i>Tout ce qui s'est passé au Parlemens le lendemain de la S. Martin, avec les Harangues de la Cour des Aydes,</i>	117
<i>M. le Coadjuteur d'Arles presche à Versailles devant Leurs Majestez le jour de la Feste de Tous les Saints,</i>	127
<i>Messieurs les Abbex Desmaretz & de Bexons sont nommez Agens du Clergé,</i>	ibid.
<i>Le Roy donne le Regiment de Champagne à M. le Commandeur Colbert,</i>	128
<i>Mort du M. de Brouffelles</i>	ibid.
<i>Ce qui s'est passé à Versailles le jour de la S. Hubert,</i>	129
<i>Lettre de M. Chapelle à M. le Duc de S. Aignan,</i>	132
<i>Réponse impromptu de M. le Duc de S. Aignan,</i>	134
	Bal-

T A B L E.

<i>Ballade de M. le Marquis de Mon-plaisir,</i>	137
<i>Tout ce qui s'est passé dans nos Armées pendant les deux derniers Mois,</i>	138
<i>Mariage de M. le Duc Sforze & de Mademoiselle de Thiange,</i>	164
<i>Mariage de M. de Vertamon & de Mademoiselle Bignon,</i>	175
<i>Air de M. Charpentier,</i>	176
<i>Anne de Bretagne, de M. Ferrier représentée à l'Hostel de Bourgogne.</i>	177
<i>La Secchia rapita, Poëme Italien traduit par M. Perraut,</i>	ibid.
<i>Explication des deux Enigmes en Vers du Mois d'Octobre,</i>	179
<i>Noms de ceux qui les ont expliquées,</i>	ibid.
<i>Enigmes en Vers,</i>	183
<i>Autre Enigmes en Vers,</i>	ibid.
<i>Noms de ceux qui ont expliqué l'Enigme en figure,</i>	184
<i>Explication de cette mesme Enigme en figure,</i>	ibid.
<i>Nouvelle Enigme en figure,</i>	185
<i>Mort de M. la Comtesse de Froullay,</i>	187

Fin de la Table.

MIE RCURIE GALANT.

De L'An 1678 .



*Jointe la Copie
à Paris
Au Palais 1678 .*

1870

1871

1872

1873

1874

LE
NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

Contenant tout ce qui s'est passée
de curieux au Mois de Décembre
de l'Année 1678.



Suivant la Copie imprimée

A P A R I S

Au Palais. l'An 1678.

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.



MONSEIGNEUR,

Voicy la seconde Année du Mercure Galant finie, & la premiere dans laquelle on luy a veu porter vostre auguste Nom. Quoy que cette gloire luy ait servy de passeport dans toutes les Cours de l'Europe, où les plus grands Princes ne l'ont pas crû indigne de leur approbation, ce n'est pas ce qui a causé sa plus forte joye. La plus sensible qu'il ait reçeuë, c'est, MONSEIGNEUR, d'avoir eu occasion de parler douze fois de Vous. Tantost il s'est étendu sur vostre adresse à manier les Chevaux les plus indomptables; hardiessse qu'on peut nommer intrépidité, dans l'âge où vous avez commencé de vous appliquer à de si pénibles Exercices. Tantost il a fait con-

E P I S T R E.

noistre les avantages que vous avez eus dans les Courses de Bague qui se sont faites, & qui outre la hardiesse demandent beaucoup de jugement. Les Prix que vous y avez remportez, n'ont pas moins fait admirer la bonne grace avec laquelle vous vous en estes acquité, que la surprenante vigueur que vous y avez fait paroistre. Mais, MONSEIGNEUR, doit-on en estre surpris, apres ce qu'on vous a veu faire à la Chasse, tenant toujourns la queue des Chiens, perçant les Forests, & courant sur les plus hautes Montagnes, sans qu'aucun péril vous étonnast? Vostre Esprit n'est pas moins actif que vostre Corps. Il conçoit avec une promptitude merveilleuse. La Fable & l'Histoire vous estoient presque connues dès le Berceau, & vous entendiez & parliez la Langue Latine en Maistre, quand ceux de vostre âge sçavoient à peine parler François. On vous voyoit dès lors expliquer les Autheurs les plus difficiles, & ce qu'ils avoient de plus obscur l'estoit

rare-

E P I S T R E.

rarement pour Vous. Les beaux Arts ne vous sont pas moins connus, & vous avez si parfaitement appris à dessiner dans vos heures de plaisir, que vous avez esté au dela des connoissances que vous pensiez acquérir. Ainsi, MONSEIGNEUR, en croyant ne manier un Burin que pour vostre seul divertissement, vous avez fait des Chef-d'œuvres du premier coup. Apres cela, ne devons-nous pas estre fortement persuadés, que si la grandeur de nostre incomparable Monarque, & celle qui vous environne, vous attirent jamais des Ennemis vous leur ferez voir qu'ils doivent craindre le Sang qui vous anime. Vous connoistrez le fort & le foible de leurs Camps & de leurs Places, & sçauvez comment celles de France devront estre fortifiées. Tant de Sciences diverses, MONSEIGNEUR, ne proviennent que de la forte application que vous avez eüe à tout ce que vous avez voulu apprendre, & de ce que vous vous estes rendu infatigable en tra-

E P I S T R E.

vaillant. Mais comme vos grandes qualitez augmentent tous les jours avec vostre âge, le moyen d'en parler tous les Mois, & d'en parler avec quelque raport à ce que vous nous faites admirer en vostre Personne? J'aurois besoin de ces Mois entiers pour en faire la premiere ébauche; & ce qui se passe sous le Regne de LOUIS LE GRAND, m'occupe trop pour me laisser mettre dans leur jour les idées que je m'en forme. Ainsi, MONSEIGNEUR, quoy que le Mercure ait toujours l'avantage de paroistre sous l'auguste Nom que vous luy avez permis de porter, ce ne sera plus que de temps en temps que je prendray la liberté d'y mettre à la teste un Portrait des rares Vertus que vous faites éclater. La continuelle admiration qu'elles causent, n'a rien qui l'égale que le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, tres-
obeïssant Serviteur, D,

P R E F A C E.

Ce n'est pas seulement en France que les Modes n'ont qu'un cours borné. Les Royaumes Etrangers en changent aussi-bien que nous; & si ces changemens y arrivent ou plus rarement, ou plus tard, ils ne laissent pas d'y arriver, & marquent en eux la mesme inconstance qu'on nous reproche, & qui est naturelle à tous les Hommes. Ainsi l'on voit fort souvent que des choses médiocres sont beaucoup plus recherchées que de plus belles, par le seul avantage de la nouveauté; & par cette raison ce qui a esté longtems en vogue, peut cesser de plaire sans devoir estre moins estimé. Quand le Mercure Galant auroit eu la mesme destinée (ce qui n'est pourtant pas arrivé) il n'auroit aucun sujet de se plaindre. C'est le fort commun de tout ce qui a esté le plus en crédit, & nous naissons avec si peu de fermeté pour nos propres sentimens, que nous con-

* 5

dam-

P R E F A C E.

dammons souvent ce que nous avons le plus approuvé. Combien de belles Personnes ont cessé de charmer leurs Adorateurs, quoy qu'elles eussent encor les mesmes traits, par la seule raison qu'il y avoit longtems qu'elles s'en estoient fait aimer? Le Mercure, apres deux années entieres, n'a pas encor eu cette disgrâce, & loin que sa vieillesse luy ait fait tort, il semble qu'elle le fasse rechercher. Il a essuyé tout ce que doit craindre un Livre qui réussit, si toutefois on peut dire qu'il doit appréhender des attaques qui estoient autant de marques de son succès, & que l'on ne devoit appeller que d'heureux malheurs. On a fait imprimer des Critiques; & ce qui a fait voir qu'il n'y avoit que son succès qui fist peine, on s'est engagé d'en donner une au Public tous les Mois ce qui marquoit une volonté préméditée de nuire, puis qu'on ne pouvoit sçavoir si ce qui n'avoit point

P R E F A C E.

point encor paru feroit ou bon, ou méchant. On méprise trop ces sortes de Critiques pour y répondre. Elles se détruisent d'elles-mêmes, & ce qui devoit paroître tous les mois est demeuré étouffé dès sa naissance. Ainsi peu de Gens sçauroient qu'on eust fait une Critique, si l'on n'en parloit dans cette Préface. D'autres ont attaqué le Mercure d'une autre maniere, & ne pouvant disconvenir de son succès, ils ont crû qu'ils en pouroient profiter, en faisant des Livres dont le nom de Mercure seroit meslé dans le titre; mais ils n'ont pû tromper longtems. La trop grande approbation qu'on a continué de luy donner, a mesme chagriné les Autheurs qui avoient applaudy d'abord au Mercure. Chacun a voulu se persuader qu'il en pouvoit faire autant, & que la matiere en estant toujours toute faite, il n'en pouvoit couster à l'Autheur que la peine de l'assembler. Si ce qu'ils pu-

P R E F A C E.

publient estoit vray, tout le Livre ne seroit pas écrit d'un mesme stile, & quoy qu'on y püst mettre des Memoires quelquefois mieux écrits que n'est le Mercure, il ne laisseroit pas d'estre une espece de Monstre, à cause de l'inégalité de ses parties. Un Bâtiment uny, & d'une symetrie bien observée, est toujours plus beau que si y voyoit un Pavillon enrichy de tous les ornemens que peut fournir la Sculpture, & que tout le reste de l'Edifice en manquaist. Le Mercure apres avoir esfuyé la fureur des Critiques, triomphé des stratagèmes de ceux qui sous son nom vouloient profiter de son succès, & de l'envie de quelques autres qui se croyoient capables d'y travailler, a reçu encor une plus cruelle attaque par ceux qui sembloient obligez de le défendre; & comme vray-semblablement on devoit leur ajoûter foy, de pareils coups estoient plus à craindre. J'en-
tens

P R E F A C E.

tens par cette dernière attaque une conjuration de plusieurs Libraires qui tous par différens motifs avoient résolu de l'étoufer; les uns, parce qu'ils n'avoient plus droit d'en vendre; & les autres, parce qu'ils se persuadoient qu'il empeschoit le débit de leurs autres Livres. Cette conspiration éolata il y a un mois. Presque tous les Libraires du Palais dirent qu'ils ne se chargeoient plus du Mercure, parce qu'ils n'en vendent presque plus: mais comme ils virent qu'on continuoit à le demander avec autant d'empressement qu'à l'ordinaire, & qu'il seroit difficile de faire mourir la curiosité qu'on a pour ce Livre, ils crurent que pour mettre fin à tout, il n'y avoit qu'à faire mourir l'Autheur. Sa mort fut donc publiée aussitost, & mesme écrite dans les Provinces à ceux à qui ces Libraires fournissoient le Mercure. Cependant on croit estre obligé de faire sçavoir icy qu'il

P R E F A C E.

qu'il est toujours plein de vie. Toutes ces choses sont des preuves incontestables du succès qu'ils ont tâché d'affoiblir. Le Mercure pouvoit-il manquer d'en avoir, puis qu'on y voit en vingt-deux Volumes qui contiennent les Nouvelles de vingt-quatre Mois un abrégé des plus grandes Actions de LOUIS LE GRAND pendant ces deux Années. Chacun demeure d'accord que ces Volumes renferment des choses qu'on ne trouvera point ailleurs, & sur tout à l'égard des Plans & des Articles de la Guerre. On y trouve des Relations de Sieges & de Combats, dont on n'a jamais rien donné au Public & qui sont des morceaux d'Histoire qui doivent vivre éternellement. On peut dire qu'il n'y a rien que de véritable dans tous ces Volumes, puis que si l'on est tombé dans quelque erreur pour n'avoir pas eu d'abord des Mémoires assez instructifs, ces fautes ont été réparées dans le

Vo-

P R E F A C E.

Volume suivant. Il y a mesme de la verité jusques dans les Galanteries, les Histoires n'estant composées que sur des fondemens veritables. L'Année mille six cens soixante & dix-neuf devoit estre une Année de Paix (ce qui restera d'Ennemis au Roy n'estant pas capable de l'occuper tout entier apres qu'il a eu à combattre presque toutes les forces de l'Europe) cette Année sera remplie de plus d'Histoires que les deux qui l'ont précédée. Ces Histoires & d'autres Galanteries, occuperont la place de la Guerre. On prendra de nouveaux soins pour rendre ce Livre agreable, & l'on fera en sorte qu'il y ait des endroits pour tous les gousts diférens. Quant à l'Extraordinaire, son succès augmentant tous les jours, on continuëra de le donner dans les quatre Quartiers de l'Année; & le quatriéme, qui fera l'Année complete, sera distribué le quinziéme de Janvier. Plusieurs ont crû jusqu'icy

P R E F A C E.

qu'icy que c'estoit un Extrait des Nouvelles qui estoient dans les Mercurés des trois Mois. Ceux qui ont semé ces bruits ont eu leurs raisons. Cependant on croit devoir avertir qu'ils ne contiennent que des choses dont il n'y a pas un mot dans les Mercurés, & qu'il est composé de matieres toutes différentes.

Les Particuliers des Provinces qui voudront avoir le Mercure si-tost qu'il sera achevé d'imprimer, n'ont qu'à donner leur adresse au Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, ayant sa Boutique dans la Court-Neuve du Palais, au Dauphin; & ledit Sieur Blageart aura le soin de faire sur l'heure leurs Pacquets, & de les faire porter à la Poste ou aux Messagers qu'ils luy auront indiquez, sans qu'il leur en couste autre chose que le prix ordinaire des Volume qu'ils voudront avoir.

M E R C U R E

G A L A N T.

Enfin, Madame, nous voicy à la fin de l'Année mil six cens soixante & dix-huit, Année toute glorieuse pour la France, & si glorieuse, que la Posterité aura peine à croire les prodiges qui s'y sont passez. Les Historiens qui en parleront, seroient sans doute suspects, ou d'exagerer, ou de raconter des Fables, s'ils n'avoient un infailible moyen de convaincre ceux qui viendront apres nous, de la verité des surprenantes merveilles qu'ils auront écrites. Ils n'ont pour cela qu'à faire un Portrait au naturel de LOÛIS LE GRAND, qu'à peindre une extrême prudence jointe à une parfaite valeur, une haute modération avec une puissance tres-étendue, une continuelle application dans

Decembre.

A

les

les Affaires, & enfin toutes les Vertus politiques, militaires, & morales, qui ne le rendent pas moins Auguste par sa Personne, que par l'élevation du Trône où nous le voyons assis. Quand ces traits, aussi éclatans qu'ils sont particuliers à luy seul, auront donné une entière connoissance de cet incomparable Monarque, ce qu'il est fera croire facilement ce qu'il a fait; & pour en estre mieux convaincu, on n'aura qu'à faire réflexion sur le secret de ses entreprises, qui n'est jamais échappé de son Conseil. Nous n'avons aucune Histoire qui nous ait encor rien marqué de semblable, mesme chez les Nations les plus politiques, & qui au defaut de la force se sont toujourns tirées d'affaires par l'adresse de leur conduite. C'est ce qu'on ne sçauroit attribuer qu'aux grandes & merueilleuses qualitez du Roy. On le sert avec un zele tres-empressé, je l'avoüe; mais c'est beaucoup moins
par

par un devoir de Sujet dont on apporte l'obligation en naissant, que parce qu'on aime véritablement sa Personne. Cet amour, si profondément gravé pour ce grand Prince dans le cœur de tous les François, fait executer ses ordres par tout & en tout temps, avec une diligence & avec une exactitude qui ne laissent rien à souhaiter pour le prompt succès de tous ses desseins. Je vous l'ay fait voir en détail dans chacun des grands Evenemens qui sont arrivés depuis deux ans que je vous écris des Nouvelles, & vous avez veu faire des choses qui passent l'imagination, au Ministre infatigable qui conduit ce qui regarde la Guerre. Celuy qui a le soin des Finances, sans lesquelles rien ne peut agir, n'en a pas fait de moins surprenantes, puis que rien n'a manqué, & que les Affaires du Roy n'ont point souffert par ces sortes de retardemens qui empeschent quelquefois d'entre-

prendre de grandes choses, ou qui les font avorter apres qu'elles ont esté entreprises. Mais si Sa Majesté se trouve si bien servie, c'est parce que le vif & juste discernement qui l'empesche de se tromper en aucune chose, luy a fait connoître le solide mérite de ceux qui pouvoient luy aider à soutenir le faix des grandes Affaires; qu'Elle en a fait un bon choix, & qu'Elle n'a départy ses lumieres, & distribué ses ordres qu'à des Gens capables de les executer avec l'esprit, la prudence, & l'activité nécessaires, & de les faire executer de la mesme sorte. Disons plus, Madame. Le Roy n'a pas seulement travaillé au bonheur de la France, en combatant avec de justes droits pour l'agrandissement & pour la gloire de ce florissant Royaume, mais en choisissant de grands Hommes, soit pour les plus considérables Dignitez de l'Eglise, soit pour les premieres Charges de Magistrature.

Quel

Quel plus digne Chef pouvoit-il donner à la Justice, que l'Illustre Chancelier que nous avons aujourd'huy? A-t-on jamais entendu parler d'un choix plus généralement approuvé? Toute la France a retenty du bruit des acclamations dont il a esté suivy, & il ne s'est fait aucune Action publique où il y ait eu occasion de s'étendre sur les loüanges du Roy, qu'on n'y ait meslé celles qu'il méritoit pour le rang où il avoit élevé ce sage & prudent Ministre. Les autres Chefs de Justice ont esté choisis avec le mesme discernement. On ne voit point de Sujets oprimez dans le Royaume. Tout y est tranquille. L'Equité & les Arts y fleurissent, & y ont mesme fleury pendant la Guerre, ce qui ne se peut trouver que sous le Regne d'un aussi grand Prince que L O ù I S XIV: Voyez les superbes & commodes changemens, qui ont esté faits à Paris depuis quinze ou vingt années. Quel autre

de nos Roys a jamais eu tant de soin d'ordonner de ses embellissemens? Combien de Quais nouveaux? Combien de Ruës élargies? Combien de Portes magnifiques qui auroient passé pour des Arcs de Triomphe chez les anciens Romains? & cela, sans parler ny d'une Montagne applanie, & changée toute entiere en Edifices somptueux, ny du Cours commencé sur le Rempart de la Porte S. Antoine, & qui ne doit finir qu'à la Porte de Richelieu, c'est à dire, qui contiendra l'espace de plusieurs lieuës. Ce n'est pas tout. Il semble qu'une Ville d'une aussi grande étendue qu'est cette Capitale de la France, ne puisse jamais estre sans desordre, estant difficile que la confusion ne regne où l'on voit tant de Peuples, tant d'Etrangers & de Vagabonds, qui ne cherchent ordinairement qu'à se mêler dans la foule, afin de vivre aux despens d'autruy. Cependant nous voyons icy ce qu'on avoit tenu

im-

Impossible d'y voir jamais. L'ordre & la propreté y sont compatibles avec l'embarras de la Multitude; & la Police y est exercée avec une si exacte régularité, qu'on n'a plus rien à craindre des abus qui s'y commettoient. Ce sont des miracles du Règne du Roy, & ces miracles se font parce que Sa Majesté a choisy un Magistrat vigilant, habile, juste, & incorruptible, à qui toutes ces qualitez estoient necessaires pour soutenir le poids du fardeau qu'Elle a jugé à propos de luy commettre. Il est certain que rien n'échape aux vives & perçantes lumieres de ce grand Prince, & qu'il connoit beaucoup mieux dequoy chacun est capable, que ne le connoissent ceux-mesmes que nous luy voyons choisir pour les plus importans Emplois de l'Etat. La maniere dont ils s'en acquitent, est une preuve éclatante qu'il ne s'abuse jamais, & vous avez dû estre persuadée de cette verité par

quantité d'Articles de mes Lettres qui vous ont fait voir combien ils estoient dignes du Ministère qui leur a esté confié. Ceux dont il luy a plû faire choix pour se reposer des Affaires de la Mer sur leurs soins, ne peuvent aussi recevoir trop de louanges. Ils n'en méritent pas seulement par eux-mêmes, mais par leur vigilance à ne donner les ordres de Sa Majesté sous eux, qu'à des Personnes qui les sçavent exécuter avec autant de capacité que de zele. Ce que je dis regarde particulièrement les Officiers; mais si vous voulez descendre jusqu'aux Ouvriers qu'ils font agir, vous les trouverez dignes d'avoir quelque part à cette louange. Je ne doute point que ce que j'ay à vous apprendre sur ce sujet, n'en soit un d'étonnement pour les autres Nations, si pourtant on peut estre étonné de ce que font les François sous un Roy, dont chaque jour de la vie semble estre destiné pour

nous

nous faire voir autant de prodiges. C'en est un fort grand que ce que vous allez lire dans la Lettre que je vous envoie d'un Officier de l'Ar-
 senal de Marseille à un Commissaire de la Marine de ses Amis. Toute éclairée que je vous connoy sur les matieres les moins communes, j'ay peine à croire qu'on ne s'explique pas dans celle-cy par quelques termes qui vous seront inconnus. Pour moy, je vous avouë que je ne les entens pas tous, & qu'il y en a quelques-uns que je pourray mal écrire, parce que les caracteres n'en sont pas assez distinctement marquez dans l'Original.

L E T T R E

SUR UNE GALERE BASTIE
 à Marseille en un seul jour.

Vous m'avez souvent demandé des nouvelles de ce Pais, & j'ay voulu attendre à vous satisfaire que j'eusse quel-

A 5

que

quantité d'Articles de mes Lettres qui vous ont fait voir combien ils estoient dignes du Ministère qui leur a esté confié. Ceux dont il luy a plû faire choix pour se reposer des Affaires de la Mer, sur leurs soins, ne peuvent aussi recevoir trop de louanges. Ils n'en méritent pas seulement par eux-mesmes, mais par leur vigilance à ne donner les ordres de Sa Majesté sous eux, qu'à des Personnes qui les sçavent exécuter avec autant de capacité que de zele. Ce que je dis regarde particulièrement les Officiers; mais si vous voulez descendre jusqu'aux Ouvriers qu'ils font agir, vous les trouverez dignes d'avoir quelque part à cette louange. Je ne doute point que ce que j'ay à vous apprendre sur ce sujet, n'en soit un d'étonnement pour les autres Nations, si pourtant on peut estre étonné de ce que font les François sous un Roy, dont chaque jour de la vie semble estre destiné pour nous

nous faire voir autant de prodiges. C'en est un fort grand que ce que vous allez lire dans la Lettre que je vous envoie d'un Officier de l' Arsenal de Marseille à un Commissaire de la Marine de ses Amis. Toute éclairée que je vous connoy sur les matieres les moins communes, j'ay peine à croire qu'on ne s'explique pas dans celle-cy par quelques termes qui vous seront inconnus. Pour moy, je vous avouë que je ne les entens pas tous, & qu'il y en a quelques-uns que je pourray mal écrire, parce que les caracteres n'en sont pas assez distinctement marquez dans l'Original.

L E T T R E

SUR UNE GALERE BASTIE
à Marseille en un seul jour.

Vous m'avez souvent demandé des nouvelles de ce País, & j'ay voulu attendre à vous satisfaire que j'eusse quel-

que chose d'extraordinaire à vous mander. Je ne m'en sçaurois mieux acquitter que par le recit d'une chose qui surprendra toute la France, puis qu'elle a surpris tous ceux qui l'ont veüe, & qui ont trente années d'experience aux constructions de Marine.

Vous sçaurez donc que sur le bruit qui courut il y a quelque temps que le Roy viendroit en Provence au commencement de l'Année prochaine, M^r Brodart, Intendant General de ses Galeres, projetta d'en faire construire & équiper une en presence de Sa Majesté dans vingt-quatre heures, que est le mesme temps que les Vénitiens employerent à telle qu'ils firent construire en presence de Henry III. lors qu'il passa par Venise à son retour de Pologne. Les Sieurs Chabert, Maistres Constructeurs, à qui il en parla, trouuerent d'abord la chose impossible, alleguant pour leurs raisons que ce que les Vénitiens auoient fait, n'estoit qu'un leger travail en comparaison de celuy qu'il leur proposoit. Ils luy

remontroient que les Galeres des Vénitiens ne sont que de 20 Bancs, au lieu que celles de France sont de 26 qui est un tiers en longueur de plus, & que lors que les Vénitiens firent ce petit miracle (car ils ne le nommoient pas autrement) ils ne firent point une Galere doublée ny cloïée par tout pour pouvoir aller en Mer, mais seulement un assemblage de pieces qui formoient une belle Galere en apparence, & qui en effet estoit hors d'état de naviger. Toutes ces raisons furent foibles contre M^r l'Intendant. Plus on luy forma d'obstacles, plus il eut d'envie d'exécuter son projet. Il voulut en faire l'essay, & il n'eut pas plutôt dit aux Constructeurs qu'il falloit qu'ils luy aidassent à faire voir qu'il n'y avoit rien qui ne fust possible aux François, qu'ils commèncerent à prendre courage. Mais ils en eurent bien plus, quand cet habile Intendant leur montra l'ordre qu'il falloit tenir. Il l'avoit inventé, & écrit luy mesme, pour empêcher qu'il n'y eust aucune confusion dans le travail. Voicy

quel estoit cet ordre. Il avoit mis cinq cens bons Ouvriers Charpentiers en dix Escadres de cinquante Hommes chacune, conduits par un Ecrivain, & commandez par un Chef, & un sous-Chef, qu'ils appellent parmy eux, Cap-maistre & sous-Cap-maistre. Il donna cinq de ces Escadres au S^r Chabert l'ainé, qui devoit construire le costé droit de la Galere, & les cinq autres au S^r Chabert le cadet qui avoit le costé gauche. Il fit prendre à chaque Escadre des Bonnets de differentes couleurs, afin qu'ils fussent tous reconnus, & qu'ils ne se mêlassent point les uns avec les autres. Il y avoit outre ces dix Escadres de Charpentiers, cinquante Cloüeurs pour cloüer toute la Galere, avec des Bonnets d'une autre couleur que les Maistres Charpentiers, conduits aussi par un Ecrivain; deux Escadres de quarante Portefais chacune, pour porter les pieces à ceux qui les devoient poser; une Escadre de Sculpteurs; une de Maistres Menuisiers, & cent Maistres Calfats qui devoient commencer à tra-

à travailler, dès qu'on auroit posé les Pièces qui devoient estre calfatées. Il fit assembler tous les Ouvriers dans l' Arsenal le jour qui preceda l'essay qu'il avoit dessein de faire. Il les fit mettre chacun dans l'ordre où ils devoient estre, & leur demanda si chacun d'eux connoissoit son Chef. J'ay oublié de vous dire que quelques-jours auparavant il avoit donné une instruction à chaque Ecrivain & à chaque Chef d'Escadre, afin qu'ils sceussent ce qu'ils auroient à faire pendant tout le travail, & que chacun luy avoit promis de bien s'acquiter de son devoir. Il leur recommanda de travailler sans parler, ce qui est tresdifficile aux Gens de Marine, & qui est pourtant fort necessaire pour empêcher la confusion. Enfin apres avoir parlé en general & en particulier à tous ces Ouvriers, leur avoir prescrit l'ordre qu'ils devoient tenir, & tiré parole de chacun qu'ils s'appliqueroient fortement à ce qu'il leur estoit ordonné, il les congedia, & leur donna rendez-vous pour le lendemain

matin de 10 Novembre à la pointe du
 jour. Il s'y trouva le premier, & tous
 les Ouvriers estant venus, il parla encor
 aux Chefs & aux Ecrivains, & sur
 les sept heures il fit commencer ce bel
 Ouvrage. J'y estois present. Cependant
 j'aurois peine à vous dire comme la chose
 s'exécutoit. Tout ce que je voyois faire
 me paroïssoit tenir de l'enchantement. Il
 sembloit que chaque Ouvrier estoit un
 Maistre, & qu'ils avoient employé toute
 leur vie à faire de pareils Ouvrages. Ils
 travailloient avec une diligence qu'on ne
 sçauroit croire, & qui ne me surprenoit
 pas moins que leur silence. On eust dit
 que prés de huit cens Hommes qu'on avoit
 employez à ce travail, estoient conduits
 par la mesme main. Tout se trouva
 juste, & le projet de M^r l'Intendant
 fut si exactement suivy, qu'il sembloit
 que le moindre Ouvrier l'eust appris par
 cœur. On n'eut besoin que d'une demy-
 heure, & la Galere fut ce que l'on ap-
 pelle en Rames, c'est à dire, toutes les
 Costes mises, mais avec autant de ju-
 stesse

steffe que si on y avoit employé les quinze jours qu'on employe ordinairement à faire ce qu'on fit en cette demybeure. Apres qu'on eut posé les Madiez, on mit les Contrequilles, les Escoiets de chaque costé, les Perceintes & les Doublières, car à present en France on double toutes les Galeres pour les fortifier davantage; ce qui fait qu'il y a autant de travail au dedans d'une Galere comme au dehors. On posa en suite les Fils de chaque Coste, & au dessous de la Couverte 120 lates. On boucha la Couverte & les Costez de la Galere. On mist les Contaux & Trinquenins, les Rais de Coursier & Surcoursier qui sont des pieces si lourdes, qu'il faut quarante Hommes pour les remüer, apres quoy on travailla à poser la Poupe d'une tres-belle Sculpture. Dans le mesme temps que les Peintres la peignirent, les Charpentiers travaillerent à placer les Queües de late & Tapieres, soixante Baccalas de chaque costé, les Filerets adentées, les Apostis, les Bancs, Pedaignes, Banquettes,

tes, Aubarestieres, Contrepedaigues, Cordes, & Pôtences pour soutenir les Bancs. Tout cela se faisoit avec une si grande diligence, & avec si peu de confusion, que ceux qui estoient presens avoient peine à croire ce qu'ils voyoient. Les Menuisiers boiserent le Plancher de la Poupe, & tout le Coursier qui est le long de la Galere de Poupe à Proüe là où l'on marche. Le Chasteau devant fut mis, & enfin à 4 heures apres midy il n'y eut pas la plus petite piece de bois à poser; & non seulement les Charpentiers eurent construit la Galere, mais ils l'eurent toute parée. Vous sçavez que ce terme signifie oster le bois superflu, rendre tout égal, & achever de polir. Les Calfats qui avoient déjà commencé à calfater tous les endroits où ils avoient pû se placer, contiuièrent leur travail avec tant de promptitude, que la Couverte estant toute calfatée, ils la laisserent libre, pour pouvoir y faire mettre les Arbres & Entennes dessus, dans le temps qu'ils allerent calfater tout le dehors

hors de la Galere, & mettre de la Poix dans chaque jointure. A 10 heures du soir les Calfats avoient finy, & ils voulurent employer le reste de la nuit à visiter par tout ce qu'ils avoient fait. M^r l'Intendant ordonna qu'on jetast de l'eau dans la Galere pour faire l'épreuve qu'on fait ordinairement, afin de trouver les trous qu'on peut avoir manqué de boucher. Croiriez-vous, Monsieur, vous qui sçavez ce que c'est qu'une construction, qu'il ne s'en trouva que trois petits, auxquels on remedia incontinent. Sur les 5 heures du matin M^r l'Intendant donna ordre que l'on mist l'eau dans le Bassin où l'on avoit construit la Galere. Ce sont des Bassins en long dans l' Arsenal, qu'on appelle Formes, où l'on fait venir l'eau de la Mer par le moyen d'une porte qu'il y a au milieu d'une double Palissade de bois, qui est entre la Mer & ces Formes, & qu'on oste en suite lors que la Galere flote dans la Formes, & qu'on veut la faire entrer dans le Port. Il se passa 2 heures avant que

que l'eau fust dans la Forme, & qu'on eust osté les Palissades. Il est vray que dans le temps que l'eau entroit, M^r l'Intendant fit dire la Messe dans la Galere, où se firent toutes les Cerémonies qu'on a de coûtume de faire pour la benir. Ainsi précisément à sept heures la Galere fût hors de la Forme, & mise au milieu du Port. On luy mit sa Chiourne, & ses Canons. On la lesta. On dressa les Arbres & les Entennes. On l'agréa de ses Cordages, Voiles, & Tendes. On y embarqua les Armes, & Munitions de Guerre; & enfin on l'équipa de tout ce qui luy estoit nécessaire pour aller en Mer, en sorte qu'à 9 heures du matin la mesme Galere qui avoit esté commencée le jour précédent fût hors de la Chaîne de Marseille, & prit la haute Mer. Tout contribuoit à la satisfaction de M^r l'Intendant, car il faisoit le plus beau temps qu'on pust souhaiter, & je n'ay jamais veu Galere aller mieux à la Rame & à la Voile. Nous l'éprouvâmes de deux façons.

Après

Apres vous avoir parlé de cette Mer-
 veille, il est juste que je vous en fasse
 connoistre l'Auteur. M^r Brodart est le
 plus Ancien Intendant de Marine qui soit
 dans le service. Il a esté employé sans
 discontinuation depuis le commencement
 de l'année 1664, qu'il vint travailler
 au Port de Toulon, où il fût fait Com-
 missaire general de la Marine. Il a ser-
 vy tres-utilement quelque temps apres
 dans cette mesme qualité, tant au Port
 de Toulon que dans l'Armée Navale
 que le Roy envoya en Candie. Il a esté
 Intendant à Dunkerque, & au Havre
 de Grace, & a fait le premier l'éta-
 blissement des Classes des Matelots. Le
 Roy luy donna l'Intendance generale de
 ses Galeres au commencement de l'année
 1675. Ils s'aquite si dignement de cet
 employ, qu'on n'a jamais veu de Gale-
 res si belles, si bonnes, si bien ornées,
 & faites avec tant de diligence & d'éco-
 nomie, que celles que nous avons aujour-
 d'huy. Tous les Officiers de l'Arsenal de
 Marseille ont tres-bien executé ses ordres
 dans

dans l'occasion dont je vous parle, mais particulièrement M^e Chalons Commissaire general des Galeres. Les Sieurs Chaberte y ont tres-bien fait leur devoir. Ce sont les meilleurs Maistres Constructeurs de Galeres qui soient dans le monde. C'est un talent qui leur est particulier de Pere en Fils depuis plus de deux cens ans. La construction des Galeres est fort differente de celle des Vaisseaux. Il y a trente Personnes en France capables de construire de beaux Vaisseaux; mais pour des Galeres il n'y a que ces deux Freres qui ayent le don d'y bien réüssir, avec un autre Homme tres-habile qui commence à faire parler de luy. Je suis vostre, &c.

A Marseille ce 12 Nov. 1678.

Ne croyez-vous pas, Madame, que j'aye eu raison de donner le nom de Prodiges à la prompte construction de cette Galere? & auriez-vous pû vous imaginer que l'entreprise de la bastir, & de la mettè en Mer preste à voguer & à faire une Campagne,

gne, ne dust estre que l'ouvrage d'une journée. On assure qu'elle se peut démonter avec la mesme facilité qu'elle a esté construite, sans qu'on ait à craindre d'en gaster les pieces, & cela par le moyen des emboistemens & des clous qu'on a faits exprés. Si ceux qui voulurent faire élever la Tour de Babel, eussent ordonné le silence qui a esté observé quand on a basty cette Galere, la diversité des Langues n'y auroit point mis d'obstacles, & ils seroient peut-estre venus à bout de leur dessein. Il est certain que ce n'a pas esté un petit effet de prudence, d'oster à tant d'Ouvriers la necessité de parler. Le moyen qu'on eust pû s'entendre parmy le bruit continuel des coups de marteau? Ce qu'il y a de rare, c'est que la promptitude avec laquelle cette Galere a esté construite, n'en a point fait négliger les Ornemens. Elle a sa Poupe d'un fort beau Dessein, & embellie d'une Sculpture
aussi

aussi délicate que bien entenduë. On doit en préparer une autre qui sera plus grande & plus belle, pour en donner le divertissement au Roy, s'ils fait voyage à Marseille.

Vous vous souvenez sans doute que je vous manday il y a deux mois que M' le Marquis de la Pierre estoit allé à Turin pour avoir l'agrément de Madame Royale sur son Mariage avec Mademoiselle de l'Albe, & en attendre la Dispense de Rome. J'ay à vous apprendre aujourd'huy qu'il l'épousa à Grenoble dès le commencement de Novembre, à la manière des Gens de qualité, dont la plupart fuyent le bruit & l'éclat en se mariant. Elle est Fille unique de feu M' le Président de l'Albe, sorty de l'ancienne Maison des Vacca d'Iralie, & du costé de sa Mere, des Montenars & des Allemands, deux Familles illustres & fort connuës, mais particulièrement dans le Dauphiné. La naissance & le mérite de M' le Mar-

Marquis de la Pierre, si estimé à la Cour de France & de Savoye, méritoient la considération que cette riche Heritiere a eüe pour luy. La grande dépense où l'engagent les Emplois qu'il a à la Guerre, ne luy a donné aucun scrupule, & elle n'a pû tenir pour defauts certaines remarques sur sa conduite, qui ont peut-estre servy à rompre un autre dessein de Mariage qu'il avoit témoigné avoir, avant qu'il épousast cette aimable & jeune Personne. Comme l'étroite amitié qui a toujours esté entre leurs Familles, a beaucoup contribué à cette Alliance, ils sont fort contens l'un de l'autre, & vous jugez bien que ce ne fut pas sans déplaisir que M^r le Marquis de la Pierre s'éloigna quelques jours apres ses Nôces; mais les ordres de Madame Royale luy en firent une necessité, & il ne se pût dispenser de venir icy recevoir ceux de Sa Majesté à l'égard des quatre Re-

gi-

gimens Piémontois d'Infanterie dont il a la direction & le commandement, ayant la qualité de Brigadier en France, & de Mareschal de Camp dans les Troupes de Savoye.

Ce n'est pas un petit avantage que de bien choisir en se mariant. Le repentir suit souvent cette sorte de Contract. Voyez dans ce Madrigal les plaintes que font deux Dames; l'une d'avoir pris un Mary trop vieux, & l'autre d'en avoir pris un trop jeune.

M A D R I G A L.

*ON blâme d'un Mary la trop grande vieillesse,
Et j'accuse du mien la trop grande jeunesse.*

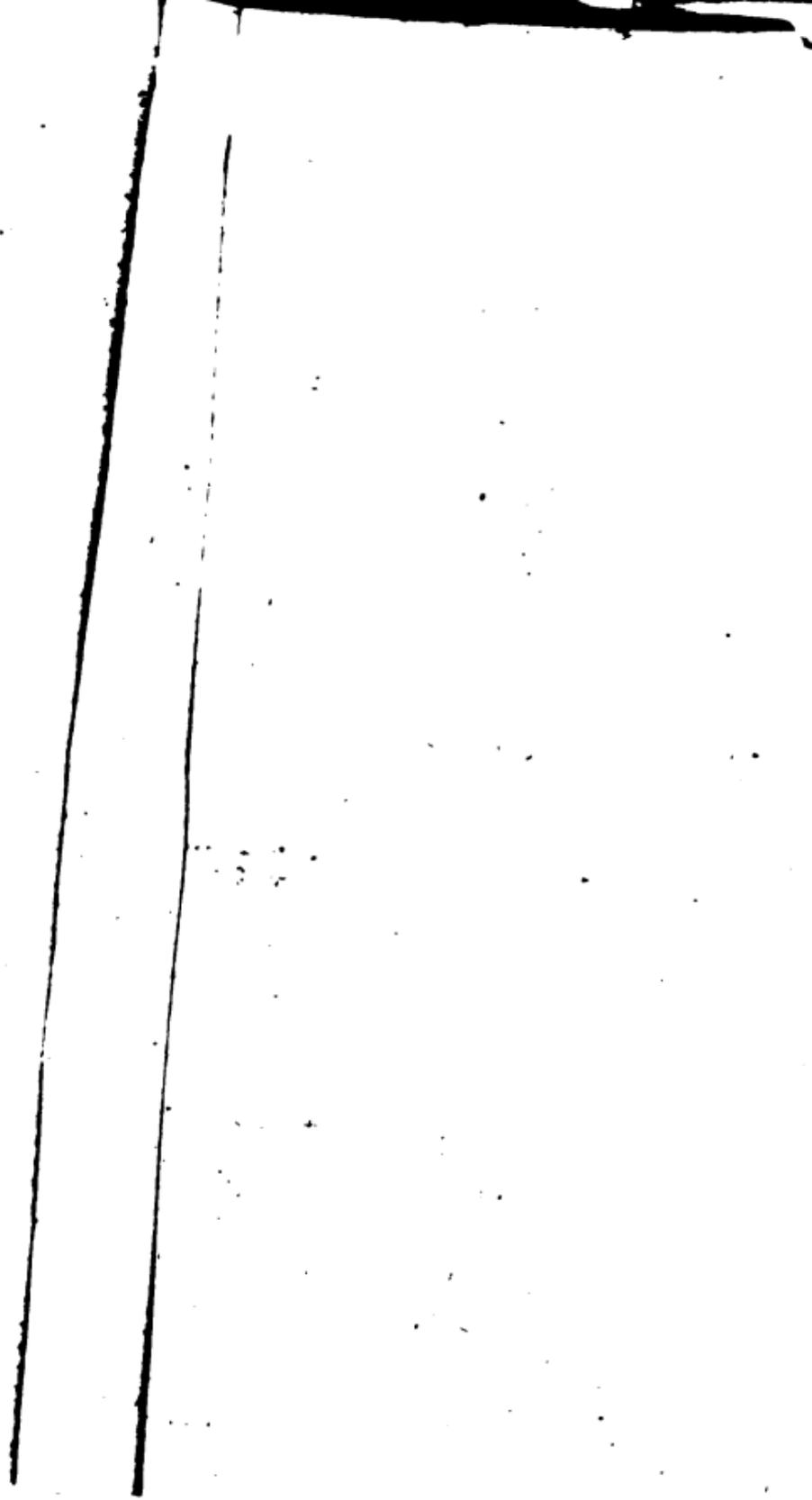
*Vous, dans vos regrets superflus,
Souvent vous vous plaignez d'avoir ce qui
n'est plus;*

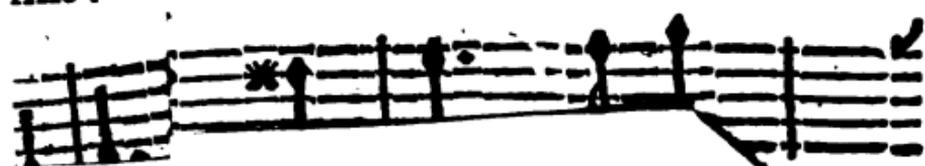
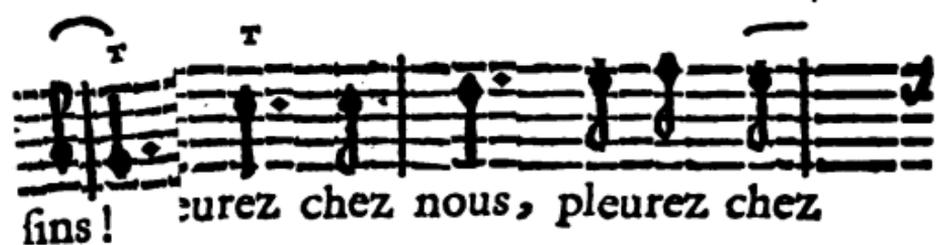
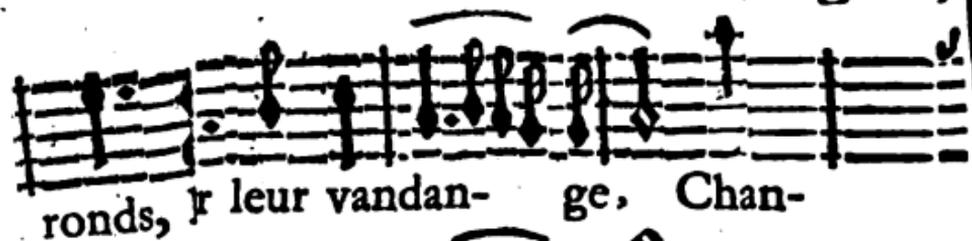
*Et dans l'ennuy qui me devore,
Moy, je me plains d'avoir ce qui n'est point
encore.*

Il n'y a que le Vin qui réjouisse
toujours les Partisans de Bacchus.
Voicy des Paroles qui leur plairont.

Elles

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100





Elles ont esté faites sur les dernières Vendanges. L'Air est de M^r Rigault de Tours.

A I R A B O I R E.

*Gillot, Fanin, deux Biberons,
Tous deux bien ronds,
Et tous deux dignes de loüange,
Voyant couler leur vendange,
Chantcoient d'un ton joyeux; pleurez, ô doux
Raisins,
N'arrestez point le cours d'une liqueur si chere.
Pleurez chez nous, pleurez chez nos Voisins,
Vous ne sçauriez mieux faire.
Vos pleurs consolent nos esprits
Par leur douceur, & par leurs charmes;
Et nous dirons voyant vos larmes,
Après les pleurs viendront les ris.*

L'ouverture des Audiencies du Parlement de Dijon fut fait le Jedy 17 Novembre par M^r Brulart Premier Président. Cette grande Charge qu'il exerce avec tout l'éclat qui luy est deû, n'a rien qui soit au dessus de sa naissance, & il soutient glorieusement les avantages de l'une & de l'autre par un grand nombre

Decembre. B de

de qualitez encor plus éminentes que le Rang qu'il tient. La recherche de la Verité fut le fondement de son discours. Il dit, *Que toute l'étude des Hommes doit s'employer à la découvrir, parce que sans elle tout n'est qu'obscurité & confusion.* Il representa aux Avocats, de la maniere du monde la plus honneste, *Que leur ministere exige beaucoup plus de sincérité que toute autre Profession, puis que les raisons dont ils tâchent d'appuyer le droit des Parties, servent à former la décision de la plus grande partie des Jugemens.* Il ajoûta, *Qu'on ne pouvoit disconvenir que l'Eloquence ne fust un grand agrément & un moyen fort propre pour attirer des applaudissemens à l'Orateur; mais que la Verité avoit cela de particulier, qu'elle entraînoit tous les Esprits.* Il mella fort adroitement l'éloge du Roy dans sa Harangue, & il le fit en peu de mots, & avec la derniere justesse. Il dit entr'autres choses, *Que la Verité estant l'ame des loüanges qu'on*

qu'on donne à l'admirable Vie de Sa Majesté, son Nom sera toujours également glorieux jusque dans la Posterité la plus éloignée, parce que la Verité n'est sujette ny à la vieillesse ny à la mort, & qu'elle durera au dela des ruines du Monde. Il fit en suite une tres-belle peinture de la laideur du Mensonge. Il dit, Qu'il n'estoit jamais plus dangereux que quand il avoit l'air & l'apparence de la Verité; & finit en exhortant les Avocats & les Procureurs à se proposer toujours la bonne-foy & cette mesme Verité pour regle de leur conduite.

Ces, éloquent Discours, dont je ne vous rapporte que des pensées tres-imparfaites, & sans aucun ordre, fut prononcé d'un ton de voix, & accompagné d'un air de grandeur & de majesté, qui acheva de charmer toute l'Assemblée.

M^r l'Avocat General d'Aligny parla aussi fort éloquemment sur l'excellence de la Justice, & sur le

mélange que les Juges doivent faire du Droit & de l'Equité; mais comme il a la voix foible, on perdit une partie des belles choses qu'il dit.

Avant que de vous faire quitter Dijon, il faut vous apprendre ce qui a esté fait pour deux jeunes Sœurs qui n'y font pas moins considérées par le mérite de leurs personnes, que par les avantages de leur naissance. Il ne faut qu'avoir des yeux pour estre convaincu de leur beauté; & ce qui est un grand charme, elles ont l'esprit aussi bien fait que le corps. L'Aînée est d'un blond le plus beau qu'on se puisse figurer; la taille fine & aisée; une douceur & une majesté qu'on ne trouve point ailleurs. La Cadete est brune, mais d'un brun admirable; le plus beau teint & le plus vif qu'on ait jamais veu; les yeux d'un brillant à ne le pouvoir soutenir; les traits tous régulièrement beaux, la plus belle bouche du monde, & des dents qui sem-

semblent avoir esté faites au tour. Vous jugez bien qu'avec tant d'agrémens, & de l'esprit à proportion, elles s'attireroient une grande foule d'Adorateurs, si commé elles ont le don de plaire, elles vouloient recevoir des soins; mais elles ont une Mere d'une vertu si éminente, & d'une pieté si peu commune, que l'exemple qu'elle leur donne, ne leur permet qu'un tres-foible commerce avec les Societez de plaisir & de divertissement. Elles l'accompagnent dans toutes ses devotions, & sont accoûtumées à cette sorte de retraite, qu'elles ne regardent point comme une peine; mais quoy qu'elles ayent peu l'usage du monde, elles ne laissent pas d'en avoir la délicatesse. Aussi sont-elles Filles d'un Homme poly, galant, éclairé, & qui est un des premiers Magistrats de la Province. Outre sa Charge qui luy donne beaucoup de rang, il a un Employ qui fait tous les jours

connoistre sa fidelité par ses services, & qui ne luy a pas moins acquis l'estime du Roy, que celle d'un grand Ministre qui l'honore particulièrement de son amitié. Ce Magistrat a une Maison de plaisance à trois lieues de Dijon, des plus agreables qui se voyent. Il aime passionnément la Chasse, & le plaisir qu'il y prend luy fait avoir un équipage des plus superbes, & tout ce que demande la suite de cette dépense. Ainsi le jour de la S. Hubert dernière, il invita toute la Noblesse de son voisinage de l'un & de l'autre Sexe d'en venir solemniser la Feste chez luy. L'Assemblée fut grande. Les Dames s'y trouverent en Juste-au-corps & Peruques fort magnifiques. On servit un Repas où la délicatesse & la propreté disputoient avec l'abondance. Le Repas finy, on alla courre le Cerf dans une Forest prochaine, où l'on rencontra une Troupe de Chasseurs que l'ardeur de la Chasse avoit

me-

menez à plus de quatre lieuës du Canton où ils demeuroient. Ils ne se connoissoient les uns ny les autres, quoy qu'ils fussent tous d'une qualité distinguée. Cependant ceux qui venoient pour prendre, se trouverent pris. Deux Freres des plus qualifiez de la Province ne pûrent voir les deux charmantes Personnes dont je vous ay parlé, sans estre touchez de leur beauté, & ils le furent d'une telle sorte, qu'on peut dire que dès ce premier moment, ils en devinrent éperdûment amoureux. Ils eurent toujourns les yeux attachez sur elles, leur dirent tout ce qu'ils pûrent d'obligeant pendant un moment qu'ils trouverent occasion de leur parler, & ne s'en séparèrent qu'avec beaucoup de chagrin, mais la nuit qui s'approchoit les força de quitter cette belle Troupe. Ils s'en retournerent fort resveurs, & ne pensant plus qu'aux moyens de revoir les Belles. La retraite dans laquelle ils

apprirent qu'elles vivoient les fit
 trembler. Ils vouloient chercher à
 plaire. Il faut voir & parler pour y
 réüffir, & ils ne voyoient aucune
 facilité à l'un ny à l'autre, quand ils
 regardoient ces aimables Filles sous
 la conduite d'une Mere qui ne rece-
 voit ny Jeunesse ny Galanterie. Il
 n'y avoit pas d'apparence de se ha-
 zarder à aller chez elle, n'en estant
 connus que de nom. Ainsi le seul
 party qu'ils virent à prendre, fut de
 rendre visite à une Dame de leur con-
 noissance, qui estant voisine des
 Belles, pouvoit leur faciliter quel-
 que accès dans cette Maison. Apres
 les premieres civilitez, on mit la
 rencontre de la Chasse sur le tapis.
 On parla de toutes les Dames qui
 avoient esté de cette belle Partie; &
 quand on tomba sur le chapitre des
 charmantes Soeurs, les Cavaliers
 poufferent la matiere avec tant d'em-
 pressement & de chaleur, qu'il ne
 fut pas difficile de penetrer qu'elles
 leur

leur tenoient fortement au cœur. Ils avoüèrent de bonne-foy qu'ils n'avoient pû s'empescher d'estre pris par ces deux aimables Chasseresses; & dans la passion de les connoistre un peu davantage pour sçavoir s'ils seroient assez heureux pour ne leur déplaire pas, ils proposerent d'aller rendre visite à toute cette Illustre Famille, & prierent leur Amie de les presenter. Elle résista quelque temps à ce qu'ils la conjuroient de faire pour eux, sur la connoissance qu'elle avoit du caractere de la Mere qui ne souffroit pas volontiers les visites de jeunes Gens; mais son Mary vainquit ses scrupules, & comme la Dame qu'elle craignoit de fâcher est devote, il s'avisa d'introduire les Cavaliers en les habillant en Pelerins. Il prit le mesme équipage. Sa Femme s'habilla aussi en Pelerine avec deux ou trois de ses Amies. Ils estoient propres, quoy qu'ils n'eussent rien qui démentist ce

B. 5. qu'ils;

qu'ils vouloient qu'on les crust. Dans ce déguisement, ils allerent rendre leur visite, chantant la chanson de S. Jacques au milieu de la court. Ainsi on ne douta point qu'ils ne fussent de vrais Pelerins. On les regarda par les fenestres, & apres les avoir laissé chanter plus d'une demy-heure, on leur envoya un Ecu blanc. La Dame qui s'estoit chargée de les introduire, se mit à rire d'une si grande force de la charité qu'on leur faisoit, qu'elle fut aisément reconnuë. Tout le monde descendit pour venir recevoir les Pelerins & les Pelerines. Les deux Freres furent reçus fort honnestement. Apres qu'on se fut diverty quelque temps à dire d'agreables choses sur l'équipage qu'ils avoient pris, on fit servir la Collation. Elle fut de la derniere magnificence, mais les deux Freres n'en connurent rien; ils n'avoient des yeux que pour les Belles qui les charmoient. Ils profiterent de cette

occasion de leur parler autant que la bien-seance le pût permettre, & revinrent de leur Pelerinage plus amoureux qu'on ne l'a jamais esté. L'esprit de ces admirables Filles ne les avoit pas moins touchez, qu'un je ne sçay quel air modeste & majestueux tout ensemble, dont leur beauté estoit soutenue. Ainsi la passion qu'ils sentoient pour elles s'estant augmentée, ils mirent tous leurs soins à tâcher de se rendre agreables, en contribuant le plus qu'il pourroient à leur plaisirs, pendant qu'elles seroient à la Campagne. Dans ce dessein, ils prierent leur Amie d'agrèer qu'on fist une nouvelle Partie qui fust un peu du bon air. Elle y consentit. Apres differens projets, on s'arresta à celuy de mener une Nôce de Village, & de parer une Epousée à la mode de Bourgogne. On prit une Païsane des plus laides, âgée d'environ quatre-vingts ans. On la coëffa avec un Tour de la

bonne Faiseuse; quantité de Pierrières; force mouches sur son visage; un habit de Brocard d'or bleu, & la Jupe de la mesme parure. On fit accommoder une maniere de Chariot fort grand & fort vaste, au haut duquel on plaça cette Epousée comme en triomphe. Les Dames & Demoiselles qui estoient de cette Partie, toutes habillées à la paisane fort proprement & fort galamment, estoient aussi sur ce Chariot, qu'on avoit garny de Citronniers, d'Orangers, de Mirthes & de Lauriers. Il y avoit du moins cinq cens Citrons nouveaux, & autant d'Oranges nouvelles, le tout attaché sur les verdures de ce Chariot avec des rubans; mais d'une maniere si propre, qu'il sembloit que ces Rubans ne servissent que d'embellissement, & que les fruits fussent naturels aux Arbres. On y avoit ajouté un tres-grand nombre d'Oranges & de Citrons confits, entremêlez avec les autres de toutes sortes de

de Confitures seches, qui peuvent estre attachées. Ce Chariot estoit traîné par six Chevaux enharnachez aussi de Rubans & de verdure. Les Cavaliers avoient pris aussi l'équipage de Païsans ; & comme on avoit mis des Resnes de taffetas de toutes couleurs autour du Chariot, ils suivoient de chaque costé, tenant chacun une Guide d'une main, & une Houlete de l'autre. Douze Hautbois, & autant de petits Tambours, précédoient le Chariot, & tous estoient habillez de verdure. On arriva dans cet ordre chez le Pere des Belles, qui ayant entendu dire quelque chose de la Partie qu'on devoit exécuter, s'estoit préparé à recevoir cette belle Troupe à son ordinaire, c'est à dire avec une tres-grande magnificence. Les deux aimables Personnes pour qui se faisoit la Feste, avoient eu permission de s'habiller aussi en Païsans. Elles ne parurent pas moins brillantes dans cet équipage aux yeux

des deux Cavaliers, qu'elles leur avoient paru d'abord dans celui de Chasseresses. Ils eurent quelque liberté de leur parler en dansant. La Collation fut servie, & en suite un tres-grand Soupé. Je ne sçay ce qui arrivera du reste. Cette passion fait bruit, & ces sortes de galanteries d'éclat sentent fort le Mariage. Si j'en apprens quelque chose, je vous le feray sçavoir, & vous nommeray alors les illustres Personnes qui ont part à ce que je vous viens de conter. En attendant, je vous envoie un Contract de liaison, passé pardevant l'Esprit & le Cœur, qui sont les deux plus zéléz Ministres dont l'Amour ait accoûtumé de se servir.

C O N T R A C T G A L A N T.

*Pardevant Nous, Ministres de l'Amour,
Sous-signez, résidans dans l'Isle de Cythere,
Et commis par ce Dieu dans cet heureux séjour,
Pour recevoir avec ce caractère*

Des

*Des fideles Amans les sermens solemnels,
Et les unir apres par des nœuds eternels.*

*Furent presens le Berger Clidamis,
Demeurant aujourd'huy dans l'Isle de Thémis,
D'une part, & la sage & charmante Isabelle,
Spirituelle encore plus que belle,
Fille du Docteur Dorimont,
Que fait sa résidence au bas du sacré Mont.*

*Ce Berger & cette Bergere,
Accompagnez de leurs plus cher Amis,
Se sont de leur plein gré l'un à l'autre promis
Une foy constante & sincere,
Et devant tous ont presté le serment
De s'aimer eternellement.*

*Sous de commodés Loix d'un heureux Hymenée,
Cet aimable couple d'Amans,
Pour bannir toute crainte, & fuir cent vains
tourmens,*

*Ont par cet Aste uny leur destinée,
Et prenant desormais la qualité d'Epoux,
En prendront, s'il leur plaist, les plaisirs les
plus doux.*

*L'Epoux futur apporte à la Communauté
Un grand fond de tendresse & de sincerité
Qu'il a receu de la Nature:
Sur ce fond qu'avec soin il a sçeu ménager,
Et qu'en vain l'on tâcha de luy faire engager,
Il assigne la Dot de l'Epouse future.*

Etens,

Item, un autre fond de grande Complaisance,
 Semé de Petits-soins, meslez de Belle-humeur,
 Clos tout autour d'un mur de Bienveillance
 Et d'un profond Fossé d'Honneur;
 C'est là le plus riche heritage
 Qu'il ait de ses Parens reçu pour son partage.

La Future de son costé
 Apporte pour sa Dot un grand fond de Sagesse,
 Qui rapporte par sa bonté,
 Et beaucoup de Pudeur, & beaucoup de Ten-
 dresse;
 Mais pour n'en point mentir, au rapport des
 Témoins,
 La dernière n'y croist qu'avec d'extrêmes soins.

Item, un tres-grand fond d'Esprit,
 Orné de beaux Discours rangez avec justesse,
 Un champ libre & facile à coucher par écrit,
 Qui naturellement produit la politesse,
 Et mille beaux talens qu'elle possède encor,
 Qui valent un riche trésor.

L'Epoux accorde à l'Epouse qu'il aime,
 Par préciput, le choix de leurs plaisirs,
 Et par un rare effet de son amour extrême,
 Luy soumettant jusques à ses desirs,
 Luy permet de donner des termes à sa flâme,
 Pour n'avoir en deux corps qu'un seul cœur
 & qu'une ame.

Pour éviter toute raison de craindre

Cer-

*Certains reproches déplaissans ,
Et tout prétexte de se plaindre ,
Dont les nouveaux Epoux sont rarement
exemts ,*

*D'autant que les Futurs en connoissent la cause ,
De l'an 5 jour ils ajoutent la Clause.*

*C'est à dire que dans ce temps ,
S'ils ne sont pas l'un de l'autre contens ,
Ils pourront sans façon rompre si bon leur
semble ;*

*Car il vaut mieux alors se quitter librement ,
Qu'attendre avec chagrin qu'un lugubre mo-
ment*

*Desunisse deux Corps qu'un triste Hymen as-
semble.*

*Sans doute l'on fera de merueilleux progrès ,
Si l'on prévient ainsi les desordres secrets ,
Que souvent l'imprudence ou l'intérest fait
naître :*

*Et pourquoy voyons-nous tant de Gens s'abuser ?
C'est qu'ils ne pensent pas qu'avant que s'é-
pouser ,*

Il faut se voir longtems afin de se connoistre.

Signé, CLIDAMIS & ISABELLE Parties.
MELITON & ADAMAS , Témoins.
ESPRIT & LE CŒUR, Notaires.

On a publié la paix avec la Hollan-
de dans toutes les Villes du Royau-
me;

me ; mais cette Publication ne s'est faite dans aucune avec plus de pompe que dans Montpellier. Voicy l'ordre qui y fut tenu. Six Valets de Consuls, marchaient d'abord à pied avec leurs Pertuisanes, suivis de six Escudiers à Cheval, en Robes rouges, & ayant leurs longues Masses d'argent. Apres venoient six Trompetes aussi à cheval, six Hautbois à pied, la grande Bande des Violons, & six Tambours. Ils precedoient les Huiffieurs du Seneschal, qui venoient suivis de deux Greffiers en Robe & Bonnet comme eux. Ces deux Greffiers publierent la Paix dans tous les Coins & Carfours de la Ville, chacun estant decouvert pendant qu'ils lisoient ce qui donnoit tant de joye à tout le monde. Le Juge Mage venoit apres eux. Il estoit à cheval, en Robe rouge & en Bonnet, à la droite du Premier Consul, suivy des cinq autres Consuls, dans le mesme ordre. Les Consuls

Ma-

Majeurs ayant passé (on donne ce nom à ceux de la Ville) on vit paroître les Consuls de Mer. Ils avoient leur Chaperon, & estoient précédés d'un Timbalier vestu de bleu. Je ne vous parle point de la plûpart de la Bourgeoisie à cheval, qui suivoit en foule. Cette Cavalcade estoit fermée par les jeunes Gens de la Ville, au nombre de plus de deux cens, tous tres-propres, & encor mieux montez. Ils portoient chacun un Tour de plumes bleuës, & estoient ceints de magnifiques Echarpes. Leur Chef marchoit le premier, ayant le Guidon attaché à son costé. Les Armes du Roy & de la Ville y estoient peintes. Ils passerent par toutes les Ruës dans l'ordre que je viens de vous marquer, faisant grand feu de leurs Pistolets. Le soir, les six Sixains qui sont les Artisans, se mirent sous les Armes pour assister au Feu de joye qui se fit devant la Maison de Ville, à la fanfare de tous les In-

Instrumens que je vous ay nommez, & au bruit de tous les Canons de la Citadelle. Chaque Habitant fit un Feu devant sa Maison. Il y avoit des lumieres à toutes les Fenestres, & jamais il n'y eut une nuit mieux éclairée.

Autre Marche qui s'est faite pour la Reception de Madame la Comtesse de S. Vallier, à la Ville qui porte ce nom. Tous les Bourgeois allerent au devant d'elle, jusqu'à deux lieües, habillez en Arméniens, avec le Tambour & la Musete. Le Principal estoit à leur teste. Il la vint complimenter à son Carrosse, & en suite toute cette Troupe luy servit d'escorte. En approchant de Thein, qui est une petite Ville à une lieüe de S. Vallier, elle trouva quatre Compagnies d'Infanterie qui la salüerent de trois ou quatre cens coups de Mousquet, & qui formerent une maniere d'Arrieregarde dont elle fut accompagnée dans le reste
du

du chemin. Elle arriva enfin en un lieu nommé Serve, qui n'est qu'à un quart de lieüe de S. Vallier. On la pria de s'y arrester, & elle y trouva une magnifique Collation, qui luy fut servie au bruit du Canon du Chasteau, d'où l'on fit plusieurs salves. A peine fut elle à quatre cens pas de ce lieu, qu'elle rencontra quatre autres Compagnies d'Infanterie, qui la régalerent d'une pareille décharge que les premieres, & qui se joignant avec celles, composerent une maniere de petite Armée de neuf cens Hommes. Ils l'escorterent jusqu'à son Chasteau de S. Vallier, autour duquel l'Escadron d'Arméniens firent plusieurs décharges. La Feste finit par un grand Feu d'artifice, & par quantité de Fusées volantes. Le lendemain, la mesme Troupe d'Arméniens vint salüer sa Maistresse, & luy fit present de quelques Ouvrages des Abeilles de leur País. Celuy qui estoit à leur

teste

teste luy fit un Compliment qui en fut tres-bien receu.

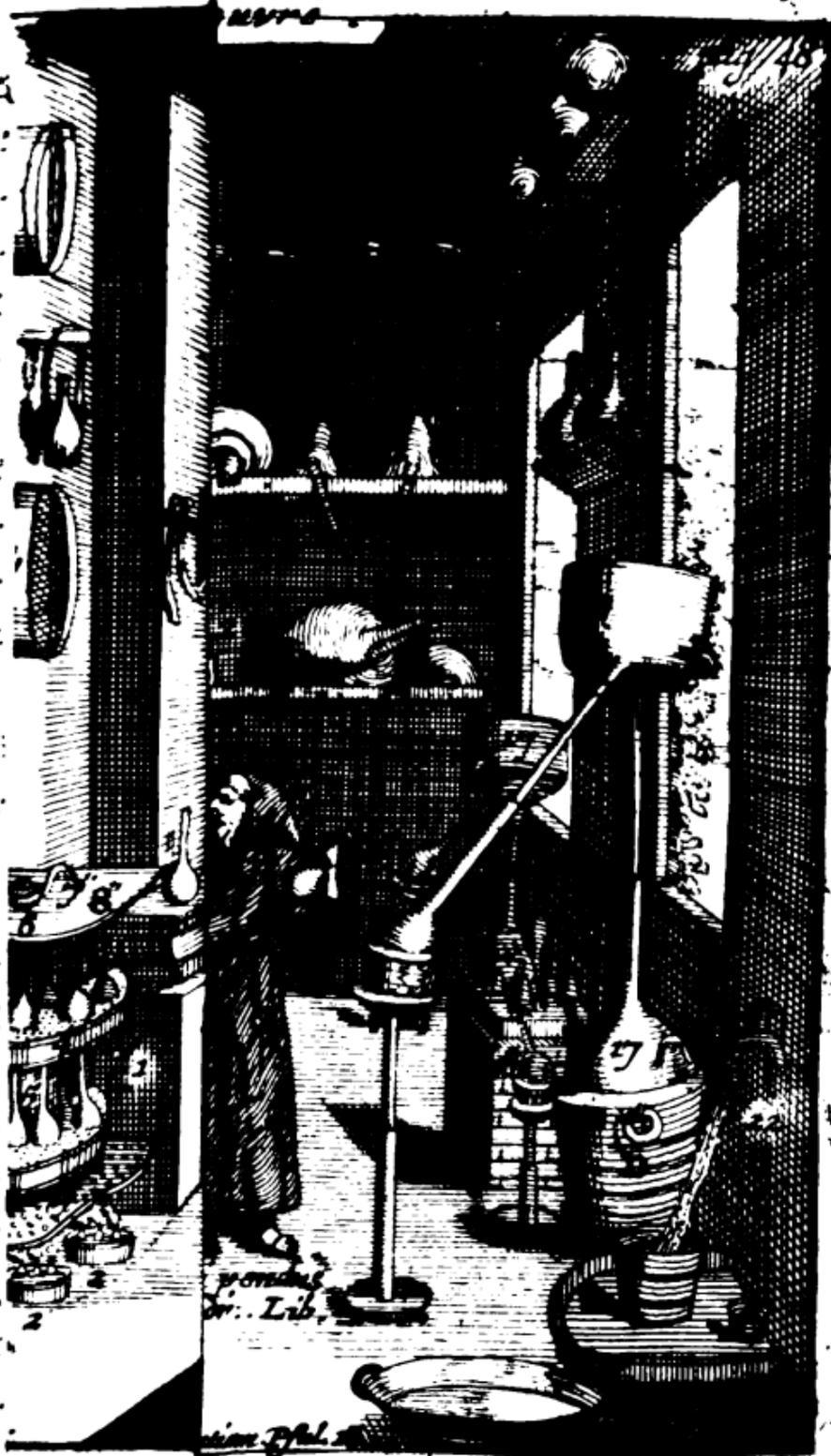
Je reviens à la Publication de la Paix. Si tost qu'elle eut esté faite à Saumur, M^r des Hayes Lieutenant de Roy, reçeut ordre de faire allumer des Feux de joye. Le jour qui fut choisy pour cette Cerémonie estant arrivé, tous les Ordres de la Ville s'assemblerent dans l'Eglise de S. Pierre. On y chanta la *Te Deum*, avec un grand nombre de Voix & d'Instrumens, apres quoy on marcha au son des Trompetes vers le Feu qui avoit esté préparé, & qui fut allumé par M^r le Lieutenant de Roy, le Maire, & les Echevins de la Ville. Les cris de *Vive le Roy* se firent aussi-tost entendre. Les Canons du Chasteau leur répondirent, & à peine eurent-ils cessé de tirer, qu'on vit éclater un Feu d'artifice. Mille Fusées volantes parurent en l'air dans le mesme temps, & finirent une Feste qui fut célébrée avec
tou-

toutes les démonstrations de joye, qu'exige la reconnoissance qu'on doit aux bontez que le Roy témoigne avoir pour les Peuples.

On a fait aussi à Romorantin en Berry, de grandes réjouïssances pour la mesme occasion. Afin que tout le monde pust prendre part aux divertissemens préparez, & entendre les loüanges du Roy, on fit dresser un Théâtre, non pas dans une Salle, mais dans la grande Court du Chasteau. Les Portraits de Sa Majesté, de Son Altesse Royale, & de tous ceux qui se sont signalez pendant le cours de cette Guerre, en faisoient les ornemens. Ils estoient separez par des Festons, des Trophées, des Divises & des Inscriptions à leur gloire. On recita sur ce Théâtre plusieurs Poëmes en l'honneur du Roy. Comme la matiere en estoit toute merveilleuse, il ne faut pas s'étonner si on y trouvoit à chaque moment de justes sujets d'admiration.

tion. Le plaisir qu'en ressentirent les Auditeurs fut suivy de celuy que leur causa un tres-beau Feu d'artifice. Il estoit d'une hauteur si extraordinaire, qu'on n'en avoit point encor veu de semblable. Les Habitans en firent en suite devant leurs Maisons, & les acclamations de *Vive le Roy* furent si grandes & si fréquentes; qu'elles rendoient un sensible témoignage de l'amour que ce Peuple a pour Sa Majesté.

Je vous ay parlé trop souvent des cures merveilleuses qui ont esté faites par les Capucins du Louvre, pour ne vous pas faire voir leur Laboratoire. Je l'ay fait graver. Examinez-le dans cette Planche, & vous serez convaincuë que ce n'est pas sans travailler beaucoup, & sans se donner de grands fatigues, que ces charitables Peres ont guéry tant de Fievres, & tant d'autres maux pour lesquels on avoit crû jusqu'icy que la Medecine manquoit de Re-
me-



medes. J'ajoute l'explication des Pièces principales qui composent ce Laboratoire, selon l'ordre du chiffre que vous trouverez marqué dans la Planché.

1. Fourneau à Lampes, dont on voit l'intérieur. Il est de trois étages, pour contenir davantage de matras.

2. Deux Lampes, où il y a trois méches, qui peuvent contenir une pinte d'Huile.

3. Plaque de fer blanc, percée en plusieurs endroits, pour rompre la pointe du feu des méches.

4. Bassins de fer blanc, longs de deux pieds ou environ, & hauts d'un demy, pour contenir les cendres où sont les matras sigillez hermétiquement, comme l'on voit au chiffre 5.

6. Registre situé entre quatre autres, de quatre étages différens, pour la graduation du feu.

7. & 8. Quatre Registres situez
Decembre. C aux

aux quatre angles ovales du couvercle du Fourneau.

9. Spatules, Crochets, & autres Instrumens propres à travailler autour des Fourneaux.

10. & 11. Refrigerans de cuivre, d'un usage ordinaire.

12. Grand Alhanor de huit pieds de long, fait à l'Egyptienne, où l'on voit une Tour double en dedans qui partage le charbon dans chacun des bassins qui sont aux deux costez en ligne directe, & qui échauffe en mesme temps deux autres petits Bassins en flanc, qui sont deux Bains-marie, où l'on peut mettre deux grandes Cucurbites avec leurs chapiteaux.

13. Les deux Bains-marie, où le feu est gradué par les Registres qui sont triples pour ce sujet.

14. Deux grands Bassins, dont l'un est remply de cendres, & l'autre de sable, pour des opérations différentes, selon le génie de l'Artiste

in.

industrieux. B. B. B. B. Registres triples pour la graduation du feu.

15. La grande Tour, dont il est parlé au chiffre 12.

16. Couvercle de la Tour. AA. espece d'Etuve propre à faire un feu de digestion, qui fait l'étenduë des grands Bassins 13 & qui n'est échauffée que par la Plaque de fer qui soutient les cendres, qui communique un feu égal.

17. Deux grands Refrigerans. D. Fourneau tout d'une piece qui peut servir à faire un feu de fusion, &c.

18. Grand Bain-marie quarré, où il y a quatre grandes ouvertures faites dans le Chaudron, & qui paroissent à son couvercle, où l'on met quatre grandes Cucurbites.

19. 20. & 21. Planches qui soutiennent plusieurs Vaisseaux de verre de différente figure.

22. Robinet qui monte dans le Laboratoire, & qui fournit de l'eau pour l'usage.

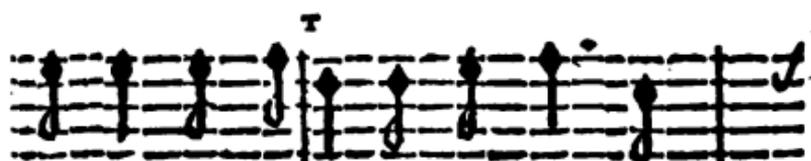
Je vous ay toujourns veu rechercher les Airs de M^r de Bacilly avec tant de soin, que j'ay lieu de croire que vous ne ferez pas fachée d'en voir un de la composition de M^r Daniel, qu'il a choisy comme un digne Sujet pour luy mettre entre les mains tout ce qu'il avoit de Gens de la premiere qualité à instruire dans la belle maniere de chanter. Vous sçavez, Madame, que peu de Personnes en ont une connoissance aussi parfaite que M^r de Bacilly, & qu'il en a mesme fait un Traité fort utile à ceux qui veulent parler en public, à cause des Regles de prononciation, & de quantité de choses tres-curieusement remarquées. Le choix qu'il a fait de M^r Daniel pour luy donner toutes ses pratiques, en luy faisant épouser une de ses Nièces, vous fait connoistre qu'il estoit fortement persuadé de son mérite. Aussi celuy dont je vous parle est-il dans une grande réputation soit pour le fond
de



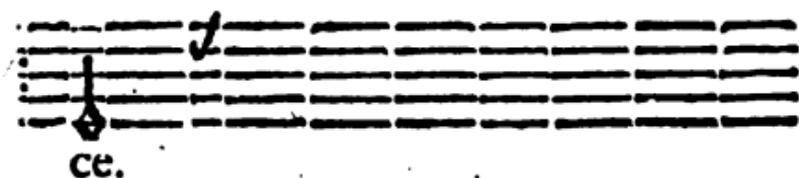
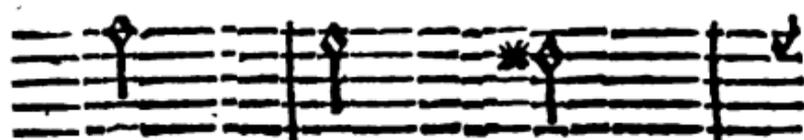
Decembre.



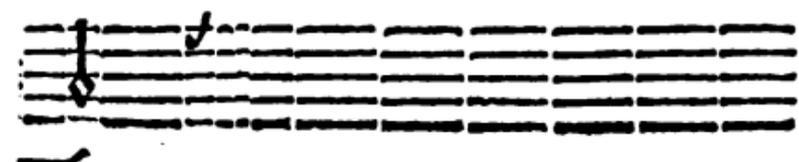
jaloux Que nous avons à crain-



, Il est mal-ayse que l'amour Pa-



ce.



de la Musique, soit pour la composition des Parties, pour le génie de faire de tres-beaux Airs, & sur tout pour la noble & agreable execution du Chant. Vous en jugerez par ces Paroles qu'il a notées.

A I R N O U V E A U.

*EN vain vous m'ordonnez de feindre
De l'indiférence pour vous,
Pour tromper les Faloux.*

*Que nous avons à craindre.
Lors que l'on joiit chaque jour
Des charmes de vostre présence,
Il est malaise que l'amour
Paroisse de l'indiférence.*

Tandis que nous sommes sur la Musique, il faut vous apprendre, Madame, à vous qui en faites un de vos plus grands plaitirs, qu'on vient de faire graver une Table pour apprendre en fort peu de temps à toucher le Theorbe sur la Basse-continuë. Elle se vend chez M^r Ballard, seul Imprimeur de la Musique du Roy, & est faite d'une ma-

niere qui ne la rend pas moins utile pour les Etrangers que pour nous, en ce que la Musique, les Chifres, & la Tablature dont il est fait mention dans cet Ouvrage, ne difèrent en aucune sorte, ny de la Musique, ny des Chifres, ny de la Tablature du Theorbe, dont on se sert ordinairement en Italie, en Allemagne, en Espagne & en Angleterre. Joignez à cela qu'elle donne des Regles aussi bien sans Chifres qu'avec des Chifres, & qu'ainsi on peut s'instruire aisément soy-mesme sans aucun secours de l'Autheur. Il s'appelle M^r Fleury. La façon dont vous trouverez cette Table disposée vous persuadera aisément de la parfaite intelligence qu'il a de la Musique. Le discours qu'il y fait entrer, n'est rempli que de termes qui luy sont propres, & ce mesme discours est éclaircy par des Exemples aisez qui ne laissent aucun embarras à ceux qui ont les premieres teintures de cette Science.

On

On imprime aussi un Traité fort curieux, & utile à tous les amateurs de la Symphonie, par les premières ouvertures qu'il donne pour la nouvelle invention Françoisé des Sautereaux à Languetes Impériales, perpétuelles, infatigables, non susceptibles des inconstances du temps, ny sujetes aux soies de Porc. Les Languetes de bois & du plumage ordinaire estoient d'une matiere poreuse & fragile qui les assujettissoit à de grandes varietez, & c'estoit pour cela qu'on les appelloit avec beaucoup de raison la source de toutes les sujettions journalieres & ennuyeuses qui arrivoient au Claveffin, & qui en dégoustoient ceux qui l'estimoient le plus. Par le moyen des Sautereaux dont je vous parle, cet Instrument va estre dans le point de perfection, qui a esté jusqu'à aujourd'huy souhaité de tout le monde, & inutilement recherché par les plus grands Maistres de l'Art, tant Etran-

gers que François. Comme cette nouvelle Invention regarde tout ensemble & la Symphonie & les Arts, le Roy a eu la bonté de souffrir qu'on luy en ait fait voir le premier effay. L'utilité n'en est pas seulement fort grande, à cause que ces Sautereaux sont stables, & qu'ils n'affervissent point aux sujettions ordinaires, mais encor parce qu'ils font trouver au Clavessin les mesmes Clavieres sur les mesmes Cordes, & enfin une diversité d'harmonie qui le rend doublement considérable, sans qu'il y ait ny augmentation ny embarras, c'est à dire, que les Jeux doux s'y rencontrent avec les Jeux brillans, & qu'on se peut satisfaire diversement selon son génie. Ainsi le Clavessin accompagnera toute sorte de Voix & de Musique Instrumentale. Il sera universel pour tous les Concerts qu'on voudra faire, & l'un des plus accomplis de tous les Instrumens de Musique.

Nous

Nous avons perdu depuis peu de jours un des plus grands Hommes dans sa Profession que la France ait eu depuis fort longtems. C'est le fameux M^r de Nanteüil, aussi Illustre par son Burin & par son Pastel, que les plus excellens Peintres de l'Antiquité l'ont esté par leur Pinceau, & les plus renommez Statuaires par leur Ciseau. Il estoit de Rheims, & est mort âgé de cinquante-cinq ans. La plûpart des Princes de l'Europe ont voulu avoir leur Portrait fait de sa main en Pastel. Ceux qu'il a faits au Burin estant publics, parlent assez à sa gloire, sans que j'y doive rien ajoûter. Il a eu l'honneur de faire souvent celuy du Roy; & comme il avoit l'esprit fort agreable, & que Sa Majesté ne dédaignoit pas de l'écouter, il luy recita les Vers qui suivent, un peu avant sa mort, pour luy demander du temps sur un nouveau Portrait qu'il entreprenoit.

C 5 V E R S

M E R C U R E
V E R S

DE M^r DE NANTEUIL,
A U R O Y.

*Après les Actions qui vous couvrent de gloire,
Après tant de Faits éclatans,*

*Il me faudroit, Grand Roy, donner un peu
de temps.*

*Pour rendre vostre Image égale à vostre Hi-
stoire.*

*On verroit dans les traits de Vostre Majesté
Une Grandeur parfaite unie à la Bonté ;
Ce souris si charmant, cet air si magnanime,
Ces mouvemens causez par un Esprit sublime,
Et tout ce qui compose & fait voir à la fois
Dans un Homme, un Grand Homme, &
le plus grands des Rois.*

*Mais pourquoy dans mes Vers achever vostre
Image ?*

*Tant d'Ecrivains sur moy n'ont-ils pas l'a-
vantage,*

*Quand nul autre Graveur par sa dexterité
Ne peut vous consacrer à la Posterité ?*

*Je me puis bien vanter, brûlant d'un zele
extrême,*

Je sçay mon Art, & j'aime.

*Ainsi dans cet Ouvrage on pourra voir un jour
Ce que peuvent ensemble & l'adresse & l'amour.
Excusez ce transport, & pardonnez moy, Sire,
Ce qu'un Sujet fidele a bien osé vous dire.*

Tous

Tous les Princes qui connoissent le beaux Arts, & qui les aiment, avoient beaucoup d'estime pour M^r de Nanteüil; & Monsieur le Grand Duc entretenoit le S^r Dominique auprès de luy, afin qu'il apprist quelque chose d'un si grand Homme, & qu'il pust un jour faire honneur à la Toscane.

En attendant que je puisse m'acquiter de la parole que je vous ay donnée de vous entretenir à fond de l'établissement de Invalides, j'ay à vous apprendre la mort de M^r Dormoy, qui estoit Gouverneur de cette Maison. Monsieur le Marquis de Louvoys l'honoroit d'une estime particuliere. Cette Place a esté remplie par M^r de S. Martin. C'est un Employ qui demande un Homme qui joigne beaucoup d'intelligence à de grands talens pour la Guerre; car quoy qu'il n'y ait point d'Ennemis à redouter, ny de Siege à craindre, il faut neantmoins avoir autant de

prudence que de conduite, pour gouverner un grand nombre de braves Gens qui ne sont là que pour avoir eu beaucoup de valeur & de courage.

M^r du Tronchet Conseiller honoraire au Parlement, & Frere de M^r du Tronchet Président aux Enquestes, est mort aussy. Cette Famille a toujours esté fort estimée, & avec beaucoup de justice.

Je ne puis finir cette matiere, sans m'accuser moy-mesme d'avoir fait mourir un tres-galant Homme, qui est encor plein de vie, & qui mérite fort d'en jouir longtemps. C'est M^r de S. Hilaire le Pere. Il est vray qu'il eut le bras emporté du mesme coup de Canon qui nous fit perdre M^r de Turenne, mais il en fut quitte pour cela; & ce fut luy, & non pas son Fils, qui n'avoit que vingt & un an quand il fut tué, que Sa Majesté honora du Brevet de Mareschal de Camp. Quand je fais
des

des crimes de la nature de celuy dont je m'accuse, j'ay toujours quelques Complices, & ce sont, ou ceux qui n'ont pas esté assez bien instruits des nouvelles qu'ils me donnent, ou ceux qui s'expliquent si peu intelligiblement, que le sens de leurs Mémoires paroist tout contraire à ce qu'ils ont dessein de me faire entendre. Quoy qu'il en soit, il est certain que M' de S. Hilaire vit encor, & je le ressuscite avec grande joye, apres l'avoir tué fort innocemment.

Puis que je suis devenu vostre Historien, je ne doy pas vous parler seulement des choses qui arrivent de jour en jour dans le monde, mais encor de celles qui font tant d'éclat, qu'il y auroit de l'affectation à ne vous en point entretenir. La nouvelle Comédie qui paroist depuis quelque temps sur le Théâtre des Italiens est de ce nombre. Elle est intitulée *la Magie Naturelle, ou la*

Magie sans Magie. Je ne vous en puis dire autre chose, sinon que c'est un Enchantement. On y vient en foule. Chacun s'en demande la raison, & court où il voit courir les autres. Tout le monde y rit; les uns, de la Piece; les autres, de voir tant de Rieurs, & peut-estre les Comédiens rient des uns & des autres. Sans la maladie de M^r de Lully qui a reculé l'Opéra nouveau qu'il nous doit donner cet Hyver, il auroit bientôt son tour, & je ne doute point qu'on n'eust peine à trouver place dans la Salle du Palais Royal. Les Triomphes de Bellérophon en font le Sujet. La victoire qu'il remporta sur la Chimere, composée de trois Monstres diférens, est une de ces surprenantes actions qui n'appartiennent qu'aux plus grands Héros. Nous n'aurons la Représentation de cet Opéra que dans les derniers jours du Mois prochain. Quelques Personnes qui en ont entendu répéter
les

les premiers Actes, m'ont parlé si avantageusement de la Musique, que je ne doute point qu'elle ne soit le Chef-d'œuvre de M' de Lully. Ils sont & bons Connoisseurs, & dignes de foy; & quand ils loüent quelque Ouvrage, on peut dire qu'il mérite d'estre loüé.

M' Moliere a fait aussi une maniere de petit Opéra qu'il donne en concert chez luy tous les Jeadis depuis six semaines. Les Assemblées y sont toujourns plus Illustres que nombreuses, le lieu estant trop petit pour contenir tous ceux qui viennent y demander place. Les Vers en sont naturels, coulans, & propres à estre chantez. Andromede attachée au Rocher, & délivrée par Persée, en est le Sujet. Cette malheureuse Princesse est representée par Mademoiselle Itié, Fille de M' Moliere, qui chante avec toute la justesse possible. Mademoiselle Siglas, qui fait le personnage de la Mere, entre dans tous
les

les mouvemens de la passion, & conduit sa voix avec beaucoup d'agrément. Persée vient secourir la Princesse. Il est représenté par M^r de Longueil, un des meilleurs Maîtres que nous ayons pour apprendre à bien chanter, & qui fait les plus habiles Ecoliers. La Symphonie est agréablement diversifiée, selon les différentes passions qui se doivent exprimer. La merveille de nostre Siecle, la petite Mademoiselle Jaquier, y touche le Clavessin, & ce charmant Divertissement finit par un Air que chante une Demoiselle de Normandie qui a la voix admirable. Il seroit assurément difficile d'en trouver une plus touchante, d'un plus beau son, & d'une aussi grande étendue. Ce que cette Demoiselle a d'avantageux, c'est qu'elle est faite d'une maniere à se faire regarder avec autant de plaisir, qu'on en peut recevoir à l'écouter. Voicy les Paroles de l'Air qu'elle chante.

Amans,

*Amans, qui chériffex vos chaines,
 Ne vous rebutez point des peines
 Dont les timides cœurs se trouvent alarmez;
 Et pour forcer les plus puiffans obstacles,
 Perfeverez, l'Amour est le Dieu des Miracles,
 Vous vaincrez tout, si vous aimez.*

Il y a quelques jours que cet Opéra fut chanté au Louvre pour Madame de Thiange, en présence de Monsieur le Duc, & de plusieurs Dames du premier rang. M^r Moliere reçut de toute cette illustre Affemblée les applaudiffemens qui luy font deûs & pour la beauté de son Ouvrage, & pour le juste choix qu'il a fait des belles Voix qui luy donnent tant d'agrément.

A propos de belles Voix, M^r de d'Estival est mort, & le Roy a perdu un de ses grands Musiciens en sa personne.

Feu M^r le Premier Président de Lamoignon ayant défendu par son Testament qu'on luy fist aucune Oraison Funebre, on obeït l'An passé

passé à ses dernières volontez ; mais comme on ne sçauroit faire trop de portraits des Actions d'un bon Juge, & que rien ne peut estre plus utile aux Magistrats, & par conséquent au Public, ceux qui luy font faire ce qu'on appelle des Bouts-de-l'an, ont soin de luy rendre la justice qu'il s'est refusée. Il s'en fit un au commencement de ce mois dans l'Eglise des Mathurins, qui fut un témoignage de la vénération que Messieurs de l'Université ont pour sa mémoire. Son Eloge y fut prononcé en Latin, & admiré de tous ceux qui l'entendirent. M^r l'Abbé Fléchier doit parler au premier jour sur ce sujet. Vous sçavez qu' il a déjà fait plusieurs Oraisons Funebres, & qu'elles sont autant de Chef-d'œuvres. Ainsi on n'en doit rien attendre que d'achevé sur une si belle matiere. L'Article qui suit vous fera connoistre avec combien d'éloquence elle a esté traitée depuis un Mois par un des plus

plus grands Hommes de la Robe.

Je vous ay parlé de l'ouverture du Parlement qui se fait tous les ans le lendemain de la S. Martin, par une Messe celebrée Pontificalement, & qu'on appelle la Messe rouge, parce que tous ceux qui composent cet Auguste Corps s'y trouvent en Robes rouges, qui sont leur habit de Cerémonie. Je viens presentement à l'ouverture des Audiences qui ne se fait que quinze jours ou trois semaines apres. M' le Premier Président en choisit le jour, & comme il a accoustumé d'y faire un Discours aussi-bien que le plus ancien Avocat General, il y a toujourns une tres-grande Assemblée pour les entendre. Les Ducs & Pairs, les Conseillers d'honneur, & les Maistres des Requestes, y ont des places marquées. Les Lieutenans Generaux, les Trésoriers de France, & les anciens Avocats, y en ont aussi. Je ne sçay, Madame, si vous sçavez la différence qu'il

qu'il y a entre les Conseillers d'honneur dont je vous viens de parler, & les Conseillers honoraires. Ces derniers sont les Conseillers vétérans qui ayant servy assez de temps pour conserver leurs entrées, se sont défaits de leurs Charges; & les Conseillers d'honneur sont ceux qui sans estre du Corps, ne laissent pas d'y estre admis en diferentes occasions. Le Roy en donne les places, & comme le nombre n'est que de six, vous n'aurez pas de peine à croire qu'il faut un fort grand mérite pour estre choisy. La Cerémonie dont j'ay à vous entretenir se fit un des derniers jours du Mois passé; & comme c'estoit la premiere fois qu'elle se faisoit depuis que M^r de Novion est Premier Président, l'Assemblée fut nombreuse & illustre. M^r l'Archevesque de Rheims, & M^{rs} les Evesques de Langres & de Noyon, s'y trouverent comme Ducs & Pairs, aussi bien que M^r le Duc de S. Aignan.

Plu-

Plusieurs Conseillers d'honneur & Maistres des Requestes s'y rendirent aussi, avec quantité d'autres Personnes de mérite, de toutes sortes de conditions. Si-tost que M^r le Premier Président fut entré, & que Messieurs les Gens du Roy eurent pris leur place, M^r Talon se leva & fit un fort beau Discours. Il le commença par les plaintes qu'on faisoit avec justice de ce que l'Eloquence ne regnoit plus au Barreau. Il dit, *Qu'il ne s'en étonnoit point, quand il voyoit que des Solliciteurs d'affaires, & de jeunes Gens, se faisoient recevoir Avocats au sortir de leurs études, quoy qu'ils n'eussent jamais lû que quelques Recüeils d'Arrests; Qu'ils parloient le plus souvent sans sçavoir ce qu'ils avoient à dire, sans aucune grace & sans politesse; Qu'ils étourdissoient & intérompoient les Juges mal à propos, en parlant quand il ne le faloit pas, & disant ce qu'ils avoient oublié de dire quand il estoit nécessaire de parler.* Il ajoûta, *Que de*
 pa-

pareils Avocats se chargeoient de toutes sortes de Causes, & avoient la criminelle complaisance de flater les Parties qui leur demandoient leur avis. Toute la remonstration qu'il leur fit fut de leur conseiller d'abandonner le Barreau, & de chercher des Emplois proportionnez à leur foiblesse. Il s'adressa en suite aux Avocats du premier ordre, & dit, Que c'estoient de généreux Atletes qui défendoient les Causes publiques, & qui vouloient bien estre remis dans le vray chemin quand il leur arrivoit de s'égarer. Il les exhorta à continuer de bien faire, & leur dit, Que pour en avoir des regles certaines, ils n'avoient qu'à écouter ce qui leur alloit estre dit. La maniere dont il tourna la chose fit connoistre qu'il entendoit parler du Discours que M' le Premier Président avoit à leur faire. Il ajoûta, Qu'il falloit se proposer des modelles, & choisir toujours les plus récents quand ils estoient parfaits. De là, sans nommer personne, il prit oc-
ca-

casion de faire un portrait des Ames
 du premier Ordre, & ce portrait en
 donna une si haute idée, qu'il seroit
 malaisé d'en trouver beaucoup de
 semblables. Il fit voir, *Que les Astres*
n'y avoient aucune part, & cita pour
le prouver divers exemples de personnes
nées dans un mesme temps, dont l'hu-
meur & les actions avoient esté entiere-
ment différentes. Il montra, *Que le sang*
estoit incapable de faire atteindre à ce haut
degré de perfection, & que si l'éducation
y pouvoit quelque chose, elle estoit bien
éloignée d'y pouvoir tout. La comparai-
 son du Laboureur qui se consume
 inutilement à cultiver une terre in-
 grate, sans qu'il la puisse rendre
 meilleure, fut une des preuves qu'il
 en apporta. Il appuya ce raisonnement,
 pour conclure, *Que les Ames du pre-*
mier Ordre telles qu'il en venoit de dé-
peindre, se devoient toutes à elles mesmes,
& se mettoient au dessus de la destinée.
 Il dit ensuite, que feu M^r le Pre-
 mier Président de Lamoignon estoit
 du

du nombre de ces Ames toutes parfaites, & fit un portrait de sa vie pendant les vingt-deux ans qu'il avoit possédé cette grande Charge. Il s'étendit sur l'établissement que les Pauvres luy devoient à Paris, & qui avoit esté cause de celuy qu'ils avoient eu ensuite dans toutes les Villes du Royaume. Il fit voir les soins qu'il avoit pris pour tous les autres Hospitiaux. Il parla de sa devotion qui n'avoit eu rien de fastueux, de son extrême bonté, des abus auxquels il avoit remedié par sa vigilance, des avis qu'il avoit donnez avec tant de lumieres dans le temps qu'on avoit reformé la Justice, de l'autorité des Evesques, pour laquelle il s'estoit hautement déclaré contre les prétentions imaginaires de ceux qui la vouloient affoiblir. Il fit enfin une peinture de toutes les Actions remarquables de ce grand Homme, & ajoûta, *Que pour l'examiner dans des images plus ressemblantes, que ne seroient celles*

celles de Phidias quand il auroit travaillé à sa Statue, il falloit regarder ces Images vivantes dans ceux qu'il avoit laissez heritiers de sa Gloire & de son Nom, & dans ses Alliances qui pouvoient passer pour une espece d'adoption. l'Eloge qu'il en fit en suite fut si juste, & si conforme aux veritez, qu'ils donnent lieu tous les jours de publier, qu'il s'attira les applaudissemens de tout le monde. Apres avoir proposé ces modèles, il excita encor les Avocats à redoubler leurs soins pour devenir de grands Jurisconsultes, & enfin de grands Hommes, puis que le Roy récompensoit le mérite de tout ce qu'il y avoit de Gens dans son Royaume d'un mérite particulier. De là il entra dans les louanges de ce grand Prince, & parla de ces merveilleuses Campagnes où il estoit toujours en personne, & qui finissoient avant le Printemps. Il dit, *Qu'il estoit infatigable dans le travail, Sage, Prudent, Prévoyant, & qu'il avoit uny la*
Decembre. D sous-

ſouveraine Raiſon avec la ſouveraine Puiffance. Ce Panegyrique eut d'autant plus d'approbation, que quelque avantageuſement qu'on puiſſe parler de cet Auguſte Monarque, on n'en peut rien dire que de veritable, & que ſi l'on manque à quelque choſe en le loüant, c'eſt parce qu'il n'y a point d'Eloge qui puiſſe aller auſſi loin que la verité. Apres que celui du Roy fut finy, M^r Talon d'une voix plus baſſe, & d'un ton plus familier, fit en peu de paroles une remonſtrance aux Procureurs, qui leur faiſoit voir le danger où ils ſe mettoient en négligeant de ſatisfaire aux obligations de leur Employ.

Le Diſcours qu'un Avocat General faiſoit autrefois en pareil jour, n'eſtoit qu'un aigre recit des abus qui s'eſtoient gliffiez pendant le cours de l'année, & ceux qui les avoient commis y eſtoient aſſez désignez pour avoir la honte d'eſtre reconnus. On
al-

alloit ensuite aux opinions, & l'on prononçoit. On conserve encor aujourd'huy quelque chose de cet ancien usage, mais tout se passe plus honnestement. Les Personnes qu'on reprend ne sont point marquées. Les Discours qu'on fait n'ont rien de piquant, & sont seulement remplis d'une éloquence persuasive. Ainsi par les peintures generales qu'on fait des bons & des mauvais Magistrats, on excite les Juges à n'écouter que le bon droit des Parties, les Avocats à se rendre habiles, & les Procureurs à bien s'acquiter de leur devoir. On va encor aux opinions comme autrefois, apres que l'Avocat General a parlé, mais on n'opine qu'en donnant à connoître qu'on approuve le Discours qui vient d'estre fait; apres quoy M' le Premier Président, au lieu de prononcer, commence celuy qu'il a de coustume de faire, & qu'on appelle Harangue fort improprement, à cause du jour qui est nommé le

jour des Harangues. Tout se passa à l'ordinaire dans cette dernière occasion. M^r de Novion alla aux opinions après que M^r Talon eut achevé de parler, & prenant la parole ensuite, il dit, *Que le silence estoit nécessaire aux Avocats; Qu'il estoit quelquefois aussi éloquent que la parole; Qu'on trouvoit toujours assez tost le temps de dire ce qu'on avoit réservé; Que le silence & le secret avoient esté cause des grandes Conquestes du Roy, & que ces Conquestes l'avoient esté de la Paix; & en parlant des longz discours qui estoient souvent inutiles, & qui ne signifioient rien, il ajouta, Qu'il ne falloit pas prendre garde au nombre des flèches, mais à celles qui fra-
 poient au but; Que les plus profondes Rivieres couloient avec le moins de bruit; Que nous avions deux organes pour tous les sens, & que nous n'avions que la langue pour parler. Il finit en disant, qu'un Medecin parleuse estoit une seconde maladie.*

Ce

Ce Discours ayant esté tres-court, ne pût avoir de division; & comme il ne fut composé que d'un amas de pensées qui auroient pû suffire pour un Discours de trois heures, peut-estre que je ne vous les rapporte pas dans le mesme ordre que ce grand Homme leur donna en les exprimant. Je puis mesme en avoir oublié quelques-unes, Ce que je vous puis dire de certain, c'est qu'il les fit paroistre en termes choisis, & qu'il se servit d'un stile serré qui en augmentoit la grace. Ainsi chaque parole avoit de la force, & tout le monde demeura d'accord qu'on n'avoit jamais dit tant de choses en si peu de mots.

Si je mesle souvent des Nouvelles de Turin parmy celles que je vous envoie, vous ne devez pas en estre surprise. Quand la magnificence & la galanterie regnent dans une Cour, on a de fréquentes occasions de parler de ce qui s'y passe. Ce sont deux choses qu'on ne peut disputer à celle

de Savoye, & dont elle est en possession depuis longtems. Mais quoy que Madame Royale les y ait trouvées établies, il semble qu'elles n'ayent jamais esté portées au point où nous les voyons aujourd'huy par la maniere dont cette grande Princesse agit en toute sorte de rencontres. M^r le Nonce, & M^r de Villars Ambassadeur de France, qui s'est toujours fait estimer dans tous les lieux où ses Emplois luy ont donné occasion de paroître, ayant complimenté Madame Royale sur le rétablissement de sa santé, ils en furent remerciez par des présens, ainsi que les autres Ministres Etrangers qui s'acquiterent du mesme devoir. Avoüez, Madame, qu'il y a du galant & du magnifique dans cette façon d'agir, & que lors qu'on fait d'une maniere toute engageante ce qui n'a point de coûtume d'estre pratiqué, on ne s'attire pas seulement l'applaudissement des Peuples, mais
les

les cœurs de tous ceux à qui ces choses deviennent connus.

Les Divertissemens continuënt toutes les Semaines à Nimmégue, & toujours avec grand éclat, chez Madame Colbert l'Ambassadrice, qui s'y fait admirer chaque jour de plus en plus par sa galanterie, par sa magnificence, & par son esprit. Vous ne sçauriez croire jusqu'à quel point elle s'y est acquis l'estime de tous les Ambassadeurs & Ministres Etrangers, & mesme de ceux qui ont toujours paru estre le plus de nos Ennemis. Voila ce que produit le vray mérite. Il a des charmes par tout, & il n'y a point d'intérêts opposez qui empeschent qu'on ne luy rende ce qu'on ne luy sçauroit refuser sans injustice. Il est vray que le nom d'Ennemy n'est plus connu à Nimmégue. On n'y doute point de la Paix, & peut-estre ne finiray-je point cette Lettre sans vous apprendre la Ratification de celle d'Espa-

gne. Ainsi les Assemblées de plaisir s'y font avec un redoublement de joye incroyable. Madame l'Ambassadrice Colbert leur fournit un nouvel & fort agreable ornement, par Mademoiselle Colbert sa Fille, arrivée depuis peu à Nimmégue. Elle n'a encor que sept ans & demy, & possède déjà toutes les qualitez du corps & de l'esprit qu'on pourroit souhaiter dans la Personne la plus accomplie, & d'un âge plus avancé. Elle est belle, bien faite, jouë admirablement bien de plusieurs Instrumens, danse à charmer, & raisonne avec tant de vivacité & de justesse, que si elle avoit quelques années davantage, elle pourroit causer de grands troubles dans une Assemblée, qui ne se tient que pour le repos de l'Europe. Ne croyez pas, Madame, que je luy donne plus de louanges qu'elle n'en mérite. La Gazette de Hollande a rendu témoignage d'une partie de ces veritez, & elle est d'une Maison
à la-

à laquelle il seroit difficile de donner tous les éloges qui luy sont deus.

M^r de Barillon-Morangis, Frere de M^r de Barillon Ambassadeur pour le Roy en Angleterre, est Intendant de Justice dans la Generalité d'Alençon. C'est ce que vous sçavez déjà. Vous sçavez aussi qu'il est infiniment éclairé, & que les lumieres qui le rendent capable des plus grandes & des plus importantes Affaires, ne luy ostent point cet esprit aisé, fin & délicat, qui s'appelle l'esprit du monde. Mais vous ignorez sans doute que Madame sa Femme estant accouchée il y a quelque temps d'un Garçon, certains Scavans luy porterent des Vers Latins de congratulation sur cet Enfant nouveau né. M^r de Barillon les trouva tres-bien tournez, & aussi Virgiliens qu'on en puisse faire, mais il ne pût s'empescher de dire que s'estoient des Vers Latins. Un Favory d'Apollon qui estoit présent (je luy donne ce

nom fans le connoître pour la facilité de son génie) comprit la pensée de M^r de Barillon, & l'estant allé voir le lendemain, il luy demanda si apres avoir donné audience aux Muses Latines, il voudroit bien perdre quelque temps à écouter les Françoises. La proposition fut reçue avec plaisir. Il recita quelques Vers qu'il venoit de faire. Le tour en fut trouvé galant & spirituel. Chacun s'empressa pour les écrire. Il m'en est tombé une Copie entre les mains. Je vous l'envoye.

L' A M O U R

AU PETIT DE MORANGIS.

*Je viens, aimable Enfant, vous rendre une
visite,*

Moy qui suis Enfant comme vous.

Cette faveur n'est pas petite,

Bien d'autres en seront jaloux;

Car avec des Enfans je ne m'amuse guère,

Je veux des Gens un peu plus avancez;

Mais pour vous je vous considere,

Je

Je connois Monsieur vostre Pere,
Je pense aussi qu'il me connoit assez.

Il craignoit d'avoir une Fille,
Elle n'eust pas si bien soutenu sa Maison.
Je le craignois aussi, mais par une raison
Qui n'est pas raison de Famille.

Je suis l'Amour; tel que vous me voyez,
Pour moy tous les Mortels sont sans cesse
employez;

A me servir tout l'Univers conspire
Une Fille eust sans doute étendu mon empire,
Eust inspiré l'amour, mais pour le sentir, non;
F'aime beaucoup mieux un Garçon,
Et qui le sente, & qui l'inspire.

Vous voila donc au monde; hé bien qu'en di-
tes-vous ?

C'est du hazard un effet assez doux,
Que de vous y trouver en aussi belle passe.

Si, comme on croit, vous allez vous mesler
D'imiter ceux de vostre Race,
Vous trouverez à qui parler.

Prélats, Ambassadeurs, Gens de Robe &
d'Epée,

Héros de toutes les façons,
On verroit vostre vie assez bien occupée
A soutenir un seul de ces grands Noms.

Mais si vous imitez jusques à vostre Pere.

D. G.

A vous

*A vous dire le vray, ce sera le meilleur.
Si le sang ne faisoit la moitié de l'affaire,
Vous n'en pourriez jamais venir à vostre
bonneur.*

*Quand vous travaillerez sur de si beaux
Exemples,*

*Du moins souvenez-vous de moy de temps en
temps.*

*Adieu, dans seize ou dix-sept ans,
Je vous rendray des visites plus amples.*

Monsieur le Cardinal de Bonzi estant arrivé à Montpellier au mois de Novembre dernier pour présider à l'Assemblée des Etats Généraux de la Province de Languedoc, M^{rs} les Trésoriers de France au Bureau des Finances de la mesme Ville, choisirent M^r le Baron de Pezene l'un d'eux, pour faire Compliment à Son Eminence de la part de leur Compagnie. Il l'alla saluer à leur teste, & s'acquita de cet employ avec un applaudissement si général, que M^r Daguesseau Intendant de la Province, qui l'entendit, & qui est un des Hommes de France qui parle le mieux,

mieux, dit en mesme temps à M' le Cardinal de Bonzi, qu'il voudroit estre assuré de parler aussi juste le lendemain à l'ouverture des Etats. Il y fit pourtant un Discours inimitable. Voicy les termes dont M' de Pezene se servit pour son Compliment.

MONSEIGNEUR,

L'heureux retour de Vostre Eminence, oblige nostre Compagnie à vous venir rendre ses tres-humbles devoirs. Sa joye est si grande dans cette rencontre, qu'il luy semble que nous ne la faisons point assez paroistre dans nos yeux & dans nos paroles. Il faudroit pour la connoistre parfaitement, que Vostre Eminence pût penetrer jusques dans nos cœurs. Elle les verroit tous remplis de cette joye qui se fait bien mieux sentir, qu'elle ne se sçait exprimer. Comme il n'en fut jamais de plus sincere, avoüez aussi, Monseigneur, qu'il n'en fut jamais de mieux

D 7.

éta.

établie, puis qu'elle est entièrement ap-
 puyée sur les belles & rares qualitez de
 Vostre Eminence. Ce sont ces belles &
 rares qualitez qui vous ont acquis l'e-
 stime de toute l'Europe dans vos différen-
 tes Ambassades, & dans le dernier
 Conclave. Ce sont ces douces & insinu-
 antes manieres, qui vous ont gagné les
 volontez & les suffrages de tous les Or-
 dres de cette Province dans les Assem-
 blées de nos Etats; & pour dire beau-
 coup plus que tout cela ensemble, c'est à
 ces dons que vous avez reçeus du Ciel,
 & aux importans services que Vostre
 Eminence a rendus à la France, que
 vous estes redevable de la bien-veillance
 que vous témoigne tous les jours nostre
 Auguste Maistre, le plus grand & le
 plus éclairé Prince que la Terre ait ja-
 mais porté. Puissiez-vous jouir long-
 temps, Monseigneur, de ces glorieux
 avantages, & puissions-nous avoir ce-
 luy de vous donner souvent des preuves
 de nos tres-humbles respects. Les occa-
 sions ne s'en presenteront jamais assez-
 est

est pour nostre impatience. Croyez-le, s'il vous plaist, Monseigneur, & voyant nos bonnes intentions qui ne peuvent échaper à vostre pénétration, ayez aujourd'huy la bonté de nous continuer, & vos bonnes graces & vostre protection. Nous esperons avec confiance que vous nous accorderez ces deux grands biens, puis que nous vous les demandons avec le dernier empressement, & que nous vous les demandons pour une Compagnie qui est entierement dévouée à Vostre Eminence.

M' le Marquis de Bouffleurs a presté le Serment de fidelité entre les mains du Roy pour la Charge de Colonel General des Dragons. Il a esté tres favorablement reçu de Sa Majesté. Il revenoit d'Allemagne, où il a servy avec beaucoup de zele & de gloire. Le Commandement de Fribourg, & la Charge dont je vous viens de parler, qui luy ont esté donnez dans la mesme année, sont d'avantageuses marques de la satisfaction

faction que le Roy a receuë de ses services, puis qu'il ne récompense que ceux qui n'ont négligé aucune occasion de se signaler.

M^r de la Baume, Comte de Montrevel, Marquis de S. Martin & de Savigny, Chevalier des Ordres du Roy, & Lieutenant General pour Sa Majesté de Bresse, Bugeay, Valromey, & Gex, est mort il y a fort peu de temps. Il avoit épousé une Fille de M^r Olier, Sieur de Nointel, & estoit Fils aîné de M^r le Comte de Montrevel, qui mourut de la blessure qu'il reçut au Siege de S. Jean d'Angely, & de Jeanne d'Agoust de Sault. Je ne vous dis rien de ses services. Il s'estoit trouvé avec M^r le Comte de Montrevel son Pere au Siege de S. Jean d'Angely, & depuis à ceux de Royan & de la Rochelle, & aux Guerres de Lorraine & de Picardie. Ce Nom est encor fort connu aujourd'huy dans nos Armées, & je ne vous ay gueré en-

voyé

voyé de Relations où vous ne l'avez veu employé.

On a fait à Brest l'élection d'un nouveau Maire depuis quelques mois. Vous sçavez que Brest est un Port aussi considérable qu'il y en ait en toute l'Europe, & où Sa Majesté a les plus beaux Vaisseaux, & en plus grand nombre. Cette élection se fait tous les trois ans le premier jour d'Octobre avec grande cérémonie. M' le Gouverneur, M' l'Intendant, tous les Officiers de Terre & de la Marine, les Bourgeois, & une partie du reste des Habitans, s'assemblent. On propose trois de ceux qui ont passé par l'Echevinage & par les autres Charges de la Ville; & celuy qui a le plus de voix est préféré. On peut dire qu'il n'y en a eu qu'une cette année, & qu'elle a esté générale pour M' de S. Leger Sigurel. Il est d'Agen proche de Bordeaux, Homme d'honneur, magnifique en tout ce qu'il fait, & qui n'a pas moins.

moins d'esprit que de conduite. Le Jour de l'An est celuy où la Reception du nouveau Maire se fait. On ne doute point que celle de M^r de S. Leger ne se fasse avec tout l'éclat que demande le Poste où son mérite l'a fait entrer. La Cerémonie en est assez particuliere. Tous les Habitans sont sous les Armes. On va prendre le Maire qui a fait son temps, & en suite celuy qu'on a nommé pour luy succeder. Ils ont l'un & l'autre une Soutane de soye, une Robe de velours avec des manches pendantes, une Toque aussi de velours, un Cordon d'or enrichy de Pierreries, & dans cet équipage, ils marchent suivis des Echevins & des Compagnies de Milices, au son des Tambours, des Trompetes, & des Violons. Apres une Messe qu'on célèbre solennellement, on s'arreste dans une Place qui est devant le Portail de la principale Eglise. On y trouve une grande Pierre plate & ronde,

de, au milieu de laquelle il y a un trou. Le nouveau Maire y met le talon, & en mesme temps celuy qui sort d'exercice, luy fait un discours pour luy faire connoistre la conséquence de sa Charge. Pendant qu'il luy parle, l'autre a toujours le talon dans ce trou, & le bout du pied levé, & il ne l'en retire qu'après qu'il a presté le serment de fidelité pour le service du Roy, & pour le maintien des Privileges. Cela fait, ils vont tous à la Citadelle, où le nouveau Maire assure M^r le Gouverneur de ses respects. On le remeine en suite chez luy avec pompe, & il donne un magnifique Repas. Les Personnes les plus qualifiées, & la plus grande partie de la Noblesse, s'y trouvent. Le Dîner finy, on va à la Mer jouïr du divertissement des Sauteurs. Tous ceux qui se sont mariez depuis trois ans, ou qui ont, non seulement fait bastir une Maison, mais élever un pignon, ou dresser

dresser quelque muraille, sont obligez de sauter trois fois à la Mer. Il n'y a personne qui en soit exempt. Les plus considérables d'entre les Bourgeois, payent des Gens qui sautent pour eux. Il a beau geler, comme il gele ordinairement ce jour-là. Les Sauteurs ne laissent pas d'estre en calégon & en chemise, avec des Escarpins blancs, & des Bas de toile. Celuy qui saute pour le Roy a une Couronne sur sa teste. Le nouveau Maire, suivy des Echevins, & de plusieurs autres Officiers, se promene tout le jour par les Ruës avec des Trompetes & des Violons. L'heure de sauter estant venuë, M^r le Gouverneur entre dans un des plus beaux Navires du Port. Les deux Maires & le Corps de Ville l'accompagnent. Il y trouve les Sauteurs qui s'y sont rendus auparavant. Le nouveau Maire a un Rôle, & dans le mesme temps qu'il nomme ceux qui doivent sauter, on les voit qui s'élan-

lancent du Navire. Il y a toujours quinze ou vingt Chaloupes prestes pour les secourir, si quelqu'un d'eux étoit en péril de se noyer. Ces Sauteurs sont quelquefois au nombre de cinquante au de soixante, & ce divertissement attire les Curieux de toutes parts. Après qu'ils ont tous fait trois fois, ils se mettent dans des Chaloupes. Elles sont armées de dix ou douze Hommes, & vont vite comme un Eclair. Il y a un Rond au bout d'une perche qui sort par un Sabor du Navire. Cette perche est de douze ou quinze pieds, & c'est entr'eux à qui pourra emporter ce Rond. Les Chaloupes vont si vite, que la plupart tombent dans la Mer. Celuy qui a ou plus d'adresse, ou plus de bonheur que les autres dans cette espece de Course, est récompensé d'un Prix. Le Rond emporté en décide. On va en suite se mettre de nouveau à table, & c'est toujours par la santé du Roy qu'on commence.

ce. Le Festin de la Mairie dure trois jours, avec une égale magnificence. Il y a Bal tous les soirs. Quantité de Dames de qualité en sont priées, & on employe la plus grande partie de la nuit à danser.

Après vous avoir parlé de plusieurs Actions éclatantes dans lesquelles l'esprit de M^r l'Abbé Colbert a paru, je luy ferois injustice si je négligeois de vous entretenir de sa piété. Il en vient de donner un grand exemple, en se retirant pour trois mois dans le Seminaire de S. Sulpice. Quoy que le veritable esprit soit assez rare, une pareille piété l'est encor plus, particulièrement quand on est en pouvoir, où de se dispenser de ces sortes de retraites, ou de ne les pas faire si longues. Cette austere régularité fait connoistre que cet Illustre Abbé fera toujours gloire de s'affujeter aux Loix du plus fervere devoir, & qu'il tâchera de rendre de services à l'Eglise
avec

avec la mesme exactitude, & la mesme zele que toute sa Maison en rend à l'Etat. On est assurément fort redevable à la pieté de ceux qui ont institué les Seminaires. Celuy de S. Nicolas du Chardonnet est le premier qui ait esté établey à Paris. Il le fut par M' Froger Docteur de Sorbonne, & Curé de cette Paroisse. C'estoit un Homme dont la grande érudition répondoit aux sentimens tous Chrestiens qui estoient la regle de ses actions. Il eut sous luy un Prestre extraordinairement zelé, nommé M' Bardoisi, lequel entreprit de porter plus loin l'instruction des Clercs, & tout ce qui regarde la Cléricature. Le Pere Vincent, Fondateur de la Mission, jugea avantageusement de l'institution de ce Seminaire; & comme il pensoit uniquement à tout ce qui pouvoit avancer le bien de l'Eglise, il obtint de feu M' de Gondy, Archevesque de Paris, que ceux qui

VOU-

voudroient prendre les Ordres, feroient une espece de retraite pendant dix ou douze jours, afin qu'on pût employer ce temps à les instruire de ce qu'ils devoient sçavoir. On luy accorda pour cela le College des Bons Enfans, où ces sortes de retraites ont commencé, & où elles se sont continuées fort longtems par les charitables contributions de quelques Dames, & entr'autres de Mel-dames les Présidentes Gouffaut & d'Erfe. Cette coûtume s'observe encor aujourd'huy à S. Lazare à chaque Ordination. Depuis, pour conserver le fruit que ces retraites faisoient, a crû devoir ramasser les nouveaux Ordonnez, & les tenir en Communauté. Celle de S. Sulpice a esté une des premiers. Les bienfaits de feu M^r de Brétonvilliers ont beaucoup contribué à l'établir. Feu M^r de Gondrin, dernier Archevesque de Sens, en fut tiré pour succeder à M^r de Bellegarde son Oncle,

cle, aussi Archevesque de Sens. Depuis ce temps-là presque tous les Archevesques, Evesques, & Curez, ont pareillement étably des Seminaires dans les lieux de leur résidence, pour élever des Clercs, & tenir les Ecclesiastiques dans leur devoir.

Je vous envoie un Madrigal sur un langage qui n'est pas inconnu à beaucoup d'aimables Personnes de vostre Sexe. Il est de M' Valette d'Ufés. Une Belle luy avoit demandé des Leçons sur ce langage. Voyez s'il peut estre mis au nombre des habiles Maistres.

M A D R I G A L.

*Vous le sçavez, Philis, oüy, je veux vous
apprendre*

*Ce que nous appellons le langage des yeux ;
Et de plus je m'oblige à vous le faire entendre,
Jusqu'à me disputer à qui l'entendra mieux.
Je puis, sans me flater, dire à mon avantage,
Qu'on ne peut mieux parler cet amoureux
langage,*

*Et que si vous voulez pratiquer ma leçon,
Vous apprendrez bientôt cet aimable jargon.*

Decembre.

E

Vous

*Vous riez? que cela ne vous fasse point rire.
Oüy, oüy, vous le sçauvez, Philis, dans un
moment,*

*Et vos yeux le pourront parler éloquemment,
Pourveu que vous fassiez ce que je vay vous dire.
Il vous faut.... (mais au moins j'y vais de
bonne foy,*

*Ne prenez pas cecy pour quelque stratagéme)
Il vous faut donc, Philis, pour parler com-
me moy,*

M'aimer autant que je vous aime.

Ces Vers ont assurément de la Rime & de la Raison. Ce sont deux choses qui ne se rencontrent pas dans tous les Ouvrages qui échapent à bien des'Gens qui veulent estre Poëtes en dépit des Muses. Vous l'allez connoistre par le Dialogue qui suit.

D I A L O G U E

D E L A R A I S O N E T D E L A R I M E.

L A R A I S O N.

Ou allez-vous si viste? Vous feignez, ce semble, de ne me pas voir.

L A

LA RIME.

Vous voulez raisonner, mais je n'ay pas le temps.

Desirant de me voir toujours en bonne estime,

Je vay trouver les Gens

Qui demandent la Rime.

LA RAISON.

Mais ne sçavez-vous pas que vous ne devez jamais vous trouver où je ne suis point, & que la Rime sans la Raison fait une étrange figure ?

LA RIME.

Pourtant, quand je paroïs dessous un riche habit.

Ne pensez pas que je sois sans crédit.

LA RAISON.

Quel crédit, & quelle estime peut acquérir un Corps habillé richement, s'il n'est point animé ? Ignorez-vous encor que je dois estre l'ame de tout ce que l'esprit de l'Homme peut produire, & que vostre éclat n'est solide que quand je le soutiens ?

LA RIME.

Si je n'allois jamais qu'en vostre compagnie.

Je paroistrois bien rarement :

L'on ne vous trouve pas, ou c'est mal-aisément.

*Pour moy, je suis facile, & dès que l'on me prie,
On me voit partir promptement.*

L A R A I S O N.

Ah! ne vous suffit-il pas d'avoir tenu jusqu'icy une conduite si licentieuse & si blâmable? Quelle démangeaison avez-vous de vous donner à tant de Gens qui vous des-honorent, en vous faisant servir à leurs Ouvrages impertinens? Vos Parens vous ont-ils donné la vie pour une fin si basse, & si indigne d'eux? Vrayment, si dès le point de vostre naissance ils ne vous avoient mise en garde, ils ne se seroient pas acquis en leur siecle tant de réputation. Ils sçavoient bien que mon alliance faisoit toute vostre force, & que la Raison triomphe de tout. Ils jugoient bien que vostre beauté ne durerait qu'avec moy, & que sous quelque habit que vous parussiez un jour, vous seriez ridicule, si je ne faisois moy-mesme vostre ornement. Soutenez donc mieux vostre

stre caractère. Honorez davantage par vostre conduite la memoire de vos Ancestres, & méprisant tous ceux qui ne s'attachent pas à moy, laissez-les vous chercher, & vous appeller inutilement. Vous les servirez plus, en leur refusant vostre présence, qu'en vous donnant à eux si librement; car, comme ils n'ont presque point de commerce avec moy, s'ils vous voyent toujours à ma suite, ils demeureront en repos, ne penseront plus à vous, & ne produisant plus de fots Ouvrages, ils ne feront moins ridicules.

L A R I M E.

La tentation d'ecrire

Mal-aisément se guérit.

Si loin d'eux je me retire,

Pensez-vous que leur Esprit

Ne veuille plus rien produire?

Ah! dans leur démangeaison

Il n'est rien qui les reprime;

Et croyant vainement s'acquérir quelque estime,

Ils écriront plutost sans Rime & sans Raison.

Pour moy, je tiens cette maxime,

*Que qui n'a la Raison, tout au moins ait
la Rime.*

L A R A I S O N.

Que vous raisonnez mal, & que vous me faites pitié, quand je vous entens avancer si hardiment de telles maximes! Quoy! vous voulez partager le mépris & la raillerie que s'attirèrent ceux qui ne travaillent pas avec moy, & vous ne sçauriez les voir loin de ma compagnie, sans estre touchée en mesme temps du desir de les soulager, & de vous trouver avec eux? Certes, j'admire l'emportement de vostre tendresse. Vous aimez mieux souiller vostre honneur, que de ne pas tomber sous leur main toutes les fois qu'ils vous cherchent.

L A R I M E.

*Chacun a son humeur, sa maniere d'agir ;
Je consens que chacun s'y tienne,
Mais je ne croy pas que la miennne
Doive me faire rougir.
Tantost nous sommes ensemble,
Tantost si nous n'y sommes pas.
Vous avez beaucoup d'appas,*

F aime

*J'aime fort qu'on nous assemble,
 J'en marche d'un meilleur pas.
 Mais quand quelqu'un ne le peut faire,
 Quand ce quelqu'un de moy seule est content,
 Je ne vous en veux point faire icy de
 mystere,
 Je cours sans vous à qui m'attend.*

L A R A I S O N.

Qui vous a donc fait prendre des sentimens si contraires à la Raison? Ma force & ma sagesse ne pourront-elles pas vous faire rentrer un peu en vous-mesme, pour voir s'il vous est permis de vivre comme il vous plait? Aurez-vous vous plus de complaisance pour la Folie, que pour la Raison? Et quand la Raison vous fera connoistre ce que vous luy devez, & ce que vous vous devez à vous-mesme, oseriez-vous suivre d'autres maximes que les siennes? Y en a-t-il de plus solides & de plus veritables, & tout ce qui ne raisonne pas peut-il les combattre? Vous devriez plutost me rendre graces du soin que je prens de vostre conduite, &

de l'éclat que je répans sur vous,
 pour vous rendre aimable, & vous
 attirer les applaudissemens que méritent
 les belles choses; & puis qu'il
 est véritable que je fais tout vostre
 prix, & que vous n'estes rien sans
 moy, la honte de paroistre seule
 vous fiéroit bien mieux, que la li-
 berté que vous prenez souvent de
 vous placer en des lieux où l'on ne
 m'appelle pas.

L A R I M E.

*Je vous dois beaucoup, je l'avouë,
 Et c'est avec plaisir que la Rime vous louë
 Soit dit pourtant, sans vous mettre en
 courroux,*

*Vous recevez de moy, si je reçois de vous.
 Quelque éclat qui vous environne,
 Quelque beauté que vous fassiez briller,
 De mes défauts vous avez beau railler,
 Il est certain air doux que la Rime vous donne,
 Un certain agrément, certain je ne sçay quoy,
 Dont une Ame est charmée,
 Et qui fait, que je croy,
 Qu'il n'est rien de si beau que la Raison rimée.
 Sans moy, vous marchez bien avecque
 majesté,
 Mais non avec tant de mesure.*

P A V

106 M E R C U R E

forte qu'il est des occasions où l'on a beaucoup de peine à me voir.

L A R I M E.

*Pour vous mettre plus à vostre aise,
 Vos Amans, ne leur en déplaise,
 Me mettent quelquefois en un fort pauvre état.
 Ils m'ostent mon plus riche éclat,
 Et me faisant vostre victime,
 Ils font cause que je voy
 Bien des Gens s'écrier, en se raillant de moy,
 Riche Raison, & pauvre Rime!*

L A R A I S O N.

Comme il n'est pas nécessaire que vous soyez dans le monde, on ne doit pas toujours garder tant de mesures avec vous; mais il n'en est pas ainsi de moy, de qui l'on ne peut se passer si l'on veut bien faire les choses; & comme je distingue l'Homme d'avec la Beste, il est obligé indispensablement de reconnoître l'avantage que je luy procure, par le soin exact & fidele de me faire régner dans tout ce qu'il fait. Desabusez-vous donc, je vous en prie, & ne vous estimez pas tant
 que

que vous faites: aussi-bien la Raison ne sçauroit estre vancuë, elle seule a des forces, du pouvoir, & de la beauté, & tout ce qu'elle vous a dit estant tres-solide & tres-veritable, vous ferez sagement, si vous la croyez. Elle n'a pas besoin de vous; elle s'en est passée durant plusieurs siecles, elle peut bien s'en passer encor. Mais enfin puis que vous estes au monde, elle consent qu'on ne vous en chasse pas, pourveu que vous viviez toujourns avec elle, & qu'il ne vous prenne jamais envie de la quitter pour vous donner à ceux qui la négligent. Si vous aimez à courir, & que la facilité que vous avez à vous communiquer ne vous permette pas de demeurer quelquefois en patience, & d'estre un peu plus réservée, vous avez une infinité de beaux Esprits dans toute la France, & dans les Pais Etrangers, qui vous occuperont glorieusement; & le *Mercur*e Galant vous va donner tant d'A-

mans raisonnables, & bien nez, qui
 ſçauront nous unir ensemble, &
 nous faire marcher d'un meſme pas,
 comme pluſieurs ont déjà fait, qu'il
 ne vous ſera pas difficile d'oublier tous
 ceux qui ſe contentent de vous ſeule,
 & qui ont plus d'emprefſement pour
 vous que pour moy. N'ayez donc
 plus de commerce qu'avec mes Amis,
 puis que c'eſt une neceſſité que la
 Raiſon doit impoſer, & que c'eſt là
 l'unique moyen de faire croître in-
 ceſſamment l'eſtime & l'amour qu'on
 a pour vous dans le monde.

L A R I M E.

*Il eſt vray que le Mercure
 Me donne ſouvent de l'employ :
 Mais quelque employ qu'il me procure,
 Je ne croy pas gagner ſur moy
 De fuir toujours la compagnie
 Dont vous eſtes bannie.
 Je comprends bien qu'avecque vous
 Je vauz beaucoup, je ſuis plus belle,
 Et qu'il n'eſt rien de ſi doux.
 Quercette union fidelle
 Que l'on ſçait faire de nous ;
 Que la Rime raiſonnée*

Eſt

Est le charme de l'Esprit :
 Mais ma memoire est si bornée,
 Que j'oublie aisement tout ce que l'on me dit,
 Oüy, j'ay reçu de vous un conseil bien solide :
 Je retracte mes sentimens,
 Et pour ne tomber plus dans mes égaremens,
 Je voudrois qu'il me pût toujours tenir en bride.
 Pourtant ne vous y fiez pas,
 Je pourrois manquer de parole,
 Si je vous promettois de suivre tous vos pas,
 Courte memoire, & teste fole,
 Me feront aller quelquefois
 Où l'on ne connoist point vos loix.
 Enfin ce que je puis promettre,
 Autant que mon panchant me le pourra per-
 mettre,
 C'est qu'avec vous je logeray
 Le plus souvent que je pourray.

L A R A I S O N.

Vivez donc comme il vous plaira,
 puis que je ne gagne rien sur vous.
 J'ay crû devoir vous donner des con-
 seils raisonnables, voyant que vous
 en aviez besoin, & que vous ne vous
 ménagiez pas bien. Si vous aimez
 mieux la liberté d'aller par tout sans
 Raison, que la glorieuse nécessité
 de me suivre toujours, que je vou-

drois vous imposer, je vous abandonne à vous-mesme. Me trouvant avec vous, ou sans vous, j'auray toujours mes Admirateurs, & mes Amis : au lieu que vous n'en aurez jamais, au moins de ceux qui sçavent donner le prix aux belles choses, que quand ils vous verront auprès de moy ; car de vous estimer ailleurs qu'en ma compagnie, c'est se rendre ridicule, & se moquer de vous. Adieu. Vous allez trouver les Gens qui demandent la Rime sans la Raïson, contentez-les bien. J'auray le plaisir de bien rire des uns & des autres. Ne manquez pas cependant de venir aussitost que je vous appelleray. Celuy de tous les Roys qui m'aime le plus (vous entendez bien par là LOUIS LE GRAND) nous aourny à l'une & à l'autre une ample matiere de travail. La Guerre & la Paix qu'il a sçeu si bien faire, demandent que nous nous joignons ensemble pour chanter sa gloire & sa

vertu.

vertu par toute la Terre. Nous avons déjà commencé; achevons mieux, si nous pouvons.

LA RIME.

*Fais bien le grand Marquis,
Il me lève avec vous dans sa belle Maison;
Et ce qu'en luy chacun remarque,
C'est qu'il entend Rime & Raison.*

On a fait Réponse à la Lettre que je vous ay fait voir des Peres Capucins du Louvre, sur la mort de M^r Carpatry. C'est une espee de Procès dont on me met les Pièces entre les mains, & il est juste que je vous communique les raisons de l'une & de l'autre Partie. Je ne change rien aux termes. S'il y en a quelques-uns qui ne vous paroissent pas assez adoucis, vous les devez plutôt imputer à la chaleur du raisonnement, qu'à aucune envie qu'on ait eue de chagriner les Intéressez. Apparemment les Capucins répondront, & je vous feray part de leur Replique.

S E N.

SENTIMENS

D'UN MEDECIN,

Ecrits à son Amy, sur la Lettre des
Pères Capucins du Louvre, em-
ployée dans le Mercure Galant du
Mois de Novembre.

MONSIEUR,

Après toutes les Conférences que nous
avons eues plusieurs fois touchant la di-
versité des personnages que l'on joint dans
le monde, il ne restoit plus qu'à voir
jouer le rôle de certains Ignorans dans le
fait de l'ostentation de Médecine. Vous n'avez
eu le petit Discours Apologétique en for-
me de Lettre inséré dans le Mercure
Galant du dernier Mois, fait par les
bons Pères Capucins, sur lequel vous
me demandez mon avis. Vous estes trop
pénétrant pour ne pas remarquer que ces
bons Pères ignorent à fond les grandes
maximes de la Médecine, & les Princi-
pes de la bonne Philosophie, & qu'ils se
don-

donnent tant d'encens que la teste leur en tourne, ne s'appercevant pas qu'ils oublient les mesures qu'ils devroient garder, pour mieux ménager leur réputation & leur modestie, lesquels sur le fait de l'Art ne peuvent avoir rien de recommandable, que l'autorité qu'usurpent ordinairement ceux qui viennent de loïn, pour imposer aux petits esprit credules, à la plebecule, & aux Gens qui n'ont pas le goust des bonnes choses, & le discernement, assez fin & assez délicat pour demesler la fourbe masquée des apparences de la verité. Il ne faut qu'observer de quelle maniere & par quels raisonnemens les bons Peres se disculpent de la mort prématurée & precipitée de M' Carpary, par la violence de leurs Remedes, & la hardiesse, pour ne pas dire plus, avec laquelle ils s'attribuent l'honneur de la guerison de Monsieur le Duc de Chartres.

A l'égard du premier Chef, le subterfuge dont se servent ces Medecins du grand Catre, est si grossier qu'il ne se peut lire

lire

lire ny souffrir sans quelque espece d'indignation. Ils alleguent pour Raisons pre-remptoires, que les Medecins qui n'ont esté appellez qu'à l'agonie de M^r Carpatry, n'ont pas dit & encor moins assuré, que leurs Remedes eussent reduit le Malade au deplorable estat où ces Messieurs le trouverent. Donc leurs Remedes n'ont pas tué M^r Carpatry, parce que les Medecins ne l'ont pas dit. Cette consequence n'est-elle pas bien tirée, non seulement pour leur justification, mais aussi pour l'aprobation de leurs Remedes? Et quand ils la voudroient soutenir bonne, elle se détruit en opposant le contraire veritable, puis que les Medecins qui sont venus au secours de l'Agonisant, sont prests d'en passer Acte pardevant Notaire, si l'on ne veut pas se contenter de leurs affirmations publiées par tout Paris, pour détromper le Public qui pourroit se laisser surprendre aux Faits articulez par ces bons Peres avec tant d'apparence de certitude. Le raisonnement suivant, par lequel ils tirent une
con-

consequence aussi infallible que la premiere, est d'une Philosophie toute singuliere, & qui n'a aucun rapport avec toutes ces nouvelles dont on s'enteste si aisement dans le Siecle où nous sommes, & dans lequel on cherche l'abregé des longues études. Voicy le raisonnement de ces bons Peres. Si leurs Remedes avoient échauffé le Malade, les Medecins qui ont esté appelez n'auroient jamais ordonné le Vin Emetique, qui est un Remede brûlant, caustique & gangrenant. Apres cette décision, jugez de la capacité de ces bons Peres, qui tranchent hardiment sur la qualité & les effets d'un Remede qu'ils n'ont jamais connu, comme il paroist par la maniere dont ils en parlent, puis que toute la Faculté de Medecine de Paris est opposée à ce sentiment prononcé en Maistres, par ces bons Peres, lequel a esté confirmé & autorisé par Arrest de la Cour, apres que les Commissaires deputez du Parlement pour entendre opiner tous les Docteurs d'une si celebre Faculté, eurent fait leur rapport, & de-

delivré Procès verbal de tout ce qui s'estoit passé dans cette Assemblée si nombreuse, & remplie de tant de beaux Esprits. L'on en pourroit sçavoir des nouvelles plus à fond de M^r de Mauvillain ancien Doyen de la Faculté, lequel fit finir toutes les contestations qui pouvoient partager les Esprits sur cette matiere dans le temps de son Decanat: ce qui marque leur malice ou leur ignorance (sauf l'honneur de leur Caractere.) Il faudroit faire icy une Dissertation pour leur apprendre les bonnes qualitez du Vin Emétique, de quelle maniere il agist en évacuans les humeurs rebelles & opiniâtres, qui ne cedent pas aisément aux Remedes ordinaires, ny mesme aux Acides, Alkali, & Sels volatils dont on est presentement si fort entesté, que l'on croit mesme que sans eux il n'y a point de Pannacée à esperer, & leur faire concevoir comment il rafraichit plutôt qu'il n'échauffe, comment il faut expliquer la chaleur, que par accident seulement il peut causer par les copieuses évacuations d'hu-

meurs

meurs atrabilaires, érugineuses & torréfiées, par les intemperies des entrailles, & particulièrement par les principales parties nourricieres, dans les replis desquelles ces humeurs farouches, indomptables & brûlantes d'elles-mêmes, & incapables d'aucune coction, se trouvent cantonnées, lesquelles ne se peuvent détacher & mettre en mouvement sans faire ressentir cette impression de chaleur dont ils sont empreignez, laquelle n'est causée par le Vin Emetique que par accident, comme il est dit cy dessus, non plus qu'une Fourche n'est point estimée puante en soy, parce qu'elle remuë le vieux fumier, ou d'autres ordures corrompues, dont les halénées peuvent faire bien du desordre: mais il faut remettre ces profonds éclaircissemens en d'autre temps, parce que ce ne sont pas des entretiens de Ruelles. Il faut se contenter pour le présent de ces petites réflexions.

Passons au second Chef, par lequel ces bons Peres prétendent que la guérison de M^r le Duc de Chartres est l'effet de leurs

Leurs Remedes. Peut-on pousser plus avant la temerité avec laquelle ils s'attribuent l'honneur du succès de la conduite de Messieurs les Medecins? Peut-on souffrir la vanité & la présomption de ces Medecins figurez, en assurant comme une verité que les Messieurs préposez à la santé du Prince leur en avoient rendu mille actions des graces; & qu'ils ne pouvoient assez dignement les remercier de ce qu'ils avoient fourny un Remede si salutaire? Apres cela ne peut-on pas demander à ces bons Peres ce qu'est devenu leur pudeur, & où s'est retirée leur modestie & leur humilité dont ils font semblant de faire profession? Pourra-t-on jamais croire qu'ils puissent dire la verité sur la guérison de M^r le Duc de Chartres, laquelle de confession publique, mesme tous les Aimaphobes & les plus jurez Ennemis braillardz contre la Saignée, n'est deuë qu'à ce grand Remede qu'artificieusement ces bons Peres ont teü & celé dans toute la narration qu'ils en ont faite? Que prétendent-ils
que

que l'on pense de leur sincérité & de leur conduite, apres un déguisement si criminel? Mais il est tres-certain que leurs Remedes avoient tellement échauffé le Prince, excité une si violente fermentation dans les humeurs, & un météorisme si considerable, que les convulsions, la difficulté de respirer, poussèrent l'Illustre Malade dans les derniers extrémitez, qui firent absolument desesperer de son salut, si la Saignée retirée coup sur coup jusques à trois fois, n'eust visiblement arraché des bras de la Mort ce jeune Prince, que par une trop prompte credulité on avoit abandonné à leur conduite. Il faut estre sincere quand on écrit historiquement un Fait, puis sur la nature des Remedes discourir par l'organe des Sçavans dans l'Art, quand on n'en est pas capable, & ne pas faire des comparaisons si hors d'œuvre, & si peu applicables au sujet, comme font ces bons Peres tant par celle de Michel-Ange & du Lanternier, que par la Phiole de verre à laquelle ils soubaissent le mesme degré

gré de chaleur, & les mesmes pores de l'estomach, afin de prouver par la venue que leurs Remedés ne descendent pas dans les boyaux, & par conséquent qu'ils ne peuvent jamais causer aucune inflammation, ny gangrene. En verité peut on souffrir une telle expression & raisonnement si absurde dans la bonne Medecine? On ne peut pas icy répondre à toutes ces especes d'extravagances, parce qu'il faudroit un Volume pour les refuter à leur confusion. Il faudroit encor parler à des Personnes un peu Philosophes, ou du moins qui eussent quelque teinture des Principes de la Medecine. Il suffit faire remarquer les beaux endroits de leur esprit & de leur candeur.

Je ne puis encor obmettre une autre vanité publiée dans le Mercure Galant, à la confusion d'un jeune Medecin qu'ils ont nommé M^r le Long, Docteur de la Faculté de Paris. S'estant trop confié aux Remedés des bons Peres, il en avoit fait user à une de ses Malades travaillée d'un Asthme depuis longtemps apres
quel-

quelque trêve qu'elle avoit ordinairement, elle retomba dans des accès plus violens que jamais, & si forts, que M^r le Long desespéra de la pouvoir tirer, comme luy-mesme l'a publié dans sa Compagnie, quoy qu'il eust rendu visite à ces bons Peres, pour les remercier, & leur témoigner qu'il estoit charmé de la bonté & de l'excellence de leurs Remedes; civilité un peu forte pour un Docteur, si elle est vraie, car ces bons Peres ne font pas scrupule d'imposer à la verité.

Achevons d'examiner la preuve qu'ils avancent pour confirmer l'infailibilité, ou du moins l'excellence de leurs Remedes. Ils disent deux choses. La premiere, qu'ils ont guery un Malade en Egypte, ce qui est soutenu par la déposition d'un seul Témoin, car il en coûteroit trop pour en faire venir plusieurs de si loin. Quand cela seroit vray, peut-on legitiment ajouter foy à un Témoin qui peut estre mandié? Et pourquoy citer un Malade guery hors de la Sphere des En-

Decembre. F que-

questes, s'ils ont tant fait de miracles à Paris? Puis au second lieu, ces bons Peres ajoutent pour fortifier leur preuve, qu'ils ont (indéterminément) fait une infinité de belles cures, certifiées admirables par quelques Medecins Provinciaux, dévouez par politique aux interets de ces bons Peres: Mais ce qui est de certain, c'est que si leurs Remedes ont réüßy en quelques Personnes de ce Climat, on remarquera que ce ne sont que Soldats, Laquais, Cracheteurs, ou quelques miserables Yvrognes, tombez dans les apparences de quelque maladie considerable à leur égard, & qui n'estois que l'effet de leurs excés & de leurs débauches.

Je sçay bien qu'ils pourront m'objecter qu'un Remede ne peut pas sauver tous ceux qui en usent, & cette objection est trop triviale pour ne s'y pas attendre. Mais quand ils ont recours à une guerison faite en Egypte, & à une seconde faite à Paris, peut estre aussi fausse que la premiere (car toutes les autres

tres sont des guerisons en l'air) on peut reciproquement avec un peu plus de certitude leur opposer cent pour un qui sont morts, ou languissans, & tres-incommodes, pour avoir usé de leurs Remedes sur leur bonne foy, telle que vous la pouvez conclure par ce qui est arrivé cy dessus.

M^r Sauvage, demeurant Rue Tiquetonne, ayant eu quelque accès de double-tierce, & ne se trouvant pas bien guery apres quelques jours qu'il eut perdue la fièvre, voulut pour plus grande secreté & confirmation de sa guerison, user des Remedes de ces bons Peres. Aussi-tost la fièvre continuë survint, & il mourut en quatre ou cinq jours par un transport au cerveau, & une alteration implacable causée par l'excès de la chaleur du Remede qui le consumoit, & qu'aucun rafraichissement ne pouvoit étendre. L'on en peut sçavoir le détail par M^r Fossion Maître Apoticaire, dans la Rue des Lombards. M^r Borvins de chez Monsieur de Louvoys, & bon amy de M^r

Carpatry, est encor dans un pitoyable état pour en avoir pris. Un Reverend Pere Minime, Frere de M^r Dessponty Payeur des Rentes, en a esté malade à la mort pour en avoir usé sur la fin d'une simple fièvre, de laquelle il pensoit se delivrer plus viste par cette grande panacée, & lequel a esté plus de trois mois à s'en remestre. Un Particulier de chez Monsieur le Grand, dans les Ecuries du Roy, qui n'en peut encor revenir. Le Fils de M^r Poquelin, qui demeure Rue des Petits Champs, proche S. Julien des Menestriers, âgé seulement de seize à dix huit ans, qui depuis quatre mois qu'il en a pris à diverses reprises, est encor aujourd'huy dans des retours de fièvre qui n'ont aucune regle; ce qui fait soupçonner avec raison quelque maligne impression du Remede dans la substance de quelque partie qui ne pourra estre surmontée que par la vigueur de la jeunesse, & par la longueur du temps; Et plusieurs autres, dont le Volume que l'on disere jusqu'au mois prochain à donner au Public;

blic; invitant toujours par avance ces bons Peres à tenir prests leurs Memoires bien circonstanciez des belles cures qu'ils ont faites à Paris; autrement ils courront grand risque d'estre bientost de la Classe des Abbez Fayol, Sanguin, Medecin de Bruxs, Rabel, & autres Gens à Secrets, & specifiques Guerisseurs de Cancers, dont la vogue n'est que de peu de durée, parce qu'ils manqueront toujours de cette partie judiciaire, si necessaire pour l'application de leurs Remedes, quand mesme on conviendroit de leurs bonnes qualitez. Qu'ils souffrent donc que le Public se détrompe, & qu'on leur soubaite une retraite plus conforme à leurs vœux. Qu'ils s'acquittent de leur veritable obligation, & qu'ils entrent comme ils devroient dans l'esprit de la charité, en donnant au Public le secret de leurs Remedes, pour ne plus abuser de la foiblesse & de la credulité des petits Esprits, qui sans discernement en demandent pour toutes sortes de maux, qu'ils fassent cesser tant de dépenses inutiles, que la li-

beralité du plus grand des Roys n'a point voulu épargner pour le bien & le soulagement de ses fideles Sujets. Il n'ont, ny ne doivent avoir aucun interest à cacher ce mystere pour augmenter leur fortune, mais seulement pour éviter de rentrer dans les devoirs de bons Religieux des-interessez qui cherissent leur condition, & qui ne doivent chercher que la gloire de Dieu, & le soulagement des Pauvres. Voila Monsieur, quel est mon sentiment sur la conduite & les Remedes de ces bons Peres qui se trouvent bien mieux dans un Louvre, que dans un Convent pour y pratiquer leur Regle.

Vous me sçavez gré sans doute du troisième Air nouveau que je vous envoie, puis qu'il vous donnera lieu de faire retentir la gloire du Roy dans vostre Province.

A I R.

*Hollandois, le grand Roy qui vous donne
la Paix.*

*Au temps qu'il se desarme
Est plus fort que jamais.*



*Il porte alors sa gloire en un degré suprême ;
Car que luy reste-t-il, après avoir soumis
Par tout ses Ennemis,
Qu'à se vaincre soy mesme ?*

Cette Victoire qui a si peu cousté au plus grand Roy que nous ayons jamais veu, n'est pas toujours fort facile à remporter. L'Histoire que je vous vay conter en est une marque. Elle vous fera connoistre qu'une aimable & jeune Personne a souffert longtems, pour n'avoir pû se rendre maistresse d'un sentiment d'averfion qui luy a fait rejeter obstinément tout ce qui pouvoit contribuer à son repos. Elle estoit belle, spirituelle, de naissance, & sous la conduite d'une Tante qui en avoit pris soin depuis la mort de son Pere & de sa Mere. Ses belles qualitez luy attiroient force Sôûpirans ; mais comme elle n'avoit point de bien, ils se contentoient de sôûpirer, & aucun d'eux ne songeoit à parler François. Cependant si ce grand nombre

bre d'Adorateurs établissoit l'honneur de ses charmes, il ne faisoit rien pour sa fortune. C'estoit un Mary qu'il luy falloit, & les douceurs qui luy estoient contées de toutes parts, demeurant toujours tournées en douceurs, elle passoit des jours agreables, & ne voyoit rien de solide pour l'avenir. Pendant cette inutile assiduité de Protestans, un Vieillard, crû fort riche, & faisant assez bonne figure dans le monde, se trouve chez une Dame à laquelle cette aimable Personne vient rendre visite, Il la voit, il en est charmé, & comme il n'avoit point de temps à perdre, parce qu'il estoit pressé de l'âge, il parle à la Tante, offre d'épouser sa Nièce, & la laisse arbitre des conditions. On presse la Belle. Elle résiste. C'est son grand-Pere qu'on veut qu'elle épouse. L'inégalité des années luy donne pour luy une aversion invincible. Elle ne voit rien que de dégoustant dans sa personne;

sonne; mais apres une longue résistance, on luy montre tant d'avantages dans ce Party, & on l'assure si positivement qu'il mourra dans les six mois, que sur cette derniere clause, elle se résout enfin à en faire son Mary. Les grands mots se disent. Le bon Homme est dans des ravissemens incroyables. Il l'adore plutôt qu'il ne l'aime, & comme il ne la quitte presque jamais, cet excès d'amour est un redoublement de peines pour elle. Ce qu'elle trouve de dégoûtant dans le Vieillard, ne la surprend point. Elle s'y est attendue, & souffre puis qu'elle a bien voulu s'y soumettre: mais elle prétend que le terme de ses souffrances doive estre borné. Les six mois se passent. Le bon Homme ne meurt point, comme on luy en avoit répondu, & il ne témoigne pas mesme avoir aucune pensée de mourir. Grand sujet de desespoir pour la Belle. Elle n'y trouve qu'un remede con-

folant. Il luy a promis de la mettre dans une opulence merveilleuse ; elle luy en demande l'effet. Le bon Homme fournit autant qu'il le peut à ses dépenses. Meubles, Bijoux, Habits, Points de France ; c'est tous les jours quelque achapt nouveau. L'envie qu'il a de s'en faire aimer le rend facile sur tout ce qu'il voit qu'elle souhaite ; mais sa bourse s'épuisant , il est enfin obligé de fermer l'oreille à ses continuelles demandes. Elle s'en chagrine , & les refus qu'il luy fait ne s'accordant pas avec la réputation qu'il a d'estre riche , elle examine ses affaires , & découvre qu'il n'a pas la moitié du bien qu'il s'estoit donné. Rien ne la console de se voir trompée sur cet article. Elle ne peut plus estre maistresse de l'averfion qu'elle a toujournuë pour le Vieillard. Les plaintes accompagnent ses chagrins. Les reproches suivent ses plaintes , & enfin l'obftination qu'il témoigne à se vouloir

loir toujours accommoder de la vie, l'emporte sur ce que l'éclat où elle se résout va faire courir de bruits dans le monde. Elle abandonne son vieux Mary, & retourne chez la Tante dont elle se connoit tendrement aimée, & qui apres quelques remonstrances inutiles, se trouve obligée de la recevoir. Le bon Homme qui en est passionnément amoureux, se desesperé. Il court apres elle, luy dit les choses les plus touchantes pour l'obliger à revenir avec luy; prie, presse, & toutes ses prieres ne gagnent rien. Il la quite, & si-tost qu'il réfléchit sur ce qu'elle vaut, il connoit qu'en la revoyant, il a pris un nouvel amour. Il écrit, envoie Messagers sur Messagers, & tout cela inutilement. La Belle demeure inflexible. Une de ses plus particulieres Amies, à qui elle n'a jamais refusé aucune chose, a beau luy représenter qu'il vaut mieux qu'elle fasse aujourd'huy de bonne grace,

ce qu'elle ne se pourra dispenser de faire demain; que si son Mary fait la moindre plainte en Justice, la Tante sera obligée de la renvoyer, & qu'ainsi elle ne se doit point exposer au chagrin d'une contrainte qui ne luy scauroit estre que honteuse. La Belle n'écoute que son antipatie. Il n'est aucune résolution qu'elle ne prenne plustost que de retourner avec le bon Homme, & elle proteste déterminement que cela n'arrivera jamais que dans l'occasion de sa mort. Son Amie traite cette protestation d'emportement, l'assure qu'elle reviendra dans son bon sens, & elles s'échaufent si fort à soutenir toutes deux ce qu'elles prétendent qui arrivera, qu'elles gagent enfin ensemble, l'une, qu'elle n'entrera jamais chez le bon Homme que quand il sera tout prest de mourir; & l'autre, qu'elle ne pourra tenir longtemps contre son devoir & sa conscience. Celle qui perdra doit don-

donner un Diamant. Trois mois se passent. Le Vieillard amoureux de plus en plus, écrit, envoie ses Amis, & ne peut faire changer de sentimens à sa jeune Epouse. Enfin il a recours au dernier remede. Il se met au Lit, feint d'estre malade; & afin qu'on le croye plus facilement, il fait dire chaque jour pendant quelque temps, que son mal augmente. Sa Femme en est avertie. On la presse de l'aller voir, & elle ne se laisse fléchir que quand on l'assure qu'il est dans une telle extremité, qu'on ne croit pas qu'il passe le jour. Elle part contrainte par les importunités qu'elle reçoit, par la bien-séance, & par ses Parens. Quoy que le Diamant qu'elle avoit gagé luy tinst peu au cœur, elle ne laisse pas d'envoyer chercher son Amie. Elles vont ensemble chez le Vieillard, & ne voyent que visages tristes en entrant. On les conduit avec toutes sortes de marques d'affliction jusqu'à

la Porte de l'Apartment du Malade. C'est un silence lugubre, accompagné mesme de pleurs. Jugez de l'étonnement de la Belle. A peine a-t-elle mis le pied dans la-Chambre où l'on avoit eu ordre de la conduire, que vingt-quatre Violons commencent à luy donner un Concert. Elle voit un magnifique Couvert préparé, la plus considérable Noblesse du Pais-assemblée, & le Vieillard, qui en se jettant à ses genoux, la presse avec toute la tendresse imaginable de se vouloir raccomoder avec luy. Tous ceux qui sont présents joignent leurs sollicitations à ses prières. L'attaque est forte, & la Belle a peine à la soutenir. On luy donne le temps de se remettre, & quoy qu'elle ne soit pas tout-à-fait rendue, on la trouve assez adoucie pour esperer qu'on luy fera entendre raison. On sert un Repas des plus superbes. Son Amie prend place auprès d'elle, la regarde, se met à rire, & ne

& ne peut s'empescher de luy dire un mot du Diamant. Il n'y avoit rien de mieux décidé pour la gageure. Le Repas finy, on propose la Promenade, Le bon Homme, qui apres sa Femme n'aimoit rien tant que les Chevaux, commande qu'on luy en amene un qu'il avoit acheté depuis peu, & qu'il ne connoissoit pas encor. Il le monte pour faire voir à la Belle que l'âge n'avoit pas épuisé toute sa vigueur. Le Cheval estoit fougueux, & il ne se trouva pas si bien gourmandé par celuy qui le montoit, qu'il ne l'entraînast dans un Etang, où il s'abatit. On s'y jetta pour le secourir; mais quoy qu'on pust faire, le bon Homme s'y noya, & on ne l'en put retirer que mort. Ainsi la Belle fut la cause innocente de cet accident, & se vit Veuve dans le temps qu'elle avoit tout sujet d'en desespérer. La réflexion du Vieillard noyé, & noyé en quelque façon pour elle, luy arracha
quel-

quelques pleurs, qui ne coulerent pourtant pas si abondamment, qu'elle ne demandast à son Amie, à laquelle des deux elle croyoit qu'il en dуст couster un Diamant.

Je viens à d'autres nouvelles. On a tenu les Etats de Languedoc. L'Assemblée s'est faite à Montpellier. M^r le Duc de Verneüil, Gouverneur de la Province, n'a pû s'y trouver. Quand le Gouverneur est absent, c'est au Lieutenant General à les tenir. Ils sont trois en Languedoc, parce que la Province est grande; & ces trois ont chacun leur Département. M^r le Marquis de Calvisson est le premier, M^r le Comte du Roure le second, & M^r le Marquis de Montanegre le troisiéme. L'ancien, ny celuy dans le Département duquel les Etats s'assemblent, n'ont pas pour cela plus de privilege de les tenir. C'est tour à tour qu'ils ont cet honneur. C'estoit cette année celuy de M^r le Marquis de Calvisson.

Il

Il est de la Maison de Nogaret, & Lieutenant General des Armées du Roy. On ne monte pas à ce degré sans avoir donné en beaucoup d'occasions de grandes marques de courage & de conduite. Il a esté Mestre de Camp d'un vieux Corps. M' le Chevalier de Calvisson son Frere commandoit toutes les Compagnies des Gardes à l'Affaire de Treves. Il y fut tué en donnant des preuves d'une valeur extraordinaire. Madame leur Mere estoit Nièce du Marechal de Thoiras, & portoit le mesme Nom. Madame la Marquise de Calvisson est Fille de M' le Comte de l'Isle-Marivaut, Seigneur & Marquis de la Rouë. C'est la mesme qu'on admiroit il y a quelques années à Paris, & que l'on n'y appelloit que la belle de Marivaut, Nom qu'elle s'y estoit acquis avec justice. Pour revenir aux Etats, M' le Marquis de Calvisson, & M' Daguesseau Intendant, y ont expliqué les

volontez du Roy. M^r l'Archevesque de Toulouse y a fait voir par sa Réponse la soumission des Etats aux ordres de Sa Majesté; & par une diligence qui jusqu'icy avoit esté inconnüe, les Etats ont arresté le Don gratuit à huit cens mille écus; ce qui fait voir l'affection des Peuples pour nostre Auguste Monarque, & la sage conduite de M^r le Cardinal de Bonzi, né Président des Etats comme Archevesque de Narbonne, l'un des plus habiles Négociateurs du temps, & connu pour tel dans les Cours de Pologne, d'Espagne, & de Venise. Vous remarquerez, s'il vous plaist, que ces mesmes Etats donnerent l'année dernière trois millions, & que le Roy pour faire goûter des fruits de la Paix à cette Province, a bien voulu se contenter de deux millions quatre cens mille livres.

L'Assemblée générale des Communautés de Provence s'est aussi tenuë

nuë. Lamsbec est le lieu qui a esté choisy pour cela. M' Roullié Intendant de la Province, y a expliqué les volontez du Roy. On y a accordé huit cens mille livres à Sa Majesté, laquelle a eu la bonté d'en remettre deux cens mille. C'est M' le Comte de Grignan, Lieutenant General de la Province, qui a tenu cette Assemblée, & le mesme qui nous a enlevé la belle Mademoiselle de Sevigny, qui faisoit un des plus agreables ornemens de la Cour.

M' le Mareschal Duc de Navailles, qui commandoit l'Armée du Roy en Catalogne, & qui est toujours à Perpignan, ayant laissé deux Bataillons, & quelque Cavalerie dans le Comté de Cerdagne; & fourny les Garnisons des Places du Roussillon, avoit envoyé en Provence toutes les Troupes qui luy restoient. On en avoit mis trois Regimens de Cavalerie dans Arles; mais les Gouverneurs & Consuls de cette Ville-là
 ayant

ayant une entiere confiance aux bontez du Roy, luy députerent M^r le Marquis de Boche qui est connu de Sa Majesté par beaucoup de services qu'il luy a rendus dans ses Armées, sur tout en ces dernieres Campagnes à la teste d'un Regiment de Cavalerie. Le Roy qui connoist la fidelité & la soumission de la Ville d'Arles, reçeut favorablement la tres-humble priere de M^r le Marquis de Boche. Sa Majesté n'a pas oublié le beau Monument qu'on a élevé à sa gloire; j'entens l'Obelisque dont je vous ay envoyé la Figure, & qui a fait tant de bruit dans le Monde. Ainsi Elle voulut bien soulager cette Ville de deux Regimens, & luy laissa l'esperance de luy faire bien-tost la mesme grace pour le troisiéme. Le Pere de ce Marquis, & tous ceux de cette Maison, ont toujourns esté fortement attachez aux interets de leur Pais, & n'ont épargné ny leur sang, ny leur bien pour le service de l'Etat,

tat, comme on le peut voir dans l'Histoire de Provence de Nostradamus, & de plusieurs autres Historiens. On ne doutera point de la vigilance & du zele de l'Illustre Deputé dont je viens de vous parler, quand on sçaura qu'il a déjà obtenu le délogement du Regiment qui restoit à Arles.

M^r de Maran Lieutenant Colonel des Fuzeliers, & Brigadier d'Infanterie, n'a pû resister à une fièvre, apres avoir si souvent bravé les plus fortes attaques de nos Ennemis.

On a fait paroistre beaucoup de douleur à Troyes, pour la mort que je vous ay déjà apprise de M^r Mallier du Houffay son dernier Eveque. Entre les autres honneurs qui ont esté rendus à sa mémoire, on luy a fait élever une espee de Mausolée dans une des plus considérables Eglises de son Diocese. Je vous en envoie la Figure qui vous le presentera. Tout le corps de l'Ouvrage estoit

estoit d'un Marbre jaspé rouge. Le Marbre blanc avoit esté employé aux Panneaux du pied-d'estal, aux ornemens, & aux quatre Enfans qui s'y voyent. Les deux Panneaux de devant & de derriere avoient de Inscriptions. Vous en pouvez lire une. Voicy ce qui estoit dans l'autre. *Piis manibus R. R. In Chr. Pat. Fr. Malher du Housay, Treas. Dioc. Episc. Cap. Reg. Ecol. Treas. dicat, consecrat.* Aux Panneaux des deux costez estoient des Basse-tailles qui representoient la charité, & la douceur de ce grand Eveque.

Le nom du Pere de Bellemont Capucin ne vous doit pas estre inconnu, apres ce que je vous ay déjà dit de luy dans mes autres Lettres. Il continuë à faire éclater par tout ce zele ardent qui doit animer un Prédicateur Missionnaire, & il fait de si grands fruits par ses charitables Remonstrances, qu'un Cavalier penitent, luy a depuis peu remis volontai-

pag. 142



tairement entre les mains une somme deniers pour estre restituée au Roy. Le Pere de Bellemont la porta à Sa Majesté, qui ne fut pas peu surprise de cette délicatesse de conscience dans un Homme d'épée. Elle abandonna cette somme au Pere pour en disposer comme il l'entendrait en faveur de son Convent; mais la Regle des Capucins leur défendant de rien recevoir que pour une chose déterminée, le Roy eut la bonté d'appliquer cette somme pour le Bâtiment de ceux de Constantinople que Sa Majesté entretient, avec toutes les autres Maisons des Capucins Missionnaires dans la Turquie, & dans les autres Païs Infidelles; ce qui marque la grandeur du zele de ce triomphant Monarque.

Nous avons depuis deux ans des Bains & des Etuves à la maniere des Romains. Ils sont tres-diférens de ceux dont nous nous sommes servis jusqu'icy. M^r Dionis Chirurgien ordi-

dinaire de la Reyne, est le premier & le seul qui en ait fait bastir à Paris. Quoy qu'il ait tiré ses premières connoissances des Bains dont on se sert à Rome, il a falu qu'il y ait changé, & mesme ajouté beaucoup, à cause de la diversité du Climat, qui est moins chaud que n'est celuy d'Italie. La disposition du lieu est riante, & satisfait fort la veuë par les Vases, Bustes, Bassins, Porcelaines, & Peintures, qui en font les ornemens. Ces sortes de Bains & d'Etuves ont tiré leur origine des Levantins, qui ne reconnoissoient point d'autre Medecine. Les Romains en eurent connoissance apres les Conquestes qu'ils firent dans le Levant, & les ayant trouvez excellens & pour la santé & pour la propreté, ils en firent faire plusieurs à Rome. On y en a conservé l'usage jusqu'à aujourd'huy. Les Empereurs mesme en ont fait faire de si superbes pour leur service particulier, que

l'Hi-

Histoire

jusqu'à quatre employez à la de Dioclétien.

Ruines, ainsi que de ceux de Néron, de Trajan, & d'Antonin, qui tiennent lieu parmy les Antiquitez de Rome. L'Italie nous avoit fourny plusieurs choses que nous avons trouvées fort agreables; les Opéra, les Eaux glacées de toutes sortes de fleurs & de fruits, les Marbres, & mesme plusieurs manieres de bastir; mais M' Dionis nous a fait voir que nous n'avions pas encor épuisé toutes ses raretez, en nous donnant ces manieres de Bains qui nous avoient esté inconnuës jusqu'à présent.

Puis que vous estes Arbitre des Gageûres qui se sont faites sur les Enigmes du dernier Mois dans quelques Societez de vostre Province, je vous fais part de vostre Province, fait naistre sur les Explications de vous fais part. Vous trou-
ve-

G

yez le vray Mot de la première dans celle qui suit. Elle est de M^r Gardien Secrétaire du Roy, qui n'a fait ces Vers que pour rendre justice au mérite de Madame de Rambey. Vous vous souvenez que c'est elle qui a fait l'Enigme.

*Croit-il donc m'échaper sans que je le devine ,
Ce noir & bizarre agrément ,
Qui sert aux Dames d'ornement ,
A moy qui le premier chantay son origine ?*

*A l'entendre parler , diroit on qu'il y touche ,
Avecque son Trône de fleurs !
En vain il prend mille couleurs ,
Je le connoy fort bien , c'est une fine Mouche.*

*Oüy Mouche , il est certain ; mais toute pré-
tieuse*

*Pour sa grace & pour sa beauté ,
Et l'on peut dire en verité
Que l'on n'en vit jamais de si bonne Faiseuse.*

*D'une illustre Sapho , mais plus belle & plus
sage ,*

*Dont l'esprit se fait renommer ,
Et dont les yeux savent charmer ,
Elle est le délicat & surprenant ouvrage.*

Honneur de vostre Sexe , & gloire du Parnasse ,

Si

Si de tes Mouches
 Ne dites plus que
 Vous trouverez
 Avec le mesme
 Que l'on ramasseroit

-cy vous laissez choir souvent,
 Les uns en emporte le vent,
 qui les ramasse
 empressement,
 le plus beau Diamant.

J'ajoute les noms de ceux qui ont
 trouvé ce mesme Mot de la Mouche,
 M^{re} le Chevalier du Terrié, Capi-
 taine au Regiment du Roy à Ath;
 De Scrival; Hautin, Fils d'un Con-
 seiller honoraire du Chastelet; De
 Lanonniere-Jarrosson; Du Mesnil;
 Houppin le jeune; Fontaine des
 Isles, d'Orleans; Noiret, de Ro-
 üen; Chantreau; Des Avaris; Des
 Rosiers, de Rennes; Cousinet, Fils
 d'un Maistre Des Comptes de Pa-
 ris; Rault, de Rouen; Le Mau-
 rilleu, de Chauven; Germain, de
 Rouen; De Lonlay, de Valoigne;
 six derniers en Vers;) Boytet,
 de Orleans; De Bernicour, de Tour-
 n, & du Colombier; &
 M^{lles} de S. Paul, de S.
 Che-

Cheron. *La Coife de tafetas, un Masque, un Loup, & un Manchon, font d'autres Mots qu'on a appliquez à cette Enigme.*

M' Maillet le Verd, Echevin de Troyes, a expliqué ainsi la seconde dans son vray sens.

*Resvant un jour Tirsis & moy
Sur le sens qu'enfermoit cette Enigme nouvelle.
Ma pauvre petite cervelle
En moins de rien fut toute en desfarroy.
Je renferme souvent une haute sagesse,
Cela m'embarassoit le plus:
Mais Tirsis sans tant de finesse
Mit tout d'un coup le doigt dessus;
Car m'ostant ma Calotte, & me touchant
la teste,
Si la chose dont il s'agit
Couvre souvent des Gens d'esprit,
Savrent aussi, dit-il, elle couvre une Beste.*

M' Maillard, du Quartier S. Paul; Le bon Clerc, de Châlons, & M' de Mansec, S' de Pontdouble; ont donné le mesme sens, le dernier en Vers Les autres Explications ont esté sur le *Chapeau, la Plume à écri-*

re, une Peau à couvrir un Livre, la Mer, & un Tambour de Basque.

Ceux qui ont deviné l'une & l'autre Enigme, sont M^r Roussel, Aumônier ordinaire du Roy, à Conches; Panthot, Medecin; Du Ry de Champdoré; Baillé le jeune, d'Agen; De Bonnecamp, de Quimper; De Bollain, Capitaine au Regiment de Picardie; Du Val l'aîné, Medecin d'Evreux; Frolant, Avocat en Parlement; Treblig, de Villedicu; D'Infré; L'Anglois, de Pontoise; & Mesdemoiselles de la Marinier; Raincé, de la Rue Chapon; Fredinie, de Pontoise; La Societé Cloistrée de Paris; Potier de Lange, de Compeigne; Du Mont; Les Dames inséparables du Périgord; L'Amant des-interessé de Bordeaux; Mesdemoiselles Rappé, Masicq, Metoyer, Meschin; La belle Joupeau de la Flote en l'Isle de Ré; & Belamire amoureux. Elles ont esté expliquées en Vers pa

G 3

M^r

M^r le Coq de Boirivey; De Lutel, de Soissons; Du Lampet, de Clermont en Auvergne; De Lorne; Aimés le Fils, de Beziers; Maillet le Verd; L'Abbé de Sacy, de Rouen; Chantleu; Du Mont Avocat à Chaumont; Hordé; & le Chevalier de Lessé.

Les deux nouvelles Enigmes que je vous envoie, sont; la premiere, de M^r le P. la Tournelle; & l'autre, de M^r Taveault, de Nuis en Bourgogne.

E N I G M E.

*J'ay longtemps sollicité ma Mere,
Qui m'a perdue en se sauvant.
J'ay des Sœurs à foison, sans avoir un seul
Frere,*

Ny rien qui paroisse vivant.

*Mes Sœurs & moy pourtant nous faisons des
querelles*

Qu'on craint autant que les Duels.

*Les traits que nous lançons, s'ils ne sont pas
mortels,*

Engendrent des haines mortelles.

Fieres comme des Amazonnes,

Nous

Nous nous attaquons aux Etats,
 Et sans nous ménager avec les Couronnes,
 Fronçons Edits & Magistrats.
 C'est nous qui remplissons, ou qui vuidons la
 bourse,
 Qui faisons revivre les morts,
 Et dont il faut souvent fendre & souiller le
 corps,
 Pour mettre fin à nostre course.

AUTRE ENIGME.

ON ne voit point dans la Nature
 De corps plus petit que le mien,
 Et cependant je fais si bien,
 Que je suis plus fécond qu'aucune Creature.
 J'aurois trop de fureur dans les grandes cha-
 leurs,
 L'Hyver est destiné pour me mettre en usage ;
 J'ay l'humeur si piquante, & l'esprit si sauvage,
 Que plus on me chérit, plus on verse de pleurs.
 Pour se servir de moy, qu'on me mette en
 poussiere,
 Qu'on employe à me battre, & la nuit &
 le jour,
 Je n'en seray pas moins audacieuse & fiere ;
 Malheur aux Gens qui me font trop la co

III.

Mademoiselle Fredinie, de P
 toise, a parcé les obscuritez de
 G 4 ni me

nigme d'*Euridice*, en finissant par ces Vers l'explication qu'elle luy donne.

*Ouy, j'auray la confusion
De m'estre attachée au Mensonge;
La Fable d'Euridice est une illusion,
Et vostre Enigme n'est qu'un Songe.*

Ce dernier Mot est le véritable de l'Enigme, & a esté aussi trouvé par M^{rs} Robert, de Châlons en Champagne; De Serival; Baillé le jeune; Le Coq de Boisrivey, & Carré d'Ansey pres de Dijon. On l'a encor expliquée sur *l'Echo*, *le Miroir*, *la Fumée*, *la Curiosité*, *l'Eclipse de Lune*, & *le Seau*. Toutes ces Explications ont leurs beautez; mais à l'égard du Songe, il seroit difficile de rien imaginer de plus juste. Pluton rend *Euridice* à *Orphée*, avec defense de la regarder, qu'il ne soit entierement fortý des Enfers. Il marche. Il fait quelque temps violence à son amour, mais à peine a-t-il entre-veu la sombre lumiere que le Soleil fait descendre jusqu'à l'entrée

trée de ces lieux de confusion & de tenebres, qu'il tourne la teste, & cede à l'impatience de sçavoir si sa chere Euridice le fuit. Il la voit entraînée par des Ombres, qui la ramènent dans les Enfers. Voilace qui nous arrive souvent en dormant. Nous jouïssons de tout le bonheur que nous pouvons souhaiter. Mille flatteuses Images nous le representent. Le jour vient. Nous ouvrons les yeux, & cet imaginaire bonheur s'évanoüit avec le sommeil qui l'a causé. A vouloir pousser un peu la morale, il y auroit icy lieu de dire que toute la vie n'est qu'un songe, mais je suis pressé de vous faire voir l'Enigme d'*Hercule* & de *Promethée*. Ce ne sont pas des noms inconnus pour vous. Vous sçavez que ce dernier ayant dérobbé le feu du Ciel, fut attaché au *Caucase*; où une Aigle luy venoit tous les jours déchirer le cœur. Ce suplice auroit peut-estre esté éternel, aussi bien qu'ece-luy



HERCULE ET PROMETHEE ENIGME.

vant, & on les appelle Mercuriales par cette raison. Comme ces sortes de Discours sont des Remonstrances, ils sont causé que tout ce qui est Reprimande, a pris le nom de Mercuriale. Les Gens du Roy se tenoient anciennement à l'entrée de la Grand'Chambre; & comme tous les Conseillers y devoient passer, ils prenoient ce temps pour leur faire ces Remonstrances; mais cet usage a esté changé, & l'on a étably les Mercuriales, qui consistent presentement en des Harangues publiques.

M^r le Premier Président parle d'abord aux Huissiers; en suite on va querir Messieurs les Gens du Roy, & il leur adresse la parole en commençant par ces mots, *Gens du Roy*. Voicy à peu pres ce que Monsieur de Novion leur dit la dernière fois. Il fit connoistre, *Qu'après avoir déjà parlé des avantages du Silence, il sembloit que c'estoit le blesser, de faire une autre fois son éloge; mais qu'il luy restoit*

étoit beaucoup de choses à dire qui pou-
 voient estre d'une grande instruction. Il
 dit en suite, Que le silence fut si bien
 observé dans l'Aréopage, que les Grecs
 en firent un Proverbe parmi eux, &
 que ce fut dans cette celebre Assemblée
 que Caton parla avec tant de justesse,
 & que son Interprete se rendit si ennu-
 yeux, qu'il donna lieu de dire que les
 discours Romains partoient de la teste,
 & ceux des Athéniens seulement des le-
 vres. Il ajoûta, Que les Egyptiens ne
 s'expliquoient que par des hiéroglyphes,
 & que le laconisme avoit toujours
 esté le caractere de la plus vive Elo-
 quence; Que Licurgue disoit que son Peu-
 ple aimoit la briéveté, parce qu'elle ap-
 prochoit le plus du silence. Il dit encor,
 Que le silence estoit le langage du Ciel;
 Que les Oracles avoient peu parlé; Que
 Dieu mesme avoit blâmé la prolixité
 jusques dans la priere; & que lors que
 Moïse eust eu l'avantage de conférer avec
 cette Majesté suprême, il connut qu'il
 avoit moins de facilité à s'exprimer, &

sentit que sa langue estoit empeschée. Il conclut de là, Que ce qu'il y a de plus sublime nous apprend à peu parler, & finit en disant, Qu'il ne falloit rien omettre de nécessaire, & ne rien de superflu, & que Caton fut admiré de n'avoir rien dit en sa vie dont il eut eu sujet de se repentir.

· Ce discours estant finy, M^r le Premier Président adressa la parole aux Conseillers, & ayant commencé par le mot de *Messieurs*, il leur dit, *Que si le silence estoit bienseant à tout le monde, il l'estoit encor plus aux Magistrats, dont la suffisance estoit connue; Que l'Homme public ne devoit pas toujours dire tout ce qu'il sçavoit, & devoit toujours sçavoir ce qu'il estoit temps de dire; & que s'il n'estoit pas maistre de sa langue, il estoit incapable des grands Emplois.* Il dit en suite, *Que le grand Parleur estoit comme un Epileptique qui alloit tomber où le bazard & la violence de son mal le portoit; Que la Magistrature estoit une Milice; Que la Vic-*
toire

toire suivoit le secret, & qu'on lisoit dans Homere, que les Troupes Troyennes qui marchent à grand bruit, estoient toujours infortunées, tandis que les Grecs qui tenoient leurs marches secretes, remportoient des victoires continuelles. Il dit encor, Que ces mesmes Grecs en loüant la valeur d'Achille, n'avoient pu donner une plus éclatante idée de celle de nostre incomparable Monarque; Que tant de Troupes unies contre les interests de la France, n'avoient pu autre chose que publier des desseins inutiles, pendant qu'il avoit sçeu se prévaloir des avantages du secret, & qu'il avoit fait des prodiges de valeur. Il parla du fameux éloge qui fut donné au grand Capitaine de la Grece, & dit, Qu'il n'avoit jamais paru d'Homme qui sçeu tant, & qui dist moins. Il finit par ces paroles. En effet, Messieurs, c'est toujours assez dire, que de satisfaire à son sujet, & souvent mesme le silence fait la réponse du Sage.

Ceux qui m'ont fait part de ces deux

deux Discours ayant une memoire tres-heureuse, je ne doute point que les pensées n'en soient beaucoup mieux suivies qu'elles ne le sont dans celuy du jour des ouvertures des Audiences.

Si-tost que M^r le Premier Président eut achevé de parler, M^r Talon fit un éloge du Roy sur ce qu'il nous donne tant d'occasions de l'admirer. Cet Eloge fut suivy de trois Portraits, dont l'un fut du Magistrat *paressieux*, l'autre du *voluptueux*, & le troisiéme du *parfait*. Il appliqua ce dernier à M^r le Premier Président de Novion. Il parla de sa vigilance, de sa grande activité, de son extrême application aux Affaires, de la grande intelligence qu'il en avoit, & de la prompte expédition qu'il procuroit aux Parties. Il finit en disant que sa présence l'empeschoit de dire des choses auxquelles il sçavoit bien que sa modestie répugneroit, & en excitant tous les Juges à l'imiter.

Tou-

Toute l'Assemblée fut charmée de cet éloge, & la satisfaction qu'elle en fit paroître fut une marque qu'elle estoit fortement convaincuë de tout ce qui avoit esté dit à l'avantage de M' le Premier Président.

Je vous enverray au premier jour un Livre nouveau qui va sortir de la Presse. C'est une *Dissertation* sur un Voyage de Grece publié par M' Spon. Vous y trouverez des Remarques fort curieuses sur les Médailles & sur les Inscriptions; & ce qui vous y plaira le plus, vous y verrez la Défense d'un autre Livre, qui n'a pas moins esté de vostre goust que de celuy du Public. Je parle d'*Athenes ancienne & nouvelle*, que M' de la Guilletiere nous donna il y a trois ans. On l'a attaqué. Vous examinerez si on a eu raison de le faire.

On m'a envoyé un Air nouveau de M' des Fontaines. Je vous en fais part. En voicy les Paroles.

AIR

A I R N O U V E A U.

*Ce n'est qu'au retour des beaux jours
Qu'on doit suivre l'ardeur que l'Amour nous
inspire.*

*Mais dès que l'Eté se retire ;
Il faut renoncer aux Amours.*

En récompense ,

Si-tost que l'Automne s'avance .

*Il faut , pour célébrer de Bacchus la memoire,
Vuider, en s'éveillant, cinq ou six Brocs de Vin ;
Et le reste du jour l'employer à tant boire ,
Que nous ne sachions plus s'il est soir ou
matin.*

Je ne vous diray rien de la Guerre. Ces Articles auroient mauvaise grace dans un temps où l'on ne parle par tout que de Paix ; & d'ailleurs on ne s'est presque point batu depuis la derniere Lettre que vous avez reçeuë de moy. Nous n'avons pourtant pas laissé de prendre quelques Places dans le Diocese de Cologne, où nos Troupes vivent commodément, ainsi que dans les Pais de Julliers & du Liege. L'Armée du Prin-



UCU



rou



icien



Qe n



e rous

Handwritten text, likely a header or title, consisting of several lines of cursive script.

Handwritten text, likely a header or title, consisting of several lines of cursive script.

Handwritten text, likely a header or title, consisting of several lines of cursive script.

Handwritten text, likely a header or title, consisting of several lines of cursive script.

Handwritten text, likely a header or title, consisting of several lines of cursive script.

Prince Charles a beaucoup souffert sans se battre; & l'obstination que ce Prince a eue de la faire tenir sur pied dans un lieu où elle manquoit de vivres, pendant qu'il faisoit relever les Fortifications du Fort de Kell, luy a beaucoup cousté. On a fait un Pont de Bateaux à la place de celuy que nous avons brûlé, & qu'on appelle le Pont de Strasbourg. Le nouveau est bien éloigné de reparer la perte de l'ancien, puis qu'il faudroit plus de temps pour en rétablir une seule Arche, que pour en dresser un de Bateaux tout entier.

Vous attendez peut-estre que je vous apprenne des nouvelles d'Angleterre. Quoy que la des-union qui s'y est formée ait déjà cousté du sang, elle peut n'estre qu'apparente, & avoir esté produite par des intelligences dont il n'est pas aisé de développer le mystere. De la maniere dont on agit de ce costé-là, il semble qu'on n'y sçait pas trop bien ce qu'on veut.

veut. Quand le temps nous aura permis de mieux pénétrer dans le secret des Intereffez, je vous feray ſçavoir en peu de mots, ce que je ne vous apprendrois pas aujourd'huy dans un Volume, ſi je vous mandois tout ce qui ſe debite parmy ceux, qui dans l'avidité de parler, raifonnent des journées entieres ſur un oüy-dire dont il n'eſt plus queſtion le lendemain.

Je finis par l'Article que vous m'avez particulierement recommandé de la part de vos Amies. C'eſt celui des Modes. Il ſeroit difficile de vous en parler plus certainement que je vay faire. La plûpart des Etofes que l'on porte ſont des Satins & des Gros de Tours rebrochez avec un cordonnet. On porte auſſi beaucoup de Velours cizelez. Les fleurs & le fonds des uns ſont couleur de cheveux bruns; & les autres ont des fonds blancs, & des fleurs brunes. Les Jupes ſont couvertes à plein de bro-

broderie de soye; & quand on y met des dentelles, on les joint de si pres, qu'il semble qu'une seule couvre toute la Jupe. Quand on ne met qu'un rang au bas des Jupes, c'est ordinairement une broderie, & l'on n'y met plus rien de couché ny de volant. On porte beaucoup d'Habits noirs, & presque point de Tabliers. On a veu au commencement de l'Hyver plus de cent sortes de Manchons de pluche. Chaque Marchand en avoit d'une façon particuliere. Les pluches estoient de couleurs différentes, ce qui donnoit lieu de faire des Manchons en Zigzac, en Echiquier ou Damier, & à bandes, de diverses couleurs. Les riches ont esté d'Hermine, avec des bandes de tissu, qui estoient aussi de toutes sortes de couleurs. On en a veu de Marte avec de la frange d'or, & d'autres de Marte, & tous couverts de testes. Cette derniere mode n'a pas esté suivie. Il s'en fait presentement dont la pluche est

est toute d'une couleur, avec un cordonnet cousu dessus de plusieurs manieres. On en voit aussi avec ces cordonnets, qui ont un dessein tres-agreable. /

Quoy que ma Lettre soit datée du 31. de ce Mois, des raisons que vous pouvez aisément vous imaginer, m'ont obligé de la finir la veille des Festes. Ainsi vous n'y trouverez aucune des Nouvelles qu'on a eu soin de m'envoyer pendant les huit derniers jours de l'Année. J'en remets les Articles jusqu'au Mois prochain, & n'oubliroy pas une Feste galante qui a esté faite à Grenoble, & dont la magnificence mérite d'estre publiée par tout. Je vous entretiendray en mesme temps des Régals qu'on a faits icy aux Ambassadeurs de Hollande, de Charges qui ont esté données nouvellement, & de tout ce qui s'est passé touchant la Paix d'entre la France & l'Espagne depuis que la Ratification est venuë. Cette heureuse

reuse Paix est le fameux Ouvrage de LOUIS LE GRAND. Les Chiffres Romains qui marquent l'Année 1678 pendant laquelle cette Paix a esté concludë, se rencontrent dans quatre mots Latins par lesquels M^r de Vaux Maistre des Comptes à Dijon, nous a exprimé dans cette Langue ce que je viens de vous dire dans la nostre. P A X L V D O V I C I M A G N I O P V S. Ces lettres numérales mises en ordre, font M. DC. LXVVIII. Je ne doute point qu'on ne m'envoÿe quantité de Galanteries qui se feront faites au sujet des Etrennes. Ce sera par elles que je commenceray à vous faire voir que mes Lettres seront désormais remplies de matieres agreables & divertissantes, quoy que le reste n'y soit pas oublié pour ceux qui ne font pas leur plaisir de ce qui plaist aux belles Ruelles. Je suis, &c.

A Paris ce 31 Decembre 1678.

TABLE des MATIERES contenuës en ce Volume.

<i>Avant-propos,</i>	1
<i>Lettre sur une Galere bâtie à Marseille en un seul jour,</i>	9
<i>Mariage de M. le Marquis de la Pierre & de Mademoiselle de l'Albe,</i>	22
<i>Madrigal,</i>	24
<i>Ouverture du Parlement de Dijon,</i>	25
<i>Les Amans Pelerins, Histoire,</i>	28
<i>Contract galant fait par M. Robbe</i>	38
<i>Ceremonies observées à Montpellier pour la Publication de la Paix concluë entre la France & la Hollande,</i>	42
<i>Reception faite à Madame la Comtesse de S. Valier, à S. Valier,</i>	44
<i>Publication de la Paix à Saumur,</i>	46
<i>Réjouïssances faites à Romorantin en Berry sur le sujet de la Paix,</i>	47
<i>Laboratoire des Capucins du Louvre.</i>	48
<i>Air Nouveau</i>	53
<i>Dessein d'une Table pour apprendre en fort peu de temps à toucher le Theorbe sur la Basse continuë,</i>	ibid.
<i>Traité touchant la nouvelle invention Françoise des Sautereaux,</i>	55
<i>Mort de M. de Nanteuil,</i>	57
<i>Mort de M. Dormoy Gouverneur des In- valides,</i>	59
<i>Mort de M. du Tronchet,</i>	60
<i>M^r de S. Hilaire le Pere vit encore</i>	ibid.

T A B L E.

<i>La Magie naturelle representée par les Comediens Italiens,</i>	61
<i>Sujet de l'Opera nouveau de M. de Lully,</i>	62
<i>Andromede, Opera donné tous les Jendis en Concert par M. de Moliere,</i>	63
<i>Mort de M. d'Estival,</i>	65
<i>Messieurs de l'Université font faire un Boute-l'An & une Oraison funebre à feu M. le Premier President de Lamoignon,</i>	ibid.
<i>Tout ce qui s'est passé à l'ouverture des Audiences du Parlement,</i>	67
<i>Galanteries de la Cour de Savoye,</i>	77
<i>Continuation des Divertissemens à Nimmegue,</i>	79
<i>Vers presentez à M. Barillon Morangis,</i>	81
<i>Harangue faite en Languedoc à M. le Cardinal de Bonzi au nom des Tresoriers de France,</i>	84
<i>M. le Marquis de Boufflers preste le Serment de fidelité entre les mains du Roy pour la Charge de Colonel General des Dragons,</i>	87
<i>Mort de M. le Comte de la Baume Montrevel,</i>	88
<i>Election d'un nouveau Maire à Brest, avec les Ceremonies qui s'observent le jour de sa Reception,</i>	89
<i>M. l'Abbé Colbert entre en retraite au Seminaire de S. Sulpice. Origine des Seminaires,</i>	94
<i>Madrigal sur le langage des Teux,</i>	97
<i>Dialogue de la Raison & de la Rime,</i>	98
<i>Sentimens d'un Medecin écrits à son Amy, sur la Lettre des Peres Capucins du Lou-</i>	
<i>Decembre,</i>	H vre

T A B L E.

<i>ore employée dans le Mercure Galant du mois de Novemb.</i>	112
<i>Air Nouveau ,</i>	126
<i>La Veuve par hazard, Histoire,</i>	127
<i>Tout ce qui s'est passé à l'Assemblée des Etats de Languedoc tenuë à Montpellier,</i>	136
<i>Assemblée generale des Communautex de Pro- vence tenuë à Lamsbec</i>	139
<i>Bontex du Roy pour la Ville d'Arles,</i>	ibid.
<i>Mort de M. de Maran,</i>	141
<i>Effets du zele du P. de Bellemont,</i>	142
<i>Bains & Etuves à la maniere des Romains établis à Paris,</i>	143
<i>Explication en Vers de la premiere Enigme du mois de Novembre,</i>	146
<i>Noms de ceux qui l'ont devinée,</i>	147
<i>Explication en Vers de la seconde Enigme du mois de Novembre,</i>	148
<i>Noms de ceux qui l'ont devinée,</i>	ibid.
<i>Noms de ceux qui ont devinée les deux,</i>	149
<i>Enigme,</i>	150
<i>Autre Enigme,</i>	151
<i>Noms de ceux qui ont expliqué l'Enigme en figure,</i>	152
<i>Tout ce qui s'est passé aux Mercuriales du Parlement</i>	155
<i>Dissertation sur un Voyage de Grece.</i>	161
<i>Air Nouveau,</i>	162
<i>Article de la Guerre.</i>	ibid.
<i>Article des Modes.</i>	164
<i>Conclusion.</i>	166

Fin de la Table.

